N° 353 — Tome XCVI 1er Mars 1912

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, FRÉDÉRIC BARBEY,
EDMOND BARTHÈLEMY, GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY,
ÉTIENNE COROT, JACQUES DAURELLE, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL,
GEORGES EEKHOUD, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, LOUIS LE CARDONNEL, AUGUSTE MARGUILLIER, JEAN MARNOLD,
RENÉ MARTINEAU, H. MESSET, AMÉLIE MURAT, JEAN NOREL, RACHILDE,
MARCEL ROBIN, ANDRÉ ROUVEYRE, OCTAVE UZANNE, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXII

SOMMAIRE

—

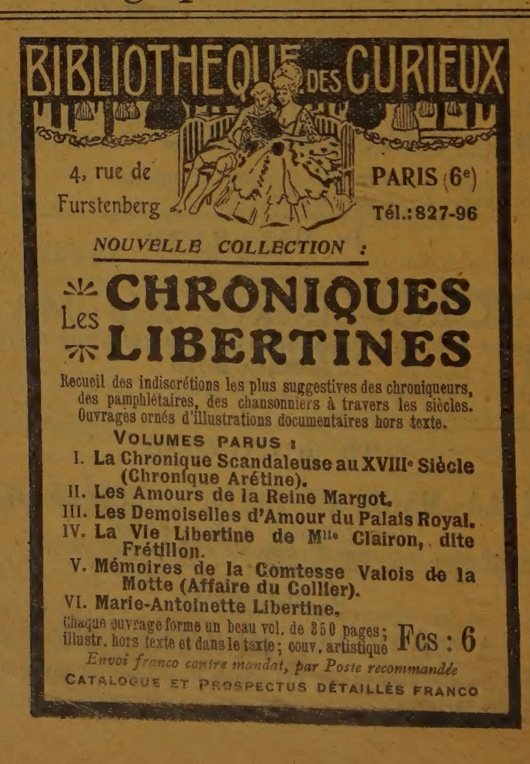
N° 353. — 1er MARS 1912

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.



BIBLIOTHEQUE DES CURIEUX
4, rue de Furstenberg
PARIS (6e)
Tél.: 827-96
NOUVELLE COLLECTION :
Les CHRONIQUES LIBERTINES
Recueil des indiscrétions les plus suggestives des chroniqueurs, des pamphlétaires, des chansonniers à travers les siècles. Ouvrages ornés d'illustrations documentaires hors texte.
VOLUMES PARUS :
I. La Chronique Scandaleuse au XVIIIe Siècle (Chronique Arétine).
II. Les Amours de la Reine Margot.
III. Les Demoiselles d'Amour du Palais Royal.
IV. La Vie Libertine de Mlle Clairon, dite Frétillon.
V. Mémoires de la Comtesse Valois de la Motte (Affaire du Collier).
VI. Marie-Antoinette Libertine.
Chaque ouvrage forme un beau vol. de 350 pages; illustr. hors texte et dans le texte; couv. artistique Fcs : 6
Envoi franco contre mandat, par Poste recommandée
CATALOGUE ET PROSPECTUS DÉTAILLÉS FRANCO

PIERRE QUILLARD

De 1885 à 1888, quelques jeunes gens, élèves de la Faculté des Lettres en même temps que de l'Ecole des Hautes-Etudes et de l'Ecole des Chartes, avaient coutume de se retrouver, après les cours, sous les arbres du Luxembourg, aux environs de la fontaine de Médicis. Les sujets de leurs entretiens étaient des plus variés : ils commentaient les leçons qu'ils venaient d'entendre, et ils n'avaient aucun scrupule à juger leurs maîtres ; toutes leurs sympathies allaient à ceux qui leur enseignaient les méthodes scientifiques, en histoire ou en philologie, et ils gardaient leur ironie pour ceux qui s'attachaient encore aux vaines traditions de la vieille rhétorique. Ils dissertaient sur les œuvres des poètes qu'ils aimaient, et qui accueillaient avec bienveillance les premiers essais de certains d'entre eux : Leconte de Lisle, Théodore de Banville, Stéphane Mallarmé, José-Maria de Heredia, Paul Verlaine leur étaient chers. Et il leur arrivait aussi, et assez souvent, de discuter des affaires publiques, irrespectueux qu'ils étaient des hommes au pouvoir et dédaigneux de ceux-là qui cherchaient à le prendre et prétendaient restaurer tout le culte des idoles à demi détruites.

Parmi ces jeunes gens, il en était un que les autres écoutaient avec joie, toujours : on goûtait ses paroles, on saisissait ses raisons. Ses opinions étaient d'un sage ; on le savait capable des plus beaux enthousiasmes, capable des plus fines raille-

ries, incapable des plus anodines méchancetés. Ses informations étaient de la plus stricte exactitude; il ne parlait pas de ce qu'il ignorait. Déjà, sur les amis qui l'entouraient, l'autorité était grande qu'exerçait, en souriant, Pierre Quillard.

§

Pierre Quillard était né à Paris, le 14 juillet 1864. Il avait fait ses études, non sans éclat, au lycée qu'on nommait alors Fontanes. Là, il avait eu pour condisciples Ephraïm Mikhaël, Stuart Merrill, André Fontainas, Marcel Collière, René Ghil, Camille Bloch, Rodolphe Darzens, Georges Vanor. Ces adolescents, épris de littérature, avaient fondé un journal, hebdomadaire ou bi-mensuel, qui paraissait autographié, et qui était intitulé *le Fou*. On put lire, dans *le Fou*, des vers de Quillard.

Quand il quitta le lycée, Quillard devint élève de la Faculté des Lettres; il suivit aussi des cours à l'Ecole des Hautes-Etudes; un peu plus tard, en 1887, il entra à l'école des Chartes, et certains des professeurs qu'alors il écouta lui restèrent toujours chers pour la valeur précise des méthodes que leurs enseignements lui avaient fait connaître : il aimait à rappeler les leçons d'Alfred Croiset et de Paul Meyer, de l'abbé Duchesne et de Ferdinand de Saussure, d'Arthur Giry et de Paul Viollet. Il apprit à critiquer sûrement les textes, il sut les conditions qui permettent d'affirmer la réalité d'un fait. Il avait eu, de bonne heure, un goût très vif pour les auteurs grecs ; il acquit une connaissance sérieuse de leur langue, il devint un excellent helléniste. Il publia, dès lors, en collaboration avec Marcel Collière, une étude sur la langue de Théocrite dans *les Syracusaines*.

Il lisait avec plaisir quelques écrivains allemands : peu d'hommes ont mieux connu Henri Heine, pour qui sa sympathie était grande, et, comme beaucoup d'autres de sa génération, il subit l'empire de Richard Wagner : il fit une traduction de *Tristan* qui est toujours restée inédite.

§

En 1886, quelques jeunes écrivains, dont il faisait partie, décidèrent de publier une revue: *la Pléiade*.

La Pléiade eut peu de numéros : mais il n'y en eut guère d'indifférent. Outre Quillard, nombre de poètes, aujourd'hui

célèbres, la rédigèrent. Ephraïm Mikhaël y publia les vers qu'il réunit ensuite dans sa première plaquette, *l'Automne ;* Saint-Pol-Roux s'y fit connaître par des poèmes ; Maurice Maeterlinck y débuta ; Grégoire Le Roy, Charles van Lerberghe, Rodolphe Darzens, Camille Bloch y collaborèrent assidûment.

C'est dans *la Pléiade* que parut *la Fille aux mains coupées*, dont Quillard fit bientôt une plaquette. Ce « mystère » intéressa tous ceux qui le lurent ; il enthousiasma les amis de Quillard et aujourd'hui, à relire cette œuvre, on voit combien elle était neuve. Elle reste une des plus caractéristiques du symbolisme naissant. Et la légende qui en fait le sujet — légende d'origine chrétienne — est interprétée avec une originalité qui prouve toute la force et toute la liberté qu'avaient déjà les idées de Quillard.

En 1890, parut *la Gloire du Verbe*. C'est un beau recueil de vers. Il surprend d'abord par une extrême variété. On y trouve des paysages décrits avec une rare précision ; on y trouve des légendes contées avec une vigoureuse netteté ; on y trouve des lieder de la plus gracieuse tendresse. Il charme ensuite par la sûreté de la langue : le français de *la Gloire du Verbe* est excellent ; les poètes contemporains en ont bien peu souvent écrit de pareil. Et cette langue, souple et solide à la fois, donne au livre une heureuse unité. Il est d'ailleurs composé avec adresse : les poèmes n'y sont pas mis au hasard, et l'on sent que l'auteur cherchait en tout l'harmonie.

Il ne faut pas oublier que les poèmes de *la Gloire du Verbe* furent écrits en plusieurs années, et à une époque où l'intelligence de Quillard se délivrait, chaque jour un peu plus, des influences qu'elle avait subies d'abord. Certains d'entre eux rappellent encore d'assez près la manière de Leconte de Lisle. Leconte de Lisle fut un des maîtres que Pierre Quillard admira toujours : il sut deviner le sens profond des légendes et trouver, dans la nature, le reflet vivant de ses pensées et de ses sentiments. Mais, en somme, de tels poèmes sont rares ; le plus souvent Quillard interprète les mythes avec une liberté qui lui appartient en propre. Qu'on lise *l'Aventurier ;* il y fait œuvre de créateur : l'aventure contée est connue, mais le décor est nouveau ; les héros ont des gestes traditionnels, mais c'est pour des raisons neuves, imaginées par le poète, qu'ils les font. La vie a été rendue à une vieille histoire ; par les

actes, par la voix de personnages légendaires, un homme d'aujourd'hui a rendu des sensations, a exprimé des idées qui sont les siennes.

Il est, dans *la Gloire du Verbe*, des poèmes — les plus beaux du livre, je crois — où Quillard fait preuve d'une manière toute personnelle. Bien qu'il fût né à Paris, il avait l'amour, l'amour profond de la campagne. Il avait pour les fleurs une sorte d'adoration, et non pas pour les fleurs somptueuses qu'on cultive dans des serres, mais pour les petites fleurs qui naissent dans les champs, les prés ou les bois. Les seules orchidées qu'il estimât étaient celles qu'il cueillait dans la forêt d'Othe. Il chérissait la terre, et il souffrait de voir des hommes la mépriser, elle, la mère bienfaisante. Il écrivit *Celle qu'on foule ;* la terre maudit les enfants ingrats qui ne la vénèrent plus, et tout le poème, en sa majestueuse ordonnance, est d'une grandeur puissante.

D'autres pièces, analogues à celle-là, pourraient être citées. Et quand, aujourd'hui, on reprend *la Gloire du Verbe*, on se convainc que peu de livres, écrits à la même époque, furent d'une aussi parfaite noblesse, d'une aussi magnifique diversité.

En 1897, *la Gloire du Verbe* fut réimprimée, précédée de poèmes nouveaux dont le titre général était *De sable et d'or*. Le recueil ainsi formé fut intitulé *la Lyre héroïque et dolente*.

Les poèmes récents s'alliaient fort bien à ceux d'autrefois. On pouvait remarquer pourtant qu'ils avaient plus d'ampleur, et qu'ils étaient écrits avec plus de sûreté encore. Les qualités de Quillard se sont développées normalement. Ses idées se sont faites plus vastes, plus énergiques aussi qu'autrefois.

Il serait curieux de comparer *la Fille aux mains coupées* et *l'Errante*, le plus important des morceaux publiés en 1897. Comme *la Fille aux mains coupées*, *l'Errante* est un poème dramatique; il y a des analogies entre la composition des deux œuvres; l'une et l'autre illustrent des pensées voisines. Mais l'invention de *l'Errante* est beaucoup plus neuve que celle de *la Fille aux mains coupées*. Quillard, maintenant, ne se contente plus d'interpréter une légende ancienne; il crée une sorte de légende, légende très simple d'ailleurs, et qui, en raison de cette simplicité même, lui permet d'exprimer toute la force, toute la grandeur de sa pensée. Les détails d'une anec-

ote ne le gênent point; c'est par la seule vigueur de l'idée, par le seul lyrisme de la parole qu'il prétend intéresser l'audi-eur ou le lecteur; mais l'idée est si vigoureuse, la parole est si lyrique que les personnages vivent. Ce qu'ils disent a été senti profondément, et les mots qu'ils trouvent sont d'une magnificence limpide. L'Homme s'écrie :

C'est l'heure, il faut franchir le seuil et vers les villes
Te ruer en clamant aux oreilles serviles
Tout ce que les tombeaux t'ont livré de secrets.

Viens et regarde : là de houleuses forêts
Où les pasteurs de porcs se vautrent dans les bauges ;
Puis des plaines, rumeurs des blés, parfum des sauges,
Et les paysans nus courbés sur les sillons
A jamais ; et plus loin des foules en haillons,
Troupeaux lâches que tu mueras en fauves hardes,
Tournent vers le palais des prunelles hagardes
Et des poings décharnés par l'immuable faim
Sans que la torche encor s'enflamme dans leur main.

Et l'Errante parle à son tour :

Homme, revis en moi. Dans ma dextre crispée
Je serre puissamment le pommeau froid du glaive
Et si le monstre ancien se rebelle et se lève,
Je rougirai le sol de sa tête coupée,

Moi, celle qui connaît les suprêmes paroles,
Et toute la douleur avec toute la joie ;
Je chasserai le loup et l'hyène de proie
Et je veux emporter les royales corolles

Que les dragons jaloux gardaient des mains humaines ;
Afin que le parfum des roses inconnues,
Epars farouchement sous la voûte des nues,
Suscite dans les cœurs les désirs et les haines,

Je viens à vous, frères penchés sur les emblaves,
Attelés à la meule au fond de l'ergastule ;
Mon verbe lacérant l'antique crépuscule
Souffle une âme de pourpre à vos âmes d'esclaves.

§

Ainsi, l'Errante s'en allait à travers le monde, pour guérir les souffrances des hommes, non par des larmes ni par des attendrissements pitoyables, mais par des paroles et par des actes énergiques. Et les vers du poème étaient si ardents qu'on sentait leur auteur prêt à marcher vers la lutte humaine.

Au moment où il écrivait *l'Errante*, Quillard vivait parmi des hommes qui souffraient cruellement. Au commencement de 1893, il avait quitté la France. On l'appelait à Constantinople, comme professeur au collège des Arméniens catholiques. Plus tard, il professa aussi au collège central arménien de Galata. Et le séjour qu'il fit en Orient modifia la direction de sa vie.

D'abord, son activité littéraire se manifeste d'une manière nouvelle. Il avait toujours aimé la civilisation grecque; mais, longtemps, il ne l'avait connue que par les livres et par les monuments qu'on a transportés dans nos musées. Maintenant, il voyait les régions où elle s'est développée; ses yeux s'arrêtaient sur les paysages où avaient vécu les grands Hellènes, et il comprenait mieux, il sentait mieux les œuvres qu'ils nous ont laissées. La signification exacte de certains termes lui apparaissait; il saisissait toute la valeur de quelques épithètes. Les poèmes d'autrefois s'animaient pour Quillard, et la tentation lui venait de les animer pour les autres.

Il publia plusieurs traductions d'œuvres grecques : *l'Antre des Nymphes*, du philosophe néoplatonicien Porphyre; le livre des *Mystères*, attribué à Jamblique, et les *Lettres rustiques* d'Elien. Ces traductions de livres assez peu connus, en somme, mais curieux, sont d'un réel intérêt. Les *Lettres rustiques*, d'ailleurs, forment un petit roman, très agréable.

Quand, en 1896, il fut rentré en France, Quillard continua à faire des traductions. A la fin de 1896, il nous donna le *Philoctète* de Sophocle, qui fut représenté à l'Odéon; et, plus tard, en 1900, les *Mimes* d'Hérondas.

Les traductions de Quillard sont parmi les meilleures qui aient été faites en notre langue; elles sont vraiment littérales; le mouvement de la pensée, celui du discours y sont rendus avec une exactitude scrupuleuse, et, quand le texte original des œuvres traduites est en vers, la prose du traducteur garde un rythme curieux.

§

Mais le séjour à Constantinople n'eut pas pour seul résultat de faire mieux goûter à Quillard les restes de la Grèce ancienne.

De tout temps, il s'était intéressé aux affaires publiques. Au moment du boulangisme, il avait été parmi les jeunes gens

qui combattaient les admirateurs du général au cheval noir. Plus tard, il s'était lié avec les rédacteurs des premiers journaux libertaires, et il avait collaboré à *l'Endehors* et à *la Révolte*. On trouverait, dans les premiers tomes du *Mercure*, des articles de lui où il est traité de questions politiques ou sociales. Et c'était toujours vers ceux qu'opprime l'état moderne que se tournaient ses regards : il réclamait pour eux plus de justice.

En Turquie, il assista à de terribles événements. C'était le temps où Abd-ul-Hamid faisait massacrer les Arméniens, avec une implacable cruauté. Et les gouvernements européens s'efforçaient de ne rien apprendre ; on détournait les yeux pour ne pas voir les cadavres, on se bouchait les narines pour ne pas sentir l'odeur du sang. Quillard s'indigna de l'ignorance volontaire des gouvernements et des peuples. Il dit ce qu'il savait ; il demanda qu'on intervînt contre le sultan assassin ; il appela au secours de l'Arménie les nations qui se prétendent civilisées. Le séjour de Constantinople devint dangereux pour lui. Il revint en France vers le milieu de l'année 1896.

Mais il garda des relations avec ceux qui luttaient contre Abd-ul-Hamid. Pendant de nombreuses années, il rédigea un journal hebdomadaire, *Pro Armenia*, où l'on trouvait le récit fidèle de ce qui se passait dans l'empire turc. Il fit d'innombrables conférences sur les affaires d'Orient; partout où il en eut l'occasion, il alla dénoncer les agissements de la Porte. Il ne ménageait point sa peine ; il montrait à la cause des Arméniens et de tous les peuples opprimés par le sultan une fidélité inébranlable. L'inertie des puissances européennes ne le décourageait pas. Il organisait protestation sur protestation ; il publiait sans cesse des renseignement nouveaux : *Pro Armenia* ne disparut qu'après la révolution turque.

Quillard, qui avait assisté, comme correspondant de *l'Illustration*, à la guerre gréco-turque de 1897, mais qui n'était jamais rentré en Turquie depuis 1896, y fit un voyage, la révolution accomplie. Le voyage fut triomphal. A Constantinople, à Smyrne, partout où il alla, Quillard fut acclamé : ceux qu'avait opprimés Abd-ul-Hamid n'étaient pas ingrats envers l'homme qui, sans jamais se lasser, avait crié leurs revendications à l'Europe.

§

Et pourtant, en même temps que les peuples soumis aux Turcs demandaient qu'on plaidât leur cause, des événements se produisaient en France qui ne pouvaient laisser Quillard indifférent.

Une très ancienne, une très forte amitié le liait à Bernard Lazare, et il fut un des premiers à savoir combien était douteuse la culpabilité du capitaine Alfred Dreyfus, condamné en 1894. En 1897, il assista au procès d'Esterhazy, et il fut frappé de la légèreté avec laquelle on en avait mené l'instruction, de l'insouciance avec laquelle les débats en étaient dirigés. Le soir même de l'acquittement d'Esterhazy, il fut parmi les rédacteurs de l'adresse qui demandait que la lumière fût faite sur le procès de 1894, ainsi que sur celui qui venait de se terminer. Au procès Zola, il fut au nombre des témoins : il raconta ce qu'il avait observé en suivant les séances du conseil de guerre qui avait acquitté Esterhazy. Il prit, aux campagnes diverses de l'affaire Dreyfus, une part des plus actives. Il alla dans les meetings, à Paris d'abord, puis en province. Les méthodes critiques qu'il avait acquises autrefois lui permettaient d'exposer les faits avec sagacité, et l'horreur qu'il avait toujours eue des vaines déclamations donnait à ses paroles une extrême valeur. Il ne s'égarait pas en des routes hasardeuses ; ses affirmations étaient toujours fondées sur des points irréfutables.

Jamais son ardeur sereine ne faiblit ; il allait où on l'appelait, sans hésiter. Les adversaires étaient parfois redoutables, non pas par leur éloquence ni par leur subtilité, mais par leur violence et par leur brutalité. La campagne en faveur de Dreyfus était souvent périlleuse. A Paris même, il arrivait qu'on fût, à la sortie des réunions publiques, entouré par des bandes qui cherchaient à vous faire un mauvais parti. A Toulouse, Quillard était aux côtés de Francis de Pressensé et d'Octave Mirbeau le soir où la tribune fut envahie par une troupe hurlante, décidée à imposer silence aux orateurs par quelque procédé que ce fût. A Avignon, il accompagnait encore Francis de Pressensé le jour où, la réunion terminée, tous deux furent, au cours d'une promenade, attaqués et blessés durement. Mais le danger ne rebutait point Quillard ; il voulait que triomphât la

use juste, et c'était une joie pour lui de s'employer au omphe, quoi qu'il lui pût arriver.

§

L'affaire Dreyfus terminée, Quillard ne fut pas de ceux qui reposèrent ; il savait qu'une injustice réparée ne supprime as l'injustice, et de ce qu'arrivaient au pouvoir des hommes vec qui il avait lutté, il ne se croyait pas en droit de conclure ue les puissants ne commettraient plus d'erreurs. Et puis, y avait-il pas, hors de France, des peuples misérables ? L'Arménie, la Macédoine souffraient toujours ; le tsar, non cont d'attenter aux libertés de la Finlande, pourchassait eux des Russes qui demandaient que leur pays fût organisé. amais Quillard ne s'abstient dès qu'il s'agit d'attirer des egards vers l'Arménie ou la Macédoine, vers la Finlande ou la ussie. A la Ligue des Droits de l'homme —, dont il avait été ommé, il y a quelques mois, secrétaire général — il s'occupe ans cesse de signaler les défaillances, les méchancetés, les ruautés des hommes qui gouvernent. Et il est heureux quand a contribué à détruire une parcelle, si petite qu'elle soit, du mal qui est dans le monde.

§

La vie de Pierre Quillard a été belle. Elle a été logique. Le oète qui écrivait *la Fille aux mains coupées*, *Celle qu'on foule* t *l'Errante* ne pouvait rester sourd à la grande plainte humaine. Il fallait qu'il allât vers ceux qui souffrent, non pas pour les consoler par la tristesse des résignations, mais pour les rendre conscients de leurs droits ; il fallait qu'il allât vers les indifférents, vers ceux qui se croient bons parce que la pitié leur met aux yeux des larmes brèves quand le hasard leur apprend quelque infortune, et qu'il tentât de les tirer de leur coupable inertie; il fallait qu'il allât vers ceux qui détiennent la force, et qu'il les forçât à entendre la voix hagarde qui monte des gouffres, le gémissement farouche qui s'échappe des charniers. Il savait que nul effort n'est vain, il savait qu'il n'y a point de parole qui se perde.

L'exemple de Pierre Quillard est noble. Il eut de hautes pensées, qu'il exprima fièrement; il agit, toujours, sans hésiter, pour le bien des hommes. Et il détesta la gravité solennelle: il gardait une gaieté généreuse, et il n'y eut jamais de compagnon plus simple, de conseiller plus sûr, d'ami plus fidèle.

A.- FERDINAND HEROLD.

JULIÆ VALENTIÆ AUGUSTÆ

—

O Valence au grand cœur, toi qui m'as enfanté
A ces désirs du Beau, dont je suis tourmenté,
Et qui, me nourrissant d'une chaude lumière,
Dans mon âme éveillas le rythme la première :
Si quelque gravité se marque dans ma voix,
Si j'ai l'accent latin, Mère, je te le dois.
Sous mon front, j'emportais la rumeur de ton fleuve,
Afin d'en composer ma note antique et neuve ;
J'admirais, je touchais de mes pieuses mains,
Arrachés à ton sol, tes vestiges romains.
Et, romane, j'aimais ta belle cathédrale,
Où mon enfance avait reçu l'eau baptismale,
Ton Saint-Apollinaire au porche harmonieux,
Érigeant sa tour blanche et carrée en pleins cieux...

Et pourtant, toi toujours présente à ma pensée,
Depuis sept ans déjà, Mère, je t'ai laissée !
J'ai laissé sous ta garde, au sommet du coteau,
Dans l'enclos vert, planté d'ifs sombres, le tombeau
Où ce qui fut mon père et ma mère repose :
La maison du passé pour moi resterait close ;
Car, la maison natale, elle n'est plus à moi...
Ma fortune a suivi la singulière loi,
Qui préside au destin inquiet des poètes :
Quittez, leur dit le sort, la terre dont vous êtes,
Allez vers l'horizon !
Et moi, je suis parti.
L'Italie au grand nom, tout de gloire serti,

Me tentait. J'ai couru par les côtes Ligures ;
J'ai vu les flots, les flots, les flots aux fraîcheurs pures,
Dans l'infini du soir s'élancer, écumeux !
Gênes m'est apparue avec ses mille feux.
Mais l'Ombrie, endormie en son rêve tranquille,
M'invitait ; et là-bas, cette mystique ville,
Assisi, pour toujours assise dans sa paix,
Sembla vouloir longtemps me garder à jamais.

Florence m'a tendu dans sa coupe élégante,
Sa coupe de Prêtresse et non pas de Bacchante,
Le philtre de beauté, d'un geste sculptural.
La Toscane aux cieux purs, conseilleurs d'idéal,
De sa noble lumière encore m'enveloppe ;
Et si je n'ai pas vu la vive Parthénope,
Mon souhait est d'aller quelque jour y songer,
Dans l'éternel printemps, qui fleurit l'oranger.

Il me faudrait encor te dire ici, Valence,
Ce que Rome m'a dit, quand j'errais en silence,
Méditativement, du Tibre à l'Aventin.
Oui, la Ville, un peu triste, avec l'azur lointain
Des monts d'Albe, des monts de la douce Sabine,
La Ville solennelle au soleil qui s'incline,
Plus que l'hôte, j'en fus, de cœur, le citoyen !
J'y souffris : mais souffrir, pour notre âme, est un bien,
Quand la souffrance en elle éveille l'énergie,
Et que, de ses douleurs, elle sort élargie.

Ainsi, dans l'Italie exquise, où m'a porté
Mon lyrique destin, je suis toujours resté.
Peut-être lentement ma fosse s'y prépare :
La charmeuse, elle a fait ma veine moins avare !
Mais toi, pays natal, dis, ne verras-tu pas
L'exilé, quelque soir, reparaître, un peu las ?
Oui, ne voudra-t-il pas, fatigué de voyages,

Redemander la paix ancienne à tes feuillages,
Le long du Rhône, ainsi qu'autrefois, s'égarer,
Sur des tombeaux moussus, s'incliner et pleurer ?
Éveiller les échos divins de Faventine,
Comme aux temps effacés de l'extase enfantine ;
D'un pied redevenu léger, tout seul gravir,
Dans l'air limpide, où bat l'aile du souvenir,
Et tandis que rougit la mûre au bord des sentes,
Parmi des cris d'oiseaux, tes Baumes fleurissantes ?
Qui répondra ? Lui-même il ignore, aujourd'hui
Ce que sera demain, l'obscur demain pour lui.
Mais, dans ce lumineux exil où tout l'enchante,
Il garde, il te l'a dit, ta mémoire vivante.
Et, s'il ne revient pas, ton enfant, vers tes bords,
Embrasser les amis ou visiter les morts,
Toujours il t'enverra, dans sa tendresse émue,
Les hommages d'un cœur pieux qui te salue ;
Et, partis de si loin, purs et nombreux, ses vers,
Te sembleront plus doux, te resteront plus chers.

LOUIS LE CARDONNEL.



PROFESSEUR RAPHAEL BLANCHARD

MADAME DE POMPADOVR INTELLECTVELLE, COMÉDIENNE ET ORGANISATRICE DE THÉATRE INTIME ★ SON INFLVENCE SVR LES LETTRES ★ SES RELATIONS AVEC LES LITTÉRATEVRS DE SON TEMPS

—

L'étude du règne de Mme de Pompadour est vraiment passionnante pour qui s'est accoutumé à interpréter l'histoire.

A voir la prodigieuse Favorite évoluer avec subtilité et adresse parmi les terribles difficultés que lui suscitent à la fois la haine des courtisans, le caractère changeant du Roi, les tracas menus et multiples de la politique : à l'observer quand elle fait face, sourire aux lèvres, aux plus menaçants périls et aux imprévus dangers, et pour les déjouer trouve à l'instant la parade qu'il convient d'oser ; à la regarder toujours gracieuse, souple, pimpante et galante au milieu des soucis, des souffrances et des embuches qui naissent sous ses pas — nous comprenons, non sans une admiration sincère, le pouvoir absolu que cette femme possède sur elle-même, et nous concevons que son talent de comédienne n'est pas en jeu uniquement pour le théâtre où elle se complaît, mais qu'il lui est d'usage courant dans toutes les circonstances de sa vie fiévreuse, inquiète et aventurée.

D'Argenson, qui la guette, a pu dire d'elle avec raison : « La Marquise imite et contrefait tout ce qu'elle veut : les passions et même la vertu quand il le faut. »

Comédienne, elle l'était dans les moelles, même en naissant. Quand ses premiers professeurs Crébillon et Lanoue dressent la petite Antoinette Poisson à l'art de bien dire, quand Jéliotte et Guibaudet lui enseignent toutes les grâces mignardes du chant et de la danse, ils ne font qu'armer de séductions aisément apprises une nature déjà éveillée à l'ambition de plaire et merveilleusement douée pour la ruse et la feinte. Par leurs soins, la « petite masque » devient non seulement une parfaite

trice enjoleuse, mais aussi une redoutable jouteuse aux avant-scènes des Théâtres de la Cour.

Dès que Mme de Pompadour comprend, avec sa merveilleuse divination féminine, que l'ardeur amoureuse de Louis XV ne saurait durer qu'un moment, et qu'elle s'apprend à deviner et lire sur le visage de son amant l'annonce de son ennemi : « l'Ennui du Roi », aussitôt, ainsi qu'on saisit une épée de combat, batailleuse d'instinct, elle a recours à son subtil talent de comédienne. C'est le théâtre, c'est l'illusion parlante, chatoyante et changeante de la scène qui à l'instant même fixeront l'indécis et capteront de nouveau le désenchanté...

La campagne ingénieuse commence par des concerts spirituels et des carêmes en musique. La marquise s'applique à percer la craintive religiosité royale avec des psaumes, des motets et des chœurs. Ce sont d'abord des *Miserere*, des *Jubilate Deo omnis terra*, des *Venite exultemus*, des *Magnus Dominus*, pompeusement orchestrés par Lalande et Mondonville, chantés avec plus d'ardeur que de conviction par Mme de Pompadour, de Marchais, de l'Hôpital, de la Salle ; et par MM. de Rohan et d'Aven fils. Melle, Fel, Jéliote et les musiciens des cabinets qui soutenaient ces voix pseudo-paradisiaques, aristocratiques et dévotes.

Au bout de quelques carêmes, le Roi bâilla manifestement. La marquise, évoluant sans différer du sacré au profane, songe alors à ses anciens succès d'Etioles et de Chantemerle, rêve de les retrouver sur un théâtre royal, s'assure la complicité des ducs de Richelieu, de Nivernais, de Duras, et opère avec tant d'ingénieuse intrigue que Louis XV, habilement travaillé, sourit et applaudit à la création d'un petit Théâtre de Cour.

Avec entrain, comme d'un coup de baguette (1747), une scène, un parterre, une galerie sont très habilement agencés dans le Cabinet des Médailles, et voici enfin, au comble de ses secrets désirs et dans un milieu froufroutant, vaniteux, artificiel qui lui est aussitôt familier, Mme de Pompadour toute à l'organisation de son *Théâtre des Petits Appartements*.

De rigoureux Statuts en Dix articles sont promulgués (1), approuvés par le Roi, signés « Louis », tout comme s'il s'agissait d'un texte fondamental et sacré de la Monarchie.

Aussitôt est créée, organisée, réunie la troupe la mieux

(1) Voir le texte *in extenso* des Statuts dans l'ouvrage de Campardon, p. 79.

titrée, la plus reluisante et la plus fastueusement aristocratique qui jamais ait honoré et brûlé les planches. C'est l'historique Armorial du cabotinage de la Cour de France.

Voici la composition de la troupe :

Directeur : M. le duc de la Vallière. — Sous-directeur Moncrif (l'*Historiogriffe*, auteur des *Chats*).

Acteurs : MM. les duc d'Orléans, de Nivernais, de Duras, de Coigny, M. le marquis d'Entraigues, M. le comte de Maillebois, le duc de Chartres, M. d'Argenson le fils, etc.

Actrices : Mmes les comtesses d'Estrades et de Marchais, Mmes de Sassenage, de Pons, de Livry.

Chant : Mme la marquise de Pompadour, Mme la duchesse de Brancas, M. le duc d'Ayen, M. de Villeroy.

Danse : MM. le marquis de Courtenvaux, le comte de Langeron, le duc de Beuvron, le comte de Melfort.

Secrétaire et Souffleur : M. l'abbé de la Garde, secrétaire et bibliothécaire ordinaire de Mme de Pompadour (1).

Tout ce beau monde avait été analysé, scruté, examiné, choisi scrupuleusement, en vue de faire briller par-dessus tous et toutes Mme de Pompadour, seule « enfant de la balle », en son genre, familière du théâtre et experte aux jeux de scène. Ainsi, aucune rivalité dangereuse parmi ses partenaires, certitude absolue d'impressionner voluptueusement par l'éclat de sa supériorité le royal spectateur, et conviction d'exalter son amour-propre de vaniteux propriétaire. C'est surtout dans les interprétations d'ingénue villageoise, dans les rôles vaguement ingénus, naïvement pervers et un peu « gnian-gnian » de *Colette* que la marquise sait faire prévaloir avec une gauche et naïve attitude de pucelle capiteuse ses plus affriolants et excitants effets de tendron d'amour. A la voir et à l'entendre, le monarque s'allume, brasille et en flambe radieusement.

Les autres comédiens extraordinaires du Roi étaient, cela va de soi, vantés et reconnus comme excellents ; on en peut juger :

Au surplus, « peu de voix à l'opéra étaient, disait-on, aussi agréables que celles de MM. de Courtenvaux et de Villeroy. Mme de Brancas était une meunière très ronde et très accorte. Le chevalier de Clermont, un Mars beau comme un grenadier.

(1) Laujon, Morceaux historiques annexés aux *Mémoires de Mme du Hausset*, p. 155.

Mme de Marchais, habillée, ou plutôt déshabillée en Amour, était aussi ensorcelante qu'Eros. Mme de Coigny, avec sa grande figure régulière, sa belle taille, jouait Diane à ravir. Le duc de Chartres, le fils de M. d'Argenson et de Champcenetz se montraient de fort aimables chasseurs (1).

Pour se donner une vague idée de l'engouement apporté à ces représentations et de l'importance qu'attachaient alors à de telles performances les imaginations futiles des courtisans uniquement préoccupés des menus plaisirs du Roi, il convient de rappeler qu'un personnage aussi bien né que le duc de Chartres eut grand peine à se faire agréer comme figurant dans la troupe. Il faut également accepter pour vraie cette anecdote, racontée par cette supérieure potinière Mme du Hausset :

« Le marquis de V... lui aurait dit un jour : « Je sais que vous désirez un commandement militaire pour un de vos parents. Il y en a un vacant, qui m'est promis pour un de mes protégés ; mais si vous voulez faire un échange de grâces et m'en faire obtenir une, je vous le céderai. Je voudrais être *exempt de police*, et vous êtes à portée de me faire obtenir cette place... » Etonnement de cette bonne pâte de Mme du Hausset qui s'exclame ahurie : « Le marquis de V... exempt de police ! Quelle est cette plaisanterie ? — « Voici ce que c'est, riposte le gentilhomme ; écoutez bien : on va jouer le *Tartufe* dans les « cabinets » : il y a un rôle d'*exempt* qui consiste en très peu de vers. Obtenez de Mme la Marquise de me faire donner ce rôle et le commandement est à vous... » La chose fut faite. Mme du Hausset obtint son commandement. Et M. de V... remercia « Madame » comme si elle l'eût fait faire duc (2). »

Lorsque vint le moment d'aborder l'opéra aux spectacles organisés par la favorite, on forma un solennel orchestre composé d'un tiers d'amateurs et de deux tiers d'artistes de la musique du roi. C'est au milieu de cet orchestre de haute lignée qu'on put voir le prince de Dombes, portant le Saint-Esprit sur la poitrine, souffler avec une noble gravité dans un basson (3).

Ce qui surprenait les formalistes de l'Etiquette, c'est que ce Théâtre des Petits Appartements, où n'accédait que l'extrême

(1) *Mémoires* (apocryphes) *de Mme de Pompadour*, I, p. 384.
(2) *Mém. de Mme de Hausset*, p. 117.
(3) E. et J. de Goncourt, *Mme de Pompadour*, p. 69.

fine fleur de la Cour, bénéficia de ce privilège qu'on y put applaudir et battre des mains en la présence même du Roi, chose qui n'aurait pu se produire ou se concevoir en aucun autre lieu du Palais. C'était comme une regrettable dérogation à d'anciennes formelles coutumes dont s'affligeaient, avec des gestes accablés, certains Alcestes du vieux Versailles.

Bientôt ce premier théâtre fut reconnu comme véritablement trop petit et fort incommode. Nouveau coup de baguette de la fée prodigue en métamorphoses. Pendant l'annuel séjour de la Cour à Fontainebleau, la cage du grand escalier de marbre des Ambassadeurs à Versailles se trouva, sur son instigation, en un temps et deux mouvements, entièrement bouleversée. Les architectes reçurent l'ordre d'y construire une salle nouvelle de théâtre, qui était un réel chef-d'œuvre de machination. Quatorze heures suffisaient pour démonter ce théâtre mobile, 24 heures pour le remonter (1).

Il y avait place désormais pour 40 spectateurs et l'orchestre possédait 40 musiciens. La salle était délicieuse, intime et d'agréable disposition avec ses deux balcons, ses gradins et une élégante galerie où étaient les sièges du Roi et de la famille royale. Cette fois comme toujours, la cabale ne manqua point de s'agiter, l'opinion cria au gaspillage, parla de 2 millions dépensés dans le médiocre but d'histrioneries ; mais la marquise ne s'émut aucunement de ces tentatives d'hostilité à ses fantaisies. Elle répondit un jour dédaigneusement aux nouvelles à la main qu'on lui lisait, alors qu'à sa toilette, en faisant savoir que toutes ces folies revenaient tout au plus à 20.000 écus (2). Qu'était-ce que cela ! Il n'en fut plus question, et, le 27 novembre 1748, la nouvelle salle de spectacle était inaugurée et levait le rideau dans l'enthousiasme général.

L'image de ce charmant nouveau théâtre subsiste, grâce au talent précis de Cochin, dans une aquarelle gouachée qui fut en possession de M. de La Béraudière. L'aquarelle porte la date 1749 et représente le 3e acte de la pastorale héroïque d'*Acis et Galatée*, au moment où Polyphème, du haut de son rocher, se répand en menaces impressionnantes. Voici, d'après les Goncourt, quelques traits de la description :

(1) *Mém. du duc de Luynes*, IX.
(2) *Ibid.*

Le roi en habit gris... La reine à sa droite, en toilette de vieille femme, coiffée du *papillon noir*... Derrière sont Mesdames... Au second rang, d'un bout à l'autre de la galerie, assise ou debout, appuyée sur des cannes à bec de corbin, la fleur de l'aristocratie française. — La petite salle bleu et argent est charmante... Sur les légers nuages d'un ciel d'été peint au plafond, se détache une balustrade à l'italienne, dont les balustres dorés sont surmontés de distance en distance par des jeux d'enfants autour d'un vase chantourné... La galerie, ornée de têtes et de masques en relief, se renfle devant le roi en un balcon ventru d'un charmant rococo. Des marbres de couleur égaient le pourtour du parterre et de l'orchestre. — Le monde élégant et coquet qui est là a le livret de la pastorale à la main. Dans le nombre des habits noirs coupés par un cordon bleu éclatent çà et là comme des coquelicots quelques habits rouges. Et c'est la plus charmante et la plus spirituelle réunion de petites têtes poudrées, serrées les unes contres les autres, écoutant, regardant, souriant...... Quant à l'actrice principale, Mme de Pompadour, que Cochin a peinte avec tant de soin et tant d'application que la tête est presque en relief sous les couches successives de gouache, elle est représentée dans ce galant costume d'opéra que décrivent les papiers de l'Arsenal : « Grande jupe de taffetas blanc, peinte en rozeaux, coquillages et jets d'eau avec broderie de frisé d'argent bordée d'un rézeau chenillé vert, corset de taffetas rose tendre, grande draperie drapée de gaze d'eau argent et vert à petites raies avec armures d'une autre gaze d'eau, bracelets et ornements du corps de la même gaze d'eau, garnis de rézeau argent chenillé vert. La mante de gase verte et argent à petites raies... le tout orné de glands et de barrières de perles (1).

Nous ne croirons jamais que Polyphème au front oculé eût le cœur de lancer son roc sur une aussi reluisante personne et le mauvais goût d'écraser et de fracasser tant de joliesse, de coquetterie, de grâces et de charmes avec sa fougue cruelle et sa cyclopéenne brutalité.

Le Théâtre des Petits Appartements avait pris pour coutume de donner ses représentations chaque fois que le Roi n'avait point fantaisie de partir à la chasse. Ce spectacle amusait le « Bien-aimé » qui prenait un goût infini à ce qu'il lui fût spécialement dédié par sa maîtresse et semblait se délasser dans ce nouveau gouvernement essentiellement de fantaisie. L'attention et les ambitions de la Cour ne manquèrent point, on le peut aisément supputer, de se complaire sur ce nouveau

(1) E. et J. de Goncourt, *Mme de Pompadour;* chap. III, p. 70.

terrain d'intrigues qu'on aurait pu nommer les coulisses du Cabinet du Roi. Il est aisé d'imaginer le renfort que ce théâtre apportait à la faveur de la marquise, en raison de toutes les menées, visées et sollicitations qui s'y donnaient carrière et aussi par le pouvoir, dont elle seule était la dispensatrice, d'accorder ou de refuser des entrées, permettant d'approcher le Roi dans son intimité, mieux et de plus près que partout ailleurs! Au reste, le public d'élite, rigoureusement trié, était tout à la dévotion de la favorite. Parmi les habitués des entrées étaient admis M. de Vandières, l'oncle Tournehem, le maréchal de Saxe, M. de Champcenetz, M[mes] d'Estrades, de Roure, de Mirepoix ; d'autre part, certains acteurs ne jouant pas dans la pièce et aussi les auteurs qui s'y étaient vus interprétés, tels que Voltaire, Crébillon, Gresset, etc. — Ceux-ci sont invités de droit.

Par exceptionnelle faveur, quelquefois se trouvaient conviés aux spectacles M. de Coigny fils, le marquis de Gontaut, Guerchy, l'abbé de Bernis, plus rarement les présidents Hénault et Ogier, le maréchal de Duras, M. de Grimberghen. Il est étrange de voir le maréchal de Noailles, le comte de Noailles, le duc de Gesvres, le prince de Conti ne pouvoir obtenir une chaise à la représentation du *Tartufe*, en janvier 1747... (1). C'est là un curieux témoignage des compétitions fashionables qui s'agitaient dans tout Versailles, pour faire partie du public des petits appartements, et cela donne également la mesure du pouvoir dont disposait alors M[me] de Pompadour, sur une basse assemblée de courtisans, ambitieux de se pavaner dans le cercle privé d'un petit théâtre, parce que dans leur pensée cela pouvait donner l'espoir de rôles positifs dans la mise en scène des hautes charges publiques.

Bonne enfant, la marquise s'applique et réussit à faire représenter les œuvres de ses anciens amis littéraires qui la fréquentaient jadis au château d'Etioles : Voltaire, Crébillon, Gresset et quelques autres.

Successivement cette supérieure intendante met en lumière *l'Enfant prodigue* de Voltaire, *le Méchant* de Gresset, *Bacchus et Frigone* de la Bruère et Blamont, *Ismène* de Moncrif et Rebel, *Eglé* de La Garde et Laujon (2).

(1) *Mém. du maréchal de Richelieu*, VIII, 180.
(2) Laujon, *Morceaux historiques*, annexés aux Mém. de M[me] du Hausset, p. 155.

Une pièce, *le Mercure galant*, faillit tomber lourdement en raison des expressions très risquées qui s'y trouvent aventurées. — « La reine, très bigote et collet-monté, se plaignit qu'on ôsat employer de telles expressions devant Mesdames ses filles (1). »

Le succès le plus complet couronna sur la scène des Petits Appartements le *Tartufe*, le *Préjugé à la mode* de la Chaussée, *l'Esprit de contradiction* de Dufresny, *les Trois cousines* de Dancourt, *le Mariage fait et rompu* de Dufresny, *Zéneide* de Cahusac, *les Dehors trompeurs ou l'homme du jour* de Boissy, *le Pédant* de Dehesse, *Ragonde* de Méricault-Destouches (musique de Mouret) — dans laquelle pièce Mme de Pompadour risqua son premier *travesti*, — *la Mère coquette* de Quinault, etc., etc. (2).

La bienheureuse carte d'invitation si fort sollicitée, désirée, ambitionnée, recherchée, enviée, qui donnait l'inestimable droit à s'asseoir aux spectacles des Petits Cabinets, n'était point quelconque, ayant été dessinée par Cochin. Nous pouvons y admirer encore (car l'une de ces cartes se trouve conservée au Département des Estampes) Colombine, Léandre et Pierrot dans leurs éternels conflits d'amour, de ruses, d'intrigues et de jalousie, donnant lieu aux comédies érotocomiques, scapinesques et sentimentales du théâtre de la marquise.

Plus tard, vers 1753, autre théâtre créé par la Pompadour, celui de *Bellevue*, décoré dans ce joli goût chinois du XVIIIe siècle, ingénument asiatique et gracieusement baroque. Ce théâtre du château de Bellevue compte de francs nouveaux succès pour l'amante royale. Très petite, cette salle de spectacle fait encore plus restreinte et plus choisie la société tout intime du Roi et de la marquise : les acteurs ordinaires et quelques favoris : MM. de Soubise et de Luxembourg ; le duc maréchal de Richelieu, qui, longtemps rebuté par Mme de Pompadour qui l'exècre, finit par s'imposer avec cette impassible opiniâtreté, ce don inlassable *d'y revenir* qu'ont les insectes et les courtisans (3).

(1) *Mémoires (apocryphes) de Mme de Pompadour*, 1, 384.

(2) Pour une énumération plus complète et plus détaillée des pièces représentées, voir Campardon, pp. 87 et suivantes.

(3) « Vous ne connaissez pas M. de Richelieu, disait le roi ; si vous le chassez par la porte, il rentrera par la cheminée. » (D'Argenson, v. 355) — Allusion à la cheminée de Vaucanson de l'hôtel La Popelinière, qui servit aux amours du Duc.

Mais, quoique fort exigu, ce pimpant théâtre de Bellevue ne manquait ni d'habiles machineries ni de trucs ingénieux pour les surprenants effets de scène. On y voit un jour, dans *l'Impromptu de la Cour de marbre* (paroles de Favart, musique de Lagarde, danses de Dehesse), une apothéose magnifique et des illuminations « ondoyantes et transparentes (1) ». — Une autre fois, c'est le ballet de *l'Amour architecte*, qui étale ce spectacle impressionnant : une montagne en mal d'enfant, qui gronde, fume, s'entr'ouvre et laisse apparaître le château de Bellevue lui-même. Jardiniers et jardinières dansent devant sa façade un pas tout à fait galant. Puis une voiture, de celles qu'on appelait *pots-de-chambre*, survient, verse tout à coup sur les planches, pêle-mêle, un paquet de voyageurs comiques, hommes et femmes, qui se relèvent instantanément oublieux de leur panne pour se mettre à baller et à se trémousser le plus agréablement du monde (2).

A Bellevue, dans *Vénus et Adonis* (paroles de Collé, musique de Mondonville), Mme de Pompadour apparaît en Vénus et recueille des adulations mythologiques de circonstance. — Puis, revenant aux travestis suggestifs qui ont le don d'animer le Roi, elle incarne à merveille Zélidor dans *Zélidor, roi des Sylphes* (paroles de Moncrif, musique de Rebel et Francœur). — Mais son véritable triomphe, son suprême succès, elle le rencontre sous le travesti de Colin, du *Devin du Village* (J.-J. Rousseau). La pièce était ainsi distribuée :

Colette : Mme de Marchais.
Colin : Mme de Pompadour.
Le Devin : M. de La Salle (3).

Cette représentation du *Devin*, supérieurement montée avec un grand luxe de décors rustiques, n'avait point coûté, paraît-il, moins de cinquante mille écus (4). Cette somme se trouva heureusement gaspillée, à bons intérêts d'ailleurs, puisque la divine marquise recueillit, en déployant les tendres ardeurs de Colin, les applaudissements les plus flatteurs et put ainsi

(1) D'Angerville, *Vie privée de Louis XV.* — *Mém. du duc de Luynes*, XI, 502.
(2) *Mém. du duc de Luynes*, XI, 10. — *Mém. du marquis d'Argenson*, VI, 348.
(3) *Mém. du duc de Luynes*, XII, 371. — *Mém. du marquis d'Argenson*, VII, 419.
(4) *Mém. du marquis d'Argenson*, VII, 341.

raviver chez son amant, si vite désabusé, une flamme devenue terne et vacillante. Dans la joie de son éclatante réussite, Mme de Pompadour eut la généreuse pensée d'envoyer 50 louis à Jean-Jacques, toujours logé à l'Hôtel de l'impécuniosité et dont la détresse était généralement connue. Le citoyen de Genève accepta l'aubaine de Colin-Pompadour, mais il ne sut la remercier qu'avec maussaderie, dans de tels termes qu'on ne peut dire vraiment s'ils sont une action de grâces ou une morsure de misanthrope aigri par la misère (1).

A Bellevue, tout aussi bien qu'à Versailles, la véritable comédie n'était pas précisément au niveau de la scène des châteaux à menus plaisirs,— mais elle s'érigeait plus haut, comme un clair symbole du mélodrame qui se jouait entre l'ambition de la favorite et le caprice du Roi. — Les infinies séductions de la parole captieuse, du sourire enjôleur, de la danse prometteuse et du chant berceur ; les effets de scène qui décuplent chez l'actrice la valeur d'amour de la femme ; et les mille artifices de la toilette : ces costumes inventés par Supplis, le fameux tailleur pour femmes, ces ajustements fripons, agaçants, de fillette ou de paysanne, ces corsets, ces basques de taffetas blanc à découpures bleues, ce domino de tissu zinzolin garni de fleurs, cette capricieuse veste rose du jeune villageois Colin et ce chapeau de paille de la bergère Eglé ; cet habit à la grecque, cette armure de gaze d'or bouillonnée ; ce *doliman* à l'orientale, en satin cerise garni d'hermine semblable au costume sous lequel la peignit Vanloo ; cette tunique d'Uranie pailletée d'étoiles ; cette *traîne* de Vénus, agrémentée de tous les colifichets convenables à la mère des Amours, toutes ces futilités charmantes, toutes ces *spiritualités* et *jolivetés* d'atours théâtraux, dont le nom seul enchante encore notre imagination, toutes ces parures ne sont en quelque sorte que les armes les plus sûres et les plus aiguës de Mme de Pompadour, celles dont elle fait sans cesse usage contre l'inattention, contre l'ennui, contre l'imminent bâillement du Roi (2). — Elle doit, l'infortunée, quand même se montrer différente et toujours nouvelle, aimable, protéiforme, gentille, jolie, belle ou pire, métamorpho-

(1) J.-J. Rousseau, *Correspondance*. — Nous citons cette lettre plus loin.
(2) On peut consulter dans Goncourt (p. 451) la nomenclature des habits de théâtre de Mme de Pompadour.

ser la grâce, procurer à tout instant à celui qu'il faut maintenir en curiosité et en désir le coup de fouet d'une émotion inattendue, faire jaillir l'éclair rapide d'un charme inédit, encore inconnu de l'ami, tel est le sensible triomphe et tels sont les incessants travaux forcés de cette condamnée à créer du plaisir que fut la marquise de Pompadour. Un jour, le bien-aimé, subitement transporté, s'écrie avec spontanéité : « Vous êtes la plus charmante créature que la France ait jamais produite (1). » Le lendemain, un pli soucieux se dessine au front royal et fait comprendre à la Sultane pourvoyeuse d'amusements que tout est à recommencer. — Et comme Sherazade renouvelle ses contes au souverain seigneur, malgré sa terrible et apitoyante lassitude, cherche, invente et trouve à alimenter l'appétit de savoir du potentat oriental, Mme de Pompadour, elle aussi, recommence chaque jour; elle innove des philtres et des enchantements prodigieux et parvient à ce miracle de faire perdurer vingt années durant, jusqu'à sa mort, son pouvoir extraordinaire de magicienne.

§

Par-dessus tant de nécessaires ambitions immédiates, de volontés de vaincre par son intelligence, son astuce et ses qualités d'artiste et de femme à transformations ou transfigurations successives, la marquise, capable de tant d'avatars, eut aussi une plus haute ambition, une indiscutable préméditation de gloire éternelle et une recherche de nom réputé dans la mémoire des hommes. Par calcul peut-être, mais plutôt par une tendance naturelle, elle voulut toujours la partie du clan des beaux esprits, des écrivains, des poètes et des artistes, les protégeant, les mettant quelquefois à la Bastille, mais les en garant, quoi qu'on en ait pensé, plus souvent encore; les logeant, quand faire se pouvait, au palais du Roi, les pensionnant largement ou les *académisant*, selon ses goûts ou selon leurs seuls mérites. — Avec certains d'entre les meilleurs, elle eut ces manières affables de camarade et de compréhensive complice dont elle savait si habilement user avec ces braves garçons reconnaissants qu'elle nommait ses artistes.— Et par mille avances de son crédit royal faites avec un naturel parfait aux gens de lettres, de verve et de talent, la marquise s'efforça de pren-

(1) *Mém. du marquis d'Argenson*, V, p. 308.

tre de favorables hypothèques vis-à-vis de la Postérité.

Ici, comme on doit s'y attendre, l'encensoir le plus gigan-esque, le plus opulent et le mieux nourri de parfums capiteux st manié par les mains nerveuses et sèches du bon Arouet e Voltaire. — L'auteur de *la Henriade* était un vieil ami es tout premiers temps. — Naguère il avait avec assiduité équenté chez le futur « morceau de Roi » qu'était Mlle Pois-on, aux temps des soupers donnés par M. Pâris. Il faisait à a gentille petite personne une cour sans danger, mais flatteu-ement spirituelle. — Cependant Voltaire, pour plaire aux emmes, manquait totalement, remarquait-on, de ces atten-ions continuelles et délicates qui témoignent de l'esclavage l'un cavalier. Les hommes plus volontiers que les femmes l'ad-miraient. Il est vrai de dire qu'il manquait de grâce dans les manières, et que sa figure ou son babouin maigre et pâle était peu agréable lorsque le jeu de la physionomie ne l'animait point. Cet amoureux, nonobstant sa disgrâce physique et son allure malingre, occupa un tout petit coin du cœur de cette royale intrigante, puisque, après son mariage, nous le trouvons parmi les courtisans de la Lune de Miel, à la campagne d'Etioles (en octobre 1743). Ce fut à Etioles qu'il écrivit ses meilleures pages de l'histoire des guerres de cette époque et ce fut là, également, croyons-nous, que, grâce à la protection de M. Pâris, très puissant dans les bureaux, il obtint son brevet d'histo-riographe de France (1).

La faveur prodigieuse de l'ex-madame d'Etioles n'était assu-rément point de nature à refroidir le zèle ambitieux de Vol-taire, qui connaissait toutes les souplesses et avait la science de choisir les hauts fourneaux où se cuisine la gloire des écrivains aptes à se faire les thuriféraires des dieux du jour. Aussitôt qu'il voit sa petite amie Mme d'Etioles portée à Versailles par la passion du souverain, il fuse en bouquets de madrigaux. Les petits vers fifrés qu'il lance après Fontenoy sont comme le prélude d'adulations qui ne vont plus désormais cesser et qu'il saura plus solidement orchestrer poétiquement, sinon prosaïquement, selon les cas.

En 1745, Mme de Pompadour lui commande, à l'occasion du mariage du Dauphin, une *comédie-ballet : La Princesse de Navarre*. Rameau fait la musique, où M. de la Popelinière

(1) *Mémoires de Mme de Pompadour*, I, 252.

intercale quelques menues ariettes. Certes, le tout n'en est pas du meilleur. Mais pour sa récompense l'ami du Roi de Prusse obtient, sans financer, une agréable charge de gentilhomme ordinaire de la chambre, qui s'adorne d'un appoint d'environ 60.000 livres. Mieux encore : par une exceptionnelle grâce, dont il est peu d'exemples, il obtient de vendre cette charge honorable, tout en conservant à son usage le titre, les privilèges et les fonctions. Après semblable aubaine, monsieur de Voltaire, qui ne s'en est point fait accroire sur « sa chère *Princesse* », pouvait bien reprendre la Lyre d'enthousiasme pour y chanter ce qui suit :

> Mon *Henri quatre* et ma *Zaïre*,
> Et mon Américaine *Alzire*,
> Ne m'ont jamais valu un seul regard du roi ;
> J'avais mille ennemis, avec très peu de gloire...
> Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi
> Pour une farce de la foire.

Les honneurs pleuvaient en effet, car du même coup il était devenu académicien...

Plus tard, la favorite fait encore appel au génie de Voltaire pour un ballet héroïque qui tend à célébrer Fontenoy,et qu'on représente dans les Petits Appartements. C'est *le Temple de la Gloire*, Louis XV y figure sous le nom de Trajan, et la gloire, que personnifiait Mme de Pompadour elle-même, le conduit dans son temple et le couronne avec toutes les génuflexions, les encens oratoires et les flagorneries des muses domestiquées. — A ce propos,citons une anecdote : « Voltaire, en ce jour où l'on avait banni toute étiquette,se trouvait dans la loge du roi, derrière Sa Majesté. Sur la fin de la pièce, il ne peut résister à son transport de ravissement, et saisissant le monarque entre ses bras, il s'écrie avec certaine familiarité qu'il ne jugeait pas inopportune : « Eh bien, Trajan, vous reconnaissez-vous là? » Des gardiens, sur l'instant, choqués de cette dérogation aux formules respectueuses et en usage constant à la Cour, voulurent punir le poète et mettre la main sur lui. Mais le Roi, bon enfant et flatté, fit grâce ce jour-là au téméraire enthousiaste (1). »

En dépit de cette exubérance gaffeuse, Mme de Pompadour

(1) D'Angerville, *Vie Privée de Louis XV*. — L'anecdote est racontée dans le « Journal de Monsieur » (novembre 1778).

n'en continua pas moins ses bons offices au philosophe courtisan. Elle travailla même de tout son savoir-faire à son admission aux petits soupers du Roi, dans le secret espoir que peut-être Voltaire l'aiderait à remplacer par le goût des lettres et des plaisirs de l'esprit ses coutumières faiblesses pour les grosses satisfactions cynégétiques et son habitude de libations œnophiliques parfois abusives.

Voltaire, superlativement flatté et qui n'espérait pas cet honneur, dit un jour au duc de Richelieu : « Il me semble que je puis fort bien dîner avec le Roi : Horace et Virgile ne dînaient-ils point avec Auguste... ? » — Mais, quand on apprit ce projet, cependant plus favorable encore pour le Roi, qui ne pouvait que gagner à pareille, compagnie, que pour Voltaire qui n'avait rien à apprendre de Louis XV, « tout ce qu'il y a de médiocrité illustre par sa naissance se mit en campagne pour empêcher cette « inconvenance ». Les Jésuites agirent également près de la reine, à laquelle ils firent comprendre que le Roi courait, hélas ! le risque infamant de devenir philosophe (1). » Ce qui était considéré comme une catastrophe fut évité. L'épouvante pitoyable des sots toujours triomphants réussit à faire exclure Voltaire des petits soupers.

Voltaire conçut une autre ambition : celle de diriger le Théâtre des Petits Appartements. Il semble que Mme de Pompadour se montra toute prête à lui accorder cette direction, qui l'eût fait quelque peu abdiquer cependant de son autorité. Mais ici, nouvelle levée de boucliers. Les gentilshommes de la chambre et les intendants des menus-plaisirs, pris de terreur à la pensée qu'un si éminent rival pût venir troubler leur quiétude de parvenus acéphales, agirent si activement auprès du Roi qu'il ne fallut plus penser désormais à l'auteur de *Bajazet*.

D'ailleurs, Louis XV, à vrai dire, ne montra jamais de dilection pour Voltaire. Cet homme d'un génie si souple et si maître de soi manquait totalement d'hypocrisie et se contenait mal dès que la religion était en jeu. L'impiété pacifique du philosophe mettait une sourde rage au cœur du dévot libidineux. Le soleil de la faveur dont jouissait Voltaire était peu durable. Les nuages de la disgrâce s'amoncelaient lentement sur l'azur artificiel de ses apothéoses sans lendemain.

Ces nuages obscurcissaient même la sereine amitié de Vol-

(1) *Mémoires de Mme de Pompadour*, I, p. 348.

taire et de la marquise. La brouille, fille du malentendu et de la médisance, apparentée aux intrigues sociales, aux envies collectives, aux haines individuelles, la brouille était en marche; nous allons découvrir par quels étroits et perfides sentiers elle chemina avant de faire son entrée en scène.

Lorsque Voltaire fit offre de sa tragédie de *Tancrède* à Mme de Pompadour, il mit dans son épître dédicatoire à la marquise cette phrase qui devint ambiguë : « Si quelque censeur pouvait désapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, Madame, et je dois le dire. » — Quoi de plus innocent? La pureté du cœur de M. de Voltaire ne devait-elle reluire toute ingénue dans ces lignes ?

Mais la malveillance est casuiste. — Une lettre anonyme, écrite à Mme de Pompadour, lui fait observer subtilement que cette phrase, sous son air de flatterie, est une insigne insulte... — « Que signifie en réalité l'expression de ces mots, si ce n'est que Voltaire sent qu'on doit trouver extraordinaire qu'il dédie son ouvrage à une femme que le public juge fort peu estimable, mais que seul le sentiment de la reconnaissance doit lui servir d'excuse » ?... M. de Marigny et Colin, intendant de Madame, ainsi que le docteur Quesnay, dit à ce sujet Mme du Hausset, trouvèrent que l'auteur de la lettre anonyme était, sous son masque de lâcheté, un très méchant homme; qu'il blessait « Madame » et voulait nuire à Voltaire; mais qu'au fond il avait raison. *Voltaire fut dès ce moment perdu dans l'esprit de Mme de Pompadour et dans celui du Roi*. Jamais il n'a certainement pu en deviner la cause (1). »

L'art de flatter n'est pas si simple qu'on le pourrait imaginer puisqu'on voit l'ingénieux, souple et subtil Voltaire y faire des pas de clerc. C'est encore avec une même ingénue maladresse qu'il active sa perte après la représentation de son *Enfant prodigue* aux petits Cabinets. Tout chaud encore des applaudissements qu'il a reçus, le poète adresse à Mme de Pompadour ce trop familier et maladroit compliment :

> Ainsi donc vous réunissez
> Tous les arts, tous les dons de plaire,
> Pompadour! Vous embellissez
> La Cour, le Parnasse et Cythère.

(1) *Mémoires de Mme du Hausset*, p. 97.

Charme de tous les yeux, trésor d'un seul mortel,
Que votre amour soit éternel !
Que tous vos jours soient marqués par des fêtes !
Que de nouveaux succès marquent ceux de Louis !
Vivez tous deux sans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes !

Ces transports apparaissent pleins de loyalisme et d'abandon. — Mme de Pompadour, ravie, amusée par ces louanges commémorant son rôle de maîtresse en titre de *Louis le bien-aimé*, s'empressa de faire circuler ce dizain. Mais, sans délai, les vigilants ennemis de Voltaire sortirent leur petit lôt sifflant de venimeuses vipères : « Comment ! Comment ! comparer les conquêtes militaires du roi aux conquêtes amoureuses de sa maîtresse !... Quelle étrange témérité ! quel insultant blasphème ! quel patriotique sacrilège ! » — Mesdames surtout furent les premières à s'exalter tout spécialement. — « Elles avaient conservé beaucoup de crédit sur le cœur de leur père, écrit Laujon, et, dès le lendemain, quand le Roi, selon son usage journalier, vint recevoir leurs embrassements, elles l'entourèrent, redoublèrent de caresses (1) et finalement lui firent admettre la nécessité d'éloigner de lui ce Voltaire qui, à ses torts précédents, venait d'ajouter un intolérable outrage ! Le Roi était faible ; l'exil de Voltaire fut signé avant même que Mme de Pompadour pût en avoir connaissance. Elle l'apprit avec une véritable surprise, peut-être avec une indignation sincère, mais elle avait trop d'esprit pour ne pas sentir le danger qu'il y aurait eu pour elle, si elle eût mis quelque opposition à cette disgrâce justifiée. Elle se tut par prudence et intérêt. La Reine et la famille royale lui surent bon gré de n'avoir pas défendu l'apôtre de l'impiété et le firent savoir publiquement. Le Roi eut conscience toutefois de la peine qu'il avait ainsi causée à sa maîtresse, et ce fut, raconte Laujon, pour consoler l'affligée qu'il « la nomma, quelque temps après, surintendante de la maison de la reine, qui ne s'en plaignit pas (2) ».

De la sorte tout le monde, sauf Voltaire, fut apparemment satisfait, mais le châtelain de Ferney n'était pas homme à

(1) Laujon, Morceaux historiques, annexés aux Mémoires de Mme du Hausset, p. 153.

(2) Laujon, Morceaux historiques, annexés aux Mémoires de Mme du Hausset, p. 613.

(3) *Ibid.*

conserver paisiblement sa bile sans lui donner libre cours; on en découvre un jet notoire qui s'étale dans *la Pucelle*, avec ce couplet, qui n'a plus rien du madrigal, ni de l'églogue, ni de l'idylle, mais qui témoigne de toute l'amertume et de la lividité du fiel :

Telle plutôt cette heureuse grisette,
Que la Nature ainsi que l'Art forma
Pour le b... (1) ou bien pour l'Opéra;
Qu'une maman avisée et discrète
Au noble lit d'un fermier éleva,
Et que l'Amour, d'une main plus alèrte,
Sous un monarque entre deux draps plaça.
Sa vive allure est un vrai port de reine,
Les yeux fripons s'arment de majesté,
Sa voix a pris le ton de souveraine,
Et sur son rang son esprit s'est monté!

Or, qui croirait que ce terrible Voltaire, colérique et véhément, rageur et incisif, rancunier et prêt à se venger des déboires subis, mais au fond possédé par l'intraitable amour des Lettres, gardait au fond au cœur, en écrivant cette *rosserie*, un invincible tendre pour la marquise? Il ne pouvait, semble-t-il, se défendre de l'aimer, la sentant bien enrôlée de naissance dans cette belle et ardente confrérie de l'Esprit, dont, au premier rang, il portait fièrement le gonfalon! Sa tendresse reparaît certain jour, aux Délices, alors qu'y séjournait Marmontel... — « Elle n'est plus aimée, annonçait tristement l'auteur des *Contes moraux*, elle est fort malheureuse. — Eh bien, s'écria le vieillard, qu'elle vienne aux Délices jouer avec nous la tragédie ! Je lui ferai des rôles, et des rôles de Reine. Elle est belle, elle doit connaître le jeu des passions. — Elle connaît surtout, répliqua Marmontel, les douleurs et les larmes. — Tant mieux! riposte Voltaire, c'est là ce qu'il nous faut. — Puisqu'elle vous convient, laissez faire : si le théâtre de Versailles lui manque, je lui dirai que le vôtre l'attend (2). »

Cela est de l'amitié compatissante, mais il y faut voir encore du sarcasme accommodé d'une larme.— Toutefois, le sentiment profond, l'attachement recueilli, le regret sincère éclatent avec intensité quand survient la mort de la pauvre

(1) Pour la décence, on écrit : « Sérail ».
(2) Marmontel, *Mémoires*.

marquise si vite oubliée à cette Cour, où elle faisait la pluie et le beau temps. Voltaire alors écrit à Damilaville : « Croyez, cher frère, que les vraies gens de lettres, les vrais philosophes doivent regretter Mme de Pompadour. Elle pensait comme il faut : personne ne le sait mieux que moi. On a fait, en vérité, une grande perte. »

D'autre part il écrit encore à d'Alembert : « Dans le fond de son cœur, *elle était des nôtres*. Elle protégeait les Lettres autant qu'elle le pouvait. Voilà un beau rêve de fini ! » — Ce dernier fragment épistolier est peut-être le plus noble éloge exprimé sur la marquise, et la plus noble épitaphe à mettre sur sa tombe. *Elle était des nôtres!* — Rien n'est plus juste et plus à la louange de la favorite. Vis-à-vis de J.-J. Rousseau, dont elle sentait, avec sa rare perspicacité, tout le pouvoir étendu sur les âges à venir, et qu'elle s'efforça d'apprivoiser, les prévenances de la marquise furent toujours vaines et hargneusement repoussées. — On a vu qu'après la représentation du *Devin du village*, à Bellevue, l'interprète de Colin fit parvenir à l'auteur un hommage reconnaissant de mille livres. — Rousseau empocha et, du ton rogue dont il remerciait communément ses bienfaiteurs, écrivit cette réponse : « Madame, en acceptant le présent qui m'a été remis de votre part, je crois avoir témoigné mon respect pour la main dont il vient : et j'ose ajouter, sur l'honneur que vous avez fait à mon ouvrage, que, des deux épreuves où vous mettez ma modération, l'intérêt n'est pas la plus dangereuse. — Je suis avec respect, etc... (1). » Doit-on trouver ici une politesse toute de dignité ou une attitude insolente ? — Qui pourrait se prononcer ? Rousseau estime la somme due, mais la juge insuffisante. Il donne la leçon et paraît se renfermer dans son orgueil.

Et pourtant la marquise fit une tentative nouvelle. Longtemps après, en 1762, informée de la gêne où vivait J.-J. Rousseau, elle lui fit remettre discrètement 100 louis pour une copie musicale qui valait bien 12 livres. — Cette fois, ce fut de la part du lycanthrope le refus en termes vraiment pincés, mais d'une haute et appréciable dignité.

Rousseau répond à la marquise qu'il y a là, sans doute,

(1) Marmontel, *Mémoires*.

« quelque erreur de sa part », ou que, si c'est une charité, il s'en tiendra pour offensé (1).

Il reste sévère et citoyen. Il écrit dans *la Nouvelle Héloïse* : « La femme d'un charbonnier est plus digne de respect que la maîtresse d'un roi. » — Et il faut que M. de Malesherbes, directeur général de la librairie, le supplie très fort pour qu'il consente à dire : « la maîtresse d'un prince (2). »

Après tant de tentatives si mal récompensées vis-à-vis du *promeneur solitaire*, Mme de Pompadour semble gagnée par le dépit. — « C'est un hibou », dit-elle à Mme de Mirepoix. — « J'en conviens, répond la petite maréchale, mais reconnaissez que c'est celui de Minerve (3). »

Le hibou resta noblement dans son creux d'arbre.

Mais d'autres, et des plus graves, et d'aussi indépendants, et de non moins géniaux, recherchèrent l'amitié de Mme de Pompadour, se complurent à sa Cour, se firent courageusement ses répondants plutôt que ses valets auprès de la Postérité. Tels Montesquieu et Buffon.

Buffon, bien qu'il appartînt au clan dela Reine, fut toujours un sincère ami pour la marquise. A son lit de mort, elle léguait au grand homme ses deux toutous, *Inès* et *Mimi* : pensée touchante et cordiale, preuve de confiance dont Buffon se montra digne en assurant à ces petites bêtes historiques, en son château de Montbard, une vieillesse prolongée et paisible. Et pourtant, à certaine époque, quand la marquise crut bon d'affirmer des théories spiritualistes et orthodoxes, elle fit quelque peu la moue à l'éloquent naturaliste. — La théorie « qu'en amour le physique seul est bon » semblait inconvenante, choquante, insupportable à la conception érotologique de cette Reine de la main gauche, dont les sentiments éthérés sont connus et qui eut trop peu de tempérament pour être vraiment physique et interpréter l'excellence de l'amour, contact de deux épidermes.

On la vit un jour, dans le parc de Marly, frapper légèrement et gentiment le matérialiste Buffon de son éventail, en lui jetant dans un reproche qui riait : « Vous êtes encore un joli garçon, avec vos idées ! » Soufflet badin de la grâce au

(1) Chamfort, *Caractéres et Anecdotes*. — *Mémoires du marquis d'Argenson*, VI, 74.
(2) J.-J. Rousseau, *Correspondance*, 18 août 1762.
(3) Campardon, *Mme de Pompadour et la Cour de Louis XV*, p. 276.

énie, mais témoignage de son goût compréhensif et de son aturel combatif et curieux de vérité.

Quant au président de Montesquieu, il eut envers la favo- te des obligations qui allèrent assez loin, qui descendirent rt bas, et quasiment jusqu'à l'indignité. Car ce grand esprit vait pour tare un épiderme sensible, ne supportant la cri- que qu'avec une douloureuse nervosité. — Or, il advint, uand parut *l'Esprit des Lois*, que le fermier général Dupin e se montra point satisfait de cet ouvrage et entreprit de le éfuter, avec la collaboration de Mme Dupin, sa femme. — Le vre irrespectueux allait paraître ; Montesquieu eut l'incroya- le faiblesse de s'en alarmer, et la pitoyable lâcheté d'aller emander à Mme de Pompadour, son amie, la destruction de ous les exemplaires de cette réfutation, ce qui fut fait. L'é- ition fut mise au pilon tout entière; on étouffa arbitraire- nent la pensée du ménage Dupin. Clamfort se porte garant e ce service un peu honteux rendu par la bienveillance d'une avorite au génie d'un homme dépourvu de tout caractère.

Combien d'autres souvenirs attestent chez Mme de Pom- adour sa volonté déterminée d'être la protectrice des gens de ettres.

Quand la marquise apprend que le vieux Crébillon, par un etour des tragédies de ce monde, vit honteusement aban- donné, misérable,oublié de tout et sans ressources, un vif sur- aut du cœur la porte sans hésitation au secours immédiat de celui qui fut jadis, à Etioles, son premier maître de déclama- tion. Sur le champ, par son entremise, le vieux poète est con- fortablement logé au Louvre, doté d'une suffisante pension de 100 louis sur la cassette du Roi, pourvu des propos les plus flatteurs pour son amour-propre et de promesses qui ne furent point vaines. La surintendante des plaisirs intimes de Sa Majesté s'emploie à ressusciter le vieil auteur à la vie théâ- trale. Elle fait vivement représenter *Catilina* ; elle déclare hautement son admiration pour *Sémiramis*, au nez même de Voltaire, qui en crève de dépit, et ne peut s'en cacher dans ses lettres à M. d'Argental.

Ce sont là de gentils sourires de gratitude, et des marques de charité d'une âme vraiment compatissante à la vieillesse

(1) Mme de Genlis, *Mémoires*.

des écrivains si vite oubliés, dédaignés, abandonnés à la détresse au lendemain même de leurs meilleurs succès.

La marquise s'attache également aux gais compagnons, à ceux qu'une verve débridée recommande à toute agréable femme du XVIIIe siècle, dût-elle, comme Mme de Pompadour, affecter une austère pruderie par nécessaire diplomatie politique : Duclos, plutôt cynique, qui ne manque guère d'assister à la toilette du dimanche, à Versailles, Piron, le dijonnais fertile en éjaculations poétiques, que les efforts dévoués de la marquise ne purent parvenir à pousser jusqu'à l'Académie, car le Roi pardonne difficilement l'admirable *Ode à Priape* (qui est cependant son Dieu), Piron, que l'on console avec une pension de 1000 livres, sont des exemples d'hommages rendus aux lettres et qui plaident encore en faveur de la maîtresse d'un roi souvent maltraitée par ses biographes.

Voyons encore. Dans une note plus mièvre, Marmontel est, au premier plan, parmi tous, celui à qui Mme de Pompadour marque l'amitié la plus continue, la plus caressante, Marmontel douceâtre, guimauvesque, émollient, s'insinue d'abord dans la place par un petit poème laudateur à la *gloire de l'Ecole Militaire*, nouvellement fondée, et trouve ainsi le chemin du cœur de la marquise, dont les bienfaits, dès lors, ne tarissent plus à son endroit. C'est elle qui sauve Marmontel de la colère du maréchal de Saxe, à qui ce jeune Don Juan rimailleur souffle toutes ses maîtresses (notamment Mlle Verrière, 17 ans) alors que le vieux guerrier, toujours amoureux, veut pourfendre, massacrer, exterminer, jeter par les fenêtres l'auteur de *Cléopâtre* et d'*Aristomène*. — C'est elle encore qui réconforte le cœur de Marmontel quand, dégoûté par quelques insuccès, il parle de quitter les Lettres, de descendre des demi-côtes du Parnasse et de prendre un emploi dans les bureaux. Mme de Pompadour l'admoneste, l'encourage, « le décide à marcher dans le chemin de la gloire ». — Apollon reprend ce disciple à l'eau de rose. Il en résulte une pièce à grands sentiments : *les Funérailles de Sésostris*, que la marquise écoute et critique, à laquelle même elle se donne le lustre de mettre quelque peu la main, qu'elle recommande chaudement aux comédiens et à M. de Duras, et qui n'en est pas moins fort vertement sifflée. — On cherche alors une place pour Marmontel. M. de Marigny, frère de la favorite, propose celle de Secrétaire des bâtiments. « Ap-

ointements médiocres, mais si peu à faire, sinon à se prome-
er et composer des tragédies ! » C'est exactement ce qu'il
ut, et l'heureux Marmontel devient désormais bureaucrate.—
lus tard, c'est elle encore qui enrichit son protégé en lui
isant octroyer le privilège du *Mercure*, qui vaut 25.000 li-
es de rente. — Puis, quand il arrive à Marmontel d'être mis
la Bastille sur les instances du duc d'Aumont (qu'il a persi-
é en vers) et de voir les profits de son *Mercure* lui échapper,
est encore la compatissante marquise de Pompadour qui,
ns se lasser, intervient, tire son poète des geôles et lui fait
stituer partie de son traitement. De plus, malgré cette aven-
ure, elle décide le Roi à trouver bon que Marmontel entre à
Académie (1763). C'était peut-être excessif pour un écrivain
ussi discutable, mais il semble bien que Marmontel ait été,
armi les auteurs du temps, l'enfant chéri de la marquise, son
ompagnon familier, un petit confrère lettré d'*Inès* et de *Mimi*.
e Marmontel était étourdi, vaniteux à l'excès, comme tous les
médiocres, mais on lui reconnaissait certaine franchise et une
rès rare probité.

La protection accordée à Marmontel, l'engouement pour
ette Muse fort débile et anémique n'indiquent, en somme,
que la fantaisie d'une jolie femme et le penchant d'une bonne
me qui ne mesure pas ses faveurs à la valeur réelle du
alent. Mais les Lettres et la Philosophie sont redevables à
Mme de Pompadour de services bien autrement sérieux. S'il
ût dépendu d'elle, l'Encyclopédie eût vu le jour sans tous les
bstacles qui présidèrent à sa naissance. Elle eût plané, tou-
es ailes ouvertes, dans l'infini firmament de l'Esprit. — Dis-
rètement, avec tous les ménagements que comportait sa
charge à la cour, avec tous les détours et les renoncements
exigés par la dévotion du Roi, cette marquise si délicate et
si forte, si malmenée par la maladie et si résistante pour ser-
vir ce qu'elle aimait, fut la patronne effacée, lointaine, impuis-
sante souvent de la grande *Bible philosophique* élaborée par
son siècle. Elle regardait de loin l'œuvre grandir, saisissait
au vol l'occasion de lui rendre un hommage, d'esquiver pour
elle un péril...

Un jour, c'est d'Alembert qu'elle tente de faire pensionner.
Il est pauvre ; on apprend que le roi de Prusse, Frédéric II, lui
fait une pension de 1.200 livres, somme relativement misé-

rable. Elle s'en afflige et essaie de piquer Louis XV au jeu : « Que le roi de France double la pension, et que d'Alembert refuse les présents mesquins du roi de Prusse!... » Mais Louis XV, borné et sans grandeur en semblables circonstances, et à qui l'impiété du mathématicien, dont il ne comprend pas la valeur, fait horreur, refuse tout net et de façon irréparable.

Dans une autre circonstance, comme l'impression de l'œuvre encyclopédique est arrêtée par le gouvernement, elle fait passer à Diderot, en sous main, des conseils de prudence... « Qu'il soit circonspect, qu'il évite les matières de religion, d'autorité ; et l'on fera en sorte de lui remettre la plume en main... » Conseils que Diderot, d'ailleurs, repousse avec noblesse ; « libre de tout dire, de tout oser, ou bien hermétiquement muet ! »

Il nous faut encore évoquer la jolie scène du souper de Trianon, qui fut surprise par un valet de chambre du Roi, et rapportée à Voltaire, qui sut lui faire un sort. On soupe, on parle, on en vient à considérer l'ignorance où l'on est de toutes choses... « Qu'est-ce que la poudre à fusil? » dit le duc de Nivernais. « Qu'est-ce, dit Mme de Pompadour, que le rouge de mes joues, et comment sont faits les bas de soie dont je suis chaussée?... » Ignorance, mutisme général ; quand, tout à coup : « C'est dommage, dit le duc de la Vallière, que S. M. ait confisqué nos Dictionnaires philosophiques qui nous ont bel et bien coûté à chacun 100 pistoles ! » Le roi justifie sa confiscation par le souci de l'ordre public... Mais il possède, lui, ce dictionnaire d'enfer ! Sur la fin du souper, trois garçons de la chambre apportent chacun 7 volumes avec de grands efforts, car ils sont lourds. La science coule aussitôt en abondance, et l'on apprend le fin mot de toutes choses : de la poudre à fusil, du rouge, des bas de soie!... « Ah ! le beau livre ! s'écrie alors Mme de Pompadour. Sire, Pourquoi avoir confisqué ce remarquable magasin où l'on pourrait se pourvoir de toutes les choses utiles ? Serait-ce pour le posséder à vous seul et paraître le seul savant de votre royaume (1) ? »

Ainsi, elle a osé s'écrier : *Le beau livre* ! devant le Roi, parlant à Sa Majesté d'un ouvrage condamné, d'un ouvrage irréligieux ; elle, marquise de Pompadour, dont la fortune croule si le Roi

(1) Voltaire, *édition Beuchot*, XLVIII, 57.

avise de prendre la moindre mauvaise humeur...Qu'on sonde imprudence, la témérité, l'héroïsme impérieux de cette exclamation. Ce soir-là, la marquise a *confessé la Foi !*

Vers la fin de 1757, une violente agression, rigoureuse et aveugle, comme toujours, est tentée par le parti dévot contre tout ce qui disserte, élucubre ou rime à l'encontre des doctrines sacrées. C'est un assaut et un carnage. Révocation, par le Conseil du Roi, du privilège accordé à l'*Encyclopédie* par M. de Fleury. *Peine de mort* décrétée contre tout Français qui attaque la religion par ses écrits. Et, de toutes parts, les Jésuites bouillonnent et intriguent, émettant la prétention de faire brûler, non pas seulement le livre de l'*Esprit*, mais Helvétius lui-même... « Les plus polis se contentaient de le faire pendre (1) ! » Et de Naples, où il est retiré, le spirituel abbé Galiani perçoit le vacarme de cette curée, tremble pour ses amis parisiens et jette au ciel cette prière : « Que Dieu évite à l'athéïsme une fâcheuse persécution (2) ! »

Le malicieux abbé napolitain est en situation de sourire, mais ceux qui philosophent aux environs de la Bastille passent, en cette année finissante de 1757, d'assez vilains quarts d'heure. La prison, la potence, et, qui sait ? le chevalet et les brodequins leur sont promis, avec ces façons tout spécialement féroces que prend le despotisme, quand il se mêle de théologie.

Et cette fois-là encore la douce intervention de la marquise fit rentrer au néant tous ces projets pieux et sauvages. « Elle eut assez d'empire sur l'esprit du Roi pour lui faire entendre qu'une nouvelle persécution ne pouvait qu'embarrasser les affaires déjà très embrouillées. On se contenta donc de faire brûler un livre et d'embastiller quelques écrivains (3). » Clémence toute relative d'ailleurs ; car dès qu'un folliculaire, quittant les généralités et les théories, s'attaquait à l'amour-propre de Mme de Pompadour, il trouvait infailliblement à qui parler : le souriant visage d'Eglé se muait en face de Gorgone et le châtiment s'abattait furieusement, comme nous l'allons voir.

A l'exemple de Voltaire, qui toujours, et de très bonne foi,

(1) *Mémoires de Mme de Pompadour*, II, p. 299.
(2) Abbé Galiani, *Correspondance :* Lettre à Mme d'Epinay,
(3) *Mémoires de Mme de Pompadour*, II, p. 299.

désire des supplices pour ses critiques, Mme de Pompadour, si accueillante aux idées, si dévouée aux gens d'esprit, si intelligente et si compatissante en somme, allait jusqu'aux fureurs les plus intraitables dès que la piqûre d'un mot méchant se faisait sentir. Mais la colère de Voltaire n'avait en soi aucun pouvoir *embastillant*, et Mme de Pompadour seule pouvait tout... Emmurer les êtres et anéantir leurs pamphlets.

Il faut dire que jamais reine, princesse, ni favorite n'attira sur sa tête si drue et cinglante averse d'épigrammes. Ce fut une bourrasque de haines, incessante, enragée, intolérable. — Dès 1746, dès qu'on voit poindre son règne omnipotent et tenace, l'indignation des grands seigneurs, qui ne peut supporter cette amertume de voir une *robine* dans la couche royale, se répand en satires, en chansons, qui sournoisement circulent, allument des gaietés rancunières, reviennent à la favorite, dont elles gâchent à toute heure l'ivresse du triomphe. Puis le sifflet de Versailles excite l'aboi de Paris. — Le peuple, dont l'exaspération s'accroît à mesure que la maîtresse étale un luxe plus éblouissant et dont l'envie multiplie jusqu'au cauchemar ses dépenses déjà folles, le peuple applaudit chaque complainte méchante, s'exclame joyeusement au moindre mot féroce, est heureux de tout ce qui circule malicieusement ou qui se bave. — Et Dieu sait ce qu'on en mit à la mode du jour ; on en ferait un recueil considérable. Tout ce qu'il y a de grimauds en quête d'un écu se mit à l'œuvre. — Tantôt, c'est le coup de stylet d'un quatrain, tantôt la bastonnade d'une suite d'alexandrins qui s'abattent coup sur coup, en volée de bois vert. — Les *Mazarinades* sont surpassées. — De cette anthologie venimeuse des *Poissonnades*, qu'on trouve surtout au *Recueil de Maurepas* (1), mais qui sont en réalité l'œuvre de la malignité publique, tirons ici quelques échantillons.

Nous connaissons celui des *Jacinthes*, ou des fleurs blanches, qui atteignait Mme de Pompadour à la source même de sa fortune, et qui valut à Maurepas sa disgrâce. En voici un autre, répandu après le départ du ministre, et qui était du chevalier de Rességuier :

Fille d'une sangsue et sangsue elle-même,
Poisson, d'une arrogance extrême,

(1) Recueil manuscrit de Maurepas (Bibliothèque nationale).

Etale en ce château, sans crainte et sans effroi,
La substance du peuple et la honte du Roi (1).

Et ces huit vers un peu moins mal venus :

Jadis c'était Versailles
Qui fixait le bon goût ;
Aujourd'hui la canaille
Règne et tient le haut bout.
Si la cour se ravale,
De quoi s'étonne-t-on ;
N'est-ce pas de la Halle
Que nous vient le poisson (2) ?

Nous nous priverons de citer nombre de tirades gonflées du nt de la tragédie, où la haine de la marquise tâchait de rendre le *la* dans le *Récit de Théramène* ou le *Songe d'Aalie*. Le Roi, par ricochet, y recevait souvent les coups, apostrophé comme un tyran de théâtre :

Lâche dissipateur des biens de tes sujets,
Toi qui comptes les jours par les maux que tu fais,
Esclave d'un ministre et d'une femme avare...

tc., etc. — L'épithète *avare* appliquée ici à Mme de Pompaour indique assez l'aveugle fureur dont le poète est transorté. Mais combien est lourd l'ennui des alexandrins qui 'ensuivent, par centaines ! — Voici qui est plus leste, et se hantait sur l'air des *Trembleurs d'Isis* :

Les grands seigneurs s'avilissent,
Les financiers s'enrichissent,
Et les Poisson s'agrandissent ;
C'est le règne des vauriens, rien, rien.

On épuise la finance
En bâtiments, en dépenses ;
L'Etat tombe en décadence,
Le Roi ne met ordre à rien, rien, rien.

Une petite bourgeoise,
Elevée à la grivoise,
Mesurant tout à sa toise,
Fait de la cour un taudis, dis, dis.

Le Roi, malgré son scrupule,
Pour elle fortement brûle.
Cette flamme ridicule
Excite dans tout Paris, ris, ris.

(1) Journal de Barbier, IV, 495.
(2) Delort, *Histoire de la détention des philosophes et des gens de lettres*, II, 296.

Cette catin subalterne
Insolemment le gouverne,
Et c'est elle qui décerne
Les honneurs à prix d'argent, gent, gent.

Devant l'idole tout plie,
Le courtisan s'humilie,
Il subit cette infamie
Et n'est que plus indigent, gent, gent.

La contenance éventrée,
La peau jaune et truitée,
Et chaque dent tachetée,
Les yeux froids et le cou long, long, long.

Sans esprit, sans caractère,
L'âme vile et mercenaire,
Le propos d'une commère,
Tout est bas chez la Poisson, son, son.

Si dans les beautés choisies
Elle était des plus jolies,
On passerait les folies
Quand l'objet est un bijou, jou, jou.

Pour si sotte créature,
Et pour si plate figure
Exciter tant de murmure,
Chacun juge le roi fou, fou, fou (1).

Mme de Pompadour attribuait à Maurepas cette romance atra bilieuse ; et peut-être Maurepas y a-t-il en effet mis la main ; on ne prête qu'aux riches — mais nous jurerions volontiers qu'il ne fut pas seul. — Ne flairez-vous pas la férocité jalouse qui s'exhale de chaque mot du portrait ?... Une femme assurément, oui ! une femme de la cour a collaboré !...

Et la symphonie imprécatoire grossit d'année en année, jusqu'à la fin. En juillet 1760, quand Mme de Pompadour, allant à son château de Ménars, passe la Loire à Orléans, elle trouve un pont récent, construit par l'architecte Hupot, et dont la solidité avait paru suspecte. *Le pont passé, l'épigramme siffle:*

Censeurs, Hupot est bien vengé,
Reconnaissez votre ignorance :
Son hardi pont a supporté
Le plus lourd fardeau de la France (2).

(1) *Mémoires de Maurepas*, IV, 266.
(2) *Recueil de Maurepas*.

Plus tard encore (juin 1763), quand on dresse sur une place (aujourd'hui place de la Concorde) la statue équestre de Louis XV par Bouchardon, avec quatre figures allégoriques de Pigalle, qui sont la Force, la Prudence, la Justice et l'Amour de la Paix, le populaire débaptise aussitôt ces Vertus, qui deviennent la Mailly, la Vintimille, la Châteauroux, la Pompadour. Et le socle, un matin, se trouve crayonné d'un distique :

> Grotesque monument, infâme piédestal,
> Les Vertus sont à pied, le Vice est à Cheval.

Ainsi harcelée, criblée de rimes, outragée dans sa famille, dans sa beauté, dans son caractère ; visée de plus dans sa fortune par toutes ces flèches du ridicule (car l'une d'elles peut porter, dégoûter le Roi), Mme de Pompadour se défend avec la double fureur d'une femme vaniteuse et d'une femme toute puissante.

C'est une chasse enragée qui commence et qui dure : chasse aux auteurs, aux colporteurs, aux distributeurs, à ceux qu'on soupçonne, à ceux qui pourraient avoir dit quelque chose, à ceux qui n'ont rien dit du tout. Le lieutenant de police Berryer, qui doit tout à la marquise, qui est son homme de main, cherche, perquisitionne, arrête, emprisonne au petit bonheur... Car comment saisir ce délinquant subtil : un bout de chanson qu'on se fredonne à l'oreille?

Puis, il arrive souvent que le lieutenant de police rencontre une piste dangereuse à suivre, qui conduirait trop près du Roi. Et c'est ce qu'il fait entendre ainsi : « Je connais Paris autant qu'on le puisse connaître, mais je ne connais pas Versailles (1). »

Malgré tout, la Bastille, pour avoir lâché Marmontel, reçoit en compensation la foule des libellistes, pamphlétaires, folliculaires et chansonniers, qui bientôt emplit ses murs à les crever. Beaucoup n'y font qu'un séjour rapide, tel l'abbé Sigorgne, dont l'innocence éclate, et qu'il faut rendre à la liberté (2). Mais d'autres sont oubliés dans les cachots pendant des mois et des années : tels Pidanzat de Mairobert,

(1) *Mémoires du marquis d'Argenson*, V, 398. — Journal de Barbier, IV, 362.

(2) Delort, *Histoire de la détention des Philosophes et des gens de lettres*, II, 92.

etc., etc., sans que leur culpabilité puisse être établie, sans que les petites rimes cruelles cessent de courir en dehors des murs.

Le plus célèbre de ces captifs de la marquise fut le chevalier de Rességuier, dont le caractère ingénu et l'infortune vraiment atroce méritent quelques mots d'étude (1) :

Rességuier avait été successivement chevalier de Malte, enseigne à pique aux Gardes-Françaises, général des galères de la religion, commandeur de Marseille et de Canevière, bailli. Il s'était distingué dans plusieurs combats contre les Turcs. Il avait la turlutaine philosophique et littéraire : et d'ailleurs, loin d'être un Caton, vivait dans une société élégante et dissolue.

Avec tant de titres et de qualités propres à faire un homme heureux, le chevalier de Rességuier ne pouvait se tenir de persifler les puissants et de rimer en l'honneur de la Vertu. Il commet un jour le quatrain célèbre : « Fille d'une sangsue, etc. » et récidive en prose par un pamphlet qui le jette aux fers : *le Voyage d'Amathonte* (2).

C'est une composition d'allure poétique, dans le goût fade et mythologique du *Temple de Gnide*. — Un jeune Grec, nommé Timante, voyage, arrive à Amathonte, ville de l'île de Chypre (c'est-à-dire Versailles), et y fait des observations satiriques et morales, entremêlées de beaucoup d'apostrophes. Sa morale est pure et sa satire enfantine. — « Nous n'y voyons aucune attaque directe à la favorite, aucune allusion qui lui soit personnelle... Ni diffamations ni outrages... C'est une espèce de censure, indépendante et vive sans doute, mais essentiellement honnête et vraie, et s'appliquant moins aux personnes qu'à la société du milieu du XVIIIe siècle (3). »

Pour dire le vrai, ce ne fut pas cette déclamation qui perdit Rességuier, mais le fait d'avoir été trouvé possesseur de deux variantes manuscrites (4), saisies par la police à son domicile, et préparées sans doute en vue d'une deuxième édition. Ces

(1) Toute l'histoire de Rességuier est tirée (mais arrangée) de H. Bonhomme (*Revue britannique*).

(2) *Voyage d'Amathonte* — plaquette in-8 de 91 pages, parue en 1750, sous la rubrique de Londres. — La Bibliothèque de l'Arsenal en possède un exemplaire provenant des archives de la Bastille.

(3) H. Bonhomme (*Revue britannique*).

(4) Ces deux variantes sont actuellement déposées à l'Arsenal, avec les autres papiers de Rességuier.

ux variantes, beaucoup plus violentes que le texte imprimé, mportent des allusions au libertinage du prince d'Amaonte, à la naissanee obscure de sa favorite *Ermise*, à la auvaise administration de la guerre, de la marine et de ntérieur dans l'île de Chypre... Bref, elles expliquent la core de la favorite et du roi.

Dépisté par le lieutenant de police, convaincu du quatrain du pamphlet, le chevalier de Rességuier fut incarcéré sans rocès ni jugement, ni forme aucune de justice, en décembre 750. Il avait alors 25 ans.

Ce redresseur de torts était un homme de plaisir auquel la astille ne convenait nullement. Il y est pris d'une vive anxiété, fait aussitôt de la littérature pour se tirer des verroux. Il pplie en prose Mme de Pompadour, en vers le Roi luiême, prodigue les compliments agréables (1). Nulle réonse, inflexibilité parfaite.

D'Argenson blâme cette dureté de la favorite : « Une dame énéreuse, offensée comme l'a été Mme de Pompadour, aurait andé cet homme, l'aurait réprimandé, corrigé et avancé. » — Mais la marquise, sans doute piquée au vif, préfère laisser chevalier de Rességuier en sa geôle, où il traduit en vers s psaumes de David, et

Partage sa triste journée
Entre les pleurs et l'oraison.

Le mit-on dans une cage de fer? Le bruit en courut, et Baaumont affirme qu'il y resta deux mois. — En tout cas, le février 1751, on voit la marquise tirer Rességuier de la Baslle et le faire mettre au château de Pierre-Encise, prison 'Etat sur la Saône, vis-à-vis de Lyon. Là, il est traité assez oucement par le gouverneur, M. de Rory, tandis qu'à Verailles une amie dévouée, Mme Poisson-Varnier, fait des déarches qui réussissent partiellement.

Après 22 mois de captivité (dont deux de cage de fer ?), Ime de Pompadour propose d'elle-même au chevalier sa libéraion, sous promesse qu'il sortira du royaume. Sans instruction i jugement, dédaigneuse des robins et de leurs scrupules, elle ondamne sa victime à l'exil, de sa propre autorité !

Mais Rességuier souscrit à tout. On le retrouve à Malte, alade. — En 1753, après force sollicitations, il rentre en

(1) Voir H. Bonhomme (*Revue britannique*, p. 375).

France. Mais son grade aux Gardes-Françaises ne lui est pas rendu, et il est relégué à Champeaux, petit village de la Brie, fort maussade séjour. Là, sans fiel ni rancune, il se livre à la philanthropie et cultive les muses.

Enfin, en 1767, après la mort de Mme de Pompadour, les *Mémoires secrets* nous montrent enfin Rességuier en possession de sa pleine liberté.

Il est pénible de terminer par des récits de haine et de vengeance, de clore dans le grincement des verroux la royale, élégante et somptueuse aventure de la marquise de Pompadour, où tout ne devrait être que sourire et parfum. Convenons cependant que la fragilité de son pouvoir l'obligeait à de méthodiques duretés, et que la malice d'un rimeur était plus dangereuse pour elle que le canon de Frédéric ! Et, sans absoudre, détournons la tête. — N'oublions pas la figure réelle et charmante de celle qui fut une enchanteresse. Que sa beauté nous sourie, dans l'ovale de quelque miroir encadré de jolies fleurs de Sèvres. Et, comme la mince et dernière spirale qui sort d'un encensoir éteint, adressons à la marquise ce pimpant couplet, que chantait Bernis aux temps heureux de sa faveur et de ses amours :

Les Muses dans Cythère
Faisaient un jour
Un éloge sincère
De Pompadour !
Le trio des Grâces sourit,
L'Amour applaudit
Et Vénus bouda.
O gué lan la lan lère,
O gué lan la !

Nous devons à la vérité d'être indulgent à sa mémoire, de l'estimer pour ses goûts d'art, son intelligence ouverte, sa passion pour les lettres et les beaux livres reliés. Lorsqu'on considère le milieu où son ambition se donna carrière, la moyenne mentalité et la basse amoralité intrigante des grandes dames de la Cour sur lesquelles son autorité s'étendit, omnipotente, on lui est miséricordieux. Elle gagne assurément à être comparée. Elle ne fut pas sans grandeur. Des œuvres et institutions qu'elle créa, beaucoup demeurent encore, qui sont à l'honneur de la France et à notre bon renom d'art dans le monde contemporain.

OCTAVE UZANNE.

LES DÉBUTS DE LÉON BLOY

—

La beauté de l'œuvre de Léon Bloy consiste en ce qu'elle ut s'accomplir dans la souffrance et l'abandon.

Cela, on l'a répété souvent; il s'est trouvé de par le monde uelques esprits assez forts pour l'avoir compris et assez udacieux pour crier ce qu'ils avaient vu.

Il me semble cependant qu'on n'a pas assez remarqué quel-ue chose de plus étonnant encore que la constance dans la utte et l'acceptation de la souffrance, c'est la Paix, la Paix rofonde au milieu de laquelle s'accomplissent tous les pro-iges de cette existence.

Quand Léon Bloy rencontre un souffrant ou un abandonné, lui dit : « Suivez-moi, avec moi vous n'avez rien à craindre. »

Cette Paix, que l'on devine à toutes les pages de son jour-al, que l'on sent toujours présente, qui crée à côté des pires étresses une inaltérable bonne humeur, et parallèlement aux lus violents pamphlets une manière, combien française, de raduire les sentiments les plus affectueux et les plus tendres, ette Paix ne fut donnée à Léon Bloy, homme de bonne olonté, qu'après des années de tribulations et d'efforts.

Aussi, après avoir lu le cinquième volume (1) du journal de éon Bloy, en songeant à ce que l'on appelle de nos jours la ie littéraire, à l'étonnante prostitution des talents, à l'in-royable cuisine du journalisme, de la critique et du roman ontemporains, on se demande avec curiosité ce que durent tre les années de début de ce génial artiste, on souhaite nême un autre volume, un prologue au *Mendiant ingrat* où eraient racontés ses premiers essais.

Voici pourtant, à défaut d'un livre, un chapitre intéressant e la vie de Léon Bloy. On y verra que son génie d'écrivain fut rophétisé à une époque où il ne se souciait guère de publier es livres.

Je suis entré dans la vie littéraire à trente-huit ans — a-t-il

(1) *Le Vieux de la Montagne*, paru l'année dernière au « Mercure de France ».

écrit (1) — après une jeunesse effrayante et à la suite d'une catastrophe indicible qui m'avait précipité d'une existence exclusivement contemplative. J'y suis entré comme un élu disgracié entrerait dans un enfer de boue et de ténèbres, flagellé par le chérubin d'une nécessité implacable : *Angelus Domini coarctans me*. A la vue de mes hideux compagnons nouveaux, l'horreur m'est sortie par tous les pores. Comment se pourrait-il que mes tentatives littéraires eussent été autre chose que des sanglots ou des hurlements?

L'existence exclusivement contemplative dont parle Léon Bloy dura exactement de 1878 à 1882 et ceux qui connaissent bien Léon Bloy savent que son vrai fond, c'est la tendresse et la contemplation. Aussi,en 1879, il se souciait peu d'être ceci ou cela en dehors de sa vie contemplative et n'espérait ni ne désirait être compris.

Paul Féval, Ernest Hello, ses amis d'alors, ignoraient tout de cette existence lumineuse.

Barbey d'Aurevilly lui-même ne la devina pas.

Des 1874, l'auteur de *l'Ensorcelée* avait pressenti l'artiste: « Si vous ne vous mettez pas à la besogne, je me brouille avec vous », lui écrivait-il... et il avait cent fois raison de stimuler Léon Bloy, qui avait une confiance illimitée dans le jugement de Barbey d'Aurevilly et n'avait aucune confiance en lui-même.

La Chevalière de la Mort, parue en 1877, ne fut même pas considérée par son auteur comme une expérience concluante : ce ne fut que beaucoup plus tard — en 1884,— au *Chat Noir*, que Léon Bloy commença à se croire écrivain.

En 1879, il habitait rue Rousselet, dans le voisinage de Barbey d'Aurevilly, une petite chambre carrelée, tout à fait dénuée, où il n'y avait même pas de lit.

Léon Bloy étendait sur les briques une vieille courte-pointe mangée des vers et d'une minceur inouïe. Il était sans feu, même pendant l'effrayant hiver de 79 à 80. A cette époque de misère, il portait invariablement des habits d'hiver en été et des habits d'été en hiver.

Paul Féval vint quelquefois du fond de Montmartre jusqu'à la rue Rousselet, apportant quelques secours ; il chérissait Léon Bloy.

Ils s'étaient connus au début de cette année 1879 à l'occa-

(1) *Mon Journal*, p. 61. — Lettre à O. Mirbeau.

on d'un article que Léon Bloy avait été lire à Féval, lequel ait été très étonné par l'article et très impressionné par le siteur.

Cet article était une réponse véhémente de Léon Bloy à une itique injurieuse de Pontmartin parue à l'occasion du livre Féval, *la Première communion,* épisode des *Etàpes d'une nversion.*

Cette réponse énergique ne pouvait plaire entièrement à éval, qui était devenu un chrétien fort touchant, mais n'ayant as la largeur d'esprit nécessaire pour comprendre des catho-ques de l'envergure de Bloy ou de Hello, dont l'œuvre resta ujours lettre morte pour le bon Féval.

Celui-ci, au lendemain de la lecture du fameux article, écri-it à Barbey d'Aurevilly :

En ce qui me regarde, l'article étonnamment beau ne me plaît s, vous devinez bien pourquoi, mais c'est un chrétien du plus élo-ent catholicisme et précisément de cette éloquence supérieure qui me systématiquement toutes les portes.

Et quelle fut la stupéfaction de Féval lorsqu'il entendit Hello écrier : « Nous périrons tous, Bloy seul restera ! »

Léon Bloy n'ayant encore rien fait d'important, le mot Ernest Hello ressemblait fort à une prophétie inintelligible our Féval, qui ne voyait en Hello que le ridicule malheureu-ment trop certain de son aspect.

« Ses cheveux pleureurs, écrivait Féval parlant d'Hello, me stent comme dans de la soupe faite avec sa gloire sanglo-e... »

Quant à Barbey d'Aurevilly, il ne cessait ses exhortations e pour les remplacer par des conseils :

« Il ne faut pas tant lire ses analogues, écrivait-il (1), il ut lire ses différents. Lisez Voltaire, lisez les légers... »

Malgré sa confiance en Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy ne vait jamais suivre ce conseil de lire Voltaire, qui lui parais-it et lui paraît encore passablement lourd.

Mais revenons à cette année 1879, où Barbey d'Aurevilly treprit de faire connaître Bloy à son ami de Saint-Sauveur, bbé Anger. Il lui communiqua un ou plusieurs numéros du *yer,* petite revue hebdomadaire et vertueuse dont le rédac-

1) Lettres à Léon Bloy, 1 v., *Mercure de France.*

teur en chef était Charles Buet, publiciste de quelque talent, mêlé de temps à autre au groupe littéraire dont il s'agit ici.

Léon Bloy avait publié plusieurs articles au *Foyer*. Celui communiqué par Barbey à l'abbé Anger est intitulé *la Maison-Dieu* et se compose de deux chapitres assez copieux sur la Trappe. Ils furent utilisés, huit ans plus tard, dans *le Désespéré.*

L'Abbé Anger écrivit tout aussitôt à Barbey d'Aurevilly :

4 février 1879.

Très cher Maître,

Je tiens *le foyer* sous mes griffes et sous mes yeux de lynx, tout est lu, dévoré à belles dents et sur le coup. Comme à Domfront ville de malheur, aussitôt arrivé, aussitôt pendu. Justement c'est l'heureux pays de dom M. ministre, quoique noble. Il fait honte à la caste.

Revenons à nos moutons. Léon Bloy est selon moi un lion littéraire, un écrivain de race, un homme de votre dynastie, de votre sang. Il a vraiment toutes les allures du génie : toujours au fond des choses et revenant à la surface, plein d'éclairs, de couleurs, de jaillissements qui s'épandent à la fin de ses périodes comme le bouquet attendu, pressenti, d'un feu d'artifice. Il a une force, une vue des choses, une langue à lui. A coup sûr celui-là est de votre école et de votre haute lignée. Oui, tenez, vous lui avez insufflé votre esprit, votre je ne sais quoi qu'il a fait sien comme sait faire tout homme de génie. A côté de vous, vieux lion de l'Atlas, Bloy n'est encore qu'un lionceau, *sed crescit in leonem miræ tuæ magnitudinis !* Rien ne lui manque du côté de l'outillage de la Raison, il a la tarière qui creuse le puits artésien de la vérité.

Il a le dessin juste, net, accusé et qu'on distingue parfaitement sous le coloris, l'estompe et les hachures de l'imagination. Et ce cœur facile à l'émotion, à la chaleur électrique qui amène toujours le soir l'éclair et le tonnerre lentement forgé sous le feu du soleil de midi.

Je ne parle pas de ses sentiments de sainteté qui sont comme l'atmosphère de ses lettres.

On voit bien qu'il est frappé, qu'il a le mal du pays d'outre-tombe et qu'il commence à souffrir dans notre terre des morts.

Cette harmonie complète de l'âme est rare, très rare : le génie et la sainteté dans le même.

C'est vous qui avec vos foudres, l'avez renversé sur son chemin de Damas. Quel mérite, quelle puissance pour terrasser de tels hommes et pour se les attacher comme des lions domptés !

Adieu ! illustre Dompteur. Dormez tranquille sur votre lit de gloire.

après de telles conquêtes, Dieu doit être content de vous. Demandez-lui la force, au Dieu des Forts, au nom des marquants exploits que vous faites à son profit. C'est le premier de tous les services que vous puissiez Lui rendre et comme Il est Roi équitable et parfait appréciateur des services rendus, Il ne peut que faire droit à votre requête que, du reste, Il commande à tout homme de Lui faire.

Ne soyez pas longtemps sans m'envoyer quelque chose, mon gouffre est ouvert et aspire à la proie comme le Maëlstrom de Norvège.

Mille fois merci.

ANGER.

Et quelques jours après, il écrivait à Léon Bloy lui-même :

25 février 1879.

Très cher Monsieur,

J'ai reçu hier et votre lettre et *le Foyer* contenant votre article sur l'enthousiasme. Oui, vous êtes bien ce *fou* que j'aime, que j'admire et dont je suis fou. Vous êtes persuadé que je me suis trompé sur votre valeur morale et littéraire, dans ma lettre à M. d'Aurevilly. Croyez, cher fou, tout ce que vous voudrez, mais je maintiens tout ce que j'ai dit et de plus écoutez bien : après votre lettre et les quatre pages sur l'enthousiasme, je confirme mes affirmations et je vous déclare atteint comme quelques Rares que nous avons en France de cet esprit de sublime démence qui faisait danser le fou David devant l'arche, quoiqu'il vît bien que sa femme et toute la cour se moquassent de lui. Il dansait tout de même la harpe à la main. C'était un enthousiaste, un caractère au milieu des chiffes et des poules mouillées de son noble et pitoyable entourage.

Ne vous découragez pas, un homme de votre trempe aura toujours son plein midi de légitime gloire.

J'avais eu vent de l'affaire Paul Féval, mais je ne savais pas que ce fût si hideux de la part de la pieuse boutique. Oh! que ces catholiques enragés d'argent nous font de mal! Quel vide de vertus, quelles spéculations d'avares affamés, sous leur masque d'hypocrite piété! J'en connais de ces pieux libraires qui me font haïr toute cette séquelle de fourbes.

Je serais assurément très content de voir entre vos mains l'histoire de sainte Radegonde.

Laissez tout à la Providence. Une fois les démarches faites, il faut attendre sans trouble le résultat et quel qu'il soit ne verser ni dans le découragement en cas d'échec, ni se perdre en exultation en cas de succès. C'est dans cet équilibre que gît la force.

Vous me ferez grand plaisir de m'aviser de la réponse de Mgr Pie, si vous êtes agréé.

Votre lettre que j'ai là sous les yeux est admirable. Elle m'ouvre

toute votre âme, pas votre talent, ni vos vues seulement, ni la chaleur du sentiment, mais votre âme entière, c'est-à-dire la totalité de votre personne.

J'ai un violent désir de vous connaître. Je vous prie instamment de m'envoyer votre photographie pour que je voie dans quelle maison vous êtes logé : la maison a toujours un peu de l'air de celui qui est dedans. Je vous conjure de me faire votre histoire en quatre pages.

Je voudrais savoir à quoi vous vous destinez, car, quelle que soit la carrière où vous vous élancerez, vous êtes de ceux qui marquent une éclatante et profonde empreinte. Il y a des hommes qui, en bien ou en mal, ne peuvent pas être médiocres ! Vous avez les trois grandes facultés qui font d'un homme UN HOMME : la rage du creusement de l'idée, une opulente imagination dont j'élaguerai les branches gourmandes, et cette chaleur d'âme et de cœur qui achève votre édifice et vous rend décidément *fou* dans le sens très sage où nous l'entendons.

Votre corps se porte-t-il aussi bien que votre esprit ?

Adieu! à bientôt, j'attends...

ANGER.

Dans la lettre qui suit, nous voyons que Léon Bloy avait commencé ses travaux d'exégèse à propos de la béatification de Christophe Colomb. Ces travaux annonçaient son premier livre, *le Révélateur du Globe*, qui ne parut qu'en 1884, car c'est seulement à cette époque, encore une fois, que Léon Bloy commença d'avoir en lui-même la confiance nécessaire.

25 mars 1879.

Très cher Monsieur,

Je vous suis très reconnaissant de m'avoir envoyé votre article sur la Béatification de Christophe Colomb. Pas plus là qu'ailleurs votre talent et la chaleur de votre foi ne vous abandonnent. Vous travaillez avec éclat à la divulgation d'une grande cause et vous découvrez à votre tour, au monde, un grand homme un grand saint, ce qui vaut autant qu'un monde. Ce serait un malheur que votre plume ne se consacrât pas absolument et constamment au service de l'Eglise. Vous êtes un écrivain de race et un penseur sincère, profond et original dans un siècle frivole et menteur. Comment se fait-il que notre illustre ami, aujourd'hui doyen du génie français, n'ait pas mis la main sur l'histoire de Christophe Colomb ? Je le tourmente depuis deux mois pour qu'il nous traite Vauban ! A certains hommes, il faut un homme. Et vous, cher ami, vous êtes aussi l'homme capable de mesurer avec votre plume certains hommes.

Je vous avais demandé l'Epitome historiæ tuæ et votre photographie. J'y tiens y = 2 choses.
Voici le prix de la Revue ; mille fois merci.

ANGER.

La correspondance s'établit entre l'abbé Anger et Léon Bloy :

23 juillet 1879.

Très cher Monsieur,
Je viens de recevoir l'article de quinzaine de M. d'Aurevilly. Je lui accuse réception par votre intermédiaire, car je crains qu'il soit absent de Paris quand lui arriverait ma lettre. Le critique est digne de Chateaubriand ; l'ombre du grand écrivain tressaille de trouver, pour bien parler de lui, un talent de sa grande race. J'écris couché, bien péniblement. Ma lettre pour Palmé est toute faite dans ma tête. Je n'ai plus qu'à la jeter dans le moule de l'expression, ce sera dès que je pourrai.
Courage, vous aurez votre jour !
Votre article, quoique amorti, dit bien souvent que c'est encore vous.

A bientôt.
ANGER.

30 octobre 1879.

Très cher monsieur Bloy,
J'ai reçu votre lettre triste comme un chapitre de Jérémie. Cher ami, croyez en vous : vous portez dans toute votre âme, non pas dans un petit coin, assez d'éléments pour dire à l'avenir : « tu es à moi ! » Plus cet avenir doit être beau et durable, plus il est dur et sanglant d'en jeter les bases. Tout homme de votre trempe qui doit avoir un jour sa gloire ressemble à Annibal, qui avait acheté un champ de bataille au prix des deux tiers de son armée et du meilleur de ses deux yeux.
Je connais, cher ami, moi aussi le goût de l'absinthe que vous buvez.
Oui, je prie pour vous. Ne vous fâchez pas contre les minutes trop longues parce qu'elles sont amères. Dieu vous traite comme les forts.

ANGER.

La lettre suivante est datée de 1882. Comme on le voit, par ce qui précède, dans la lettre à O. Mirbeau à laquelle il faut toujours revenir, c'est la date de la catastrophe indicible qui précipita Léon Bloy à la vie littéraire. L'abbé Anger va plus que jamais se joindre à Barbey d'Aurevilly pour déterminer leur ami à se mettre au travail. Il lui écrit à propos d'un article :

N.-D. de la Délivrance. — 23 février 1882.

Très cher monsieur Bloy,

Vous faites mieux que N. S. qui ne ressuscite qu'après le Carême. Vous, vous ressuscitez auparavant.

On aime toujours beaucoup les gens qui sont en avance; vos idées sont si bien à vous et votre style aussi, que le bel article de notre illustre maître sur Marc-Aurèle et que j'ai encore dans les yeux, ne m'a pas empêché de voir les réelles beautés du vôtre. Dans l'ordre de l'esprit vous êtes bien de la race des nobles du pays de l'esprit. L'esprit est mon expression très profonde pour dire l'âme et le génie dont elle est le fourreau étincelant.

L'illustre doit être content de voir si bien tourner son disciple ; mais, selon moi, le disciple laisse trop longtemps moisir sa plume qui ne demanderait qu'à se mouvoir. Pourquoi donc, cher talent, écrivez-vous si peu ? Votre plume ne devrait pas vous quitter. Je vous suis très reconnaissant et je vous prie de croire à toute ma respectueuse affection.

ANGER.

Puis tout à coup l'abbé s'effraie, le futur auteur du *Désespéré* a poussé un cri de douleur et de colère.

4 mars 1882.

Très cher monsieur Bloy,

Vous n'êtes pas un homme, mais un volcan en activité, chauffé à je ne sais combien d'atmosphères. C'est vrai, vous êtes affamé d'*absolu*, mais prenez garde à cette lave incandescente. Entre les parois brûlantes de votre cerveau se sont allumés des feux que vous devez soumettre comme les buées bouillantes de la vapeur à des lois économiques qui les rendent serviables et non destructives. L'art de se gouverner soi-même et de gouverner les forces physiques et morales de ce monde se résout tout bonnement dans la royauté de l'homme. Ici-bas, parmi les hommes, aucune de nos forces, sous peine de nous briser inutilement et de briser les autres, ne peut être abandonnée à ses aveugles ardeurs. Le *Modus* est le grand dogme de la raison. Il faut prendre le monde tel qu'il est, l'homme ne ressemble pas au ciel, il ne s'emporte pas par violence, mais avec cette divine *lenteur* qui est une loi visible de la nature et que Dieu semble s'être imposée à lui-même en créant les mondes et en organisant notre planète. La sagesse, la première de toutes les sagesses, après celle de la vertu, c'est de découvrir dans ce chaos universel les lois très réelles et très distinctes qui, dans leur harmonie, fondent l'ordre total en nous, et en dehors de nous. Prenez garde à l'absolu, c'est un soleil qui pourrait vous brûler les yeux! Il n'y a que Dieu qui ait des attributs absolus que nous apercevons à travers les loin-

ıs infinis et dont notre raison est le réflecteur pâle et affaibli. vous voulez concentrer sur le disque de votre âme ces feux di-s comme la lentille du physicien ramasse sur un point les rayons ars, l'œil de votre âme, trop inégal à la furie de cette flamme de osolu, mourra éteint et consumé.

Malgré tout il y a encore des Saints à milliers !

Regardez bien dans ce Paris ! Etudiez bien dans l'Evangile N. S. C. Savoir trouver le degré où il était, savoir s'y prendre comme avec les hommes *suaviter* et *fortiter*, c'est là le chef-d'œuvre des mbinaisons humaines !

Adieu, mille fois merci de votre entière confiance.

ANGER.

Léon Bloy, cependant, commençait, dès ses premières publi-tions cette guerre au clergé médiocre et tiède, guerre de ente ans bientôt, où ses attaques ne furent pas toujours inuti-s. C'était l'avis de l'abbé Anger, comme on va le voir :

[N.-D. de la Délivrance. — 10 mars 1882.

Très cher monsieur Bloy,

Votre nouveau *Pensum* m'a bien intéressé. J'ai senti vos coups fouet désarmé de pointes et de clous pour épargner notre nom cré et éviter les scandales. Mais pour qui sait lire entre les lignes lire vos intentions, sous la profondeur de vos diaphanes expres-ons, on voit que vous souffrez de nos tiédeurs sacerdotales qui font nt souffrir les grandes âmes. Nous méritons bien ce *pensum* qui vrait nous réveiller, mais les Prêtres ne lisent pas *le Foyer*. Vos ameurs d'Isaïe devraient retentir sur les sommets de toutes ces randes feuilles de la Presse qui tombent chaque matin sur les asses de ce haut Paris d'où le bien et le mal s'élancent en avalan-es sur toute la France.

Choisissez donc mieux le lieu d'où vous parlez. Nous avons tous soin de sincères et hardis enseignements.

Nous autres *Prédicateurs* nous avons besoin d'un bon coup d'ai-uillon.

Les bœufs si forts de nos plaines, qui traînent d'un pas si vigou-ux et si doux les lourdes charrues, sommeillent tout debout et s'en-ourdissent dans la monotonie de leur marche même. Le bouvier les veille en leur allongeant sur la croupe ou le long des reins un fier oup de bâton ferré.

Ainsi de nous, les bœufs du bon Dieu, qui labourons le sol en fri-e de ce monde, nous sommes somnolents, le coup nous déplaît et ous fait mugir. Cher bouvier, tapez tout de même en cadence sur

notre bon dos, car notre maître veut que ses bœufs labourent de larges sillons et que les journées soient bonnes.

Adieu, mille fois merci et à votre bâton aussi.

ANGER.

11 janvier 1884.

Très cher ami,

C'est sans doute vous-même qui m'avez envoyé avant-hier les deux articles de M. d'Aurevilly sur Labre et le curé d'Ars ! C'est tout à fait l'arrangement d'une main amie ! J'ai savouré ces deux morceaux plongé dans une sorte d'ivresse de cœur et d'esprit. Cependant, le maître m'a laissé ma part à faire sur le même sujet, mais par le côté qu'il prend son héros, il ne laisse rien à dire à tout homme même le plus fort, qui voudrait traiter le sujet.

D'un revers de plume envoie-t-il rouler, hors de combat, ce pauvre petit pioupiou d'Aubineau, qui a osé ramasser dans un fade petit livre l'infinie pauvreté de ce sublime et royal pauvre. Adieu, cher Monsieur, prenez courage, notre jour viendra enfin. Pensez que je souffre autant que vous, mais nous vaincrons ensemble.

ANGER.

Le premier livre de Léon Bloy, *le Révélateur du Globe*, va paraître; c'est le sujet des lettres qui suivent :

5 février 1884.

Très cher ami,

J'ai bien reçu votre beau volume sur Ch. Colomb avec votre très aimable envoi d'auteur. J'ai jeté un coup d'œil de place en place sur votre ouvrage. Vos idées plaisent infiniment à mon esprit et enflamment mon cœur pour le héros et l'auteur du livre. Je ne m'appartiens pas encore. Il faut que je lise à tête reposée et de bout en bout votre éloquente étude et puis je prendrai la plume et ouvrirai toutes grandes les portes à mon âme pour en laisser sortir les chaudes effusions. Quel malheur que nos âmes soient au même diapason et que nous ayons entre nous des espaces infinis !

Oui, je prie bien pour vous et je vous demande vos suffrages réciproques. Mille fois merci et sans doute à bientôt.

ANGER.

Saint-Sauveur-le-Vicomte.

7 mai 84.

Très cher Monsieur,

J'ai lu votre beau livre de bout en bout !

C'est vraiment une œuvre de main de maître, mais d'un maître en brûlante contradiction avec l'esprit de ce malheureux siècle abâtardi ! Mgr l'Évêque de Coutances, auquel j'ai fait amplement connaître

votre ouvrage,est bien de mon avis, mais Sa Grandeur ne sait et ne peut que gémir à la vue des obstacles prépondérants qui ont arrêté ce beau mouvement catholique, en faveur de la canonisation de Ch. Colomb! Je pensais voir aussi Mgr l'Evêque de Nantes, mais il n'est pas venu ; j'attends une autre circonstance pour entretenir Sa Grandeur du but que votre ouvrage se propose d'atteindre. Tout ce que je puis faire, c'est une très succincte analyse de votre livre,que je ferai insérer dans deux ou trois revues catholiques diocésaines lues seulement, hélas! par les pauvres curés et quelques inutiles bonnes femmes.

Nous ne connaissons plus l'enthousiasme : cette divine chose-là est morte et moi qui suis un peu ardent, je passe aux yeux de notre peuple glacé pour un fanatique, un toqué, un propre à rien !

Nos soi-disant catholiques ont horreur des vertus; ils ne veulent plus, au lieu de la dévotion, que de fades et endormantes dévotions compatibles avec l'oubli de tous les sacrifices que réclame pourtant la situation où nous sommes.

La politique ne peut pas plus compter sur eux que la religion. Où sont donc le courage et la force de ces lions nourris de J.-C. et du Saint Esprit dont parle saint J. Chrysostôme ? Ah ! cher ami, nous devrions nous désoler comme Jérémie sur les ruines morales que la Révolution à faites. Il n'y a plus d'âmes, il n'y a plus d'hommes !

Il faut que Dieu vienne la foudre à la main : le duel sera visible et effroyable. Je ne crois pas que Dieu se soit encore colleté comme il le fera bientôt avec les révoltés de la terre. Tout est mûr. Je ne crois pas que le signal du combat tarde beaucoup. Ce sera un affreux sauve-qui-peut, mais qui pourra jamais échapper aux coups d'une vengeance dont les colères s'amassent depuis cent ans sur ces générations impies !

Ah ! cher ami, que je voudrais vivre ou dans votre société ou dans votre voisinage. Mon âme attristée aurait besoin des forces humaines et surhumaines que l'on trouve dans la conversation d'un décidé chrétien comme vous. Je reste seul avec Dieu !

Veuillez croire, cher ami, que par la pensée je vis avec vous et que je suis heureux de savoir que vous priez pour moi.

ANGER.

On peut conclure de ces appréciations et de ces encouragements que le génie d'écrivain de Léon Bloy apparaissait déjà dans des écrits auxquels il attachait peu de prix ; on peut dire encore que l'abbé Anger était doué d'un sens critique sûr et d'un bel enthousiasme.

Mais l'ignorance où furent tous les amis de Léon Bloy de

ce qui était alors son existence intime ne leur permit pas de deviner sa vraie nature. Quand parut *le Désespéré*, tout le monde voulut connaître ce livre et on n'en goûta que la violence. A partir de ce moment, l'auteur devint un pamphlétaire, exclusivement.

Très peu comprirent que la forme agressive et brutale n'était chez Léon Bloy qu'une cuirasse. Il se vit dès le premier jour environné d'ennemis, parce qu'il était chrétien et se fit une nécessité d'être redoutable.

En examinant les vingt-deux volumes — je ne compte pas les brochures — qui forment aujourd'hui son œuvre, on est surtout frappé par l'incroyable variété de cette œuvre où le pamphlet ne tient en somme qu'une place assez restreinte depuis *le Désespéré*, où il y avait déjà autre chose que des pamphlets.

Le Salut par les Juifs, ce chef-d'œuvre qu'on a tant de mal à faire connaître comme il faudrait qu'il fût connu, me paraît être le type le plus parfait des livres pensés par l'auteur. Ce livre est bien le résultat de la Paix intérieure dont je parlais plus haut, il est vraiment l'expression de cette contemplation permanente et de cette tendresse intense qui forment le vrai fond de Léon Bloy.

J'ajouterai qu'il y a dans tous ses autres livres des pages faites ainsi et puisées aux mêmes sources. On en trouve dès les véritables débuts de Léon Bloy, en 1881, au *Chat Noir* et au *Figaro*. On en rencontre plus que jamais dans l'Introduction à cette étonnante *Vie de Mélanie* qui vient de paraître.

Du reste, pas d'œuvres de jeunesse, pas d'imitation non plus. A peine pourrait-on citer *la Chevalière de la Mort*, où le souvenir d'une lecture de Carlyle est apparent et la première nouvelle du volume *Sueur de Sang*, intitulée *l'Abyssinien*, où se reconnaît la manière de Barbey d'Aurevilly. Du jour où il commença d'écrire, Léon Bloy était l'écrivain original et puissant qu'il est encore aujourd'hui.

RENÉ MARTINEAU.

LE PIÈGE

—

Heure exquise. Le jour trop franc ou trop brutal
Va consentir à l'art discret des demi-teintes...
La chambre est close et douce, où flottent, presque éteintes,
Les lueurs du miroir, du cuivre et du cristal.
Chaque objet, reculé dans sa sphère assombrie,
Paraît plus délicat, plus râre et plus ancien,
Et charme ce décor que le soir a fait sien
De grâces de pastel ou de tapisserie.
Les arbres du jardin, tremblant sur le rideau,
Mêlent leur flore d'ombre à la flore du tulle ;
Le chat s'étire au creux d'un coussin ; la pendule
Semble au lac noir du temps filtrer ses gouttes d'eau...

La Vie, avec ses yeux brillants, ses chaudes tempes,
Court à l'appel des bruits, des foules et des feux...
Qu'importe ! ce n'est pas sa faveur que je veux,
Et je n'ai nul besoin du faux secours des lampes.
Mes Rêves vont venir me voir ; je les attends...
Voici sortir de l'ombre et s'avancer leur groupe ;
Ils m'offrent en silence, au bord clair de leur coupe,
Le philtre obscur qui doit enchanter mes instants :

J'aurai le souvenir fidèle, qui relie
Le présent au passé par ses purs degrés d'or,
L'espérance, qui porte ou promet un trésor,
J'aurai l'enthousiasme et la mélancolie,
Le désir anxieux et le dolent regret,
— Et la douleur qu'on boit au fond de tout calice!
Car peut-être mon plus beau Rêve est-il complice
De la Vie acharnée à me suivre en secret,
Et qui revient par ruse ou par fraude... Et peut-être
Mon cœur que je croyais muré dans son dédain,
Mon pauvre cœur va-t-il battre et frémir soudain,
Ivre de l'accueillir et de la reconnaître !

AMÉLIE MURAT.

A LA COUR
DU DERNIER ROI DE POLOGNE

STANISLAS-AUGUSTE ET SON LECTEUR

—

C'est avec moins d'appréhension qu'on pourrait le supposer que dame Henriette Reverdil, la femme du « très honoré secrétaire baillival » de la petite ville de Nyon en Suisse, prit congé de son fils Marc-Louis, dans l'été de 1766. Mme Reverdil n'en était pas à la première séparation. Huit ans auparavant, elle avait vu partir son aîné, Elie-Salomon, qu'un cousin bienveillant, fixé en Danemark, appelait à Copenhague, où il lui procurait la situation de professeur de mathématiques à l'Académie. Au bout de peu de temps, le jeune Suisse, probe, laborieux, réputé parfait pédagogue, pénétrait au château royal en qualité de précepteur de l'héritier. Et bientôt, la nouvelle parvenait à Nyon, — en cette même année 1766, — qu'Elie Reverdil venait, à l'avènement de son jeune maître, d'être promu à la dignité de conseiller d'Etat.

En vérité, son frère cadet, Marc-Louis, ne pouvait quitter le toit paternel sous de plus heureux auspices. D'attrayantes perspectives s'offraient à son ambition. Un protecteur puissant le mandait dans ces mêmes pays du Nord.

Le roi de Pologne, Stanislas-Auguste Poniatowsky, porté au trône deux ans auparavant, vainqueur de son compétiteur dans une élection fameuse qui avait tenu toute l'Europe en suspens, avait jeté les yeux sur ce protégé d'un diplomate de Varsovie pour se l'attacher à titre de lecteur et de bibliothécaire. Les cours d'Europe étaient alors remplies d'émigrés suisses, secrétaires, agents, courriers, conseillers secrets. Alors comme aujourd'hui, les Cantons étaient la pépinière des professeurs et des précepteurs de grande famille. Le roi de Danemark, on l'a vu, avait auprès de lui l'aîné des Reverdil. En outre, il se faisait représenter à Varsovie par un Suisse, un gentilhomme, le sieur de Mestral de Saint-Saphorin, et c'est par lui sans

doute que Marc-Louis Reverdil fut signalé à l'attention du roi de Pologne.

Vers le même temps, d'un autre bourg du pays de Vaud, partait pour Varsovie un jeune homme, Maurice Glayre, qui allait être appelé également à une fortune inattendue (1).

I

Marc Reverdil était alors un garçon de trente-deux ans (2). Tandis que son frère avait débuté par la théologie, lui s'était décidé pour le droit, et il venait d'achever de solides études juridiques à Tubingue. Le roi de Pologne désirait un lecteur consciencieux, minutieux, instruit, quelque peu polyglotte. De ses voyages en France et en Angleterre, de la fréquentation des salons littéraires de Paris, Stanislas-Auguste avait rapporté des goûts artistiques. Le récit qu'on va lire permettra d'insister sur ce côté de son existence. On y verra le roi de Pologne, aux prises avec les plus terribles épreuves qui aient jamais assailli un monarque, l'effondrement et le dépècement de son royaume, trouver dans les distractions de l'amour et des arts le calme d'esprit nécessaire pour survivre à tant de hontes.

A peine était-il monté sur le trône qu'il s'était ouvert de ses intentions à sa vieille amie de Paris, Mme Geoffrin, sa correspondante fidèle. Celle-ci lui avait parlé d'un secrétaire, mais en lui donnant à entendre qu'elle ne lui enverrait qu'un « sujet parfait », absolument dévoué, qui resterait étranger à toutes les intrigues, ne se mêlant d'aucune affaire, sinon d'amuser et de plaire. Mais, ayant appris que son « enfant » — c'est ainsi qu'elle désignait le Roi — avait déjà « réponse de Suisse sur cet objet », Mme Geoffrin s'inclina (3). La correspondance du roi de Pologne et de son amie est désormais muette à cet égard. Mais un manuscrit anonyme, conservé dans la bibliothèque d'un seigneur polonais, est venu nous révéler com-

(1) Eugène Mottaz, *Stanislas Poniatowski et Maurice Glayre. Correspondance relative aux partages de la Pologne*. Paris, Calmann-Lévy, 1897.

(2) Voici son acte de naissance : « Le samedi 11 septembre 1734 a été baptisé le fils de Monsieur Urbain Reverdil, secrétaire consistorial de la justice et du conseil de Nyon, et de demoiselle Henriette Marsel, son épouse, et a été présenté par les deux sœurs, demoiselles P[illegible] de Rive, l'aînée s'appelant Marie et la cadette Françoise-Louise-Élisabeth, ses marraines, et le nom de l'enfant a été Marc-Louis Reverdil. »

(3) Comte de Mouy, *Correspondance inédite du roi Stanislas-Auguste Poniatowski et de madame Geoffrin, 1764-1777*, pp. 112, 117, 124.

ent Marc Reverdil s'acquitta de ses fonctions. Un historien Varsovie, grâce à l'étude attentive du mystérieux *Journal* ar lui découvert, a pu restituer avec une complète certitude texte énigmatique et peu banal à son véritable auteur (1). e témoignage inédit éclaire toute une face de la vie du dernier i de Pologne. A la suite du bibliothécaire de Nyon, nous lons pénétrer dans le palais de Varsovie et contempler le aître de céans « en déshabillé » dans l'intimité. Loin de ré-ondre à une malsaine curiosité, cet examen nous autorisera mieux juger l'infortuné souverain, qui se laissa ravir sa cou-nne, à comprendre les fautes qui le conduisirent à sa ruine, 1 même temps qu'il nous rendra témoin de la lamentable arrière d'un « rat de bibliothèque ».

§

Avant de gagner son poste, Marc Reverdil désira compléter es connaissances par un voyage en Italie. Aussi bien, était- là, peut-être, une des conditions de son engagement.

On le croirait à constater la sage lenteur que mit notre Vau-ois à accomplir son voyage. Gênes, Pise, Florence, Rome, aples, Padoue et Vienne en furent les étapes principales. ans cette dernière ville, il rencontra deux médecins qui par-ient pour Varsovie, MM. Herrenschwandt et Bœckler ; il se ignit à eux et arriva dans la capitale de la Pologne, le di-anche 23 novembre 1766.

Quelle impression fit sur l'étranger la grande cité, avec ses o.000 habitants, ses rues larges, mais mal pavées ? Sans oute une impression de tristesse semblable à celle qu'éprou-èrent la plupart des touristes qui y vinrent à cette époque (2). e *Journal* de Reverdil, qu'on va suivre désormais, ne donne ucun aperçu de l'effet produit sur son auteur par l'aspect xtérieur des hommes et des choses. On ne saurait donc attri-uer à la mélancolie de ses premières sensations sur terre trangère l'espèce d'aigreur et le ton grondeur qui se déga-ent aussitôt de ces notes.

(1) M. Alexandre Kraushar a exhumé le manuscrit de Reverdil de la biblio-èque du comte de Zamoyski à Varsovie et en a tiré une étude très documentée, rite en polonais, qui a paru à Varsovie en 1892. C'est sur sa très obligeante in-rvention que nous avons été autorisé à prendre connaissance à notre tour du *ournal* de Marc Reverdil, rédigé en français.

(2) William Coxe. *Voyage en Pologne, Russie, Suède, Danemark*, traduit de anglais par P. H. Mallet, 1786.

Reverdil n'était sans doute pas attendu à la Cour pour cette époque, car aucun appartement ne lui avait été préparé. En descendant de carrosse, il s'en alla frapper à la porte de son compatriote et protecteur, l'ambassadeur Saint-Saphorin, mais celui-ci était sorti. Jusqu'à son retour, notre homme n'eut d'autre distraction que la compagnie qu'il trouva dans une brasserie voisine et le spectacle polonais. Le lendemain, sur un billet du secrétaire de la Couronne, le staroste Ogrozky, Reverdil, précédé d'un fourrier, était installé dans la maison d'un sieur Shubalsky, d'où il fallut préalablement faire déguerpir le médecin Bœckler, qui s'en était emparé. Puis, l'arrivant fut autorisé à souper au palais. Première déception : on le plaça à la troisième table seulement, ce qui l'humilia et lui fit éprouver une « sensation désagréable ». C'était la vie de courtisan qui commençait.

Le 25 novembre, surlendemain de son arrivée, Ogrozky lui donna rendez-vous au palais. On fêtait Sainte-Catherine. Reverdil entra dans la salle de réception, s'avança au-devant d'un homme encore jeune, à l'expression altière et ouverte, déjà corpulent, qui l'accueillit de très bonne grâce, « en lui serrant affectueusement la main ». C'était le Roi.

« Enfin, je vous tiens ! » lui dit-il.

Il l'emmena dans son cabinet et il l'entretint un quart d'heure en le questionnant.

> Il y eut du bon et du mal là-dedans, avoue Reverdil. Ce fut une espèce d'examen, dans lequel un peu moins de timidité et un peu plus d'anglais auraient bien fait.

Et, méditant cette première exclamation un peu énigmatique, qui lui rappelait les mots du duc de Ferrare à Michel-Ange ou ceux de Charles IX à l'amiral de Coligny, Reverdil passa le reste de la journée dans l'antichambre à attendre le bon plaisir de son maître et « s'ennuyant à la mort ».

Dès qu'il fut libre, il courut rejoindre deux compatriotes, Duhamel et le jeune Delatour, qui s'étaient offerts pour guides, et il se laissa entraîner à l'Opéra. Puis, orienté par un sieur Wild, « bon et joli garçon », Reverdil employa les jours suivants à rendre visite au coadjuteur de Warmia, à Ogrozky, à l'ambassadeur Saint-Saphorin, au secrétaire particulier du Roi, Schmidt. Ce dernier, instruit de la petite déception éprou-

ée par l'étranger, en n'obtenant qu'une place à la troisième ble, « épousa fort sa querelle ». Il en parla au chambellan grozky, celui-ci au châtelain Carasch, celui-ci au grand ma- chal de la cour, si bien que Reverdil réussit à « faire corri- r la faute d'orthographe », et à obtenir gain de cause, c'est- dire la table du maréchal, « où l'on avait un plus grand oix de vin et de café ». Ces débuts révélaient un person- ge chatouilleux sur le fait des préséances et prompt à crier l'injustice. L'aigreur naissante de Reverdil provenait peut- re aussi de son mécontentement d'être cloué chez lui par un al à la jambe, incapable de sortir à pied dans la rue. Impa- nté, il maudissait ses compagnons de voyage, qui lui avaient omis force invitations et qui le laissaient éclopé au château, ns lui offrir leur carrosse.

Des conversations fréquentes avec ses nouvelles connais- nces et des confidences habilement provoquée, mettaient otre Suisse au courant des brigues et des partis qui assail- ient le roi de Pologne. Il apprenait que, patient, mesuré, nbu des idées du siècle, animé d'intentions excellentes, Sta- slas se débattait déjà au milieu de furieuses intrigues. Deux nnées venaient de s'écouler, depuis qu'il avait reçu le sceptre, déjà, après l'espèce de griserie causée par cette fortune attendue, quasi tombée du ciel, ce jeune souverain de trente- atre ans perdait ses illusions. Le candidat qu'il avait vaincu formait un parti puissant d'opposition. Sous ses yeux, les bles s'entre-déchiraient. Sollicité tour à tour d'accorder à s sujets dissidents plus de libertés religieuses ou au con- aire de restreindre celles-ci, le Roi se voyait accusé de tié- ur. Il commençait à porter aussi le poids de la faute capi- le qu'il avait commise en acceptant de subir les volontés de puissante voisine, l'impératrice de Russie. Catherine, après oir été la maîtresse de Stanislas, alors qu'il n'était que jeune plomate à Saint-Pétersbourg, entendait faire de lui un jet obéissant; le roi de Pologne lui devait son élection. ette intervention russe, les Polonais la soupçonnaient, ils la yaient prendre corps, s'affirmer, ils s'en exaspéraient.

Cependant le découragement n'avait pas encore atteint le oi.

Je peux compter, à vue de pays, sur trente années de vie, écrivait- à son amie, Mme Geoffrin. On fait bien des choses dans trente

ans quand on se souvient bien fortement qu'il faut s'acquitter envers la fortune et ses électeurs.

Rarement souverain envisagea sa mission avec tant d'élévation.

Je vous jure qu'il n'y a de plaisir à être roi que quand on procure aux gens ce qu'ils désirent plus vite et mieux que d'autres.

A mesure que les soucis s'amoncelaient sur sa tête, Stanislas s'efforçait de les oublier, de ne croire qu'à une crise passagère. Son optimisme allait en augmentant.

Tout règne a sa crise, disait-il, comme tout homme a la petite vérole ; on en est plus ou moins marqué. Je le serai beaucoup de celle-ci, mais aussi, une fois réchappé, la vie en est plus sûre.

Ainsi s'expliquait le désir ardent du Roi de se distraire à tout prix et de s'entourer d'un cercle de lettrés et d'artistes. Telles étaient les premières indications que recueillit son nouveau lecteur.

Reverdil n'avait point encore affronté l'épreuve capitale. Après quinze jours consacrés à son installation, le moment était arrivé de faire valoir ses talents. Quand il sortit de sa maison, le 5 décembre 1766, à 7 heures et demie du matin, enfoui dans une pelisse, le chapeau sous le bras et une canne à la main, le cœur lui battait fort. Le Roi, en effet, l'avait mandé la veille, mais l'ordre mal transmis avait fait manquer le rendez-vous. Pour se ménager une réception souriante, Reverdil apportait un portefeuille de vues d'Italie : des gravures de Naples par d'Hancarville, la topographie et le tableau du Vésuve, les plans de Pompeiana, « six tableaux pierres dures de Florence ». Chaque planche était taxée à sa valeur et notre homme, qui savait compter, ne cessait de se répéter qu'il avait là de la marchandise pour cinquante ducats, au moins. C'est en « boitant horriblement » et en brassant « une neige abondante » qu'il parvint au palais, où Sa Majesté l'attendait. Un ouvrage sérieux, l'*Histoire d'Allemagne* du Père Barre, lui fut présenté. Reverdil se mit courageusement à sa lecture et quand il acheva, le Roi, qui paraissait content, lui décerna ce premier témoignage : « Vous lisez fort bien. »

Les jours suivants, Reverdil sentit que sa position s'affermissait.

Le Roi, de plus en plus content de ma lecture, m'a dit qu'il me rait lire des vers et de l'allemand.

En outre, l'offrande des vues de Naples obtenait plein succès. Stanislas se déclarait touché de cette « petite galanterie ». Les lectures maintenant se poursuivaient régulières matin et soir. Reverdil, le pied encore douloureux, faisait ses courses tant bien que mal en boitant, « son soulier coupé en étoiles ». Mais comment s'attacher à ces misères ? On était en pleine lune de miel !

Cette lune, hélas ! fut courte. A peine l'année s'achevait-elle que grondaient les premiers orages. L'humeur soupçonneuse et inquiète de notre Suisse, qui commençait à poindre, en exagère-t-elle la violence ? Il se peut. Stanislas, que ces débuts avaient satisfait, s'avisa de mettre son lecteur sur le chapitre de la langue anglaise, dont l'autre s'épouvanta à juste titre, car il n'en possédait que de vagues notions. La lecture du roman de *Tristram Shandy*, le chef-d'œuvre de Sterne, tourna à sa confusion. L'indulgence de son maître ne parvint pas à dissiper la mauvaise impression que Reverdil remporta de cette épreuve :

Cela n'est pas bien allé, note-t-il, mais le Roi a eu la bonté de me dire *Cela ira !* Pour moi je ne l'espère plus.

Et pour écarter ce souvenir désagréable, Reverdil reprit ses présents sous la forme d'un jouet nouveau, invention du père Jésuite Scherffer : on fixait attentivement du regard une gravure, puis un mur blanc, et l'œil reproduisait l'image avec des couleurs différentes. Le remède ne réussit sans doute qu'à moitié, puisque, le 31 décembre 1766, Reverdil écrit dans son *Journal* :

Réconciliation avec le Roi ; il reconnaît ses torts ; il fait ses excuses. Comment lui refuser son pardon ?

Etrange propos dans la bouche d'un courtisan ! Aussi bien le caractère du roi de Pologne, tel qu'il nous est aujourd'hui connu, autorisait cette liberté d'allures. C'était un fantasque et un impulsif. Stanislas était enclin à des engouements comme à des emportements de colère. On le vit appeler dans ses Etats quantité d'étrangers, auxquels il attribuait d'exceptionnels talents, tandis qu'il méprisait délibérément nombre de ses

sujets qui l'eussent servi avec plus de désintéressement et qui l'eussent aussi préservé de l'impopularité. Les vicissitudes de son règne, loin de l'éclairer, développèrent ce fâcheux état d'esprit. A des explosions de colère succédaient des scènes de regrets et de remords, et la confession de Reverdil va nous ouvrir de singuliers aperçus sur cette disposition d'esprit.

Le lecteur crut bien agir en apportant certain jour au château un recueil d'anecdotes du genevois Lesage sur les dissensions de sa patrie. Le Roi ne sembla y prendre aucun goût.

Il ne l'a pas agréé, note Reverdil, et cela m'a fort surpris et affecté.

Pourtant, au milieu de cette atmosphère un peu glaciale du jour de l'an, de gais propos remirent le souverain en belle humeur. Il avait reçu, pendant l'été, sa vieille amie Mme Geoffrin, et ce voyage de Paris à Varsovie, entrepris par une dame de soixante-sept ans, qui n'avait guère quitté son salon du Faubourg Saint-Honoré, en même temps qu'il provoquait des plaisanteries dans toute l'Europe, avait donné lieu en Pologne à mainte allusion ironique. Le Roi, malgré la respectueuse affection témoignée à la voyageuse, ne se gênait point pour rappeler les souvenirs de ce séjour à la cour de Varsovie, et son entourage renchérissait, parce que l'on demeurait mécontent de tout le luxe déployé en cette circonstance. Les prétentions et les singularités de la voyageuse se colportaient de salon en salon. En s'en faisant l'écho, Reverdil donnait à ses notes un tour moins mélancolique. La sexagénaire avait imaginé de faire confectionner un carrosse si bizarre qu'on ne pouvait y entrer le chapeau sur la tête, et elle y avait adapté une sorte de cache-poussière, qui en augmentait l'aspect extravagant. Ses propos, dans les salons de Varsovie, lui avaient attiré de cruelles réparties. S'adressant un jour à un cercle de femmes :

— Nous autres vieilles, avait-elle dit, pouvons bien nous dispenser de ces cérémonies.

— Nous autres ! Parlez pour vous, Madame ! lui avait répondu la princesse palatine de Russie. « Et puis, nous autres ! Qu'est-ce que c'est que ce ton-là ? »

Il circulait aussi la copie de certaine lettre dans laquelle

Mme Geoffrin rapportait à Voltaire l'effet produit par la lecture d'une de ses œuvres :

Sa Majesté me la lut, et comme le Roi lit aussi parfaitement que vous écrivez, Monsieur, *le lecteur et l'auteur m'ont fait passer une soirée délicieuse !*

Reverdil dut bientôt quitter sa demeure en ville pour s'installer au château, car le Roi était décidé à lui confier l'administration de sa bibliothèque.

En se rapprochant ainsi de son maître, Reverdil éprouvait une certaine satisfaction, mais son humeur chagrine le porta bien vite à déplorer l'exiguïté et l'incommodité de son nouveau logement.

Stanislas avait des goûts littéraires si développés que, malgré son apparente frivolité, il ne négligeait aucune occasion de s'instruire. A parcourir la liste des ouvrages dont il se faisait rendre compte par son lecteur, on s'aperçoit que l'histoire et la philosophie l'attiraient aussi bien que les mathématiques. Après l'*Histoire d'Allemagne*, du Père Barre, par laquelle avait débuté Reverdil, Stanislas se fit lire successivement l'*Histoire de l'impératrice Irène*, du président Hénault, le *Commentaire sur la retraite des Dix mille*, de Lecointe, un lourd ouvrage de pédagogie intitulé : *Schulordnung für die Churfürstlich-Braunschweig-Luneburgische Lande*, qui prouve que Stanislas se préoccupait de l'éducation de ses sujets, enfin, pour satisfaire ses goûts de « bâtisseur », lui qui se ruinera dans la construction de palais et dans l'embellissement de sa capitale, il entreprit l'œuvre de Vitruve, le traité *De Architectura*.

La tâche du lecteur ne se bornait pas à aller prendre dans la bibliothèque les ouvrages désignés et à les présenter au Roi; celui-ci exigeait souvent un compte-rendu du livre, un résumé de ses conclusions, travail qui entraînait un sérieux effort. Le 12 janvier 1767, Reverdil remettait au Roi un manuscrit de quatre pages, l'analyse de la fameuse dissertation de pédagogie citée plus haut.

Le Roi a paru content et m'a ordonné d'en conférer avec le prince Adam Czartorysky, général de Podolie.

Et comme Stanislas parlait couramment le polonais et le français, qu'il lisait le latin, l'allemand, le russe, l'italien,

l'anglais, il fallait que l'activité du nouvel arrivant répondît à ses perpétuelles questions. C'est ainsi que Reverdil dut entreprendre l'étude de l'anglais, sur l'ordre du Roi, en prenant des leçons d'un sieur Arundel, que Stanislas s'engagea à rétribuer.

Mais le labeur quotidien était coupé par de fréquentes distractions. Ayant appris qu'il allait se célébrer dans le faubourg de Praga un mariage juif, le Roi, qui aimait les spectacles pittoresques, emmena, certain jour de février, son lecteur en traîneau avec lui pour assister à la pompe bizarre qu'on observait en de pareilles cérémonies. La procession avec accompagnement de musique et d'hymnes, le pavillon dressé en plein air, le vin répandu, la curieuse coutume du verre cassé, tout cela amusa notre Suisse. Avec l'intimité qui allait croissant, son imagination l'entraîna dans des rêves de luxe, et considérant l'état actuel où on l'abandonnait comme une humiliation, il en conçut un violent déplaisir. N'était-ce pas inouï de laisser le bibliothécaire de Sa Majesté trotter dans la boue et la neige, sans lui offrir un équipage ?

Allant à la poste comme le vent, par le dégel, je suis tombé à gauche, en revenant, je suis tombé à droite, *I wasin such a plight.* Il devait être plaisant de voir Monsieur le bibliothécaire du Roi dans la boue, *mais aussi il devrait bien avoir un carrosse*. Je ne me suis pas fait beaucoup de mal, mais il a fallu changer de tout.

Les courtisans, furieux de voir ce Suisse prendre part aux divertissements du Roi et être traité en familier, commençaient à manifester leur mauvaise humeur; la valetaille du château se montrait insolente. En notant ces incidents, Reverdil se sentait bouillonner de colère.

12 février 1767. — Les chicanes d'un domestique, qui veut que j'aille coucher sans lumière, m'échauffent furieusement la bile, et il y aura du bruit, s'il y revient pour la quatrième fois.

13 février. — Le Roi m'ayant dit : Bonsoir, allez vous coucher! avec sa bonté coutumière, j'ai pris une lumière pour lui obéir. Un homme de livrée a fait mine de vouloir m'en empêcher; je lui dis, en lui donnant un petit coup sur la main : *Sei doch nicht so unverschämt* (1). Un moment après, tandis que j'étais occupé à fermer une fenêtre, ce grand coquin de valet est entré d'un pas de

(1) Ne sois donc pas si effronté.

rieux, et, prenant brusquement la lumière m'a laissé dans l'obscurité.

14 février.— Je me plaignis à Son Excellence le châtelain Karasch. Il tança apparemment l'insolent, et le soir je pris une lumière sans opposition.

Mais les envieux ne se tinrent pas pour battus. A quelques semaines de là, une nuit, vers trois heures, Reverdil fut réveillé subitement. Le feu prenait au château, dans l'aile opposée. Son logement fut préservé, tandis que les appartements de ses compagnons, du secrétaire du Roi Barneval, de Schmidt, de Bortès et de son ami Wild étaient atteints. Or, précisément, la consigne avait été donnée au personnel de ne pas circuler avec des lumières, et, durant le sinistre, il se perdit un chandelier. Questionné à ce sujet, Reverdil, qui avait la conscience tranquille, répondit à deux reprises qu'il ignorait ce dont il s'agissait. Aussi, qu'on juge de son indignation, en apprenant que le premier laquais, nommé Rix, se permettait de l'accuser ouvertement de cette infraction aux ordres donnés, en affirmant « qu'il prenait un chandelier chaque jour et qu'il était singulier qu'il n'en eût point pris ce soir-là ».

Quelle indignité, s'exclame Reverdil, et à quelles infamies un honnête homme est exposé à la Cour! A dîner, mon valet m'a annoncé qu'on me refusait de l'eau; c'était pourtant ma seule boisson. Peu à peu la mesure se comble et il ne manquera rien à l'année de mon noviciat que je me suis proposée.

§

Telles sont les tempêtes qui bouleversent l'esprit du grondeur personnage et tel est le cercle étroit de ses réflexions irritées.

Ce qui se passe en Pologne l'intéresse peu. La Pologne envahie par les troupes russes, le Roi se débattant au milieu des embarras de politique et d'argent les plus inextricables, de ces événements, Reverdil n'a cure. Son Journal n'y fait pas la moindre allusion. Mais qu'il s'agisse de ses intérêts, c'est autre chose! La date du 2 mars 1767 marque une étape dans son séjour à Varsovie.

Enfin la bombe a éclaté! Jour mémorable, écrit-il.

Stanislas se préoccupait depuis longtemps de fonder au

palais une grande bibliothèque de livres d'histoire, de statistique et d'économie politique. Le soir du 2 mars 1767, comme il dînait chez le staroste Schmidt, il fit chercher son lecteur et lui annonça qu'il venait d'acheter la bibliothèque de Jean Steinhaüser, l'ancien historien national, auteur des *Mémoires sur le gouvernement de la Pologne*. Séance tenante, il ordonnait à Reverdil d'aller en prendre possession. On comprend que cette nouvelle inespérée fît à Reverdil l'effet d'une « bombe ». Il y avait là une collection de 3.500 volumes, tant imprimés que manuscrits, des ouvrages chinois, des médailles, que notre homme allait être appelé à gérer. Il eut une sensation de vertige, puis, se ressaisissant, une pensée lui traversa l'esprit. Pour exécuter l'ordre du Roi, un carrosse était indispensable. Le maréchal de la Cour, sollicité, n'osa s'y refuser, et voilà Reverdil au comble du bonheur, admis à jouir du fameux carrosse qui lui permettra de narguer les courtisans, du carrosse convoité, chaque jour, chaque heure, depuis son arrivée! Quel triomphe!

Mais, au fait, l'occasion n'était-elle pas aussi propice de songer à son avenir et de régler la question de son traitement définitif, dont il n'avait pas encore osé parler? Reverdil s'y crut autorisé, et, rédigeant un mémoire confidentiel, il profita d'un entretien avec le Roi pour le lui remettre respectueusement. Mais il ignorait, dans sa naïveté de provincial, toutes les roueries d'une cour. Ayant appris que le Roi avait transmis le mémoire au secrétaire de la Couronne Ogrozky, Reverdil s'imagina de prier ce dernier de le lire « avec des yeux de patron ». La réponse qu'il s'attira le mortifia.

— J'ai bien d'autres choses à lire, répondit Ogrozky.

Cette réplique insolente méritait d'être châtiée. Reverdil n'attendit guère sa vengeance. Le surlendemain, il savourait la réparation et en consignait le récit.

16 avril 1767. — Quelle différence de ton! M. Ogrozky m'avait assigné à l'après-midi, dans l'antichambre où je l'attendais. Le Roi, qui m'y vit, me fit avertir par son premier valet de chambre que je le trouverais en bas. Il parut que mon mémoire avait fait le plus grand effet et sur le maître et sur le ministre, qu'ils en avaient été touchés. Le Roi vous accorde tout, me dit-on. *En effet, il m'a accordé pour le passé au-delà de mes espérances.*

Le traitement échu au lecteur montait à vingt ducats par mois, plus dix ducats pour le carrosse. Ses frais de voyage étaient réglés à la somme de 563 ducats. Logé, chauffé, nourri par la Cour, Reverdil n'avait certes pas à se plaindre. D'ailleurs, il ne cachait pas sa satisfaction.

> Ainsi, je suis content pour le coup, et la porte me reste ouverte. Par le ton et les propos de M. Ogrozky, j'ai pu voir quelle différence il y avait de traiter avec le maître, plutôt qu'avec les valets. Quel air de négociation! combien peu de générosité!

Dès lors, mûri par cette expérience, Reverdil défendra ses intérêts avec une âpreté que rien ne découragera. Comme on prétend ne faire courir son traitement que depuis le 1er janvier 1767, et le frustrer ainsi de quelques semaines, il proteste. Il proteste de nouveau contre les retards apportés par le châtelain à lui acquitter ce qu'on lui doit. Il protestera encore les jours suivants, parce qu'on ne lui délivre qu'une assignation.

> Quelle injustice! Quels découragements! Oh! cours! oh! cours!

Par bonheur, il rencontre un appui inespéré chez son jeune compatriote Maurice Glayre, de Romainmôtier, qui, au service de la diplomatie polonaise, est de passage à Varsovie, et dont la parole trouve toujours grâce aux yeux du Roi. Glayre a intercédé sans doute en faveur de l'opiniâtre quémandeur, car, le 20 mai, ce dernier note :

> J'ai reçu le solde de mon compte. Glayre a dîné là-bas. Un peu de bon, un peu de mauvais. Ainsi va le monde!

§

Cet incident semble avoir créé un état de nervosité dans les rapports de Stanislas avec son lecteur, nervosité qui va en augmentant durant l'été de 1767. Reverdil a achevé le transport et l'installation de la bibliothèque Steinhaüser, et il estime qu'on lui sait peu de gré de l'effort et du labeur qui en sont résultés. On l'a privé du concours de Wild, son secrétaire, qui vient d'être congédié pour raison d'économie; on l'accable de besogne ; on le fait lire trois heures de suite le matin; le soir, il est obligé de recommencer et d'attendre fort tard dans la nuit le bon plaisir du Roi. Sans doute, Sa Majesté est affable, charitable. Elle le gratifie de trois abricots à la lec-

ture du soir! Mais aussi, quels procédés déconcertants Elle emploie à son égard! Elle lui fait dire par un valet de chambre qu'il dort trop longtemps!

Cela est humiliant, à cause du canal; c'est injuste pour un homme qui dort peu et travaille beaucoup. C'est dur pour celui qui a passé la plus grande partie de la nuit à l'ouvrage.

Il est vrai que ces explosions sont suivies le plus souvent de regrets, d'excuses, mais on recommence sitôt après.

11 août 1767. — Le Roi, après la lecture de ma petite lettre, m'a fait appeler et m'a dit qu'il était bien fâché de m'avoir fait de la peine, qu'il m'en demandait pardon,—cela avait l'air pensé et senti — et qu'il n'avait point eu intention de me mortifier. Je lui ai donc pardonné, en admirant un Roi qui sait si bien réparer ses torts et en l'aimant plus que s'il n'en avait point eu.

Tout paraissait donc raccommodé. Quelques jours plus tard, comme il y avait gala au palais pour célébrer l'anniversaire de l'élection du Roi, celui-ci, en rentrant dans l'antichambre à deux heures du matin, y avait trouvé son lecteur, qui l'attendait, et il l'avait congédié, en l'autorisant à ne plus veiller après minuit. Mais le caractère ombrageux de Reverdil supportait mal les services divers qu'on exigeait de lui. Le fait d'être interrompu à chaque instant par des traductions de latin et d'anglais que lui demandait le Roi, et dont, d'ailleurs, à l'entendre, « il se tirait à merveille », la nécessité de classer sa bibliothèque dans un local exigu, de déménager ses livres sans autre motif que la fantaisie des courtisans, qui prétendaient s'emparer d'une partie de son logement, tout cela finit par l'entraîner dans un état d'exaspération violente. Le 1er décembre, il se passa au palais une scène, dont tout autre que notre atrabilaire personnage eût ri, mais qui prit, sous sa plume, les proportions d'une véritable catastrophe. On y discerne, au travers des exagérations d'une sensibilité maladive, la jalousie qu'éprouve Reverdil à constater les faveurs témoignées par le Roi à d'autres étrangers, comme le médecin Bœckler et le peintre Bacciarelli.

La colère me suffoque, écrit-il. L'autre jour, après m'avoir fait appeler, on me dit de me rendre dans la chambre des Peintres, et, pour cela, je traversai le cabinet comme j'ai toujours fait, lorsqu'on me dit d'un certain ton (on n'était pourtant qu'avec le médecin :

— Allons donc! Ne pouviez-vous pas passer de l'autre côté?

J'avais laissé tomber cela, parce que, si on n'est que vif, je ne veux pas être pointilleux. Mais ceci, qui est plus que vivacité, me force à le relever.

Je m'étais couché hier lundi après minuit, et ce matin mardi j'étais dans l'antichambre avant neuf heures, coiffé et habillé. Sa Majesté, habillée aussi, était déjà dans son cabinet et j'attendais qu'Elle en sortît comme Elle a fait. Elle s'est montrée gracieuse envers tout le monde, surtout le médecin et le peintre, et je ne voyais nulle raison de changer cette bonne humeur en orage pour moi, lorsque, me prévenant, quand j'allais Lui rendre compte de quelques chétives commissions, Elle s'avance vers moi, d'un air tranquille en apparence, et me demande la Gazette, que je tirai de ma poche avec une décente vivacité, qui ne suffit pas à Son impatience. Elle me presse par un *Allons vite!* ou quelque mot pareil, d'accélérer une action qui en tout ne pouvait durer une seconde, sur laquelle par conséquent, il n'y avait guère de temps à gagner. C'est en être bien économe, ou plutôt, c'est bien gratuitement traiter un bon serviteur cavalièrement.

Et cependant, cela n'est rien en comparaison de ce qui suit... En se retournant, on me dit :

— Travaillez donc à cette bibliothèque, que cela finisse une fois! C'est affreux que vous ne sachiez pas vous-même où sont les livres!

Or, c'est bien l'injustice la plus criante, la plus rebutante, la plus inattendue, à laquelle quelqu'un puisse jamais être exposé. Ou on m'a desservi, ou on est bien mal informé.

Sans doute, poursuit Reverdil, que le Roi fait allusion à un incident récent.

Le bibliothécaire n'a pas su mettre la main immédiatement sur un ouvrage de Fontenelle qu'on lui demandait. Mais, pourrait-il en être autrement dans la confusion produite par l'achat de la bibliothèque Steinhaüser, par son transport renouvelé à deux reprises, lorsqu'il s'agissait de céder une chambre au secrétaire Glayre, par la nécessité de fondre les deux bibliothèques, par l'absence de catalogue? Et la multitude des occupations diverses et étrangères à ses fonctions, dont on l'accablait, suffisait amplement à l'excuser. Qu'on en juge!

Le matin, Reverdil lit au Roi; l'après-midi, il écrit des lettres, copie, traduit ou extrait des passages latins, français, anglais, procède aux acquisitions, surveille le prêt des livres, prend sa leçon d'anglais. Il est seul « pour monter et descendre sans cesse d'une maudite échelle avec une charge, pour la

traîner de çà de là ». L'ouvrage qu'on lui impose est celui « du valet et de l'homme de lettres ». Sans doute, « n'y faut-il pas de génie », mais il y faut de l'exactitude et de l'assiduité. Il est indispensable « d'examiner chaque ouvrage, s'il est complet ou double (et en ce cas confronter), s'il y a des estampes, faire quelques notes, etc., etc. La longueur des titres à copier deux fois, leur incertitude, les commentateurs, traducteurs à noter, jusqu'à douze ou quinze fois pour un seul volume, ceux qui connaissent cette sorte d'ouvrage savent ce qu'il comporte de détails, de longueurs et d'ennuis. » Et le soir, après une journée si pleine, la perspective d'aller jusqu'à onze heures « veiller dans une antichambre avec des valets et s'échauffer à lire », l'esprit rongé de pressentiments, certain qu'on ne tiendra nul compte d'un travail long et ingrat, en vérité, qu'est venu faire dans cette galère l'infortuné Reverdil !

Il songe à son frère Salomon, apprécié, choyé à la cour de Danemark, tandis que lui, on le traite « en polisson d'école, qui a besoin d'être poussé, qui ne fait plus rien, dès qu'on l'a perdu de vue ».

Voilà ce qu'on gagne à être « le souffre-douleur » du roi de Pologne ! Des reproches, alors qu'on s'attendait à de justes éloges !

Pour se consoler, Reverdil lit Lucien, ou d'Alembert, ou fredonne l'ariette de la *Serva Padrona* : *Ben servire et non aggradire.*

Il résume ses griefs :

> Etre Tantale, au milieu de son festin, entouré de livres et avancer chaque jour vers l'ignorance, occuper une place à laquelle on convient et qui devrait être honorable, agréable et lucrative, et qui, par un guignon inconcevable, n'a rien de tout cela.

Et, par surcroît de tristesses, en cette fin d'année, il fait un froid rigoureux à Varsovie. Le bois manque dans la bibliothèque. Reverdil est incapable d'y travailler.

§

Au milieu de cette explosion et de ce déluge de récriminations, une brève mention apparaît soudain dans le *Journal* de Reverdil, qui nous prouve que Stanislas sut calmer les foudres de son bibliothécaire avec les mêmes arguments et avec la même sérénité qu'il employait en politique contre ses adver-

aires acharnés. Mais aussi, quels ressentiments n'amassait as le Roi, dans le cœur de ses sujets polonais, en prodiguant ant de faveurs aux étrangers qu'il attirait dans son royaume! e 5 mars 1768, la diète, présidée par le maréchal prince Rad-wil, décerna à Marc Reverdil des lettres de noblesse et lui onféra comme blason les armes particulières de sa famille, oupées des armes de Pologne, avec l'aigle blonde au cimier.

> La vertu qui se distingue, disait le préambule de l'acte, et la supé-orité de l'âme ne doivent pas rester cachées; il faut qu'elles bril-ent pour ceux qui les honorent et pour leurs descendants... en foi e quoi, nous, Stanislas-Auguste, considérant les vertus, les services endus et les capacités de Marc-Louis Reverdil, notre secrétaire, lec-eur et directeur de notre bibliothèque royale, l'admettons avec ses escendants à la noblesse et lui octroyons tous les privilèges nobi-aires du royaume de Pologne.

C'était là une réparation éclatante du traitement injustifié lont Reverdil se prétendait tout à l'heure la victime. Ainsi éhabilité à ses propres yeux et aux yeux des courtisans, notre homme allait-il recouvrer sa tranquillité d'esprit, oublier ses mécomptes passés?.... Point. L'humeur morose du lecteur va se donner libre cours, durant les années qui suivent. Sa confession revêt désormais les allures d'un plaidoyer acrimo-nieux; sa vie demeure comme empoisonnée de regrets, d'am-bitions déçues, de châtiments immérités, d'injustices flagrantes. Que faut-il admirer le plus? La patience du souverain, qui tolère à ses côtés un être d'une pareille susceptibilité, maus-sade, hargneux, ou la fertilité d'imagination de cet ombrageux personnage, hanté du délire de la persécution, la variété d'expressions de ses plaintes, ou son effroyable égoïsme?

Les moindres incidents de la vie quotidienne sont pour Re-verdil des coups terribles du sort. Après avoir interrompu son *Journal* pendant plusieurs semaines, il le reprend le 5 août 1768, mais dans quelles dispositions! On ne l'a pas invité à un dîner, auquel étaient conviés plusieurs de ses compatrio-tes. « C'est une fatalité bien singulière que, pour m'être dis-tingué avant et après mon arrivée, je ne sois distingué que par plus de géhenne et de travail. » On n'a aucun égard pour lui. Le Roi le fait appeler à dix heures du soir pour lui lire de l'anglais, et il n'écoute même pas, car il regarde des estampes. Un autre soir, alors que Reverdil est déjà couché, on le mande;

il se rhabille, un laquais lui enjoint d'attendre dans l'antichambre, où il reste deux heures, après quoi, impatienté, il rentre chez lui. Et, pour faire déborder la coupe, ne prétend-on pas maintenant obliger le lecteur à apprendre le polonais, « la plus difficile comme la plus inutile des langues. *Cui bono?* » Reverdil s'y met cependant, de guerre lasse, mais bientôt, « de nouveaux découragements l'y font renoncer ».

Et les lamentations se poursuivraient encore indéfiniment, si le personnage ne remportait, un beau jour, un de ces succès d'amour-propre qui le payent de beaucoup de déboires. Parmi les réclamations qu'il ne cesse de présenter, avec une insistance et une ardeur égales à ses récriminations, il s'en trouve une qui lui tient particulièrement à cœur. C'est la question de la table. Par grâce spéciale, on l'a admis à la seconde table, peu après son arrivée. Néanmoins, cela ne l'a pas satisfait, et le voilà qui intrigue, qui sollicite à nouveau. On finit par l'écouter; il obtient d'être placé à la première table, celle du maréchal, *ad libitum et ad honores*.

> C'est la première et la seule fois que j'aie été traité plutôt mieux que moins bien que les autres.

Mais aussitôt une restriction que lui dicte son esprit chagrin :

> Il a fallu le demander. On aurait dû le faire spontanément ; il est vrai qu'on l'a fait gracieusement.

Quoi qu'il en soit, cette table est bel et bien « celle même du Roi », avec qui, dès lors, Reverdil « a eu l'honneur de manger, à réitérées fois, avec les plus grands seigneurs et dames du Royaume ».

> Enfin, j'ai été réhabilité au-dessus de mes égaux, et il a été décidé que mon rang ne saurait jamais être inférieur au leur !

§

Qu'un souverain, saturé des responsabilités du pouvoir et avide de distractions, soumis à des sautes d'humeur qui le faisaient passer des procédés les plus violents aux caresses et aux excuses, que Stanislas-Auguste, en véritable dilettante, se fût tour à tour amusé et irrité de l'étrange mentalité de son bibliothécaire, l'événement n'avait en somme rien de bien extraordinaire. L'amélioration subite des rapports de Reverdil

vec son maître, telle qu'elle ressort des pages qui précèdent, explique aisément. Toutefois, à scruter les choses de plus rès, et à considérer la suite des faits, il apparaît que le roi e Pologne, en cédant aux demandes de son lecteur, suivait n plan plus arrêté qu'on ne serait tenté de le croire.

Stanislas n'était pas seulement le philosophe épicurien que ous connaissons, sensible à la bonne chère, recherchant les laisirs de la table et de la conversation, enclin à oublier ses réoccupations politiques pour se consacrer à ses goûts artisti-ues, à la construction de ses maisons de plaisance, à l'em-ellissement de ses jardins, il était par-dessus tout et avant out un libertin, curieux d'aventures amoureuses. Sous le rè-ne de son prédécesseur, n'étant encore que jeune diplomate Pétersbourg, une intrigue retentissante avec la future impé-atrice Catherine de Russie l'avait placé dans la plus fâcheuse osture. Loin de le décourager, cette liaison avait excité son rdeur, et depuis qu'il était monté sur le trône de Pologne tanislas-Auguste « jouait au Louis XV ». Il avait, il est vrai, ette excuse que la raison d'Etat lui interdisait de se marier. Iais la liberté avec laquelle il prétendit échapper à cette éfense et satisfaire ses penchants de sensuel débauché ne e justifie pas plus que la légèreté qu'il mit à dissiper ses inances et celles de son peuple. « On le vit, dit un historien ontemporain (1), attaquer les femmes l'une après l'autre, à la ille, à la cour, au théâtre, toutes celles qui avaient quelque harme. » Ce qu'ont rapporté depuis lors les historiens de cette hronique scandaleuse de la cour de Pologne confirme pleine-ment cette assertion. Et le *Journal* de Reverdil fournit sur ce ujet une contribution capitale.

Ce sont surtout des étrangères qui tinrent à la cour de Sta-nislas le rôle de favorites, telles la marquise de Lulli, arrivée Varsovie avec une vieille tante et qui se disait émigrée fran-aise. Elle avait dix-huit ans. Coquette et spirituelle, elle s'em-para vite du cœur du Roi, qui se lança pour elle dans de folles lépenses et lui offrit palais, diamants et équipages. Il eut également des relations avec une actrice italienne, la Tomatys, avec Mme Sapika, avec la baronne Schlütter, avec la veuve de son ancien secrétaire Schmidt, etc. Sa liaison avec la générale Grabowska, veuve d'un général des armées lithuaniennes, fut

(1) Rulhière, *Histoire de l'anarchie de Pologne*, 1807, t. II.

6

plus sérieuse, car elle aboutit à un mariage morganatique. Stanislas trouvait en Bacciarelli, son peintre, un confident discret, qui favorisait ses intrigues et qui mit souvent son atelier au service des caprices de son maître.

Mais, à côté de ces liaisons reconnues, presque publiques, Stanislas en eut d'autres plus passagères, et la vieille dame Geoffrin, dans le séjour qu'elle fit à Varsovie, avait sans doute tancé son hôte sur la légèreté de sa conduite. Elle ne s'était guère méprise sur le caractère de certaines créatures, désignées au palais royal par les épithètes du *Bon Diable*, de la *Petite*. Depuis qu'elle était rentrée à Paris, le Roi continuait à l'entretenir dans ses lettres :

Je ne m'étonne pas que vous vous souveniez désagréablement des froideurs de la *Petite*, mais j'en sais une raison qui la disculperait à vos yeux mêmes, s'il m'était possible de vous la dire.

Comment Reverdil se trouva à son tour associé à ces confidences et le rôle inattendu que lui destina le Roi dans ces délicates conjonctures, voilà ce que révèle son *Journal*, en même temps qu'il dévoile le véritable nom de cette mystérieuse favorite, la *Petite*.

Elle s'appelait Marcianne-Constance Lageny. D'où venait-elle ? A quelle famille appartenait-elle ? On l'ignore. Notre texte fait bien mention, au début, d'un chirurgien Lageny, auquel le Roi alla demander à dîner certain jour, mais nous n'en savons rien de plus. En tous cas, lorsque le Roi en eut un fils, le 4 septembre 1769, c'était encore une jeune femme de dix-huit ans (1). Et c'est à ce moment que Reverdil fut mandé au palais. Là, le lecteur y reçut une singulière ouverture : on lui proposait d'épouser la maîtresse du Roi et de se charger de l'enfant, moyennant un dédommagement pécuniaire avantageux ! Toute la scène, que raconte notre homme, est à reproduire.

17 septembre 1769. — Le Roi me manda dès l'après-midi, par où je vis bien qu'il avait à cœur de me tranquilliser. La scène fut touchante. Il me parla en ami et en confident, me promit tout, c'est-à-dire 700 ducats dans le bon temps, me dit qu'il m'aimait. Nous nous

(1) L'âge de Constance Lageny nous est fourni par son acte de décès, extrait de l'état civil de Nyon, en Suisse, et qui s'exprime ainsi : « Constance, née Lagenie, originaire de Pologne, veuve de Marc Reverdil, bourgeois de Nyon, est décédée le 5 février 1814, âgée de soixante-quatre ans et a été inhumée le 7. »

uittâmes enfin plus assurés de nos sentiments réciproques, et moi e cœur plus à l'aise que je ne l'avais eu de longtemps.
18 septembre. — L*** (Lageny) eut une audience l'après-midi, reçut la confirmation des promesses du Roi et du cas particulier qu'il ait de moi. *Il me céda enfin les prétentions qu'il a pour services extraordinaires et onéreux.*

Et le soir de cette journée, il y eut au palais royal de Varsovie, comme conclusion de ces étranges fiançailles, une scène de comédie digne de Molière ou de Diderot.

Le soir, nous convînmes verbalement de nos faits. Il m'accorda la *Petite* en forme, lui fit présent d'une montre, et nous vidâmes joyeusement une bouteille d'Hongrie.

Mais des scrupules surgirent soudain dans l'esprit du bibliothécaire. Il ne possédait pas le consentement de ses parents pour cette union si prestement conclue. Le Roi, consulté, calma bien vite les appréhensions, vraies ou simulées, de son lecteur.

24 septembre. — Communiqué au Roi que, tant pour l'acquit de ma conscience que pour la tranquillité de ces honnêtes gens, le jour de demain devait faire de moi un philosophe marié.
— Soyez-le, me dit-il, du ton et de l'air le plus encourageants.
— C'est un procédé, continuai-je, que j'aurais dû avoir pour des parents tels que les miens de demander leur consentement. Mais, ne le pouvant pas, j'ai espéré que celui de Votre Majesté y suppléerait suffisamment.
A quoi Elle a bien voulu répondre :
— Si je suis heureux, vous serez heureux.

Il ne restait plus qu'à procéder à la cérémonie officielle du mariage. Elle fut arrêtée au lendemain 25 septembre. Stanislas n'y voyait qu'une plaisante aventure.

25 septembre.— Après-midi, j'eus encore quelques mots gracieux. On me sourit, on m'appela dans sa chambre.
— Eh bien ! Avez-vous la corde au col ?
— Je vais la mettre.
Je voulus présenter le convenant fait avec L*** (Lageny), mais on était pressé, on me dit de le donner le lendemain.

A sept heures du soir, en l'église Saint-Jean de Varsovie Reverdil, revêtu du même habit qu'il portait trois ans auparavant, lors de sa présentation au Roi, épousa Marcianne,

Constance Lageny, en présence « de l'oncle, de la tante », de Mme Reynar, de Duneufgermain, du professeur Pfleiderer et d'un certain O'Connor, quelques intimes « avec lesquels ils soupèrent gaiement » ! La pluie, qui était tombée tout le jour, cessa au moment où l'on se rendait à l'église ; les dames étaient en carrosse.

Et pour épilogue de cette fête, ce bref mais explicite aveu du nouveau marié :

Après le souper, chacun chez soi, sans m'en excepter moi-même, qui couchai seul au château !

De la part du Roi, désireux de se libérer prestement d'une liaison gênante, le procédé était assurément ingénieux. Mais il dénote chez ce prince une absence complète de scrupules. Non seulement la charge qu'il imposait à son bibliothécaire allait être pour ce dernier une source d'infortunes, mais elle devait aboutir, pour la malheureuse qui était l'objet de cette combinaison, à une fin lamentable. Au bout de quelque temps, n'ayant pas le moyen de l'entretenir ni de logement à lui donner, Reverdil l'envoyait en Suisse, seule d'abord, puis, de plus en plus découragé ou cédant peut-être à son égoïsme inné, il se débarrassait de la même façon de son fils, âgé seulement de trois ans, « enfant si aimable, de l'aveu de tout le monde ». Mais celui-ci ne put supporter le voyage et mourut en arrivant en Suisse.

C'est eux, le Roi, la Cour, Glayre, qui l'ont tué, s'exclame Reverdil, comme s'il voulait soulager sa conscience. *Quod Deus bene vertet !*

Cinq ans plus tard, le lecteur du Roi brisait les derniers et faibles liens qui l'attachaient encore à sa femme exilée en Suisse, et, le 17 mai 1775, il lui proposait la dissolution de leur mariage.

Quel autre parti me restait-il à prendre, dira-t-il pour sa défense, lorsque je n'espérais plus rien et que tout ce dont je pouvais me promettre quelque agrément devenait source de chagrins, ce dont on verra encore plus d'un exemple ?

Et les plaintes reprennent plus aigres.

La faveur même apparente dont je jouissais, sans me valoir aucun

bien solide et réel, à quoi servait-elle, qu'à me mettre en butte à l'envie et à la malveillance ?

Tel est l'éternel refrain que fait désormais entendre l'étrange personnage. Dans cette cour de Varsovie, dont il se prétend le souffre-douleur, saisit-il seulement la position terrible de son maître, s'inquiète-t-il des tourments du roi de Pologne, victime de la guerre civile, de la haine de son peuple? Le 3 novembre 1771, Stanislas, au retour d'un dîner, a été attaqué, en pleine rue de sa capitale, par des hommes armés, et entraîné hors de la ville ; sa vie ne tenait plus qu'à un fil. Un hasard a permis que les conjurés fussent arrêtés dans leur crime, et le Roi a pu leur échapper et regagner son palais, légèrement blessé. Cet attentat a révélé le péril qu'il courait. Traqué par ses créanciers, menacé par ses voisins, le roi de Prusse et l'impératrice de Russie, Stanislas perd chaque jour un peu de son autorité.

Je meurs de faim, écrit-il le 3 juin 1773 à Mme Geoffrin, on en veut à tout ce qui m'est le plus cher. *Maudit soit le jour qui me conduisit à la malheureuse place que j'occupe et qu'il ne faut pourtant pas abandonner !*

Langage bien différent de celui qu'il tenait jadis, quand il écrivait :

Oh ! maman, c'est une triste et difficile commission que d'être roi de Pologne ! Mais, patience, le bon temps viendra. *En attendant je plâtre comme je puis.*

Plâtrer ! voilà tout le secret de la conduite de Stanislas. A force de vouloir fermer les yeux sur la catastrophe qui s'annonçait, de compter sur le temps comme suprême remède, pour s'être contenté de ce « plâtrage », le Roi a été acculé à l'inévitable. Il a subi le premier partage de son royaume en 1772, il acceptera, vingt ans plus tard, la consommation de sa ruine.

Or, témoin journalier de ces événements, Reverdil persistera dans son mutisme complet à leur égard. Le palais royal, sa bibliothèque, ses prérogatives, ses intérêts, voilà ce qui composera uniquement le champ de ses réflexions. Le Roi souffre, se débat, s'épuise. Qu'importe au lecteur ? Ce qu'il sait bien, c'est « que ses voisins Mosynsky et Glayre ont le double de bougies que lui, quoique ayant une et même deux femmes, et

une bibliothèque, moins des yeux, et plus d'assiduité ; il devrait en avoir le double qu'eux. » Ce qu'il sait aussi, c'est que le peintre Bacciarelli est traité tout différemment, « ce qui est monstrueux », vu la misère du temps ; sa pension a été portée de 1800 à 2000 ducats, « sans qu'il cesse pour cela de me faire concurrence dans la poursuite d'un capital ou de gratifications extraordinaires à tout propos, maladies de sa femme, voyage de sa femme, bois et briques pour bâtir sur un terrain qu'on lui a donné... Enfin, je n'ai pas entendu n'être que le quart d'un artiste ! »

Le 1er janvier 1776, le Roi, qui partait pour la chasse, a exprimé ses vœux à son lecteur en lui souhaitant : *Salus, honor, argentum et bonum appetitum!* et l'autre de murmurer :

En vérité, le Roi ne devait pas se contenter de me souhaiter deux de ces choses qu'il aurait dû me donner il y a longtemps, *honor et argentum*... Je suis jusqu'à ce jour un pauvre diable !

Ne s'est-on pas avisé de lui demander des comptes, après le dévouement dont il a fait preuve, comme si on doutait de sa probité ?

Novembre 1775. — Et la reddition des comptes, quant au fond et à la forme, c'est ça une belle histoire ! A peine relevé d'une maladie, pendant laquelle j'avais été comme de coutume le souffre-douleur, sans compter les angoisses sur mon sort à venir, si on ne s'en relevait pas, au lieu d'une gratification qui aurait été fort à sa place... on me demande, d'un ton défiant et dur, des comptes, que depuis dix ans je rendais chaque mois régulièrement, de la manière qui m'avait été prescrite et dont, par conséquent, on devait être content. On la désapprouve cependant, on m'oblige à revenir en arrière, lorsque j'aurais pu avoir perdu des documents devenus inutiles. Ils se sont trouvés néanmoins, et on sera puni d'avoir fouillé dans cette antiquité en règle.

Les « iniquités » vont augmentant. Sans cesse le Roi plaisante Reverdil sur son mariage, sur sa vie intime, sur ses occupations, sans se douter de la cruauté de ses propos.

17 février 1776. — Sa Majesté me disait encore, ce même après-dîner, que je me roulais sur les épines. Ceci n'est que trop vrai ; mais, si c'est son ouvrage et sa faute, n'en devrai-je pas être d'autant plus pour lui un objet de pitié et de secours, plutôt que de raillerie ?

— Quand on est à la cour, disait le Roi dans une autre occasion, il faut y être arrangé.

Sans doute. Pourquoi donc, en dépit de mes efforts pendant dix ans, n'y suis-je point arrangé encore ? D'autres l'ont été mieux au bout de huit jours, Mosynsky, par exemple.

Tout cela se supporterait encore, si l'on ne prétendait introduire en ce moment à la cour des réformes et des économies.

Mais que penser, si ce qu'on dit est vrai, qu'on a donné 3000 ducats à la Buonafini pour deux nuits ! Je n'en crois rien ; mais on ne peut guère douter de ce qu'assurent les plus modestes et les mieux informés, que cela se réduit à une aigrette du prix de 700 ducats. C'est une cocagne, où les faibles et les discrets n'attrapent rien, et Dieu sait si j'en suis las !

Cependant le Roi a parfois de bons mouvements.

10 avril 1776. — J'avais la fièvre tierce ; sur quoi, je reçus la réponse la plus amicale du monde de Sa Majesté ; mais, si on a quelque amitié pour moi, comment me laisser dans cette cruelle incertitude, exposé à tous les hasards physiques, moraux et politiques ! Comment un peu d'estime se conciliera-t-il avec cette excessive et obstinée médiocrité de ma fortune, nonobstant tant et de si bonnes raisons de l'améliorer ; en effet, en combien peu de temps et quelle fortune n'a pas faite M. Bert avec la maison Mniszech ! Le prince Adam n'a-t-il pas donné 1500 ducats à Mme Wulliamoz? Quel sort n'avait-il pas fait à M. Dupont ? La maison Potocki n'a-t-elle pas fait et assuré de bonne heure une fortune d'environ 6000 ducats à M. Auberjonois et à M. Constançon ? Un autre Potocki n'a-t-il pas donné 2000 ducats à M. Cérenville, pour s'être promené deux ou trois ans seulement avec lui ? Le roi de Danemark n'a-t-il pas payé une somme d'environ 6000 ducats, avec des présents en voitures et boîtes d'or, au moment qu'il rendit la liberté à mon frère ? Que n'a point fait Sa Majesté Elle-même pour M. Tomati, pour M. Bollo, pour M. Barneval, pour M. Patterson, pour M. Ghigiotti, pour M. Bacciarelli, pour Canaletta, Boeckler, pour M. Glayre, sans parler des nationaux ! La liste enfin serait trop longue de ceux de tout état, de tout pays, de tout âge, qui ont été mieux traités et avec infiniment moins de raisons par les particuliers et par les princes que moi, qui n'ai rien, qui ne suis rien et qu'on réduit à dire, comme Fréron : *Et à moi, rien !*

Ainsi raisonne Reverdil ; l'inquiétude maladive de son esprit en vient à déformer l'heureux effet des bonnes dispositions du Roi ; il ne voit autour de lui que coalitions, qu'inimitiés, que trahisons. Sa Majesté lui ayant attribué les revenus d'une

terre en Lithuanie, celle de Iawerow, non seulement notre lecteur ne lui en sait aucun gré, mais il déplore que son compatriote Glayre soit intervenu en sa faveur. Ses protestations dépassent véritablement la mesure.

Ainsi, Sa Majesté ne met aucun prix à mon bonheur, n'y aurait pas songé, si Elle eût dû le faire par Elle-même, n'y contribue qu'en m'accordant ce qu'Elle aurait également accordé au premier qui le lui aurait demandé ; ainsi nulle obligation. Ainsi M. Glayre, à qui je la dois toute, de mon ami qu'il aurait dû être simplement, est devenu mon sauveur, mon patron, mon tout. A ce degré d'avilissement Sa Majesté m'a réduit ! Que j'ai le cœur gros !

Il faut assurément attribuer un peu de cette amertume à la nécessité dans laquelle s'est trouvé Reverdil de vendre son carrosse et ses chevaux, car on ne fournissait plus le fourrage et la dépense était trop lourde.

Sans doute, il avait beau se répéter que le Roi était capricieux, sujet à de brusques voltes-faces, qu'il avait un fonds de grande bonté ; comment concilier tant d'actes si contraires? A l'occasion des fêtes du jour de l'an, en 1777, Reverdil avait été invité à plusieurs reprises à la table du Roi. Le 7 mars, Stanislas, indisposé, dînait dans son cabinet ; il avait ordonné à son lecteur de prendre place en face de lui « comme privatissime ».

— Ce que je vais vous dire ne doit rien vous faire, fit le Roi. Vous savez que je suis content de vous !

Et poursuivant :

— Mais c'est pour être lecteur que vous êtes venu, et vous n'avez ni yeux ni poitrine !

L'autre demeura atterré. *Lecteur sans yeux ni poitrine !* Quelle injure, quelle ingratitude, lui « qui avait toujours rudement lu, qui avait fait les preuves d'excellents yeux et poitrine, pendant huit ans, jusqu'à lire huit heures d'un jour, en deux séances de cinq heures et trois heures ».

Mais ces incidents, plus comiques que sérieux, n'étaient guère faits pour calmer les alarmes du bibliothécaire de Sa Majesté. Le Roi décidément « n'avait plus d'entrailles ».

Le joli mois de mai et juin ! écrivait amèrement Reverdil, en cette même année 1777. Si je n'ai pas appris le polonais, si je ne fais

la cour à personne, si je dors, si je me retire du monde, si je suis buté, si je néglige tout, faut-il s'en étonner? Chaque jour, chaque moment enfante un nouveau déboire. J'ai été jusqu'ici l'homme qui court après la fortune, je serai désormais celui qui l'attend dans son lit.

Du moins, ne lui restait-il pas sa bibliothèque où se réfugier comme dans un sanctuaire, au milieu de ses livres ? Ne trouverait-il pas là l'oubli de ses ennuis ? Eh bien, non. Les collections artistiques du Roi, dont Reverdil avait la garde, étaient encore une source d'infortunes pour notre incompris. Le croira-t-on ? Le bibliothécaire pleurard déplorait que le Roi eût autorisé le prêt de ses livres à quelques favoris. On se permettait de pénétrer dans son domicile, on le dérangeait à chaque instant ; on prétendait exiger de lui la tenue d'un catalogue, « comme s'il n'était pas bien aise qu'il n'y en eût point, qui ne sert qu'à faciliter et multiplier les emprunts qui l'excèdent, et dégarnissent la bibliothèque »! Les insolences se multipliaient. Le maréchal de la cour, Rzewuski, n'avait-il pas eu l'audace d'interpeller Reverdil en plein palais :

— C'est terrible qu'on ne puisse pas avoir un seul livre !

— *Le gueux !* avait répliqué Reverdil. Voilà donc les remerciements qu'il me doit ! Lui qui m'a plus fatigué en deux ans que le Roi en dix, lui à qui j'en ai prêté plusieurs centaines, lui qui en a constamment quelques douzaines chez lui... Et quand il n'y en aurait point pour lui, qu'a-t-il fait pour moi, pour que je me donne cette peine ?

§

L'expérience conjugale qu'avait tentée Marc Reverdil quelques années auparavant, en se soumettant si bénévolement aux caprices de Stanislas, avait eu des suites trop lamentables pour qu'on ne dût pas le croire guéri d'un pareil essai. Que le roi de Pologne, dans son insouciance, se fût peu préoccupé du sort de ses favorites et qu'il se fût lancé, plus fougueux que jamais, dans de nouvelles prouesses amoureuses, qu'il y eût même été encouragé par l'attitude et les « services » étranges de son lecteur, le fait n'était pas pour surprendre. Mais que Reverdil acceptât une seconde fois d'être à ce point le servile exécuteur des désirs de son maître, c'était, pour le coup, manifester une si complète absence de dignité et de principes

que le personnage perdait par là même tout droit à la commisération ou à la pitié.

C'est pourtant ce qui arriva. Profitant d'un séjour à la campagne, dans son château de Lazienky, le Roi avait publiquement affiché sa liaison avec la femme d'un colonel de son armée, Mme Dahlko. Reverdil, qui l'avait suivi dans cette villégiature, était au courant de l'intrigue. Est-ce lui qui, voyant le Roi lassé, à son retour à Varsovie, lui proposa de renouveler leur premier « arrangement », est-ce Stanislas qui en prit l'initiative? Peu importe. Le fait est qu'au cours de l'année 1778 Reverdil se maria pour la seconde fois, et épousa la colonelle Dahlko. Cette union, comme la précédente, ne se fit que moyennant un pacte dûment discuté et accepté par les deux parties. Et sait-on les raisons qui engagèrent notre lecteur à aliéner sa liberté? Des raisons de confort et d'intérêt uniquement. Oui, quelque incroyable que cela paraisse, en consentant à se remarier, Reverdil ne songea « qu'à améliorer sa table et à la rendre ce qu'elle aurait toujours dû être ». On promit de lui « doubler ses bougies, pour qu'il en eût ce qu'à l'instar des autres il aurait dû toujours en avoir, c'est-à-dire trente bougies d'augmentation par mois ». On s'engagea aussi à lui fournir un carrosse et un cheval des écuries royales, sans préjudice bien entendu d'une augmentation de traitement. Et comme le Roi, voyant son favori s'emparer de ces prérogatives, demandait, impatienté, que le mariage se conclût sans retard, Reverdil dut bien s'exécuter. Oh! son excuse n'était guère élevée.

Je le fis... tant parce que je n'avais pas le courage de renoncer à ce que j'avais déjà reçu à ce titre, qu'outré de passer pour n'avoir usé de cette supercherie que pour obtenir ces avantages, quoiqu'en cela même j'aurais été fort excusable, puisque j'y avais incontestablement plus de droits que ceux qui en jouissaient déjà, sans être obligé de les acheter une seconde fois à si haut prix. Enfin, il était écrit que je me perdrais, car, le mariage à peine fait, je me suis trouvé inondé de tous les maux que j'en avais prévu.

C'était son traitement qu'on refusait de lui acquitter suivant les conventions; c'était l'écuyer Döbel, « auquel il n'avait jamais rien fait », qui, par une malice détestable, lui assignait un si mauvais cheval « qu'il aurait bientôt été poitrinaire », s'il s'en fût servi, « ce qui le réduisit à se choisir lui-même le

premier cheval de palefrenier qui lui plut ». C'était encore ce même écuyer, qui défendait aux palefreniers de mettre leur livrée, lorsqu'ils accompagnaient « le lecteur de Sa Majesté ».

De là, pour Reverdil, la nécessité de reprendre ces « notes chagrinantes », et d'exhaler ses souffrances. Car, son union récente n'avait pas tardé à lui causer de nouveaux tracas, et le vindicatif bonhomme chargeait derechef sa femme de tous les péchés dont il s'estimait lui-même si libéré.

La décadence des affaires publiques, l'appauvrissement général, la profusion du Roi, son insouciance sur mon sort à venir, la suspension des paiements courants de la caisse, l'envie des courtisans qui harasse et empoisonne les moindres jouissances, la jalousie des nationaux, l'injuste malveillance et les tracasseries de mes voisins, la paresse de Correvon, l'abandon universel et mille autres maux m'ont fait broyer beaucoup de noir, vieillir dans la peine et exercer ma patience; surtout cette impossibilité de faire un pas en quinze ans de travaux ni vers les honneurs ni vers la fortune et le sentiment de cet esclavage, qui m'oblige à rester dans une place si malheureuse, sous peine d'être plus pauvre et par conséquent plus malheureux encore si je songeais à la quitter.

C'est un des griefs renaissants de Reverdil que cette insuffisance de sa pension, qui, à l'en croire, le priverait du strict nécessaire et le maintiendrait dans la pauvreté. Or, si l'on consulte les comptes de la maison du Roi de Pologne, pour cette époque, on constate que le service de la bibliothèque entraînait des dépenses élevées, un budget formidable. Reverdil, à lui seul, touchait 14.400 florins (1), tandis que ses deux aides en recevaient 3.000. Deux employés étaient chargés de la conservation des estampes avec un traitement de 4.500 et 2.400 florins. L'abbé Albertrandy gérait le cabinet des médailles, dont la dépense montait à 4.860 florins; il y avait des copistes, des lecteurs, des cartographes, tous largement rémunérés. Bref, l'entretien de la bibliothèque royale coûtait chaque année la respectable somme de 52.480 florins. Et de ce budget, le bibliothécaire ne consacrait certes pas à l'achat des livres les sommes sur lesquelles comptait le Roi. Se serait-il oublié à ce point? Ses « chagrins rongeants » n'exigeaient-ils pas qu'il songeât d'abord à ses propres affaires?

(1) Le florin de Pologne valait quatre fois moins que le florin d'empire, soit environ 50 centimes.

J'achetais donc fort peu, avoue Reverdil, et en effet le moins possible, ce que Sa Majesté commença, vers la fin de 1779, à remarquer et ce dont Elle s'inquiéta, comme Elle me le donna souvent à connaître.

Le Roi réclamait un catalogue, prenait note, au cours de ses lectures, des ouvrages qui l'intéressaient, enjoignait à Reverdil de lui présenter les livres nouvellement acquis, ou encore, ce qui mettait ce dernier « dans un état violent », il prescrivait d'acheter des classiques pour les placer dans d'hypothétiques maisons de plaisance, « dont les plans mêmes n'existaient pas encore ». Et notre homme, pris entre deux alternatives, celle d'obéir, mais en ne payant pas, car l'argent manquait, ou d'avouer franchement l'insuffisance des fonds, reculait la solution, tant l'obligation de présenter des comptes au Roi l'épouvantait, « à cause des discussions désagréables auxquelles il craignait qu'elle ne donnât lieu ».

Pourtant, il fallut bien s'exécuter, et, dans les premiers jours de l'année 1780, Reverdil remit en tremblant au Roi le compte « bien en ordre » des trois dernières années. Ce compte fut approuvé sans difficulté, mais quand Stanislas, que ses prodigalités n'empêchaient pas de calculer, eut rapidement parcouru le détail du traitement alloué à son lecteur, il poussa un « Ouf ! » de surprise.

— Monsieur Ogrodzky n'en a pas davantage, s'exclama-t-il. Et cependant, quelle différence de rang, d'âge, etc. !

Alors Reverdil, se sentit directement visé. Comment pouvait-on le comparer au staroste Ogrodzky, riche et fortuné, lui que la pauvreté accablait ?

J'ajoutai que je n'avais eu ni starosties ni biens royaux ni caduques, ni bénéfices, ni place au conseil permanent, ni ouvrages payés, etc., et que, néanmoins, s'il plaisait à Sa Majesté de donner seulement du pain et de l'eau *à ces deux dames dont j'étais chargé*, je serais très content de tel sort pour ma personne qui lui plairait de me faire. Jamais comparaison ne fut moins juste !

La conclusion de tout cela, c'est que, loin de songer à affermir ma fortune, on me pleure l'aisance journalière et précaire, qu'il ne me reste pas même l'espérance que j'avais conservée jusqu'ici, et qu'on m'a horriblement trompé de ne pas s'ouvrir de cette façon de penser avant mon double mariage, que dis-je, en me faisant des promesses absolument contraires.

Et prenant à son compte le texte biblique, qu'en fidèle sujet de Leurs Excellences de Berne il n'avait point oublié, tandis que des préceptes évangéliques sa conduite semblait fort peu s'inspirer, Reverdil ajoutait :

Si je dois passer ma vie à subvenir à des besoins durables et inévitables, avec des moyens qui peuvent me manquer de mille manières et qui me coûtent en attendant ma liberté et mon indépendance, il aurait mieux valu pour moi m'attacher au col une meule de moulin et me jeter dans la mer que de venir en Pologne.

Assailli dans l'intérieur de son palais par les lamentations de son familier, comme il l'était au dehors par ses sujets en révolte, le roi de Pologne s'efforçait de persister dans ses principes de temporisation, tout en cédant par étapes aux sollicitations répétées dont il était l'objet, et la date du 1er avril 1780 marque dans ce débat tragi-comique entre le Roi et son lecteur comme une trêve bienfaisante. Ce jour-là, « une grande et mémorable transaction » — c'est l'expression de Reverdil — porta le traitement du bibliothécaire à la somme de 1675 florins par mois. C'était, à n'en pas douter, l'acquiescement complet à ses vues, puisqu'en notant cet événement Reverdil poussait un soupir de soulagement et un cri de triomphe. Soupir, hélas ! bien vite refoulé ! A peine son visage s'était-il épanoui, en apprenant l'heureuse nouvelle, que ses réflexions amères reprenaient le dessus.

Quant à ce que j'ai déclaré être parfaitement content, il est clair que cela ne peut s'entendre que du moment, du présent, des objets sur lesquels porte cet arrangement, sans préjudice d'autres désirs raisonnables, qui n'auraient rien de commun avec ce règlement de finance journalière, par exemple d'une remise, si l'on achète la maison où j'ai la mienne, ou qu'on me donne un logement, qui en comporte une, sans déroger entre autres à mon ultimatum, qui est mon Bill des droits, ma *magna charta*. Tant qu'on ne me procurera pas un divorce, en faisant un établissement à mes femmes au moins, ou à moi pour elles, je ne l'espère pas. Au pis aller, je n'aurai qu'à m'écrier avec Ninon : Ah ! le bon billet qu'a la Châtre !

§

Comme on pouvait s'y attendre, la « grande et mémorable transaction » fut loin d'apaiser l'appétit féroce avec lequel Marc Reverdil briguait de plus lucratifs honneurs. Six mois ne s'é-

taient pas écoulés, que le lecteur hargneux exhalait à nouveau sa bile.

1er janvier 1781.— La cour continue à être injuste, M. Correvon paresseux, ma femme ingrate et moi inquiet !

Tristes débuts d'année nouvelle ! Aussi bien, ces contestations moroses ne présageaient-elles guère une amélioration soit dans les dispositions de Marc Reverdil, soit dans ses rapports avec le personnel de la cour. Il consentait bien à reconnaître qu'à son égard le Roi manifestait une certaine bienveillance, mais il affirmait « que, toutes les fois qu'il n'était pas sous la main immédiate de Sa Majesté, il était toujours dans la classe des maltraités ». Et puis, Stanislas lui-même se laissait parfois aller à d'injustes reproches envers son lecteur persécuté.

Février 1781.— Ce même jour, après le dîner, Sa Majesté me tira à l'écart pour me dire :

— Vous ne devez pas mettre la main sur les vingt ducats destinés aux livres... Vous avez assez pour vivre des 40 ducats que vous recevez régulièrement !

Pour avoir trop de choses à répondre, je ne répondis qu'en hochant la tête négativement, et en effet, le reste de ce livre contiendrait à peine les réflexions que j'aurais à faire sur cette manière de voir égoïste, injuste et dure...Car, enfin, c'est une justice ruineuse et inquiétante en elle-même, criante et dépitante dans ces circonstances, qui m'attire ensuite de la part de ceux qui me la font et qui devraient la réparer, le chagrin et l'angoisse de me voir passer pour bien avide, bien habile, infidèle même et disgracier en conséquence... Il est donc dit que je ne serai jamais ni compris ni connu.

Aberration plus inconcevable encore ! Notre homme, qui n'avait pas assez de souffle pour crier misère, dont chaque réflexion aboutissait à une question d'argent, allait jusqu'à soutenir que ces discussions d'intérêt lui étaient insupportables :

Je dois ajouter qu'elles ont je ne sais quoi d'humiliant qui me répugne... que, loin d'être infidèle, je ne suis ni avide — après des preuves telles de désintéressement, en me chargeant de deux femmes et de deux enfants, qu'il ne m'est pas plus permis que possible d'être désintéressé à l'avenir — ni même habile, puisque, à l'exemple de bien d'autres, je n'ai point fait de fortune et n'ai presque pas de propriété ; que c'est ce qui reste à réparer à Sa Majesté, au lieu d'ajouter à l'inquiétude, à l'humeur et à l'ennui en diminuant le présent courant.

Sous l'empire de telles rancunes, les meilleurs procédés du roi de Pologne envers son farouche lecteur étaient déformés, devenaient nouveaux prétextes à déblatérer. Un jour, en se rendant à Kosziki, auprès de son compatriote Glayre, pour « lui parler de sa situation effrayante », Reverdil perdit en route sa montre d'or « avec la chaîne, clefs, cachets, etc. ». Informé de cette mésaventure, le Roi lui demanda si cette montre était à répétition, et avec la bonne grâce la plus charmante, il annonça galamment à son lecteur qu'il l'avait retrouvée. Quels furent les remerciements de celui-ci ?

Sur ma réponse maladroite qu'elle n'était pas à répétition, je crus que Sa Majesté se faisait fête de me donner mieux que je n'avais perdu. Mais je me trompai ; on me donna une jolie montre sans répétition, qui ne valait pas à beaucoup près la mienne !

Sur ces entrefaites, pour mettre un frein aux dépenses formidables de la Cour et rétablir l'équilibre dans un budget qui ruinait le royaume, une commission dite *Commission économique* fut établie à Varsovie. Les six membres qui la composaient avaient pour tâche de surveiller l'administration des domaines de Stanislas, de s'occuper des fermages, de juger les plaintes contre les fermiers, de vérifier la comptabilité. Les commissaires reçurent aussi pleins pouvoirs pour supprimer toutes les pensions payées jusque-là et pour limiter les dépenses du Roi aux seuls chapitres votés par le budget ; enfin, ils eurent à signifier que désormais les souverains ne signeraient plus aucun engagement d'argent, mesure jugée indispensable, depuis que Stanislas, entraîné dans de folles entreprises et cerné par ses créanciers, avait dissipé tous ses revenus et compromis sa dignité.

La bibliothèque du Roi, on l'a vu, tenait une place respectable dans le budget de l'Etat. Aussi, la commission s'empressa-t-elle de reviser son administration et d'y pratiquer de salutaires réformes. Le traitement du bibliothécaire fut diminué d'une centaine de florins par mois !

En apprenant cette nouvelle, Reverdil sursauta. Les déceptions passées n'étaient rien en comparaison de cette outrageante et inique mesure. Il courut chez ses protecteurs, chez Glayre en particulier, bouillant de l'indignation qui lui serrait la gorge. Tout fut inutile. La réforme inévitable était chose

accomplie. Le Roi prodiguait à son lecteur de bonnes paroles, « de l'eau bénite de cour », disait celui-ci, l'assurant « qu'il l'aimait, qu'il sentait sa peine, que sa demande était juste, qu'il était content de ses services, qu'il en souhaitait la continuation », mais l'autre ne voulait rien entendre, ne parvenait pas à digérer l'avanie.

Tout cela signifie, écrivait-il, que Sa Majeté, sans autre forme de procès et uniquement parce que cela lui convient, pour réparer des profusions qui n'ont point rejailli sur moi, abuse de sa force pour me faire la plus criante des injustices qui se soit jamais commise à la Cour d'un bon roi, et m'ôter 475 (!) florins par mois, et cela au moment qu'Elle me doit 520 ducats d'arrérages, que je viens de Lui témoigner les plus vives inquiétudes sur mon sort, qu'Elle feint d'en paraître touchée ; et c'est à l'âge de près de cinquante ans, après dix-sept ans de services pénibles, au mépris de ses promesses réitérées verbales et par écrit et des plus terribles conditions remplies de ma part, savoir l'entretien de deux femmes et de deux enfants, dont je n'ai entendu me charger et auxquels je ne me suis sacrifié qu'autant que ma fortune irait en augmentant, c'est alors, dis-je, que Sa Majesté me fait faire ce terrible pas rétrograde.

On m'a plus maltraité que Glayre, qui a sa fortune faite, que Barneval, qui a une place au Conseil permanent, tous deux garçons, que Ghiggiotti, qui a des bénéfices, plus mal que Boscamp, qui est très riche, plus mal que tout le monde, surtout que Bacciarelli et les femmes, cause de tout le mal, auxquelles on n'a que peu ou point touché.

Est-il séant à un Roi, au lieu d'un heureux, de faire un martyr, une victime, une dupe ?

Ni son second mariage, ni les occupations de sa bibliothèque, où il s'absorbait de plus en plus, ne procuraient, on le voit, à Reverdil les jouissances qu'il en avait attendues. Sa femme, qui était plaisante et jolie, « lui portait malheur », et quand il s'était avisé de vouloir placer l'enfant dans le corps des cadets du Roi, il avait essuyé un refus, « quoique une des clauses de mon ultimatum fût d'être déchargé de cet enfant ». Quant à la bibliothèque, les tracas continuaient à l'assaillir. Son compatriote Correvon se montrait paresseux. Dix fois, Reverdil avait été sur le point de demander son éloignement ; la crainte l'en avait retenu. Mais, au mois de septembre de cette année 1781, le Roi se chargea lui-même de ce renvoi.

Enfin, M. Correvon fut congédié ; ce fut une délivrance involontaire, mais rien moins que pure. Cette opération ne se fit pas pour l'amour de moi. Il avait déplu à Sa Majesté, et comme lecteur et comme sous-bibliothécaire. Qu'aurait-ce été si je m'étais plaint, si j'avais dit qu'il travaillait infiniment peu et infiniment mal ! Il n'eût pas été six mois en place. J'ai souffert les pierres pour la lui conserver, pendant tant d'années qu'il me laissait presque toujours seul. Enfin, il a parlé d'un héritage et de s'en aller, sur quoi, on lui a nommé un successeur. L'héritage n'est pas venu, on a cependant gardé le successeur. Chargé plusieurs fois de le signifier à M. Correvon, je m'en suis défendu et je l'ai défendu, quoique ce fût perpétuer mon tourment. Il a reconnu, dit-on, ce service, en m'inculpant d'être cause de son expulsion ou de ne l'avoir pas empêchée. Ce serait un aimable garçon, s'il n'était pas si caustique et s'il eût travaillé comme son devoir, ses promesses, son intérêt et son indulgence l'y obligeaient.

Chaque vendredi, Marc Reverdil ouvrait son salon à quelques familiers de la Cour, qui y venaient entendre de la musique. Le malheur voulut qu'un certain prince Martin Lubomirsky, mal vu au château royal, assistât à ces réunions, ce que Reverdil « n'avait pas souhaité ». Il fut obligé de supprimer ses concerts. Un grief de plus ajouté à tant d'autres ! Aussi l'année 1782 débute-t-elle par les mêmes refrains :

1er janvier 1782. — N'est-ce pas un guignon décidé que je ne puisse obtenir, à tant de titres, la plus chétive fortune du Roi, qui devrait le mieux connaître le plaisir de faire fortune ?

Malgré tout, Reverdil devait bien reconnaître qu'il jouissait encore singulièrement de la confiance de son maître. Ce n'était un secret pour personne au palais que le Roi rédigeait des souvenirs personnels. Chaque matin, après avoir pris son déjeuner et lu ses journaux, il se mettait à son bureau et y écrivait ses mémoires (1). C'était une habitude qu'il avait prise dès sa jeunesse, au moment de ses premiers voyages d'instruction en France et en Angleterre. Sa besogne terminée, il fermait soigneusement son secrétaire et mettait la clef dans la poche de son gilet. Or, c'est à Reverdil que Stanislas confiait le soin de recopier cette confession intime, prouvant ainsi qu'il « n'appréhendait ni indiscrétion ni déloyauté ».

(1) Ces *Mémoires*, dont des extraits ont été publiés par la *Revue hebdomadaire*, 11, 18 et 25 juillet, 1er août 1908, vont paraître prochainement à Saint-Pétersbourg, sous la direction de M. Serge Goriaïnow.

En outre, contrairement aux dénégations de son lecteur, Sa Majesté redoublait d'attentions à son égard. Un soir, après dîner, — c'était le 17 avril 1782 — Elle lui fit présent de la collection de toutes les médailles frappées sous son règne, renfermée dans un étui de maroquin rouge.

Joli présent... mon Dieu ! avait songé l'incorrigible grondeur. Que je serais touché des petites choses, si Elle m'avait donné de quoi vivre !

C'est qu'en dépit de ces petites satisfactions Reverdil n'en continuait pas moins à incriminer la Providence. Toute décision prise à son sujet lui arrachait des cris de désespoir. On le vit bien, dans ce même été de 1782, où le grand-duc Paul de Russie annonça son arrivée à Varsovie. Pour le recevoir convenablement au palais, on résolut de procéder à un nouveau transfert de la Bibliothèque et de l'installer dans un bâtiment récent. Cette fois, si les allégations du bibliothécaire étaient exactes, il fallait en effet plaindre le malheureux de ce déménagement.

Ainsi, pendant tant d'années, où seul, chargé de mille autres ouvrages, avec de mauvais sujets comme MM. Correvon et Weber, je n'avais pu ranger les livres exactement, ne les trouvant que par ma mémoire locale, je vivais dans la crainte de ne pas les trouver quand on les demanderait. Mais, depuis une couple de mois que j'avais la liberté de prendre des aides à mon choix, j'avais fortement travaillé à me délivrer de cette angoisse et je venais enfin d'achever l'arrangement de la Bibliothèque, lorsque je reçois l'ordre de la transporter dans un nouveau vase, en toute hâte, et par conséquent de tout bouleverser; premier mal.

Second mal : le vase si magnifique, si vaste, si coûteux est souverainement incommode, la plupart des armoires trop peu profondes pour recevoir les in-folios et même les in-quartos. Il faut plusieurs clefs pour les différentes parties. Il en faut deux pour chaque armoire. La serrure supérieure est hors de portée; les portes de communication à mon logement mal construites, sans ce que l'usage fera découvrir d'autres défauts; celui de chambres attenantes, par exemple. En attendant, rien n'étant achevé, les livres gênent les ouvriers et ceux-ci gênent le travail des livres, qui sont tellement pressés, dispersés et en désordre qu'on n'en peut trouver aucun, que toute opération est suspendue et qu'il n'est pas possible surtout de songer aux catalogues que demandait la commission du trésor........

C'est encore pis avec mon logement nouveau. Lorsqu'il en fut ques-

tion, il y a environ un an, j'esquivai en restant où j'étais, mais à présent qu'il faut faire place au grand-duc, il n'y a pas moyen... Il faut livrer des combats pour chaque trou, faire de grandes et répétées cessions pour recouvrer ce qu'on m'a ôté, n'avoir ni garde-robe ni garde-meubles, ni logement d'aides, ni cuisine et dépense à portée. On a placé dans ce bâtiment tout le monde, excepté ceux pour qui il avait été fait. Pour l'amour d'une seule classe démembrée de la Bibliothèque mal à propos — les estampes — on y loge trois personnes, et aucune pour le service de la Bibliothèque même, quoique à toute heure on demande des livres sur-le-champ. Dans les premières années, on a prétendu que mon logement fût la bibliothèque, on veut aujourd'hui qu'il en soit le débarras !

Quand je me plains, on me juge inquiet, avide, indiscret et déraisonnable, sans examen ; et après force injustices, force déboires, on me dit que j'aille voir dans d'autres cours, on me répond tare pour barre, on m'assure que je dois être fort content, réponse avec laquelle je revins, l'autre soir, le cœur navré, de Lazienky, où j'étais allé faire ma cour et au lieu du concert que je devais y trouver.

Tout ce que j'avais si bien arrangé et qui m'avait été si solennellement accordé a été pillé, distribué sans réflexion, même les chambres. *Sic vos non vobis*. On en agit avec moi comme la Sibylle avec Tarquin.... Surtout, je serai toujours inconsolable de la perte des logements de mes aides, perte sensible pour eux et malheur extrême pour moi de ne les avoir pas à ma portée.

Je suis toujours moins compris, moins connu, moins arrangé, moins écouté. Je ne fais que des pas rétrogrades à tous égards, mon mécontentement, mon abattement est à son comble, et il est décidé que j'emporterai au tombeau le regret que le cœur ne m'a pas ri au service du plus aimable des Rois.

Ces aides, dont Reverdil déplorait l'éloignement, il allait, quelques semaines plus tard, maudire le principal d'entre eux, un certain abbé Lubansky, qui avait remplacé le sieur Correvon congédié. Déjà, son arrivée au château, le 31 octobre 1782, avait coïncidé avec de nouvelles « persécutions » pour le lecteur du Roi ; on avait diminué le nombre des bougies, retranché l'encre et les médicaments, supprimé les gazettes françaises, etc. « On m'aurait privé, si on l'avait pu, de l'air que je respirais. » Mais qu'était-ce en comparaison de l'infâme trahison que complotait dans l'ombre ce nouveau collaborateur ! L'abbé Lubansky, en véritable fripon, n'avait-il pas réussi à desservir son chef dans l'esprit du Roi, à prétendre que Reverdil négligeait son travail, qu'il ne venait plus à la bibliothèque,

qu'il avait engagé de sa propre autorité un drôle, le sieur Rozynsky? Et le 19 décembre, Stanislas était venu en personne signifier à son lecteur qu'il fallait congédier Rozynsky, et il lui avait reproché ses absences trop fréquentes. On devine à quel diapason monta la colère de Reverdil en entendant ces propos.

19 décembre 1782. — La plus affreuse de toutes mes journées ! Que n'ai-je point souffert ? Dans quel état n'ai-je point été ?... Si c'est une mortification qu'on est venu me donner, je ne dois pas la souffrir, et s'il y a du Lubansky là-dessous, je lui ai fait bien inutilement les sermons qu'il aurait dû me faire, lui, sur la charité chrétienne.... Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots ? L'iniquité de ces reproches saute aux yeux et la noirceur en est révoltante ! Comment a-t-on pu l'écouter et le répéter ? Toute ma vie en est la réfutation, et toute cette vexation est d'une impudence sans égale. Par quelle fatalité faut-il que je sois foulé, faute d'aides, ou tourmenté par la paresse ou la maladie ou la méchanceté de ceux qu'on ne donne pour m'aider ?

Désormais, Reverdil se rendra de moins en moins dans sa bibliothèque, où il est exposé à rencontrer ce « Judas ». Qu'irait-il y faire, d'ailleurs, puisque là-bas, « il n'y a pas d'ouvrage pour lui, le sien étant de diriger, d'inspecter et perfectionner » ? Et puis, il ne veut plus « voir cet homme odieux ». Il dédaigne maintenant d'avoir l'air de craindre le contrôle de son délateur, comme un écolier qui n'a pas fait sa tâche, la férule.

Le drôle qui ose m'attaquer paraît compter pour rien mes services passés et voudrait m'en faire perdre le fruit...

Ce qu'il y avait d'inexplicable, c'est que, malgré ces incidents orageux, le Roi continuait à faire bonne figure à son bibliothécaire. Cette fois encore, au premier de l'an — on était en 1783 — Reverdil fut invité à dîner à la table royale : cet honneur renouvelé la semaine suivante le décontenançait.

C'est plaisant, note-t-il, incroyable ! Invité à dîner comme si de rien n'était.

Or depuis plusieurs semaines, son compatriote Glayre s'était chargé de présenter au Roi des observations très vives en faveur du lecteur suisse, pour améliorer sa situation et le débarrasser de son fâcheux collaborateur. Comment Stanislas ne laissait-il échapper aucun de ses sentiments?

Mais le 29 janvier, la patience du roi sembla arrivée à son terme. Reverdil, après le repas, s'approcha de Sa Majesté et commença à plaider sa cause, assurant qu'il ne demandait que de la confiance, qu'on oubliait ses services et leur longueur, répétant que ses prétentions n'étaient « nullement exorbitantes », mais qu'elles étaient fondées uniquement sur ses deux mariages, dont *on* ne voulait tenir nul compte, puis, rendu audacieux par le silence de son maître, Reverdil enfla la voix, parla de la pauvreté à laquelle il était réduit et finit par lancer cette bravade « qu'il ne se soumettrait jamais à la réforme de la commission économique, qu'on pourrait faire de lui ce qu'on voudrait ».

Le bonhomme devenait insolent. Stanislas l'interrompit :

— Je me fâcherai, dit-il... Je ne vous ai jamais parlé sur ce ton.

Il n'en fallut pas davantage pour couper court à la tirade irrespectueuse du courtisan et le plonger « dans de mortelles agonies ».

Et rentré chez lui, Reverdil y trouva sa femme alitée, en proie « à d'horribles vomissements spasmodiques ». En outre, des créanciers de son premier mari l'attaquaient, et le lecteur du Roi, obligé de prendre en mains ses intérêts, se sentait accablé, « tant étaient amers les fruits prévus de ce mariage ». Le rouge lui montait au front en songeant à la seule réplique qu'il s'était attirée pour avoir tenté de fléchir le Roi sur le chapitre de son mariage :

— N'en parlez pas, lui avait répondu Stanislas. On se moquerait de vous !

Et il avait ajouté :

— Qu'est-ce que cela me fait ?

§

Comme s'il se sentait poursuivi par un sort diabolique, Marc Reverdil se remémorait douloureusement ces paroles qui l'avaient accueilli jadis : « *Enfin, je vous tiens.* » N'annonçaient-elles pas, n'expliquaient-elles pas l'affreux traitement qu'on lui avait réservé ? Et plus s'écoulaient les semaines, plus l'exaspérait le sentiment d'être sacrifié à d'autres favoris. Tant de duretés s'aggravaient encore du fait que le Roi « faisait alors ses dévotions de Pâques », qu'il savait la femme de son lecteur

enceinte et qu'il s'occupait dans ce même temps « à faire une dot à Mlle Bacciarelli, c'est-à-dire à donner une grosse somme à un homme qui a une pension énorme, un sort assuré et ses fils élevés et placés... ».

Ainsi, toujours aux autres, et à moi, rien ! Que veut dire cela? Sinon que j'ai affaire au monstre sans entrailles qui *n'a point fait de sort à celle dont il a eu deux enfants, avant et après son exaltation*, et que si je murmure des torts horribles qu'on me fait, on m'en punira par le dernier et le plus grand de tous, on m'ôtera tout, pour que je sois non seulement malheureux, mais l'instrument du malheur des autres, ce qui m'a été d'ailleurs confirmé par les bruits de ville qui me reviennent de temps en temps et les propos qui se tiennent dans les maisons que je n'ai pas cultivées, par malignité, et dans celles qui savent de quoi on est capable.

20 septembre 1783, entre 5 et 6. — Ce fut au fort des angoisses et de la fièvre que tout cela me donnait que naquit ainsi, sous les plus malheureux auspices, ma petite fille... Dans d'autres temps, j'aurais prié Sa Majesté de la tenir sur les fonts, mais, 1° cet honneur est trop banal; 2° c'est une manière de demander, dont ma franchise et ma piété ne s'accommodent pas et dont je pourrais me passer, si on me faisait seulement justice; 3° je voudrais bien qu'on s'aperçût que je n'ai plus la même confiance.

Cependant, comme je suis parfaitement isolé, je ne sais à qui m'adresser, et c'est une autre raison qui fait dire à ma femme que cette petite est bien malheureuse. Elle a longtemps à attendre avant que d'être baptisée.

§

Dix années passèrent encore, entremêlées des mêmes récriminations, jalonnées des mêmes scènes de désespoir et de demi-réconciliations, dix ans durant lesquels le Roi de Pologne se laissa arracher, lambeau par lambeau, ses provinces et son autorité. Les diètes se succédaient de plus en plus révolutionnaires, Stanislas abandonnait la partie, renonçait aux réformes de ses enthousiastes débuts. Il était maintenant le jouet désemparé des coalitions adverses. L'heure allait sonner, qui devait marquer la consommation de sa déchéance.

Après avoir consenti à un second traité de partage en 1793, il abdiqua deux ans plus tard et vint se réfugier en Russie, où il mourut dans l'enfance, à peine conscient de son infortune et de ses responsabilités.

On ne sait si Marc Reverdil fut le témoin de la catastrophe finale. Sa confession, interrompue au mois d'avril 1787 et d'ailleurs muette comme toujours sur les grands événements du règne, s'achève sur le même ton piteux. Son nom figure bien en 1793 sur la liste des créanciers de la Cour, mais, à coup sûr, il n'occupait plus alors l'emploi de bibliothécaire ; l'abbé Albertrandy l'avait remplacé (1). S'il faut en croire une tradition de famille, il accepta les propositions d'un riche Américain, de passage à Varsovie, et partit pour le Nouveau-Monde, à la recherche de la fortune, recherche qui avait fait le tourment de sa vie. La Suisse ne le revit plus.

A l'inverse de beaucoup d'étrangers, qui jouirent des bienfaits du prodigue Stanislas et qui l'abandonnèrent ensuite, sans oser avouer les faveurs dont ils furent comblés, le témoignage inédit de Marc Reverdil aura eu du moins ce mérite — au milieu de tant de confessions navrantes — de nous faire connaître un souverain curieux de science, épris de sensations artistiques, avide d'instruction. L'incroyable frivolité politique du monarque, qui prétendait se tirer de toutes les situations épineuses « en plâtrant », l'entraîna dans la plus tragique aventure. Il n'était pas réservé à son farouche lecteur de l'en préserver par de sages et désintéressés conseils. Où les eût-il lui-même puisés ?

FRÉDÉRIC BARBEY.

(1) Alexandre Kraushar, *Marc Reverdil.*

MADAME DE SAUGE

DEUXIÈME PARTIE

On est jeune beaucoup plus longtemps que ceux qui sont jeunes ne se l'imaginent.
COMTESSE DIANE.

I

Mon excellent ami Robert de Sauge, avocat à la Cour d'appel, m'annonça joyeusement un jour qu'il attendait sa mère à Paris. L'événement était d'importance, car, depuis près de huit ans qu'il sollicitait sa visite, il l'obtenait pour la première fois.

Ainsi, j'allais revoir Odile...

Je n'étais plus le jeune enthousiaste dont la passion l'avait mise en fuite. Je m'étais résigné à subsister, médiocre et nostalgique, sans garder l'espérance d'atteindre les rêves démesurés que ma folie avait conçus. J'avais mûri ; j'avais exploré l'un après l'autre, au hasard de l'existence, maints côtés nouveaux pour moi de l'âme humaine. J'avais traversé l'inoubliable crise que fut ma liaison avec Jeanne Auclair, et la vie, qui ne m'avait point épargné les cicatrices, avait laborieusement amassé l'expérience là où avait été la foi.

Tout avait changé, jusqu'à la direction de mon travail. Mon insatiable appétit de vérité exagérait son ancienne intransigeance ; il ne se pliait plus du tout aux conventions dont vivent les arts. Tout d'abord, il m'avait détourné de la peinture, notation trop arbitraire d'apparences illusoires, pour m'inciter à chercher dans l'imitation tangible des formes le moyen de fixer plus de vraie nature. Mais la sculpture elle-même commençait à me peser.

Plus j'en pénétrais les secrets, mieux je comprenais la nécessité d'interpréter, de falsifier, de truquer : truquer pour obtenir les valeurs et l'effet ; truquer pour faire jaillir de la matière opaque, lourdement immobile, l'impression de la

ature transparente et animée ; truquer sous peine de remplacer la vie par une sorte de schéma rigide...

De jour en jour, la science m'attirait davantage ; la science pleine d'illusions, elle aussi, mais qui du moins s'acharne à les détruire. Je m'enfonçais dans les livres. J'avais toujours mon petit atelier ; je peignais, je modelais encore ; mais mon ancienne ferveur était morte. Le seul art dont je n'avais pas perdu le goût était une espèce de jeu, plus illusoire que tous les autres : l'eau-forte.

Non, je n'étais plus du tout le jouvenceau timide qui jadis attendait Mme de Sauge au coin des rues ; et pourtant l'idée de la revoir me jetait dans un trouble extrême.

Le grand courant niveleur qui passe sans trêve, détruisant tout, n'avait-il pas, depuis longtemps, éteint l'ancienne flamme et emporté les cendres là-bas où tout s'en va ? Etait-il possible de retrouver vivante, dans mon cœur vieilli, la passion qui l'avait pétri et modelé ? Pouvais-je redevenir, devant cette femme, l'amoureux tremblant que déchirait un regard sévère, qu'un serrement de main rendait heureux ?

L'absurdité de ces pensées m'apparut aussitôt. Interrompu dans son cours par un arrachement brutal, mon sentiment avait cessé d'évoluer. Il s'était immobilisé, figé dans ma mémoire ; il avait gardé en s'éloignant toute sa jeunesse, tandis qu'Odile et moi nous vieillissions. Bien qu'elle n'eût pas encore perdu son charme, Mme de Sauge avait sensiblement dépassé la quarantaine lorsqu'elle avait quitté Paris ; elle devait donc avoir maintenant tout près de cinquante ans, et une femme de cet âge n'est plus de celles que l'on aime ainsi.

A la réflexion, l'émoi que m'avait tout d'abord causé le rappel de mon ancien amour cédait la place à la crainte de le voir meurtri par le contact d'une réalité nouvelle, par une image sénile et peut-être caricaturale qui déformerait la beauté passée et mêlerait à mon rêve le plus cher l'amertume de sa dérision.

N'importe ! Je n'avais pas aimé que la forme extérieure de mon amie, et mon cœur était encore pour elle, comme autrefois, tout débordant de pieuse tendresse. Si elle n'était plus qu'une ruine, j'adorerais cette pauvre ruine, qui serait tout ce qui me restait d'elle. Je ne pourrais pas ne pas l'aimer.

J'attendais impatiemment son arrivée.

★

J'allai à sa rencontre avec Robert.

A la portière d'un wagon, elle apparut vêtue d'une toilette noire dont la simplicité évoquait l'idée d'un deuil ; mais à part cette parure de veuve, Mme de Sauge me sembla telle que je l'avais connue.

Elle vint à nous, souriante, ouvrant les bras, et nous embrassa l'un et l'autre sur les deux joues, comme font les mères ; et puis elle m'interrogea sur mes travaux, sur ma vie, qu'elle n'avait cessé de suivre par les yeux de son fils.

J'éprouvais une surprise émue à retrouver en elle tout ce que j'avais admiré, et je l'observais anxieusement, cherchant l'empreinte des années. Je ne comprenais pas comment elle pouvait être encore si jeune, avec sa taille souple, sa démarche aisée, sa peau fraîche et comme soutenue par un très léger embonpoint, presque sans rides. Dans sa chevelure toujours dorée, toujours abondante, quoique volontairement comprimée en une coiffure plus petite, de rares fils d'argent mettaient leur pâleur. Les grands yeux pers avaient gardé leur lumière tendre, leur petit réseau violet, mais ils semblaient distraits par les choses du dehors et se détournaient des miens, ne consentant plus à me laisser sonder, comme autrefois, leur profondeur. Et j'avais beau chercher les injures du temps, je retrouvais partout l'ancienne beauté qui n'était pas morte. L'image nouvelle, un peu voilée de mélancolie, qui venait se superposer à mon vieux rêve, ne pouvait que le rendre plus prenant et plus doux.

Nous déjeunâmes gaiement tous les trois à l'hôtel où s'installait Mme de Sauge. Robert était, disait-elle, trop étroitement logé pour la recevoir ; et je crois bien qu'elle avait surtout peur de le gêner.

En voyant l'empressement du jeune avocat, galant avec sa mère comme il eût pu l'être avec une maîtresse, je retrouvai mes premières impressions de la rue Duperré et crus respirer encore l'air de cette maison bénie, où tous, grands et petits, semblaient s'aimer dans l'amour d'elle. Je me rappelai la tendresse si vive du petit Jean et je m'informai de lui : ayant

…miné ses études agronomiques, il s'occupait d'exploiter les …priétés de la famille.

…Quand Robert nous quitta pour passer au Palais, je propo… une promenade. Nous allâmes au Bois. Le printemps com…nçait à sourire, mouchetant la ramée nue de petits éclats …t tendre.

De sa belle voix grave et veloutée, la voix d'autrefois, …e de Sauge parlait de notre ancienne intimité. Elle en rap…ait les incidents, les détails, les idées et les paroles, tout, …cepté l'amour, que je ne pouvais oublier.

Lorsque je l'évoquai, elle répondit vivement que c'était un …fantillage sans suites, dont il ne fallait plus parler.

Elle me dit avec insistance qu'elle était vieille, que sa vie …rsonnelle était finie. Et puis elle m'apprit la mort d'Albert, …venue trois ans plus tôt... Je demeurai saisi qu'un tel …lheur ait pu frapper mon amie la plus chère sans que j'en …sse eu connaissance. Notre séparation avait-elle donc été si …nplète, si profonde ?

Reprenant l'histoire de sa vie secrète, celle qui m'était sou…in revenue voulut m'en dévoiler le mystère. Elle prononça … noms qu'elle avait tus jadis, me dit les lieux qui lui avaient …nné asile, les amis qui l'avaient réconfortée, et me parla …rtout du très chevaleresque comte Albert de T..., dont elle …rtait encore le deuil.

Je l'écoutais, le cœur serré ; je lui prenais les mains, je …nterrogeais, je la plaignais; j'avais, comme elle, les larmes …x yeux en évoquant l'honnête homme qui l'avait si noble…ent aimée et dont l'existence seule m'avait empêché d'être …ureux.

Veuve maintenant, Mme de Sauge considérait son existence …rsonnelle comme terminée et ne voulait plus même qu'on en …rlât. Elle prétendait consacrer toutes ses forces à soulager … misères d'autrui et avait réorganisé sa vie en conséquence. …n rôle, assurait-elle, n'était pas sans joies, d'autant plus …'un legs princier du comte Albert de T... avait décuplé les …ssources de sa bienfaisance.

Elle avait fait de sa propriété d'Ingrandes une sorte d'asile …ivilégié pour quelques nécessiteux, auxquels une éducation …us soignée semblait rendre la misère plus lourde. Mon

ancienne protégée, Julie Bergerol, complètement folle maintenant, y avait été recueillie la première. D'autres étaient venus l'y rejoindre, et tous y trouvaient le calme et le repos.

A Tours, à Chinon, dans les campagnes, elle avait une nombreuse clientèle de besogneux avec lesquels elle entretenait des rapports suivis, soucieuse avant tout d'aider à propos et de n'habituer personne à la dégradante mendicité. Partout elle dépensait ses efforts aussi généreusement que son argent.

Elle me donna des nouvelles de la pauvre Mlle Lefèvre, cruellement atteinte de paralysie, qu'elle soignait autant que possible elle-même ; elle me parla de ses fils, dont elle aimait à s'occuper, bien qu'ils fussent trop souvent loin du foyer. Elle m'avoua qu'il lui eût été doux d'étendre jusqu'à moi son rôle de providence : elle aurait voulu m'aider de son expérience, me soutenir de sa cordiale solidarité. Mais pendant des années le souvenir de l'ancienne crise l'avait obligée à s'abstenir : elle ne voulait plus être une occasion de trouble.

Maintenant qu'elle avait des cheveux blancs, qu'elle était devenue, sans erreur possible, une vieille femme, elle ne craignait plus rien de semblable et voulait profiter des rares avantages de sa nouvelle situation. Elle s'estimait heureuse de me retrouver si bien disposé pour elle, si proche après huit ans d'éloignement, et se réjouissait de pouvoir renouer sans obstacle les vieux liens de notre amitié.

Je ne protestais pas contre un discours si séduisant et si logique ; j'admirais en silence la généreuse manière d'agir et de penser qu'avait adoptée mon amie, le bel idéal de vieillesse dévouée que son bon cœur lui avait inspiré. Mais j'entendais en même temps l'adorable timbre de sa voix, qui me prenait, comme autrefois, jusqu'aux entrailles ; je voyais auprès de moi sa beauté tant aimée, toujours superbe, son charme si longuement, si éperdument désiré, et que ma main pouvait atteindre... Alors, le renoncement, le grand âge, tout cela me semblait un joli rôle de grand'mère, joué avec conviction par une jeune actrice qui n'avait pas su se grimer.

Je rentrai chez moi fort agité. Si austères que fussent les paroles d'Odile, elle n'en avait pas moins évoqué le temps

fut pour moi la grande époque, et avec lui la foule tumul-use de mes émotions anciennes. Cette reprise de contact le passé mettait dans mes veines une fièvre, et je sentais ller sourdement le vieil amour inassouvi.

Non, je ne pouvais renoncer ainsi aux rêves dont ma trop e amie faisait si résolument le sacrifice ; devenus partie grante de mon être, ils se perpétuaient en moi comme l'at-nce subsistait en elle. Et tandis que mon vieux cœur, onné sur elle et toujours souffrant depuis qu'elle l'avait erté, commençait à reprendre son ancienne ivresse, une e de flamme vint soudain l'incendier : Albert de T... n'était s là pour me barrer la route !

II

Mes anciennes relations avec Mme de Sauge et la brièveté de n séjour à Paris justifiaient amplement mon assiduité auprès lle. J'en profitai pour ne la guère quitter et l'entourer d'at-tions, de mille petits soins affectueux qui ne pouvaient pas déplaire.

— Je crains, Rémi, que ma présence ne vous fasse perdre aucoup de temps.

— Mais c'est un service que vous me rendez. Vous me ocurez des vacances dont j'avais grand besoin, croyez-le, rès un long hiver de travail.

Elle me reprocha les fleurs trop belles que je lui avais en-yées le matin ; mais, ne voulant pas m'attrister, elle en mit e à son corsage, et ce fut, dans son deuil, une jolie tache ire où je vis un présage et un symbole. Respectueux et do-e, je me soumettais à ses volontés et prenais grand soin de pas heurter la sévérité de ses principes ; je faisais mine accepter sans arrière-pensée la formule où elle prétendait fermer à jamais nos relations. Je cherchais à endormir sa fiance, tandis que je reprendrais son cœur aimant par l'en-loppement de ma tendresse.

J'étais obligé de me surveiller pour ne pas laisser paraître s élans de passion qui m'agitaient. Quand j'appuyais mes vres sur sa belle main nacrée, toujours douce, fine et soi-née, toujours imprégnée du parfum qui m'avait tant grisé, me sentais de folles envies de saisir et d'emporter dans mes

bras celle qui me semblait avoir toujours été le but unique de ma vie. Seul, le préjugé de l'âge la séparait de moi.

Le préjugé ? Peut-être...

Ce que je ne voyais pas, ne sentais pas en elle, je le savais pourtant, et jamais une autre femme, en cette période de sa vie, ne m'avait paru mériter un désir. Une appréhension vague, qu'aucune observation directe ne venait confirmer, faisait hésiter ma volonté.

Aussi bien, j'étais certain d'être mal accueilli si je me risquais à parler d'amour, et je ne voulais pas gâter d'exquises relations par une tentative ridicule. La singulière dignité que Mme de Sauge mettait à vieillir ne me laissait pas supposer que, pendant le long entr'acte, sa vertu fût devenue moins réfractaire aux faiblesses des sens.

Je restais indécis, mais aucune considération, aucun raisonnement n'allégeait mon besoin d'elle. Je perdais mon empire sur moi-même dès qu'il m'était donné de la voir, de l'entendre, de la deviner seulement auprès de moi. Une fièvre ardente me consumait, et tout mon être se révoltait à l'idée qu'il me faudrait vieillir et mourir sans avoir goûté la joie nécessaire, sans avoir possédé, fût-ce une heure, la femme dont je ne pouvais me passer.

Ah ! combien d'années je l'avais aimée, désirée, attendue ! Et maintenant elle était là toute proche, seule, libre, et m'aimant sans doute, elle aussi, dans le secret de son cœur...

★

Depuis que mon inoubliable éducatrice avait abandonné le soin de modeler mon âme à l'image de la sienne, d'autres forces y étaient venues disputer la place à celles qu'elle avait si tendrement cultivées. Quelque profonde que fût encore l'empreinte première, je n'avais plus, après huit ans, la même facilité à m'oublier, la même ardeur au sacrifice. Si je n'étais pas entièrement retourné à l'égoïsme de la brute, je laissais du moins ma maturité plus mâle et plus forte défendre plus âprement ses désirs.

Or, le désir qui s'était emparé de moi devenait plus cuisant d'heure en heure. Je n'avais plus d'autre pensée, et, dès lors, ma manière d'être envers Mme de Sauge ne traduisait plus simplement, comme autrefois, mon état d'âme : elle procédait

'une tactique de conquête. Depuis les plus respectueux témoignages d'amitié jusqu'aux furtives étreintes hasardées aux moments propices, tout cachait une intention inavouée : je m'efforçais d'être habile et de conduire insensiblement l'aimée vers l'instant suprême de l'abandon.

Malgré mon constant souci d'éviter toute cause d'alarme, les plus chastes marques de ma tendresse prenaient un caractère charnel. Odile s'en apercevait quelquefois, et ses douces paupières se contractaient douloureusement. Un jour, comme je m'étais trahi par une étreinte trop vive, elle se dégagea brusquement en disant :

— Laissez, Rémi, ces idées d'autrefois. Je ne suis plus une femme, mais une vieille.

Sa défense m'obligea à vaincre ma gêne. Je protestai chaleureusement contre cette vieillesse irréelle, imposée par un préjugé à la nature qui n'en voulait pas. Jamais mon amie n'avait été plus désirable, et jamais je ne l'avais tant aimée!

Elle tira de sa coiffure d'or pâli une boucle plus blanche que les autres, mais je répondis à son geste en couvrant de baisers les doux cheveux soyeux et parfumés. Elle était troublée, inquiète.

— Je n'aurais pas dû revenir à Paris si tôt, dit-elle.

Cependant elle était sans colère, et mes audaces, qu'elle ne cessait de repousser, ne l'empêchaient pas de m'accueillir tendrement. Son esprit revenait de lui-même au cher passé, dont le souvenir nous rapprochait davantage, et nous ne nous quittions pas sans qu'elle acceptât, pour nous revoir, une heure très proche.

Je m'en allais le cœur plein d'elle. La nuit, je ne dormais guère, car le besoin de sa chair ne me laissait pas de repos.

La glace était brisée, et je pouvais parler sans crainte, puisque la rebelle ne s'était pas enfuie. Je lui faisais entendre mille supplications passionnées et j'employais toute ma logique à la convaincre.

Je la conjurais d'avouer le sentiment qu'elle essayait vainement de me cacher. Elle avait beau renoncer à toute vie personnelle, s'imposer une inhumaine résignation, elle ne pouvait arbitrairement paralyser son cœur. La bonne tendresse

qu'elle s'efforçait de rendre maternelle, n'était-ce pas encore l'émotion trop contenue qui l'avait faite, un jour, défaillir dans mes bras?

Nous nous aimions tous deux ; nous souffrions de n'être pas unis. Mais qu'y avait-il donc entre nous pour nous séparer? Non pas l'époux dont elle portait le deuil ; — non pas l'Eglise, dont elle avait dû s'éloigner jadis pour obéir aux lois de son cœur ; — non pas le monde, qui ignorerait tout ; — non pas même la crainte de se juger légère, elle qui avait su résister courageusement, saintement, aux entraînements qu'elle jugeait coupables et n'allait céder aujourd'hui qu'à la logique des choses, à sa tendre charité pour l'ami trop longtemps attristé qui ne pouvait plus vivre sans elle.

Elle me laissait tout dire et répondait, très ferme :

— Vous vous trompez sur moi, Rémi : je ne compte plus. Celle que vous croyez aimer n'existe que dans votre mémoire, et je suis toute émue de m'y survivre ainsi. Oui, petit ami, vous m'avez vraiment aimée, je le sais, je le sens, et vous m'êtes infiniment cher ! Mais ces bons souvenirs sont précieux et fragiles : il ne faut rien entreprendre qui puisse les altérer. Croyez-moi, laissons subsister en nous la religion d'un amour qui fut chaste et plus beau cent fois que les passions moins pures. Nous resterons ainsi ce que nous avons été l'un pour l'autre, et, dans nos rêves, nous continuerons à nous aimer tels que nous fûmes et que nous ne serons plus...



Il fut un temps où pareil langage m'aurait arrêté, peut-être. Mais, à présent, je ne pouvais renoncer à m'emparer de cette chair tant convoitée sans me sentir définitivement déçu, lésé, privé de l'essentiel, de ce qui, depuis dix ans, avait été le but suprême de mes ambitions et de mon existence même. Dans la menace de l'âge, qui m'était si fréquemment rappelé, je voyais une raison décisive pour ne plus laisser passer l'heure : la vie est brève, et ne pas cueillir le bonheur que la main peut atteindre est une folie sans nom.

Je trouvais, pour exprimer mon ardeur, une éloquence qui ne m'était pas coutumière, et, dès que nous étions à l'abri des regards indiscrets, j'appuyais mes discours de caresses. Elle

se défendait faiblement. Les rares plis du cher visage s'effaçaient sous mes baisers, et je sentais plier dans mon bras le beau corps frémissant et souple.

Ma chanson d'amour semblait douce aux oreilles d'Odile, qui s'en détournait avec des rougissements de jeune fille. Son trouble redoublait mon désir et mon insistance : j'attendais, anxieux, qu'elle s'abandonnât tout à fait.

Un jour, Robert ayant sa soirée prise, nous dînâmes en tête-à-tête; après quoi, au lieu d'aller au théâtre, comme nous l'avions projeté, nous rentrâmes à l'hôtel pour causer.

Odile était douce, tendre, mélancolique; elle me laissait lui tenir les mains, lui baiser les cheveux et les tempes. Assis près d'elle, je lui parlai de cette falaise de Granville, où nous avions tous deux, sous la lune, vécu une heure si intense, si poignante :

— Cette heure-là, amie, n'a jamais cessé de me hanter; c'est le point saillant de mon existence, la montagne qui se dresse, isolée, dans la plaine grise... Souvenez-vous : pour vous aussi le sacrifice était énorme ! Nous l'avons fait d'un commun accord au devoir sans sanction, au devoir idéal que rien, sauf nos consciences, ne nous contraignait d'observer. Notre intransigeante vertu nous a fait contracter ce soir-là envers nos sens une dette criante, imprescriptible, que nous devons enfin solder...

Elle posa sur moi son regard douloureux :

— Rémi, cher Rémi, c'est pour l'amour de vous que je vous refuse ce que vous me demandez ainsi. Mais je n'ai plus la force de dissimuler : oui, ami, je vous ai aimé, beaucoup aimé, de tout mon cœur, de tout mon désir, de tout mon rêve... Il m'a fallu lutter contre moi-même pour me dompter et rester celle que j'étais le jour où nous nous sommes connus.

Je la serrais éperdument sur ma poitrine :

— Aujourd'hui, reprit-elle sans se dégager, avec votre intelligence élargie, votre force accrue, votre cœur plus mûr et mieux aimant, vous me paraissez encore plus digne d'amour. Rien ne peut être plus séduisant, plus tentant pour une femme de mon âge, presque rejetée hors de la vie, que ce

sentiment si frais, si jeune, cette passion si puissante que vous m'apportez. Mais...

Sa voix se ralentit et s'abaissa d'un ton :

— Vous ne comprenez pas, Rémi. Vos souvenirs et votre affection pour moi vous aveuglent. Vous ne savez pas, comme je le sais, qu'en vous cédant je tuerais d'un coup les illusions que vous avez conservées, et que, pour un impardonnable moment de folie, j'aurais sacrifié ce que je possède de plus précieux au monde : le reste de votre amour pour moi !

De grosses larmes noyaient ses prunelles, mais la passion qui m'emportait ne laissait plus de prise aux scrupules. Hors de moi, je répétais en délirant qu'elle était mienne.

— Soit, dit-elle enfin, je cède. Je me suis créé des devoirs envers vous, et je ne veux pas que vous gardiez éternellement ce chagrin, ce regret qui vous torture. Pour votre tranquillité, qui m'est chère, je m'impose le sacrifice de perdre à vos yeux tout ce que j'avais pu conserver de charme. Sachez-le bien, Rémi, ce renoncement est la plus grande preuve d'affection que je puisse vous donner.

Je restais interdit.

Je l'avais donc enfin gagnée, la grande bataille toujours perdue, toujours recommencée avec l'obstination du désespoir ! Longuement préparé à la défaite, j'étais surpris et dérouté par le succès. La tristesse d'Odile me gagnait, et, dans cette première minute d'abandon, je n'eus pour elle que de fraternelles et timides caresses.

Avec une tendresse chaste, elle me mit sur les yeux un long baiser et me renvoya en disant :

— Un autre jour, ami ! Je suis brisée. Laissez-moi me reprendre, me préparer à cette épreuve. Soyez tranquille, je ne vous retirerai pas ma parole, si vous avez la folie d'en réclamer l'exécution.

III

Dès que je me trouvai seul, la fièvre du désir et de la lutte fit place à une grande lassitude. J'étais calme, j'avais l'esprit froid et lucide, et les objections d'Odile prenaient à mes yeux plus d'importance qu'elles n'en avaient eu jusque-là.

Oui, il était trop tard, hélas ! Nous avions laissé passer le temps qui ne reviendrait plus.... Comme elle le disait si bien dans sa sagesse, j'étais victime d'une illusion et mon aveuglement ne résisterait pas à ce qu'elle appelait *l'épreuve*.

Cette idée me glaçait ; cependant, elle ne m'arrêta pas longtemps. Après une nuit de repos, je m'éveillai bien décidé à faire valoir ma créance. Plus il était tard, plus il convenait de se hâter de cueillir les dernières fleurs d'automne, si belles entre les feuilles déjà marquées par le froid, sous un pâle soleil enveloppé de brume. D'ailleurs, j'aimais trop profondément mon amie pour pouvoir partager ses craintes : quand bien même la fête de la chair serait médiocre, cette contingence fâcheuse ne saurait porter atteinte au culte que j'avais pour elle.

Quand je fus près d'elle, elle m'éloigna du geste en disant :

— Plus tard, Rémi. Je suis mal préparée au rôle que votre tendre folie m'impose. Il me faut un délai... Mais ne faites pas cette mine désappointée : il ne s'agit ni d'une année, ni même d'un mois, et je ne quitterai pas Paris. Voyez les lettres que je viens d'écrire pour faire patienter ceux qui comptaient sur moi !... Pour vous ôter toute inquiétude, mon ami bien aimé, je consens à fixer la date de nos noces : ce sera... de vendredi en huit, si vous voulez. Pendant les douze jours qui nous en séparent, vous me courtiserez comme une fiancée ; vous rêverez en m'attendant, vous me parerez de charmes imaginaires... N'allez pas dire que vous m'avez déjà trop attendue : ce n'était pas la même chose, puisque vous n'espériez pas. Je tiens beaucoup à ces courtes fiançailles, qui seront mon dernier bonheur de femme ; je me griserai de la joie d'être aimée. Le jour venu, je vous ferai le cher, le cruel sacrifice, et puis vous ne m'aimerez plus.

Je protestai de toutes mes forces ; mais l'immuable conviction d'Odile m'impressionnait malgré moi.

Son premier soin fut de louer une voiture de remise qui l'attendit, attelée du matin au soir. Ses journées furent remplies par des emplettes, par des courses mystérieuses dans lesquelles je n'étais pas autorisé à l'accompagner. Souvent elle remettait ma visite jusqu'à l'heure du dîner.

Dès le second jour, son deuil céda la place à une discrète toilette de fantaisie ; et bientôt ce furent de claires robes de printemps, des chapeaux jolis, presque hardis, toujours seyants. En rejetant sa défroque et son renoncement de fausse vieille, Mme de Sauge reprenait peu à peu l'éclat qui, dix ans plus tôt, m'avait arrêté dans la rue.

Discrètement, sous l'abri des voilettes, l'or des cheveux abandonnait son alliage d'argent; les plis du menton et les petites rides du coin des yeux s'effaçaient. Toutes les marques de l'âge, si légères alors même qu'elles étaient intentionnellement mises en évidence, disparaissaient l'une après l'autre, tandis que le sourire dont s'illuminait ce renouveau disait clairement la joie de vivre et l'enivrement d'être aimée.

Un soir, au Vaudeville, Robert fit rougir sa mère de plaisir en lui disant que jamais il ne l'avait vue si belle, et que des amis à lui, dans la salle, venaient de le féliciter de sa bonne fortune.

Tantôt avec le jeune avocat, tantôt sans lui quand il n'était pas libre, nous menions la vie du Paris élégant d'alors, et partout la beauté d'Odile faisait sensation. Le matin, aux Acacias, les promeneurs se retournaient pour la suivre des yeux, et je me sentais envié, moi, son fidèle compagnon. A Longchamps, à l'Opéra, les lorgnettes se braquaient sur elle, et nous voyions surgir des oubliés, rencontrés jadis chez les Saint-Léon ou ailleurs, qui la reconnaissaient et venaient galamment lui présenter leurs hommages. On s'empressait, on l'admirait.

Mais elle n'avait, elle, d'attention que pour moi. Elle guettait mes impressions, mes regards; tout en elle me rappelait que j'étais personnellement et la cause et le but de la transformation qui m'émerveillait. C'était l'amour de moi que traduisaient cette jeunesse de corps et d'âme, ce soin de plaire, ce charme nouveau, si féminin, si voluptueux!

Elle ne parlait plus de son âge, dont le souvenir s'évanouissait comme celui d'un mauvais rêve. Elle atteignait à peine la maturité, l'épanouissement de son être, et, sous la poudre odorante qui veloutait ses joues, je croyais sentir le fin duvet de la peau des pêches.

Quand elle y consentait, je l'emmenais hors des murs. Seule avec moi dans la verdure naissante du printemps, elle avait des coquetteries souriantes, des caresses gaies, des bai-

sers légers et trop courts. Elle mettait à se promettre une grâce pudique et jolie qui m'affolait.

Si je me laissais entraîner à quelque hardiesse, elle me repoussait sans colère, avec de tendres gronderies :

— Plus tard, Rémi, mon cher petit fou ; soyez sage ! Nous ne sommes encore que des fiancés : sachez attendre le jour des nóces.

★

Nous en parlions souvent, de ce jour-là. Odile attachait de l'importance aux moindres détails ; elle rêvait un coin inconnu, vierge pour nous de souvenirs ; un endroit silencieux et doux, où les nerfs seraient détendus, où rien d'extérieur ne détournerait notre attention de nous-mêmes et de l'émotion si poignante qui nous attendait tous les deux.

Je devais tout préparer seul, sans en rien dire. Vendredi, à l'heure du dîner, la fiancée se laisserait conduire dans la maison choisie par son époux ; elle y resterait jusqu'à l'aube... Et puis ce serait fini, nous ne nous reverrions plus jamais.

Cette menace fut, pendant ces jours d'ivresse, mon seul tourment : je ne pouvais consentir à perdre ainsi ma bien-aimée.

D'abord, une seule nuit, c'eût été trop cruel ! Elle devait me donner plusieurs semaines, une entière pour le moins ; et puis, s'il lui fallait partir, elle ne me quitterait pas sans avoir fixé la date du revoir. Heureux enfin, nous cultiverions pieusement notre joie...

— Non, ami, répondait-elle invariablement. Je ne veux pas voir votre amour s'amoindrir ; je m'enfuirai.

Elle s'obstinait, exigeant maintenant, sous peine de me quitter tout de suite, que j'acceptasse le principe de cette séparation brusque et définitive. Et j'étais si troublé, si navré, que je fus au moment de renoncer à notre nuit de noce pour pouvoir conserver indéfiniment celle que j'aimais.

Toutefois cette disposition ne résista pas à la présence d'Odile, à la griserie qui montait d'elle, et je me consolai en pensant que, dans mes bras, la cruelle s'humaniserait et n'aurait plus la force d'exécuter sa dure sentence.

Les jours où elle me laissait longtemps seul, je prenais un train et parcourais les environs, les forêts de préférence, en quête d'un asile pouvant répondre aux vœux de mon amie. J'en trouvai plusieurs.

Quand mon choix fut fixé, je commandai tout avec minutie : le logis, le dîner, la voiture... Cela serait prêt à l'heure dite, et nul souci matériel, nul détail pratique ne viendrait me disputer la pensée de ma bien-aimée. Nous n'aurions même plus d'ordres à donner.

★

La vie n'est, je crois, ni bonne, ni mauvaise ; c'est une évolution du simple au complexe, un bourgeonnement d'individualités fortuites se développant au compte du fond commun, qui se différencie en elles. La sensibilité subjective des êtres n'y joue qu'un rôle accessoire de régulateur, tantôt activant et tantôt retardant certains procès ; ses impressions n'ont qu'une importance très secondaire, et d'ailleurs, à moins de graves désordres, elles se compensent. Une seule chose existe et compte, en somme : la vie qui naît, qui meurt, qui se propage et se transforme, mettant un peu de conscience là où il n'y avait que de l'inertie.

Les notions de bonheur et de malheur, que nous créons en généralisant démesurément des sensations passagères, ne sont que des spectres inconsistants, dangereux aux naïfs qui s'obstinent à les poursuivre. Je ne l'ignorais pas au temps des fiançailles que la sagesse de Mme de Sauge sut imposer à mon impatience ; et cependant j'ai cru voir l'atavique illusion se justifier.

Toutes mes souffrances, toutes mes inquiétudes, tous mes soucis semblaient se dissoudre dans l'atmosphère, mêlés à l'arome des fleurs, emportés par l'haleine du printemps. Les moindres détails du monde extérieur me charmaient, et j'acceptais avec une indulgence souriante cela même qui aurait dû m'irriter. J'étais calme, j'étais fort ; je me sentais capable de tout entreprendre avec succès. Les sensations voluptueuses accouraient à moi de toutes parts ; une espérance imprécise, infinie, pénétrait avec l'air du dehors jusqu'au fond de ma poitrine dilatée. Ainsi, pendant douze jours, je n'ai pas seule-

ment imaginé ou entrevu, mais senti, goûté et retenu le fabuleux bonheur qui toujours fuit.

Du point où je suis arrivé, ma vie passée me semble un grand tableau confusément haché de rouge, de bleu, de jaune, de noir surtout. Grâce au recul que me donnent les années, ces couleurs se perdent toutes en un ton gris, neutre et monotone. Seule, une tache lumineuse tranche sur l'ensemble, si radieuse qu'elle éclaire de son reflet ce qui l'entoure : cette tache, c'est l'inoubliable sourire de ma fiancée.

★

Le terme vint.

Plus occupée que jamais, mon amie fixa pour notre rencontre une heure assez tardive. Impatient, nerveux, j'allai retenir un coupé dans le train qui devait nous emporter. Je ne savais comment attendre si longtemps.

Lorsque je pus enfin me présenter à l'hôtel, je trouvai Odile toute prête.

Elle portait une très élégante toilette mauve, dont les nuances s'harmonisaient délicatement avec celles de la chair et des cheveux. Jamais je ne l'avais vue pareillement en beauté, et je m'arrêtai pour l'admirer.

Rougissante, émue et délicieusement souriante, ce fut elle qui vint me donner un baiser :

— Rémi, mon fiancé bien-aimé, je suis tienne !

Elle s'enveloppa étroitement d'un manteau de lainage souple et prit place dans sa voiture, qui nous conduisit rapidement à la gare.

En wagon, serrés l'un contre l'autre, nous restâmes silencieux. Odile s'appuyait tendrement contre mon épaule et regardait, songeuse, passer le paysage de banlieue, tandis que son joli chapeau printanier fermait mon horizon et que je la serrais doucement en respirant de son parfum.

Dans la cour d'une gare peu fréquentée, une victoria nous attendait. Nous roulâmes quelque temps sous bois, où de petites feuilles neuves venaient çà et là nous frôler. Ma compagne en disait le charme. Tout lui plaisait : elle était heureuse.

Nous arrivâmes au terme du voyage. Notre table était servie

sous une vérandah, devant un joli coin désert où les ormeaux et les chênes tardifs faisaient alterner leurs branches nues avec l'abondante verdure des marronniers.

Un épais rideau de plantes vertes nous séparait d'autres tables où, loin de nous, dînaient deux couples, occupés, comme nous, d'eux-mêmes. Un maître d'hôtel nous servit en silence, et nous mangeâmes, distraits, pensifs, nous regardant l'un l'autre dans les yeux.

Oh ! ce regard bleu teinté de violet, si doux, si ardent, si profond, comme il me prenait l'âme! J'étais ému jusqu'à défaillir, et j'eus un grand frisson quand je m'aperçus que mon amie, plus ferme et mieux stylée, avait pourtant de petites secousses fébriles.

Je ne sais pas si la chère fut bonne, ni si nous ne l'avons pas laissée intacte dans nos assiettes ; mais il advint que le dîner fût fini.

Je pris alors la belle main pâle que je voyais trembler, cette même main dont autrefois, devant les anges florentins, le premier contact m'avait si étrangement troublé ; je la portai respectueusement à mes lèvres et j'entraînai celle qui, ce soir, m'en faisait le somptueux présent.

Elle voulut faire à mon bras le tour du parc, que le crépuscule illuminait de ses rayons vermeils. Elle allait gaiement par les allées et les pelouses, riant et babillant :

— Comme tout est joli chez mon jeune mari, et comme je m'y sens heureuse!

IV

Nous occupions seuls un petit pavillon où ne parvenaient pas les bruits de l'hôtel. Par les fenêtres, nous n'apercevions dans la nuit que de mouvantes verdures et de mystérieux sous-bois ; et quand le domestique qui nous avait introduits s'en alla, nous entendîmes longtemps le gravier craquer sous ses pas.

Nous étions seuls, loin de tout, et je tenais serré dans mes bras le grand rêve de ma jeunesse.

— Merci, merci d'être venue !

— Merci à toi, Rémi, qui m'as amenée, qui m'as aimée assez pour me vaincre! Tu m'as remplie de ton désir, de ton ivresse. Moi aussi, maintenant, je t'adore, et malgré la séparation toute proche, je suis indiciblement heureuse de me donner à toi.

Elle me laissa seul quelques instants,et ce furent des minu-
d'agitation et de trouble. Mes nerfs étaient tendus, doulou-
ux, et mon imagination, surexcitée, faisait en tous sens des
nds déréglés.

Ce glas de notre amour, qui venait de tinter encore une fois
ns les tendres paroles d'Odile, brisait cruellement mon
thousiasme. Alors, c'était vrai? Elle était décidée à me quit-
tout à l'heure, à mettre une fin brutale à l'enchantement?
pourtant, elle m'aimait.

Pourquoi voulait-elle nous faire à tous les deux ce mal?
llait-il croire aux raisons qu'elle avait invoquées? Y avait-il
elque chose de réel, de tangible, dans cette prétendue
illesse que je n'avais jamais vue, à laquelle mes sens n'a-
ient pu croire? La beauté qui me fascinait pouvait-elle
être qu'une apparence illusoire, façade habilement maquillée
rrière laquelle s'abriterait la décrépitude?

Cela me paraissait absurde, invraisemblable. Mais je savais
source sûre que Mme de Sauge aurait demain cinquante
s, et ce chiffre, malgré tout, me laissait une impression
cheuse.

Dans ma vie d'atelier, j'avais pris l'habitude du nu, le culte
corps humain, de ses proportions, de sa plastique. La
auté des formes, leur harmonie, leur modelé, leur coloris
aient été, pendant des années, l'objet principal de mon
ude, et j'y attachais sans doute beaucoup plus d'importance
e ne font la plupart des hommes. Les lignes fières et souples
ma blonde aimée ne m'avaient pas moins séduit que l'éclat
son teint et la profondeur de son regard, et je souffrais
un mal aigu à la pensée que ma déesse pouvait dans un ins-
nt m'apparaître flétrie et déchue. Mon esprit évoquait tous
s stigmates de la vieillesse : j'en voyais défiler l'affreux
rtège...

N'étais-je pas insensé d'avoir exigé, au prix de tant d'efforts,
vue et le contact de ces misères? L'idée de fuir se présenta.
J'étais assurément incapable d'une telle cruauté. Et puis,
en de tout cela n'était vrai; ce n'était qu'un odieux cauche-
ar. Mon Odile était jeune et belle.

Elle entra.

Ses cheveux d'or lui tombaient sur les reins, abondants et

légers. Vêtue d'un peignoir de dentelles, traînant des babouches sous ses pieds nus, elle s'avançait, tremblante, les yeux fixés à terre et n'osant pas me regarder.

Elle m'apparut ainsi plus grande et plus belle que tout à l'heure. Mais j'avais un besoin cuisant de tout voir et de me convaincre. Avec une audace un peu brutale, je lui enlevai, en l'étreignant, son dernier voile.

Elle était nue sous la lumière du lustre, et je me reculai pour la mieux voir.

Confuse, rougissante de pudeur, incertaine aussi de mon jugement, elle s'était caché le visage au pli du coude, et le sein droit, relevé par ce mouvement, dressait bien haut sa pointe rose, tandis que le gauche accusait largement, par un repli voluptueux, sa douce plénitude au ton nacré. Le torse puissant et pourtant svelte, à peine froissé par le corset, se cambrait fièrement sur l'opulente courbe des hanches, et le ventre lisse, allongé, beaucoup moins ample que je ne croyais le trouver chez cette mère de famille, se terminait mystérieusement dans un joli duvet d'or roux. Les membres étaient blancs, vigoureux et bien en chair, mais en même temps longs et fuselés, et leurs proportions donnaient à l'ensemble un caractère d'élégance quelque peu hautaine.

Il m'avait rarement été donné de voir, dans nos académies, une femme dont le corps ressemblât à celui-ci ; en tous cas, aucune n'avait cette chair superbe, cette éblouissante splendeur de coloris, ni cette grâce émue, pudique, ni cette attirance de fruit mûr. Je restais figé d'admiration devant cette pulpe transparente et savoureuse, à côté de laquelle les naïades de Rubens auraient pâli.

J'oubliais ma passion pour contempler en artiste l'émouvante beauté de mon aimée ; mais un léger sanglot vint tout à coup la secouer.

Alors je compris l'involontaire cruauté de mon silence. Je me mis à genoux devant elle, je l'entourai de mes bras, je couvris de baisers cette chair merveilleuse, qui était mienne, puis je l'emportai en disant :

— Pourquoi m'as-tu menti, Odile? Pourquoi m'as-tu répété que tu étais vieille, toi qui, juste aujourd'hui, atteins l'âge de

…our ? J'avais beau rêver, je ne pouvais t'imaginer si belle.

★

…avais eu soin d'arrêter la pendule et de bien clore les …ux ; le monde extérieur se laissait oublier et notre nuit …ongue. Elle passa pourtant.

…oucement, Odile cherchait à se dégager de l'étreinte où, …en sommeillant, je la retenais prisonnière.

Il doit être très tard et je veux me lever, dit-elle.

…le n'avait plus dans la voix son entrain, sa tendre joie de … à l'heure. Le cœur soudain déchiré d'inquiétude, je la …s, cherchant à la rasséréner, baisant passionnément sa … poitrine nue, dont la fraîcheur vibrante et douce rebon…ait sous la folle pression de mes lèvres. Je lui dis :

– Tu es ma femme, enfin ! Tu m'appartiens, toi la tant …rée, toi l'inaccessible, et je te garde maintenant pour … une ère de bonheur.

…lle ouvrit les rideaux. Un rayon de soleil envahit la …e.

– Regarde, Odile, comme il est beau, le premier jour de …e vie nouvelle !

…ais elle restait triste, et je vis qu'une souffrance contrac…ses paupières fatiguées autour des yeux assombris.

– Hélas ! Rémi, fit-elle en soupirant, c'est impossible. Le …e est venu, la fête merveilleuse est finie ! Adieu, mon …nt bien aimé, le dernier et le plus cher, qui m'as pris mon …ur tout entier… Je viens de vivre dans tes bras la joie au … de laquelle il n'y a rien. Vieille maintenant pour de bon, …enserai longtemps, longtemps à notre nuit d'amour, dans …erminable solitude qui commence.

…ous pleurions tous les deux.

…e me mis à discuter avec l'énergie du désespoir, répétant …que j'avais déjà dit cent fois : qu'il était inhumain de tran…r ainsi notre joie, de ne pas nous laisser vider la coupe de …heur à peine effleurée… Que si la nature avait eu besoin …cinquante années pour amener à maturité ce fruit sans …eil, elle ne pouvait assurément le détruire en un instant, …s me donner le temps de m'en rassasier… Qu'il fallait …ousser cette absurde obsession, oublier cette folie… Que

je prétendais, moi, garder mon bien le plus cher, et ne le rendrais pour rien au monde. Secrète ou avouée, j'allais organiser notre vie commune.

Elle secouait la tête.

Alors je suppliai, je sanglotai, je m'irritai. Je me traînai à ses pieds, j'embrassai ses genoux, j'invoquai sa pitié. Je criai mon besoin de sa tendresse, mon inextinguible soif de sa chair.

A demi vêtue déjà, elle m'écoutait, sans que sa résolution parût faiblir. Mais, peu à peu, ses yeux, encore pleins de larmes, s'illuminaient, sa poitrine se soulevait, agitée entre la joie et le chagrin. Bientôt, ses mains me prirent la tête, ses lèvres s'écrasèrent sur mon front :

— Quoi, mon Rémi, c'est ce matin que tu m'aimes ainsi? Etant ce que je suis, j'aurai pu impunément m'abandonner à toi, te posséder pendant toute cette belle nuit d'amour, et après cela garder ton cœur, rester ton rêve et ton désir! C'est trop beau, je ne croyais pas que ce fût possible. Comment te dire, mon amant adoré, le bonheur que tu me donnes? Plus que celui d'hier, plus que celui de la nuit, ton amour de ce matin me ravit... Le souvenir que j'en vais emporter me consolera du grand renoncement qui vient.

Comme je me récriais encore, elle reprit :

— Non, ami, c'est impossible. Je t'aimerai de loin sans te voir. Pour guérir la plaie que je t'avais faite, j'ai couru la chance de te perdre et je t'ai donné joyeusement tout ce que tu as voulu de moi. Mais je ne recommencerai pas : je suis trop heureuse d'avoir pu sauver ma joie de l'épreuve! Je te quitte aimée, désirée, enivrée, ravie, et je veux conserver jusqu'à la mort, sans qu'il se flétrisse, le cher sentiment que tu as pour moi. Tu ne me verras plus, mais tu auras tes souvenirs, et mes portraits, que je te laisse ; tu m'écriras, si tu veux... Sois sûr que je te répondrai, car tu seras ma pensée de tous les jours, de toutes les nuits. Jamais tu ne connaîtras les rides qui m'envahissent, les cheveux blancs que ma coquetterie d'un jour a teints pour toi. Je resterai belle éternellement dans ton cœur, moi qui ne le serai plus, et ton grand amour, à l'abri de toute déchéance, remplira ma vieillesse de son parfum.

Elle avait remis sa robe noire, son triste chapeau de deuil. Je pleurais, je suppliais toujours.

— Pauvre Rémi, ne pleure pas ! sois raisonnable. Je ne suis plus, je ne puis plus être pour toi qu'une amie lointaine, un cœur maternel et tendre. Cette jeunesse attardée, que ton aveuglement m'attribue encore, qu'un suprême effort d'amour et de volonté a pu ranimer un instant, cette jeunesse n'est déjà plus. Laisse-moi partir avec mon rêve... Adieu, mon bien-aimé !

Mme de Sauge voulut rentrer seule à Paris. Elle me quitta à la petite gare, à l'orée du bois, et, depuis, quelles qu'aient été mes prières, je ne l'ai plus jamais revue.

Pages laissées par Rémi Brindosier.

ÉTIENNE COROT.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

IVe Lettre à l'Amazone.

Je crois bien, mon amie, que jamais un article de revue ne vou amusa autant que celui où l'on accumula, pour l'édification d frères de la vertu, les *preuves* de la chasteté de deux amis couche dans le même lit.

> O bouche qui ris en songe sur ma bouche
> En attendant l'autre rire plus farouche !
> Vite éveille-toi. Dis, l'âme est immortelle ?

Cela vous amusait, cela vous indignait aussi, car vous aviez l'im pression le long de cette lecture de participer à un morne blasphème Avoir sous les yeux tant d'aveux de délire érotique et les traduir par des soupirs spirituels vous semblait extravagant. Puis, vou pouvez croire que deux poètes que vous aimez, et l'un plus encore qu l'autre, se soient égarés dans la forêt aux sensualités mystiques et for midables, mais non que, tels deux imbéciles d'un genre nouveau (il es vrai), ils soient allés se réfugier dans des chambres d'hôtel uniquemen pour chanter matines et convertir M. Claudel, qui y a d'ailleurs, comme toujours, perdu son âme. Pour moi, je n'ai été, je vous l'a voue, ni très amusé ni très indigné. Je connais trop la bonne fo familiale de M. Paterne Berrichon. Il croit que la mémoire de Rim baud gagnerait beaucoup si on pouvait ranger ce jeune homme par mi les coquebins de l'unisexualité. Je veux bien qu'il ait résisté à Ver laine (Elle me résistait, je l'ai assassinée) et je n'essaierai pas de dose cette résistance et de compter ses compromissions. Je ne suis pas de la partie, mais que tout cela soit chaste, ce serait le faire encore pire qu'on ne le rêve. Vraiment, voilà un mot dont on abuse un peu Quand deux hommes au cœur tendre ont l'un pour l'autre une amitié violente et chaste (cela se voit : il y a eu Montaigne et La Boétie pour ne citer qu'un exemple historique), ils ne quittent pas l'un sa famille et l'autre sa femme, pour aller vivre ensemble. L'amitié n'a pas de but qu'elle ne puisse satisfaire au milieu de la vie sociale. C'est le type des sentiments stables et permanents. Mais si elle se brise, l'un des amis ne poursuit jamais l'autre de ses fureurs, comme il arrive aux amants qui trouvent dans la violence une dernière et

aine possession. Appliqué à l'amour, le mot chaste n'a aucun sens u n'en a qu'un conventionnel, que je ne me charge pas de définir. C'est ne épithète qu'on accole à certains noms estimés, comme celui d'é- pouse. Il est admis que les épouses sont toujours chastes, jusqu'à preuve u contraire, comme les jeunes filles, toujours pures. Mais c'est de a littérature, et de bien mauvais goût. Dans les opéras, ces épithètes umulent et on les applique à n'importe quoi ; ex. :

Demeure chaste et pure !

Mais dans l'amour, de tout ordre qu'il soit, quel emploi peut-on aire du mot chaste qui ne soit suggéré par une impression de epos, par une attitude? Quand une femme s'endort, la tête sur 'épaule de son amant, elle est toujours chaste, mais si elle avait songé l'être au milieu de ses manifestations, le serait-elle encore ? Est-ce vec la main des amants, est-ce avec la bouche des amants, est-ce vec le rêve des amants qu'on peut être chaste ? La chasteté en amour 'est qu'une espèce d'avarice, une sorte d'égoïsme. C'est aussi une bsurdité. On ne se retire pas du monde à deux pour être chaste, nais on l'est peut-être devenu, du moment qu'on aime, parce que le orps que l'on aime prend une valeur telle qu'on ne peut le qualifier ar des mots impudiques.

Allez-vous me pardonner ces divagations ? Il est si difficile d'être aisonnable sur ce sujet, et c'est vous qui m'y avez provoqué ! J'y eviens encore. Qu'est-ce que Verlaine peut bien entendre par la hasteté de son amour pour Rimbaud ? Il avait, malgré son goût de 'imprécis, un sens juste de la langue française appuyée sur la langue latine, mais il aimait à prendre les mots selon des nuances nouvelles. Le sens du mot chaste semble ici évident. Pour Verlaine, les relations sexuelles deviennent chastes quand elles sont dictées par 'amour et il ne confond nullement l'amour avec le besoin physique. L'amour, et c'est précisément ce que je vous expliquais plus haut, est chaste quels que soient ses gestes. Verlaine les oppose aux gestes de la *machine obscène*, de la machine qui n'est pas mue par l'amour, quoique ce soient les mêmes. Le sentiment est très juste, la sensation étant très réelle. L'amour confère aux gestes qu'il nécessite un pouvoir d'irradiation qu'ils ne possèdent pas quand ils ne sont mus que par le besoin physique. C'est la chaleur rayonnante du fer rouge comparée à la chaleur de la pointe électrique qui meurt où elle est née. L'intensité de la sensation (rappelez-vous le baiser de l'épigramme grecque, le baiser qui arrache les ongles) donne à ce sensuel étonné l'impression qu'une telle volupté est chaste. Cette intensité l'éblouit, l'enlace, le pénètre, l'éternise. Et quelque chose de tant d'émotion physique a passé dans la poésie surgie au souvenir de cet amour, qui ne se retrouve pas dans l'autre poésie de Verlaine.

Je m'explique mal une telle passion, pareil en cela au commun des hommes qui n'y voit qu'aberration. Mais que d'aberrations dans nos prétendues normes! La géométrie elle-même peut devenir sentiment, disait Pascal. L'intelligence elle-même suggère des passions physiques. Nous ne sommes pas extrêmement choqués du goût d'un Platon pour la beauté d'un Alcibiade. Apprenons à ne pas l'être du goût d'un Verlaine pour l'esprit de feu d'un Rimbaud. Des objets dissemblables produisant des effets pareils, cela est commun dans la nature; ceux-là le savent qui ont l'habitude de regarder autour d'eux avec soin et de ne pas se laisser prendre aux apparences. Et n'est-ce pas heureux pour les hommes que la beauté ne soit pas l'unique cause de l'amour, et pour beaucoup de femmes aussi? Tous les dons peuvent remplacer celui-là et la mélancolie qui luit tristement comme de l'eau dans des yeux usés a pu allumer bien des flammes au cœur compatissant des belles femmes. Desdémone aima le More et l'aimait encore en mourant de ses mains. L'amour comme l'esprit souffle où il veut et là où il a soufflé il tend à se réaliser corporellement, puisque les attractions sont physiques, c'est-à-dire corporelles.

Soyez louée par moi, âme royale, d'avoir voulu que je réfléchisse sur le mystère des sympathies défendues et des baisers prohibés. Je l'ai fait avec la froideur et avec le détachement d'un physicien ou d'un pur esprit. Quand mon sentiment ne comprend pas, je m'en rapporte à mon intelligence, mais elle s'exprime un peu gauchement dans cette psychologie nouvelle, vous lui serez indulgente; je sais que cela vous sera facile. Pour moi, si je pouvais aimer encore, et tout amazonienne que vous êtes, je mettrais facilement d'accord les normes de la vie et les inquiétudes de mon sentiment, en vous élisant par-dessus tout ce qui existe. Mais j'ai peur de vos flèches et je dresse mon bouclier, qui est le silence.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Paul Fort : *L'Aventure éternelle;* Figuière, 3 fr. 50. *Montlhéry-la-Bataille;* Figuière, 3 fr. 50. — Fritz-R. Vanderpijl : *Les Saisons d'un Poète;* E. Figuière, 3 fr. 50. — Léon Deubel : *Ailleurs;* Bei A. R. Meyer; Berlin-Wilmersdorf. — Pierre-Jean Jouve : *Les Aéroplanes;* Figuière et Cie, 2 fr. — Memento.

C'est une grande responsabilité que j'assume en prenant charge d'une rubrique qui, pendant de longues années, permit à Pierre Quillard de montrer tant de clairvoyance et de dispenser tant de sympathie. C'est en me souvenant à point de la mesure, de la franchise, de la probité critique de ce noble écrivain que je saurai lui rendre un constant hommage et témoigner à sa mémoire une efficace dévotion.

Je suis content d'inaugurer ma chronique par la critique de cette

Aventure éternelle, dont Paul Fort vient de nous donner le second livre avec les poèmes de **Montlhéry-la-Bataille**.

Chaque fois que Paul Fort fait paraître un nouvel ouvrage, j'imagine une rencontre sur la route : de loin, de très loin, on peut dire : « Voilà Paul Fort ! » Comme il approche, on pense : « Il a changé ! » Et lorsqu'on est tout contre lui, lorsqu'on tient ses mains et qu'on entend son fin langage, on dit toujours : « Certes, il a changé, mais il est encore mieux ainsi... et je l'aime davantage. »

Ne connaît-il pas la saveur et la nécessité du renouveau, cet homme qui écrit, dès les premiers feuillets de *l'Aventure éternelle :*

...Il faut renaître à tant de vies et disparaître à soi-même tant et tant de fois...

J'ai parlé de rencontre sur la route, et c'est sur une route en effet que nous retrouvons Paul Fort. Comme il est soudain grave, cet homme spirituel ! Et quel souci met une ride mouvante à son front ? Est-ce la récente querelle, l'amour dénoué, le foyer dispersé qui lui valent cette tristesse ? Je ne pense pas. Croyez qu'il y a autre chose. Regardez-le bien, écoutez-le :

Assis au bord de cette route, les mains couronnant les genoux, me faudra-t-il penser à toutes les misères qui sont en nous ?

Pourtant, le monde est là, ce vaste monde que le poète ne s'est jamais lassé de contempler. Le monde est là, et il a bien des séductions. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir

...la nature fraîche et verte et les frais regards des troupeaux de bœufs qui pâturent...

Il y a de souples peupliers au bord de la route ; le vent est assez fort et assez doux pour que l'on en goûte la longue et minutieuse caresse ; l'air est plein de lumière et de cris,

L'hirondelle est au haut du ciel. Son cri vient d'entr'ouvrir le ciel.

Mais, pour la première fois peut-être, nous entendons une voix désolée nous dire :

J'ai bien le temps de voir le ciel, il fera tout le jour beau temps.

Je veux pourtant le croire « affranchi de l'amour », cet homme troublé d'un trouble si nouveau. Il n'y a pas que la fuite d'une silhouette folle qui le tourmente. C'est un grave problème, une profonde indécision qui l'arrêtent désormais au bord de cette route. Certes, les yeux sont ouverts et reflètent un univers admirable. Certes, le paysage offre à la connaissance d'un poète ses vivants comme ses immobiles trésors. Mais tout cela suffit-il ? Et un doute se précise :

Hélas ! chercher la vérité et ne trouver que des images...

Ce doute s'exaspère, parce que, du fond de la mémoire, une foule d'ombres ont surgi qui viennent glisser entre le regard et la clarté.

Aujourd'hui j'ai peur du passé, des mirages du paysage, de mon ombre couleur d'orage et de mes anciennes pensées.

Le thème est désormais donné : le Paul Fort que nous connaissons ne va plus oser, au long de *l'aventure éternelle*, s'abandonner aux sens impérieux et généreux qui lui confièrent tant d'adorables poèmes.

On ne se délivre pas du passé pour avoir célébré sa vie au jour le jour... Le temps vient où les choses les plus lointaines, celles qui semblaient en proie au plus obscur sommeil, sortent de l'ombre et veulent être à nouveau vécues. Il n'y a pas « des aventures »... Il n'y a qu'une éternelle aventure et l'on ne fait jamais que la recommencer. Un passé qui ne saurait mourir veut sans cesse revivre dans notre présent qui sans cesse, lui-même, altère et transforme le souvenir.

Et l'heure est venue pour Paul Fort de se refuser aux visions vives du moment pour faire place au cortège des plus anciennes images. Oh ! ce n'est pas une victoire pour la mémoire ; mais c'est un rude combat.

Croyez-vous que Paul Fort, s'il lui faut, assis au bord de cette route, retrouver « ses cris d'enfant douloureux », va cesser d'entendre et de voir, va cesser de vivre, va laisser périr un cher et lumineux présent sous le poids des vieilles angoisses ? Non pas ! Le poète veut accueillir ce qui passe, si ce qui passe est beau, et de cette lutte entre le moment et l'éternité résulte une harmonie dissonnante et pathétique :

Et me voilà. (Dieu m'est témoin que j'étais un si fier enfant.) Et me voilà me regrettant. — « Quelle est cette poussière au loin ? »

Cette poussière, c'est une troupe de bohémiens ; c'est la première distraction, c'est aussi le premier motif des souvenirs. Plus tard, viendront passer sur la route Jeanne la gardeuse d'oies « qui tricote sous son menton », puis le braconnier Laperche, portant à bout de bras « un fin lièvre à moustache d'or ». Car la vie continue encore qu'on se souvienne...

Est-ce pour ces auditeurs inattentifs, ou pour les cailloux « noirs et blancs » du chemin, ou pour la solitude même que Paul Fort poursuit l'émouvante et naïve histoire de son enfance ? Ah ! qu'importe que l'on écoute, lorsqu'un homme veut se plaindre...

... Seul toujours ! Je voudrais être seul toujours...

Et nous saurons cette brumeuse, effarée, sanglotante enfance : les fugues, les escapades, le père sévère non sans émotion, la mère qui « pleurait dans sa main », la gare en ébullition et les maisons noires qui « montent dans la débâcle du brouillard ».

Nous entrons dans le glacial collège des Jésuites, les pères glissent sans bruit autour de nous, la troupe infernale des écoliers, « distraits démons », tourbillonne dans un orage de souliers et de méchantes plaisanteries ; des fantômes étonnants surgissent et disparaissent :

A gauche, assis contre mon lit, était le Père directeur, dont les yeux gris me faisaient peur, moins que sa lèvre au doux souris,

à droite le Révérend préfet agenouillé (je n'en voyais que le dur visage replet, pâle comme une motte de beurre),

et là, pour écouter mon cœur et soulever mon poignet frêle, le médecin coadjuteur aux deux transparentes oreilles.

Il y a aussi le frère Saint-Maur, l'ancien paysan, sage esclave aux consolations odieuses.

... Ce disant il entrefrottait, d'un air mi-goguenard mi-sombre, deux mains savonnées qui rendaient comme une fraîche odeur de tombe.

Le reflux des souvenirs gronde et gagne. C'est une évocation impérieuse et tourbillonnante. C'est l'invasion d'un âcre et puissant parfum. Le passé déborde sur le monde. Il s'installe en maître dans le présent. Qu'importe l'indifférence de ces gens à qui l'on parle et qui ne savent point écouter ? — Les moissonneurs d'antan prêtaient-ils une oreille plus docile aux aimables fantaisies de Coxcomb ? — Et Paul Fort se retrouve soudain, seul au bord de la route, sachant qu'il lui reste encore beaucoup à dire...

Je n'ai pas dans ce livre II — bien loin de là, je le confesse — épuisé selon ma promesse tous mes cris d'enfant douloureux.

Oui, c'est un homme nouveau que nous révèle *l'Aventure éternelle*. Quant au poète que nous n'avons jamais cessé d'aimer, avec quelle lucidité, quelle aisance, il obtempère aux souhaits de l'âme contemporaine ! Paul Fort n'a gardé du romantisme qu'une allure à la fois gracieuse et noble et cette façon de laisser passer la pointe de l'épée, sous la cape. Du symbolisme, ce poète a retenu de troublantes subtilités vocabulaires, et la dignité... Mais romantisme et symbolisme sont loin, car Paul Fort est bien le plus actuel et le plus jeune de ceux qui connurent les « Temps héroïques ».

Il n'y a rien que de direct et d'immédiat, dans l'art de cet écrivain qui se remet sans cesse à l'école du monde. Connaître ! connaître ! Et Paul Fort contemple avec des yeux émerveillés. Il regarde, comme Aubry d'Argenlieu, qu'un souffle mat balance tout au haut de la tour

de Montlhéry, et, comme le bel archer, il ne se lasse pas de voir, « car voir est admirable ».

Ce qu'il veut saisir, ce n'est pas l'apparence des objets, mais leur rude réalité, mais ce qu'on touche après avoir fait tomber d'inutiles écorces :

Ce qui se cache en la nature, ce qui n'est pas dans les « lectures », tout ce qui me restait obscur, me fit saillir de la maison.

Mais il faut louer Paul Fort d'avoir, dans *l'Aventure éternelle*, refusé certaines joies pour mieux laisser sourdre une inspiration profonde. Qu'il laisse dire à Aubry, au gracieux « ménestrel de la reine » :

Plutôt laissons nos sens errer et s'épanouir et nous donner un léger goût d'éternité.

Cette aimable domination des sens, Paul Fort l'a souvent refusée dans *l'Aventure éternelle*, aussi ce n'est point un léger, mais bien un pénétrant goût d'éternité qu'il a connu, dans ce poème.

Mais il me faudrait citer beaucoup encore, si je voulais faire équitablement partager mon plaisir au lecteur.

Ah ! Paul Fort, que vos yeux s'ouvrent sur ce présent limpide et autoritaire ou qu'ils interrogent anxieusement l'ombre d'un tumultueux passé, faites-nous la grâce, vous qui savez si heureusement voir, de ne nous jamais céler ce que vous aurez vu ; et que vos yeux soient propices à qui souhaite parvenir à la connaissance du monde... « Car voir est admirable ! »

§

Ce n'est pas un motif littéraire qui pousse Fritz-R. Vanderpijl à intituler son dernier volume **Les Saisons d'un poète**. Nous avions déjà lu *les Saisons douloureuses* et voici qu'on nous promet *les Saisons dévotes*.

Ce poète, qui nous est venu d'ailleurs, et qui apporte moins de méthode que de ferveur à l'approfondissement de notre langue et de notre sensibilité, subit assez cruellement la servitude des heures pour donner à bon droit ce titre de « saisons » aux vers naïfs, sincères et tourmentés qui composent son sympathique recueil.

Docile à toutes les impulsions, soumis à la tyrannie des sens, visuel et spontané, Vanderpijl est un poète... Cela n'est pas une mince louange.

A n'en pas douter, cet homme désire une chose entre toutes : être un poète ; ce noble vœu lui suggère ses meilleurs accents.

Vanderpijl a trop chéri — si j'ose dire — la mémoire de l'inimitable Laforgue et du grand Verlaine.

Il en oublie parfois d'écouter ce que lui souffle une âme irritable et pénétrée.

J'aime peu sa véhémence lorsqu'il prend le ton satirique, ou lorsqu'il proclame, en vers, les lois du vers :

Que le vers soit l'essence et non pas la raison...

Mais lorsqu'il s'abandonne à l'intime inspiration, lorsqu'il laisse parler un sentiment plein de charme et de fraîcheur, il me retient et m'émeut. Qu'on lise donc ce poème qui commence ainsi :

Pourquoi n'es-tu pas née, maman, un jour d'été ?
Tu mérites tant une brassée de roses...

§

C'est d'Allemagne que nous vient cette plaquette **Ailleurs**, dans laquelle Léon Deubel a réuni six poèmes d'une forme harmonieusement austère.

Léon Deubel, avec beaucoup de talent, fait constamment songer à ces eaux limpides qui sommeillent dans une coupe de pierre. Il y a partout, dans ses vers, comme une générosité trahie. Il peut beaucoup, mais il veut moins...

Le labeur incessant de ce poète tend à mater « le mouvement qui déplace les lignes ». Mais est-ce bien ce qu'il faut pour les oreilles avides des hommes d'aujourd'hui ?

Qu'importe ! Tout ce que fait Léon Deubel rend, sous le choc, je ne sais quel son clair et de bon augure, qui ne trompe pas.

Ah ! que celui-là jette aux orties le sécateur, la pelle et le râteau et que, pendant dix radieuses saisons, il laisse croître les herbes folles et couler les sources vives !

§

L'évolution de P.-J. Jouve donne de la confiance et de l'étonnement. Tenté d'abord par la mystérieuse maîtrise de Mallarmé, il composa, voici quelques années, des vers subtils qui témoignaient déjà d'un sens poétique des plus affinés. En 1910, P.-J. Jouve donna *les Muses romaines et florentines*, qui affirmaient un retour vers le classicisme de Moréas. Après un silence motivé, ce poète nous a fait lire deux poèmes : *les Ordres qui changent* et **les Aéroplanes**, qui nous mettent au fait de décisions vigoureuses et efficaces. J'ai tout lieu de croire que P.-J. Jouve a désormais trouvé son orientation.

Les Aéroplanes forment, à mon sens, moins un poème qu'un excellent exercice poétique, quelque chose comme un recueil de croquis pris directement, sur le vif ; les souvenirs qu'un homme garderait d'une journée ardemment tissue d'étonnements et de découvertes.

C'est lorsqu'il sera en possession de tout un amas de documents semblables que P.-J. Jouve édifiera avec certitude le poème que

nous promettent des dons remarquables et une vive intuition de l'avenir.

Il y a des strophes excellentes dans *les Aéroplanes;* il y a des notations rudes, brutales, mais significatives.

Nous sommes encore assez étonnés par tout ce qu'il y a de neuf dans les émotions de l'aérodrome pour comprendre Jouve lorsqu'il parle si curieusement des aviateurs :

> Ils existent maintenant dans un autre monde,
> Celui-là que nous avons toujours désiré,
> Comme nous désirons, avec nos regards secs,
> L'eau dans la vitre profonde des aquariums.

Mais je ne retiendrai, de ces cris de surprise, que la réelle aptitude de l'écrivain à percevoir des choses éternelles qu'il nous exprimera complètement quelque jour.

Memento. — M. F. Roger-Cornaz, dans *le Trianon de Porcelaine*, imite avec discrétion des poètes aimables. — Les *Chansons* de M. Paul de Coubertin ne relèvent point de cette rubrique, malgré M. François de Nion, qui leur a fait une préface. — Les *Pages d'Automne* de M. Frédéric Bataille donnent souvent l'impression d'un recueil à l'usage des écoles (Enseignement civique et moral). — M. Henri Guinot, dans *Au détour du chemin*, écrit pour sa satisfaction. Attendons notre tour.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Léo Gaubert : *Héloïse Bion*, C. Grasset, 3.50.— Bouyer-Kar : *Pauvres diables*, Ollendorff, 3.50. — Yniold-René Bertrand : *La Môme Cauchy*, Sansot, 3.50. — Henry Bordeaux : *La Neige sur les pas*, Plon, 3.50. — Pierre Gourdon : *Les Courtagré*, Calmann-Lévy, 3.50. — Yann Karmor : *Ame de breton*, Sansot, 3.50. — Auguste Coupey : *Ymato, rex dei*, Lemerre, 3.50. — Louis Sonolet : *Le Parfum de la dame noire*, Juven, 3.50. — Georges Ohnet : *La Serre de l'aigle*, Ollendorff, 3.50. — Félicien Champsaur : *Poupée japonaise*, Fasquelle, 3.50. — Léon de Tinseau : *Du mouron pour les petits oiseaux*, Calmann-Lévy, 3.50.

Héloïse Bion, par Léo Gaubert. L'auteur m'envoie son livre avec ce mot « à Monsieur Rachilde ». Il ne me connaît pas. Je ne le connais pas. Il s'appelle de son petit nom Léo et n'est point de la race d'Ernest. Il a collaboré au *Périple* avec M. O. Béliard. J'ai déjà demandé plusieurs fois d'où il venait, ce qu'il faisait en dehors de la littérature. Ce mystère me donne la fièvre. Pourvu que ce nom de Gaubert, si français, appartienne bien encore à un Français ! Après tout il ne m'est pas désagréable de rencontrer un volume se promenant isolé sur la chaussée des bouquins, sans aucun préfacier, commentaires ou parrainage et qui m'arrive simplement tel un homme croisant un homme. Ajoutez que ce roman s'orne d'un fichu titre : *Héloïse Bion.* Ah ! ce n'est pas très allèchant.., mais comme tout

est inutile quand il s'agit d'une œuvre et non pas d'un paquet de papier noirci ? Est-ce une histoire, est-ce une légende ? A peine plongée dans cette lecture j'éprouvais déjà le frisson que l'on doit ressentir lorsqu'on marche longtemps au milieu de ténèbres humides, d'un brouillard où les formes de l'humanité s'opalisent jusqu'à revêtir les aspects angoissants de la prétendue survie fantomatique. Des larves, des fées, des saintes ? Les femmes ont l'air de personnages toujours dans les transes que l'on imagine chez les spirites. Elles vivent en effet en esprit bien plus qu'en chair et en os. Les Bion, de mères en filles, sont atteintes d'une inquiétude surnaturelle. Sagette voit le diable sous la forme d'une souris jaune, Héloïse voit Bénine, la protectrice de ce coin du Marais, sous la forme d'une bergère et, renonçant à toutes les douceurs de l'existence, la mère et la fille portent d'un commun accord le cilice de la prière et du renoncement. Autour d'un berceau où gémit le dernier né dans la purulence d'une plaie, se meuvent, gauchement intéressé à la suprême partie qui se joue, le père qui n'ose plus boire de peur d'intercepter le miracle, l'innocent fiancé à la tête protubérante des hydrocéphales, les curés incrédules, circonspects par besoin, Léonard, le fils aîné, médecin trop conscient de son impuissance, le savant qui redoute le geste brutal, pourtant nécessaire. On attend le miracle avec la ferveur des temps bibliques. Le miracle, en somme, est une promesse que Dieu fait à ceux-là même qui le reconnaissent pour le vrai Dieu vivant. S'il y a un Dieu, il y a forcément des miracles, car on ne conçoit guère l'impossibilité de sa manifestation directe. Qu'est-ce qu'une toute puissance qui n'agit pas ? Les simples d'esprit attendent la guérison du petit enfant et c'est la grande sœur, Héloïse Bion, qui, à son tour, tombe malade, s'égare dans les transes de l'attente sacrée, devient folle... C'est alors qu'il faut lire le dernier chapitre de ce livre mystérieux : « quia absurdum ! » C'est la nuit de toutes parts. Sur la route, entre les eaux invisibles, Prudence et Quentin, la vieille toute illuminée et le jeune cousin innocent, cheminent à tâtons. Ils s'éloignent de la maison du miracle où la puissance négative de la science a éclaté dans la mort du petit martyr et ils n'osent plus ni parler ni se regarder... Cependant de leur défaite, de leur lassitude une exaspération mystique remonte. Qu'importe l'obscurité puisque le rêve persiste et que les signes demeurent ! Tous les grands clochers du pays sont là devant eux, flèches du passé perçant les nuages présents. Ils y sont tous et ils enseignent les humbles par la hauteur et par le dédain. Ils ont autour de leurs commandements seigneuriaux tout ce qui fait la douceur de vivre sans responsabilité ! Quentin se hâte de vieillir pour oublier la sainte si glorieuse de sa folie et Prudence, la mère, lui apprend à se nourrir, lui l'homme doux, de miel et de tendres racines afin de le sanctifier pour son avenir prochain...

un miracle de nouveau guetté dans la nuit... Bien que l'histoire d'Héloïse Bion soit oubliée, cette silhouette d'homme familière aux paysans comme le silence s'appellera le Précurseur. Ce livre est triste et poignant comme une complainte, mais c'est aussi beau que certains passages des Evangiles.

Pauvres diables, par V. Bouyer-Kar. Une longue discussion entre la poésie du dévouement aux humbles et le prosaïsme de l'ingratitude de ces mêmes humbles. Une femme, un peu isolée dans sa richesse, sans amour parce que peut-être orgueilleuse de se garder chaste pour sa mission sociale et donner ainsi raison aux ex-religieuses vierges, se fait la consolatrice de tous les affligés qui frappent à sa porte. Elle offre du travail et par conséquent la liberté sur ses terres. Entre deux maniaques elle coule des jours calmes, les flattant tous les deux dans leurs manies artistiques, et alternant les jouissances d'art avec le plaisir plus tourmenté d'accomplir de bonnes actions malgré eux. Ils savent qu'il est inutile de faire le bien autrement que pour sa satisfaction personnelle, mais n'est ce pas encore le moins malfaisant des égoïsmes, l'altruisme raisonnablement compris ? Les pauvres diables se succèdent à la cueillette des olives et se permettent les pires excès. Rien ne décourage la vaillante maîtresse de maison. Elle en sauvera trois de la misère morale qu'elle finira par unir aussi indissolublement que possible et la petite fille battue trouvera un nouveau foyer. Il n'y a guère qu'un reproche à faire à ces pauvres diables, c'est qu'ils sont tous grandiloquents. Ils ont une langue si colorée qu'on les croirait sortis d'un volume de Victor Hugo. En tous les cas ils sont beaucoup plus curieux que s'ils étaient plus nature.

La Môme Cauchy, par Yniold-René Bertrand. Voici une singulière histoire qui tendrait à prouver, une fois encore, que les princesses de science ne sont pas très équilibrées. La môme Cauchy est une fille de la Russie, pays où l'on accomplit froidement les pires extravagances. Ce composé de... bouillons de culture et de neige s'adonne au calcul intégral et mélange les logogriphes des mathématiques aux problèmes du cœur... elle n'a pas le cœur placé beaucoup plus haut que les autres femmes. Je veux dire que lorsqu'il n'est pas dans ses talons, la forçant à suivre un quelconque voyou des rues, il remonte d'un bond dans le cerveau pour lui inspirer les plus violentes déclamations contre tous les états de choses ordonnées. Son roman est absolument lamentable. Elle est avariée d'abord et tuée ensuite par l'amant de rencontre, plongeur dans un restaurant de barrière. A cette pénible fin on pourrait ajouter qu'il n'y a pas de morale, sinon que les Russes, les Polonaises jetées sur le pavé de Paris n'y apprennent vraiment bien que l'argot de tous les métiers, y compris celui de l'amour. Comme il est regrettable pour elles,

sinon pour nous, de les voir quitter leur désert! Dans les steppes leurs malheurs feraient moins de bruit, car les loups ont l'habitude de ne pas y laisser traîner les petits chaperons rouges.

La Neige sur les pas, par Henry Bordeaux. Je détache dans la préface, qui est aussi une dédicace, cette phrase d'une lettre de Paul Bourget : « Il y a longtemps que je n'ai éprouvé à la lecture d'un volume autant de plaisir! » Il est certain que Paul Bourget doit se complaire dans la lecture des œuvres d'Henry Bordeaux comme en se regardant au miroir. Et c'est cette joie que je ne saisis pas bien. Quand on est un Paul Bourget, on jouit de l'estime générale, mais quand on devient deux Paul Bourget, il faut se partager l'estime générale et il y a du tirage... c'est-à-dire qu'on risque le fort tirage restreint des deux côtés. La neige sur les pas recouvre aussi les traces d'un adultère qui fut la liberté sur la montagne et la mort pour un des complices. Le mari pardonne, bien entendu, mais en y mettant les temps voulus pour ménager les effets de théâtre. C'est à la fois social, religieux et, naturellement, libertin, car je trouve ces alternatives de possession et de non-possession assez semblables aux aiguillons du désir de mettre l'eau à la bouche des lectrices repenties (et Dieu sait si on en compte!).

Les Courtagré, par Pierre Gourdon. Une famille dans laquelle le droit de gouverner la terre des siens se paie fort cher, mais on conserve là les saines traditions et les cadets repentants s'unissent aux amoureuses discrètes qui surent les attendre. Tout se passe sur le ton de la meilleure compagnie, en des tableaux calmes, un peu semblables à ces boiseries grisailles du temps des chambres à coucher où les alcôves discrètes se rehaussaient de deux colombes, non moins grises, se becquetant sur un carquois vide pouvant servir également d'éteignoir pour le flambeau de l'hyménée. C'est honnête et reposant.

Ame de Breton, par Yann Karmor. Ne pas se fier à ces Bretons aux tendresses concentrées. Ils viennent de loin et rapportent de leurs randonnées maritimes des idées exotiques sur la femme. Puisqu'ils sont excessifs en tout, ils aiment comme d'autres prieraient avec la passion religieuse, la frénésie d'une volonté implorant le miracle. D'abord s'égarant à la suite d'une fillette sensuelle, Norbert Beautruen de Tonancourt découvre la femme de ses rêves ; malheureusement la nouvelle amie est une fille d'anti-clérical, elle n'a même pas été baptisée. Le pauvre amoureux dépouille le vieil homme, c'est-à-dire l'uniforme d'officier de marine, pour endosser l'habit de moine. L'amour tout entier ou la mort de tous les sens et c'est en ce renoncement qu'il réalise bien une *âme de Breton*.

Imato, rex dei, par Augusta Coupey. C'est le plus sérieusement du monde que cette histoire extraordinaire et enfantine nous

est racontée. Un romanichel, qu'on appelle Monseigneur, et que le Préfet de police entoure de la protection de ses agents. Une petite paysanne qui devient reine en pays fabuleux et le défilé d'un parterre de rois lui faisant cortège en lui rendant hommage. De temps à autre la description minutieuse d'une toilette de bal ou d'un trotteur gansé d'or (?) qui indiquerait que la petite personne était beaucoup plus capable de travailler dans les modes que de diriger un royaume ou une roulotte. C'est tellement ingénu, convaincu, mettons vécu, que c'en est touchant. Je m'imagine Imato, rex dei, volant des poules ou mendiant de vieux souliers..., c'est-à-dire ayant perdu sa couronne mondiale !

Le Parfum de la dame noire, par Louis Sonolet. Un parfum très fort, un peu trop fort. Je veux cependant mettre ceci sur mon mouchoir : « Les négresses... ah ! ces marquises dont les mouches tiennent toute la figure ! »

La Serre de l'aigle, par Georges Ohnet. Les conspirations de Georges Cadoudal et les intrigues de quelques jolies femmes autour du général Bonaparte.

Poupée japonaise, par Félicien Champsaur. Est-ce Henri Lavedan, écrivant la courte préface éblouie de cette réédition, qui est de l'Académie française, ou Félicien Champsaur ? On ne sait pas, tant les couleurs peuvent se mêler subtilement sur une palette d'artiste japonais. Il y a 300 gravures et je mentionne, comme la prière d'insérer, avec un soupir, que ce livre mirifique n'est pourtant vendu que 3 fr. 50. Un académicien pour ce prix-là, c'est pour rien et on a du Félicien Champsaur par-dessus le marché !...

Du mourron pour les petits oiseaux, par Léon de Tinseau. Sous ce titre modeste, de jolies nouvelles amusantes et pleines d'un humour bien français, c'est-à-dire de bonne humeur. Il n'y a pas besoin de se pincer sans rire pour se comprendre.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Vicomte E.-M. de Vogüé : *Pages choisies. Préface de M. Paul Bourget* 1 vol. in-18, 3, 50, Plon. — Tristan Derème : *M. de Mun et la Poésie*, 1 plaq. Tarbes. — Vicomte E.-M. de Vogüé : *Sous les lauriers. Eloges Académiques*, 1 vol. in-18, 3, 50, Bloud. — Jean de Lingendes : *Stances, précédées d'une notice par Jacques Madeleine*, 1 vol. in-16, 2 fr, Sansot. — Charles Oulmont : *La Poésie Morale, Politique et Dramatique à la veille de la Renaissance : Pierre Gringore*, 1 vol. in-8°, 7,50, Champion.

On a beaucoup parlé du vicomte E.-M. de Vogüé cette dernière quinzaine, et on a écrit sur son œuvre des pages qui ne sont définitives, sans doute, que parce que le silence succédera à cet enthousiasme d'actualité. Cependant le nom de M. M. de Vogüé restera attaché à la divulgation en France du *Roman Russe*. Le Roman

russe se serait certes divulgué sans son intervention, mais il a précipité sa pénétration. De là à croire que cette littérature russe fut le levain du symbolisme et que M. de Vogüé fut ainsi l'initiateur de la nouvelle école, il n'y avait que deux idées fausses à associer : M. Paul Bourget n'y a pas manqué. A l'entendre, toute une littérature est jaillie sous la volonté du vicomte, qui « incriminait chez nos auteurs, et pas seulement chez eux, mais chez nos auteurs dramatiques, nos critiques, nos poètes, nos chroniqueurs, un appauvrissement de la vie intérieure et un rétrécissement de l'horizon intellectuel ». « L'ampleur morale » des romanciers russes allait être la source vivifiante où guérir l'appauvrissement de notre vie intérieure, et notre rétrécissement intellectuel.

Si M. de Vogüé avait bien compris, ainsi que les symbolistes, tout ce que le naturalisme de Zola avait d'artificiel dans sa formule, c'est qu'il la voyait vide de toute pensée morale et religieuse. Ce vide il espérait le combler de toute la religiosité d'une littérature neuve, encore pas dépouillée de mysticisme sentimental. Ce n'était pas ce manque de morale chez les naturalistes qui révoltait les symbolistes, mais le manque d'art. D'ailleurs, à l'époque où parut le livre de M. de Vogüé sur le roman russe, le symbolisme avait déjà indiqué ses tendances esthétiques et philosophiques. Ses tendances philosophiques, encore vagues, devaient aboutir à l'immoralisme, dont Nietzsche nous donna la formule. Et n'était-ce pas logique, puisque les premières théories du symbolisme s'appuyaient sur Schopenhauer et sur l'idéalisme philosophique ? Au point de vue esthétique, le mouvement était déjà déterminé par les œuvres de Mallarmé, Verlaine, Moréas, Laforgue, Kahn, Régnier, Ghil et Vielé-Griffin.

Ainsi donc, en nous apportant le roman russe, M. de Vogüé espérait nous inoculer une morale toute fraîche : nous en avons fait de l'immoralisme. Mais je suis persuadé que les derniers apologistes de l'auteur des *Morts qui parlent* : M. de Mun, son éloquent fossoyeur à l'Académie, et M. Paul Bourget, le préfacier verbeux de ces **Pages choisies** — ont fait abstraction complète du véritable symbolisme. Non par mépris, mais par pure ignorance. M. de Mun, qui s'est renseigné à la dernière minute auprès des initiés, n'est pas arrivé à une juste compréhension, puisqu'il reproche au symbolisme de ne pas s'être adressé à la foule : « Hors des cénacles où le symbolisme s'admire et des salons dont il berce l'indolence il y a le peuple innombrable, je ne dis pas seulement de ceux qui peinent et qui souffrent, courbés sur la terre ou captifs de l'usine, mais de ceux qui travaillent, qui croient, qui agissent, et sont ainsi la sève de la nation. Ce peuple a des aspirations profondes qui ne se peuvent exprimer qu'en une langue intelligible à tous. »

Certes la littérature symboliste ne fut jamais offerte à ceux qui demandent des consolations religieuses et sentimentales : il y a pour ceux-là d'autres sources où aller boire. Mais il ne faudrait pas exagérer l'inintelligibilité de la littérature symboliste : si Mallarmé demeure un poète difficile, pour la joie intellectuelle d'une élite (quoiqu'il y ait dans son œuvre des vers de la beauté la plus simple), je ne vois pas pourquoi on s'obstine à qualifier de littérature de cénacle la poésie de Verlaine, peut-être le plus grand lyrique de tous les temps, celle de Moréas, d'une clarté et d'une perfection vraiment grecques, celle de Samain, si accessible à toutes les sentimentalités tout en gardant sa maîtrise artistique, celle d'Henri Régnier, d'une émotion si délicate et d'une inspiration si traditionnelle, etc., etc... Ce sont ces maîtres qui continuent la tradition romantique, la tradition de la vraie poésie française. D'ailleurs, observe ironiquement un jeune poète, qui continuera cette secrète tradition, M. Tristan Derême, en une petite plaquette qui s'intitule : **M. de Mun et la poésie**, s'il faut écrire pour le vulgaire et se mettre à sa portée, « pourquoi M. de Mun a-t-il omis de nous signaler quelques-uns de ces auteurs illustres qui ont écrit délibérément pour la foule : Virgile, peut-être, Horace sans doute ? Sénèque assurément, Lamartine, Chénier, Théophile, Ronsard, il le faut croire, et tous les autres. Théorie admirablement malsaine, éloquemment pernicieuse et qui nous mène à préférer Béranger à Vigny, Botrel à Francis Jammes, les Trois Mousquetaires à Bérénice, et les chansons de Mayol aux poèmes de Baudelaire ».

Je vois bien que ces aspirations profondes dont parle M. de Mun sont des aspirations morales. C'est exactement ce qu'écrit M. Paul Bourget, à propos de M. de Vogüé : Il estimait « que notre littérature s'étiolait faute de se retremper aux sources profondes, dans la sensibilité nationale ». On sait que pour M. Paul Bourget la sensibilité nationale plonge ses racines dans la religion et l'on voit que, dans cette appréciation du romancier, toute préoccupation purement littéraire est écartée.

Il est entendu, a prononcé M. de Mun, s'adressant à M. de Régnier le jour de sa réception, « que le symbolisme entre avec vous à l'Académie ». M. de Régnier aurait pu, dans son discours, exposer en quelques pages la véritable évolution de ce symbolisme encore méconnu dont il est le plus glorieux symbole, et lui donner ainsi une consécration officielle : il a dédaigné ce geste, et c'est dommage. Peut-être se souvenait-il, à cette heure, de ce « cérémonial académique » imaginé jadis dans les *Entretiens* et qui se réalisait pour son compte : « Après s'être donné la peine d'être de l'Académie, il faut souffrir le ridicule de s'y faire recevoir... Une réception à l'Académie ressemble assez à ces cérémonies molièresques, réglées avec une certaine gra

vité bouffonne et plaisante, par lesquelles on faisait Argan, médecin, et M. Jourdain, Mamamouchi. Et vraiment on pourrait écrire une excellente comédie : *L'Académicien imaginaire*, qui aurait pour dénouement ce qui se passe en réalité sous la coupole. Le français macaronique et délabré dont on se sert dans ces joutes oratoires est une langue toute faite pour le passetemps de cette facétie. » Comment alors, sous ce déguisement, prononcer des paroles sérieuses, en gardant son sérieux ?

Avant de fermer ce livre de *Pages choisies*, je voudrais conseiller à ceux qui aiment les développements en littérature, de lire cette préface de M. Bourget. C'est un chef-d'œuvre du genre. Taine aurait résumé cette homélie de cinquante pages en quelques phrases. Mais il aurait biffé cette synthèse même. M. Bourget, disciple de Taine, en est arrivé non pas seulement à renier son maître, ce qui serait déjà grave, mais à le défigurer, ce qui est plus grave encore : « Taine s'est-il jamais douté que son grand livre d'histoire... deviendrait un des bréviaires de la jeune école monarchiste et catholique? » Certes non ; et c'est en effet un résultat bien décourageant pour un philosophe.

§

A ce volume de M. de Vogüé, il faut encore ajouter ces éloges académiques, que l'on vient de publier sous ce titre : **Sous les Lauriers**. En parcourant ces discours aimables (M. de Vogüé ne pratiquait guère l'ironie, pas même cette ironie facile qui est une tradition académique), je songeais à ces « joutes oratoires » dont parle M. de Régnier et qui sont le passe-temps de ces graves facéties. Et vraiment, la vraie critique littéraire ne retiendra rien de ces jugements de bonne volonté, de ces classifications improvisées. Si un oisif s'amusait, un jour, à composer une histoire de la littérature française d'après les propres jugements des académiciens, il obtiendrait peut-être le livre le plus déconcertant qui se puisse rêver.

M. de Vogüé prend les hommes et les choses de son temps au sérieux ; les graves paroles qu'il prononce sur la tête des cathécumènes académiques en témoignent. Cependant, je découvre ce sourire. Rappelant cette cruelle prédiction de Renan, qu'il ne survivrait pas une seule page de notre siècle, l'auteur du *Roman russe*, s'adressant à M. Bourget : « Si vos livres, lui dit-il, devaient tomber sous la condamnation commune, vos précautions sont prises, vous êtes garé devant la postérité. Vous avez introduit un dicton dans l'usage » : *Cruelle Enigme*. C'est le *que sais-je* de Montaigne, mais on voit la nuance.

§

Remercions M. Jacques Madeleine de nous avoir donné le plaisir

de lire ces **Stances** de Jean de Lingendes, jusqu'ici dispersées dans ces recueils collectifs qui étaient les revues de ce temps-là, et que seuls les érudits connaissaient. Ces poésies de Lingendes méritaient d'être exhumées : elles sont bien, comme le dit l'éditeur, une des premières manifestations du lyrisme tel que nous le comprenons maintenant, et il y a dans ces strophes déjà un peu de l'émotion sensuelle de Verlaine. Les *Stances à Sylvie* où le poète « permet à sa dame d'en aimer d'autres que luy, pourveu qu'il n'en sçache rien », sont, dans leur cynisme, d'une très grande délicatesse. Quel poète, observe M. Madeleine, « a jamais poussé si haut le lâche soupir qui accepte tout, pourvu que la coupe d'ivresse ne soit pas retirée... Et en même temps, quel mauvais rire d'insulte et d'ironie ! »

Pourveu qu'on ne le sçache et que la renommée
Ne vous aille blasmant,
Soyez, si vous voulez, tout le jour enfermée
Seule avec un Amant.
Mais faignez d'estre chaste, et ne faites pas gloire
De me sçavoir trahir,
Me déclarant un mal que je ne veux pas croire
De peur de vous hayr.

On ne sait presque rien de la vie de Jean de Lingendes : on peut à peine, avec quelque exactitude, fixer l'année de sa mort (1616) par deux quatrains, en tête des *Epistres d'Ovide*, qu'il traduisit en collaboration avec les sieurs Du Perron, De La Brosse, etc. Mais M. Madeleine a cherché tout ce qu'on peut découvrir de la vie du poète dans son œuvre et dans les rares témoignages qu'ont laissés de lui ses contemporains. Et il est arrivé ainsi à reconstituer la vie amoureuse de ce poète qui ne voulut pas subir la censure de Malherbe, et disait, rapporte Tallemant, « que ce n'estoit qu'un tyran et qu'il abattoit l'esprit aux gens ». Ce qui, remarque M. Madeleine, n'était pas si mal dire.

M. Charles Oulmont vient de consacrer un gros volume à **Pierre Gringore** et souhaite que désormais le vrai Gringore supplante le Gringoire légendaire qu'ont créé Victor Hugo et Théodore de Banville. Il y a, en effet, dans cet ouvrage, résumé des études antérieures sur ce poète auxquelles M. Oulmont a ajouté ses récentes trouvailles, tous les matériaux de cette vraie reconstitution d'une vie et d'une œuvre. Je ne puis, en ces quelques lignes, que signaler l'importance de ce travail, dont je craindrais de fausser la signification par une trop brève analyse. Disons seulement avec l'auteur : « A ce tournant de notre littérature, à l'époque où le Moyen-Age se meurt où la Renaissance va venir apporter aux hommes des forces et de la

lumière, Gringore résume tout entier le Passé prêt à disparaître, et il nous le laisse une dernière fois contempler à loisir, il le synthétise, il en est le symbole. » Il nous permet de deviner ce qu'eût été l'évolution logique de notre poésie, sans l'intervention brusque de la Renaissance.

Mais pourquoi M. Oulmont ne veut-il pas accepter la mutation du nom de Gringore en Gringoire : elle est logique, phonétiquement. « Si, dit-il, une fois au cours d'une œuvre, se présente la forme : Gringoire rimant avec : gloire, il serait inexact d'en conclure quoi que ce fût, sinon que *gloire* se prononçait *glore*, dans le pays du poète » (Normandie). Alors, écrivons Gringoire, comme on écrit gloire ; acceptons Gringoire, c'est le seul moyen de redonner au poète de la légende toute sa réalité. Autrement, Gringore et Gringoire continueront, je le crains, à ne jamais se rejoindre en une même personnalité.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Albert Schuermans : *Itinéraire général de Napoléon Ier*. Préface de Henry Houssaye, Jouve et Cie, 7 fr. 50. — Louis Fiaux : *Armand Carrel et Emile de Girardin*. Marcel Rivièrre et Cie, 3 fr. 50. — Roger Boutet de Monvel : *Les Anglais à Paris, 1800-1850*, Plon, 5 fr., ill. — Henri d'Alméras : *La Vie Parisienne sous Louis-Philippe*. Albin Michel, 5 fr., ill. — Memento.

A plusieurs reprises déjà, au cours de sa publication dans la *Revue des Etudes historiques*, nous avons mentionné l'important ouvrage de M. Albert Schuermans : **Itinéraire général de Napoléon Ier**. L'idée d'un ouvrage de ce genre n'était pas nouvelle : le regretté Henry Houssaye, dans sa Préface, compte trois « Itinéraires » antérieurement publiés. Mais, on peut le dire, l'idée seule (c'est-à-dire rien, ou à peu près) n'était pas nouvelle. Pour la réalisation, tout restait à faire, les ouvrages des précurseurs n'ayant pas grande valeur. Tel n'est pas le cas, fort heureusement, de l'œuvre de M. Schuermans, qui semble définitive.

L'important, ici, était la sûreté des sources, ce qui n'est pas une vérité de la Palice, si nous disons que ces sources devaient, en matière de dates, renseigner avec, en quelque sorte, la certitude automatique et impersonnelle d'un journal. Certes, dans l'immense fatras de la littérature napoléonienne, le premier venu, à condition d'avoir du temps et de la patience, pouvait collectionner à outrance des dates et les ajuster en quelque « puzzle »... Mais que vaudrait un tel travail ? Ce que vaudraient des documents consultés sans critique, soit rien ou à peu près, la valeur chronologique étant la moins fréquente qui soit, et la moins aisée à vérifier, dans les documents. Quand on songe qu'un ouvrage comme celui de Thiers est inexact

quant aux dates, que penser? Aussi n'est-ce pas un « puzzle » dont les morceaux fussent pris dans le plus d'ouvrages possible qu'a entendu faire M. Schuermans. Le problème était de retrouver l'emploi (à très peu près continu) du temps de Napoléon dans une catégorie donnée d'ouvrages chronologiquement sûrs, d'ouvrages offrant, sous le rapport chronologique, les caractères et les garanties spécifiés plus haut. Ce problème de critique documentaire, M. Schuermans, on doit le dire, l'a pleinement résolu. Ses principales sources ont donc été : la « Correspondance » de Napoléon (y compris les inédits), le « Moniteur », le « Journal de l'Empire », les « Bulletins », le « Journal » manuscrit des séjours de l'Empereur, etc., etc. On pourrait distinguer deux autres catégories : parmi les Correspondances et Mémoires contemporains, ceux dont la réputation d'exactitude est établie ; parmi les historiens, ceux qui se sont incontestablement servis de documents originaux. En bas de pages, l'on renvoie pour *chaque* journée (dont la date est en caractères gras) aux références. Figurez-vous un calendrier, avec une bibliographie en regard de chaque jour du mois. C'est admirable. Et maintenant, à MM. les ultra-spécialistes de signaler à M. Schuermans les menues inexactitudes ou lacunes pouvant subsister. Pour ma part, en fait d'occasions, je n'en ai jamais eu que d'éprouver l'exactitude mathématique de cet Itinéraire. Des travaux me sont passés par les mains, tout à fait spéciaux et locaux, « Napoléon en Loir-et-Cher », par exemple, où l'on trouve le jour et l'heure où le préfet harangue le Souverain : c'est en vain qu'en rapprochant de telles éphémérides atomistiques du livre de M. Schuermans, j'espérais surprendre celui-ci en faute; j'en étais pour mon secret dépit de trouver toujours impeccable M. Albert Schuermans, le diable d'homme qui osa et réussit cette compilation héroïque : l'Itinéraire général du plus actif des Conquérants.

Armand Carrel et Emile de Girardin. Le solide petit livre, excellemment documenté, remarquablement écrit, que M. Louis Fiaux a publié sur la fin déplorable d'Armand Carrel, tué en duel par Emile de Girardin, semble bien près d'avoir fixé l'histoire de cet événement, histoire sensiblement différente de la tradition accréditée jusqu'ici. (Je dis « bien près », parce que, — c'est la seule restriction que je ferai, — l'on trouve, au début du chapitre VII, diverses mentions contradictoires, il me semble, et qu'en tous cas je n'ai pas comprises.)

On connaît la version habituelle des causes du trop fameux duel. Emile de Girardin ayant abaissé à 40 fr. l'abonnement à son journal *la Presse*, alors que l'abonnement restait à 80 fr. pour les autres feuilles, un journaliste, Capot de Feuillide, protesta contre ce qu'il appelait l'introduction de l' « industrialisme » dans la Presse. Sur la prière de ce Capot de Feuillide, Armand Carrel fit entendre la

même protestation dans *le National*. Certains termes de ce dernier article étaient vifs, d'où riposte à l'avenant de Girardin. Une entrevue des deux célèbres journalistes semblait toutefois devoir arranger les choses, — le principe d'une note satisfaisante pour les deux parties ayant été adopté, — lorsqu'une question de procédure rouvrit le débat, la querelle, dont l'issue fut la funeste rencontre que l'on sait.

Or, M. Louis Fiaux n'admet pas, — et, selon nous, il a parfaitement raison, — qu'un tel duel ait pu se produire pour une question de tarifs, une question de boutique. Là fut bien le point de départ, mais il y eut autre chose. Laquelle? Une chose d'ordre privé, intime. L'honneur d'une femme mariée, qui était la maîtresse d'Armand Carrel (cela, dans des conditions qui donnaient à cette liaison un indiscutable caractère de dignité), se trouva en jeu. Voici comment: selon M. Louis Fiaux, il y eut, entre Carrel et Girardin, non pas une, mais deux entrevues, la première devant témoins, la seconde sans témoins. Dans cette seconde entrevue, Carrel voulait discuter le mode de publication de la note dont le principe avait été adopté dans la première. Peut-être aussi certaines insinuations, déjà faites par Girardin sur un point autrement délicat, ramenaient-elles Carrel chez son adversaire. Quoi qu'il en soit, dans ce second entretien, qui seul compte pour l'intelligence de ce qui suivit, Girardin insulta délibérément Armand Carrel à propos de son amie, le menaçant d'une «biographie » qui soulèverait les voiles. D'où le duel, inévitable, en effet, mais dont la raison réelle fut d'un commun accord tenue secrète par les deux adversaires, le motif avoué étant la cause banale enregistrée jusqu'ici par tous les dictionnaires biographiques. Les documents produits par M. Louis Fiaux sont aussi nouveaux que sûrs, et il les a mis en œuvre avec une logique simple, naturelle, qui impressionne.

Qu'est-ce qui a bien pu pousser Girardin à vouloir ce duel, au point d'insulter Carrel sur un détail de sa vie privée, pour le forcer à se battre ? M. Louis Fiaux laisse entendre que Girardin a pu être incité à la chose par Thiers, par le gouvernement de Louis-Philippe, qui avait en Carrel un adversaire redoutable. Quoique Girardin tînt évidemment à être bien avec le Château et même à s'y rendre indispensable, les déductions de M. Fiaux sont, ici, trop faiblement documentées, pour qu'il soit possible d'attribuer au journaliste un tel caractère de spadassin politique. Son acte s'explique suffisamment, d'ailleurs, par des motifs professionnels, que M. Fiaux a bien montrés. Homme d'affaires novateur, créateur du journalisme à bon marché, Girardin avait contre lui toute la vieille grande Presse doctrinaire, la Presse à articles de cinq et six colonnes, et coûteuse à proportion. La polémique avec Capot de Feuillide, puis le duel avec Armand Carrel marquent la période aiguë de la lutte. Et surtout, se

mesurer avec un homme tel que Carrel posait Girardin. Lui-même le dit avant le duel, et on peut croire là-dessus ce maître en fait de publicité, de réclame. C'était le beau duel. Pour le rendre inévitable, Girardin alla donc jusqu'à l'insulte. Tel, — le livre de M. Louis Fiaux une fois lu, — nous apparaît ici Emile de Girardin, l'homme à une idée par jour, ce qui ne faisait pas une bonne pensée par an.

M. Roger Boutet de Monvel, à qui nous devions déjà une biographie de Brummel (1), poursuit, dans ce nouveau livre, **Les Anglais à Paris**, ses études sur la vie et l'influence anglaises. Un tel ouvrage fait décidément de M. Boutet de Monvel l'historien de l' « Anglomanie », mot qui cache un fait considérable, les échanges mutuels de deux civilisations qui, à l'heure actuelle, leur doivent certains de leurs aspects. Il y a longtemps que la France se mit à adopter les modes de l'Angleterre, laquelle, sous Charles II, avait d'abord adopté les nôtres. Dans l'ordre intellectuel, cette adoption eut, dès le XVIIIe siècle, Voltaire pour parrain ; dans l'ordre politique, Montesquieu ; et, un peu plus tard, dans l'ordre... fashionable, le Comte d'Artois. Un moment, peu de temps avant la Révolution, rien à Paris qui ne fût à l'anglaise. Puis les Emigrés nouèrent à Londres de nombreuses relations qui, par la suite, au premier moment favorable, à l'époque de la paix d'Amiens, par exemple, devaient nous valoir de nombreuses visites d'Outre-Manche. C'est aux jours, — jours éphémères, — de cette paix d'Amiens, que M. Boutet de Monvel commence, en nous montrant tous ces Anglais riches, qui, par la rupture de la paix, virent, maints d'entre eux, leur séjour brusquement transformé en captivité, captivité d'ailleurs utile aux relations entre les deux pays. Les événements de 1815 suscitèrent une véritable invasion de Paris par la Société anglaise. Thackeray, en de curieuses pages de *Vanity Fair*, a décrit cela, et les documents de l'historien corroborent aujourd'hui l'observation du romancier. Le même Thackeray, d'ailleurs, qui habita longtemps Paris comme journaliste et correspondant du journal de son beau-père, a été le véritable annaliste de l'anglomanie en France, et il reste le témoin qu'il faut consulter. C'est ce qu'a fait M. R. Boutet de Monvel, ce qui nous vaut d'intéressantes pages sur Thackeray, véritable psychologue de la civilisation anglo-française. Ce livre, d'une véritable portée historique, a su d'ailleurs rester amusant, et c'est d'une suite d'anecdotes, de portraits, de biographies, de scènes curieuses, que se dégagent les caractères sociaux et mondains de l'Anglomanie.

§

J'ai un ami, terriblement consciencieux, très sérieux, assez lyri-

(1) *Mercure de France*, 1er décembre 1906.

que, assez sensitif, assez « gobeur » enfin (signe particulier : il ne se plaît guère qu'aux propos spéculatifs, les autres conversations lui paraissant plutôt inutiles, ce qui manque un peu d'esprit), et qui s'occupe d'histoire, lui aussi, avec la légèreté que peut impliquer une telle humeur. Une légèreté à endormir Thureau-Dangin, prétendent les méchantes langues de la critique historique. Pour le taquiner, et aussi pour lui mettre la puce à l'oreille, j'aime à lui pousser sous le nez des choses purement anecdotiques, « sans portée » pour notre homme, qui devrait mieux y regarder ; des choses, par exemple, comme ce livre charmant, **la Vie Parisienne sous Louis-Philippe**, où M. Henri d'Alméras (qui, pour ma part, m'amuse beaucoup) fait aller le kaléïdoscope, le cinéma de son érudition alerte aux menues décompositions et aux prestes recompositions. Du moins, c'est ce que je dis, moi. Mais mon ami n'est pas de cet avis.

— « Vous appelez cela de la psychologie, de la révélation ? » me fit-il, en feuilletant, morose, l'aimable tome.

— « Eh ! eh, peut-être : par exemple, vous vous êtes certainement demandé ce que pouvait être la « psychologie », comme vous dites, des républicains, de ceux qui sont vraiment intéressants, de ceux de la veille ou de l'avant-veille, de ceux du temps de Louis-Philippe ? »

— « Sans doute. »

Et cet homme sérieux, qui tourne tout au tragique, me parlait déjà d' « études » sur les journées de juin 1832, ou même d'une biographie d'Armand Carrel.

— « Bah ! l'interrompis-je, on peut se contenter, pour ce propos, d'une biographie de Mimi-Lépreux. »

— « ? »

— « Oui... M. d'Alméras a l'obligeance de vous la donner. Ce célèbre pick-pocket du temps de Louis-Philippe ayant eu l'inadvertance de fouiller des poches un jour d'effervescence républicaine, confiait ainsi ses déboires à un officier de paix, qui avait vainement tâché de le prendre en flagrant délit : « Vos républicains, ce n'est que de la canaille : J'ai fouillé plus de cinq cents poches, et je n'y a pas trouvé un sou ! »

— « En effet, voilà qui serait un document social. »

— « Et vous pourriez en trouver, de ces « documents sociaux », dans chaque chapitre de ce livre, qui en abonde sans en avoir l'air, si vous n'étiez pas si... sérieux. »

Je dois montrer d'autres livres dans ce genre à mon ami M. l'Homme sérieux. Héraclite et Démocrite s'occuperont d'Histoire...

Memento. — Quelques nouvelles monographies sur la Révolution en

province ont paru ces temps-ci. M. Victor Sanson, prêtre du diocèse de Rouen, a publié les tomes II et III de son *Répertoire bibliographique pour la période dite « Révolutionnaire », 1789-1801, en Seine-Inférieure* (H. Champion, 2 vols à 10 fr. chacun). Rappelons que le premier volume fut signalé ici même. De ces deux nouveaux tomes, le premier contient la bibliographie critique des ouvrages relatifs à Rouen et au Havre, le second celle des ouvrages relatifs aux Communes de la Seine-Inférieure. Tout, dans cette volumineuse bibliographie, ne se rapporte pas exclusivement à la période révolutionnaire. Pour Rouen, pour le Havre et pour les Communes, l'on indique aussi les histoires générales. La bibliographie des Communes surtout est, de ce chef, assez grossie. Mais hâtons-nous de dire que, pour la période révolutionnaire elle-même, le recueil semble aussi complet et aussi détaillé que possible. On y trouvera l'indication de nombreux documents sur l'histoire religieuse, et, je crois bien aussi, d'une façon générale, tout ce qu'il est possible de trouver sur la Révolution en Normandie.

De M. Paul de Castéras, conseiller à la Cour d'appel de Toulouse, voici une monographie sur les *Révolutionnaires et Terroristes du département de l'Ariège, 1789-an VIII* (H. Champion, s. p.). Suite d'un premier travail sur la Révolution dans l'Ariège (1876), ce volume nouveau étudie l'époque de la Terreur dans ce département. Le rôle local de Vadier, rôle qui fut considérable et terrible, est mis en lumière. A vrai dire, Vadier domine toute l'histoire civile du département qu'il terrorisa. L'histoire religieuse n'est pas négligée non plus, et M. de Casteras s'est occupé, sous ce rapport, de Jean-Bernard Font, évêque constitutionnel de l'Ariège. Un autre chapitre est consacré aux représentants du département : Gaston, Lakanal et Baby ; et les dernières pages ont pour objet l'activité locale du tribunat criminel et révolutionnaire. Bien que manquant généralement de références, cet ouvrage est substantiel, consciencieux, et il donne un bon aperçu de ce que put être la Révolution dans un des départements les plus troublés. Toutefois l'élément biographique y est par trop prédominant, et l'on voudrait plus de détails en ce qui concerne les rouages politiques et administratifs.

Ecrit avec plus de méthode sous le rapport documentaire et avec beaucoup plus de développements spéciaux, l'ouvrage du marquis de Roux sur *la Révolution à Poitiers et dans la Vienne* (Nouvelle Libraire Nationale, 7 fr. 50) paraît réaliser l'idéal de la monographie. Il n'est pas jusqu'à la neutralité relative de ce pays durant la Révolution qui ne fournisse un trait excellent à l'ouvrage dont il est l'objet. Circonstances, personnages, tout y resta moyen, et M. de Roux estime, non sans raison, que ce sont là de bonnes conditions pour bien voir, dans un milieu non passionné, « jouer les causes, retentir les contre-coups, se réaliser les effets de la Révolution française ». M. de Roux a voulu surtout, — à la faveur de ces conditions dont l'action dans un cadre restreint est de tout nettifier, — étudier à fond les questions que suscita la période 1789-1792, et qui, selon lui, « forment la substance même de l'histoire révolutionnaire ». C'est une fort bonne monographie positiviste à la Le Play.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

D. Mornet : *Les Sciences de la nature en France, au XVIIIe siècle*, Armand Colin, 3 fr. 50. — Comte de Montessus de Ballore : *La Sismologie moderne*, les tremblements de terre, 64 figures et cartes, Armand Colin, 3 fr. 50 — Commandant P. Renard : *Le Vol mécanique*, les aéroplanes, 121 illustrations, Bibliothèque de Philosophie, E. Flammarion, 3 fr. 50. — Capitaine du génie E. Caslant : *Passé et Avenir de la navigation aérienne*, l'hélicoplane futur, R. Chapelot, 6 fr. — H. de Graffigny : *L'Aéronautique et l'Aviation en 20 leçons*, P. Paclot, 1 fr. — H. de Sarrauton : *Les Routes aériennes et les repères de l'Aviation*, Bulletin de la Société de géographie d'Alger, 1911. — Memento.

Dans le livre très curieux de M. Mornet, docteur ès lettres, les **Sciences de la nature en France au XVIIIe siècle**, relevons tout d'abord le rôle qu'a joué le *Mercure de France* dans le mouvement scientifique du XVIIIe siècle.

C'est la passion des collections qui a le plus contribué à développer le goût pour les choses de la nature. Dès le début du XVIIIe siècle, on s'est mis à collectionner des insectes, des coquilles, en s'attachant surtout à recueillir des raretés. Gersaint et Mortain, au pont Notre-Dame, vendaient des plantes, coquilles et animaux des Indes. Gersaint organisait des ventes périodiques que l'on regardait « comme un amusement ». Le *Mercure* renseignait les débutants. Les cabinets se multipliaient, à Paris et dans la Province. Bientôt Réaumur écrivit une histoire des insectes et devint illustre ; le célèbre Poivre lui apporta des Indes une collection d'oiseaux. Rue de la Raquette, au faubourg Saint-Antoine, on se pressait pour admirer son cabinet et ses expériences. Le roi se faisait raconter par Réaumur les merveilles des insectes. Les journaux, dont le *Mercure*, se faisaient l'écho de ces enthousiasmes. Plus tard, la curiosité pour les fossiles fit fureur. « Le *Mercure de France* et le *Journal de Verdun* associèrent délibérément aux agréments des pièces fugitives en prose et en vers ceux plus austères des pétrifications. Le *Mercure* abritait constamment des polémiques loquaces et véhémentes, des comptes rendus minutieux. »

Mais les naturalistes s'enivraient trop de l'amour du merveilleux, beaucoup de savants conduisaient sur des routes semées de prodiges et d'enchantements. Voici l'histoire d'un chien parlant, et le cas du basilic dont le regard tue plus promptement qu'un coup de pistolet. Voici des roses qui fleurissent sur des saules et des cornes qui poussent sur la cuisse d'une femme. Voici, mais cette fois le siècle s'achève et le *Mercure* résiste et proteste, un homme, né à Blois en 1726, qui a dans les yeux deux cadrans peints distinctement ; un autre qui inscrit dans ses prunelles : « sit nomen Domini benedictum » ; une femme qui accouche d'une fille, laquelle accouche dans les huit jours d'une autre fille. Certains renoncèrent au merveilleux dans les faits, mais pour se réfugier dans le merveilleux des systèmes. La question

des fossiles devint un prétexte à bien des divagations incohérentes. On pourrait citer ici une certaine lettre de M. Capperon, doyen de Saint-Maixent, publiée dans le *Mercure de France*.

Toutes les créatures, explique M. Capperon, ayant été formées au premier moment de la création et confondues dans le chaos, l'eau et la terre formant par le mélange une espèce de boue, il est à présumer que les plantes et les animaux flottaient sans mouvement et sans vie à la superficie de ce bourbier épais, attendant qu'ils fussent mis chacun à leur place. Les choses étant dans cette situation, Dieu sépara donc l'eau de la terre en cette manière. Premièrement, retenant par sa volonté toute puissante à la superficie de la terre les plantes et les animaux qui devaient y rester, il comprima cette masse comme on fait une éponge... les poissons et les oiseaux que rien n'arrêtait s'écoulèrent avec les eaux, il n'en fut pas de même des coquillages, de quelques plantes, d'un petit nombre de poissons et de reptiles qui se trouvèrent plongés trop avant.

Telle avait été l'origine des fossiles. Plus tard, Voltaire appuyera de son autorité des arguments du même ordre. Les fossiles du Mont Cenis seraient tombés du manteau des pèlerins de Syrie et les poissons pétrifiés seraient des débris de leurs repas.

M. Mornet consacre la première partie de son livre à la « dépuration » de la science (il emprunte à Buffon ce terme) ; il nous montre l'organisation de la lutte contre le merveilleux et aussi contre la théologie ; les deux autres parties sont relatives à l'organisation et à la diffusion de la science.

Il est facile de se rendre compte des progrès accomplis. Hélas ! de nos jours, il y a un mouvement réactionnel marqué : on revient au vitalisme, au finalisme, à l'anthropomorphisme ; on croit de nouveau aux « harmonies de la nature ». — Et c'est encore le *Mercure de France* qui proteste.

I

Nul phénomène naturel n'a eu plus que les tremblements de terre le don d'émouvoir l'homme et d'exciter sa curiosité ; toutes les traditions populaires, toutes les histoires et toutes les littératures sont remplies de récits relatifs au redoutable fléau ; mais ce ne sont guère que des descriptions plus ou moins dramatiques ou des théories tout à fait puériles. Il n'y a pas bien longtemps que l'étude des tremblements de terre a été entreprise avec les méthodes scientifiques ; la sismologie est une science toute jeune encore, et d'ailleurs fort négligée en France ; relativement très stable, le sol de notre pays n'a pas été favorable à l'essor de la sismologie comme l'a été celui d'autres pays où les tremblements de terre sont pour ainsi dire un phénomène quotidien. La question des secousses du sol devrait cependant nous intéresser, car elle est liée à celle de l'histoire de notre planète : « c'est une des plus brillantes généralisations de la science moderne

que d'avoir montré comment les tremblements de terre sont liés d'une manière normale, nécessaire et permanente, dans les temps géologiques, avec les transformations incessantes et successives du relief terrestre. »

La Sismologie moderne, par le comte F. de Montessus de Ballore, est destinée à secouer notre indifférence et à nous montrer toute l'importance théorique et pratique des études faites par les sismologues de profession. L'auteur de ce livre, qui est l'un des plus éminents parmi eux, décrit successivement : les caractères des mouvements sismiques, les sismographes et les tracés des ondes sismiques, les bruits sismiques... les effets des tremblements de terre, l'évolution du relief terrestre, les secousses ressenties en France, les constructions sismiques ; en ce qui concerne les théories, il se garde de généralisations trop hâtives, et montre combien on doit être prudent au sujet de la prévision des tremblements de terre.

§

L'intérêt pour les progrès de l'aviation ne paraît pas en baisse, si l'on en juge par le succès des livres consacrés à la question.

Au premier rang de ceux qui ont paru depuis six mois se trouve celui du commandant P. Renard, **le Vol mécanique**. Cet ouvrage fait suite à *l'Aéronautique*, dont j'ai déjà parlé ici. L'auteur y est conduit parfois à employer les formules mathématiques, dont on ne peut d'ailleurs se passer dans un exposé des principes fondamentaux sur lesquels repose l'aviation. Si certains chapitres sont un peu arides, le lecteur sera amplement récompensé de l'effort fait pour se les assimiler. Comme conclusion, on trouvera des considérations fort optimistes sur l'avenir de l'aviation. En donnant à l'un de ses ouvrages ce sous-titre : « De crête à crête, de ville à ville, de continent à continent », le regretté Ferber a résumé en une phrase lapidaire l'histoire future de l'aviation. Or, nous sommes déjà à la deuxième phase, et nous n'attendrons pas trop longtemps la troisième. Nous verrons bientôt les aéroplanes prendre une place importante dans la vie des individus et dans celle des nations.

Je suis persuadé, dit le commandant Renard, qu'en 1915, et peut-être plus tôt, on trouvera aussi simple de prendre place sur un aéroplane pour aller de Paris à Londres qu'on trouve naturel aujourd'hui de monter dans le rapide de Paris à Marseille.

Il importe qu'au plus tôt chaque aéroplane ait deux pilotes alternativement de service, car quelque amélioration qu'on apporte aux instruments de vol, il y aura toujours des instants où le salut ou la perte des aéronefs seront à la merci d'une fausse manœuvre, d'une distraction de l'aviateur.

Le commandant Renard ne croit pas que les appareils d'aviation

feront disparaître les aérostats. « Rien ne supprime rien. » Les chevaux de trait n'ont pas disparu après l'apparition des chemins de fer. Les dirigeables servent à transporter directement par-dessus les obstacles des poids relativement considérables. Les ballons libres auront toujours pour leurs adeptes un charme particulier et ils seront toujours une excellente école pour les aviateurs.

C'est un livre très savant aussi que celui du capitaine du génie Caslant, **Passé et l'avenir de la navigation aérienne.** La question est envisagée sous sa double face : technique et sociale. L'un des principaux avantages du navire aérien est de pouvoir atteindre une rapidité qu'on ne saurait obtenir avec le véhicule terrestre. Les premières locomotives sur les voies ferrées parcouraient 25 kilomètres à l'heure ; elles en font aujourd'hui plus de 100. L'aéroplane atteignit 60 et 80 kilomètres à l'heure dès les premiers vols ; il est logique d'admettre qu'il arrivera à franchir en une heure 300 kilomètres, et à aller de Paris à New-York en moins de 24 heures. Un oiseau, le Martinet, ne fait-il pas 88 mètres-seconde, soit 317 kilomètres-heure ? Il n'est pas douteux que, dans ces conditions, l'aéroplane exercera une influence économique et morale sur l'homme, et avant tout il diminuera l'importance de la propriété. Le capitaine Caslant est un peu inquiet à cet égard ; aussi cherche-t-il un remède à ce « dommage moral ». Il fait appel à une police de surveillance semblable à celle qui existe chez le peuple des vautours.

En Egypte, dit le capitaine Ferber, les Milans et les Corneilles restent près de terre, furètent et découvrent des proies. Au-dessus d'eux, à 200 ou 300 mètres dans l'air se trouvent les Percnoptères qui surveillent une dizaine des premiers. Plus haut, vers 600 ou 1000 mètres, planent les Vautours fauves veillant sur 4 ou 5 Percnoptères, et enfin, à 2000 ou 3000 mètres, et se balançant sur leurs ailes, existent les Arians avec les Otogyps, qui sont les rois de l'air en attendant l'homme. Par l'intermédiaire de 3 ou 4 Vautours ils contrôlent un vaste territoire... Tous les grands rapaces établissent une sorte de réseau d'observation sur la terre par cela même qu'ils se surveillent les uns les autres, et sitôt qu'un repas est signalé les voisins d'alentour se mettent de suite en route dans cette direction. Rien ne leur échappe qui leur paraisse digne d'intérêt.

Nous n'aurions qu'à suivre l'exemple donné par la nature.

Pour terminer, je signalerai un ouvrage de vulgarisation pure, **l'Aéronautique et l'aviation en 20 leçons**, par H. de Graffigny, et un petit opuscule de H. de Sarrauton, **les Routes aériennes et les repères de l'aviation.**

Memento. — Dans la *Collection des initiations scientifiques*, dirigée par M. Laisant, vient de paraître un volume fort bien fait et compris, *l'Initiation botanique* (Hachette, 2 fr.) ; l'auteur, M. Brucker, professeur au lycée de Versailles, s'y révèle une fois de plus un excellent pédagogue.

Malgré le peu de succès qu'ont trouvé auprès des savants sérieux les ten-
tatives des plasmogénistes, qui s'imaginent imiter les phénomènes de la
vie au sein des substances minérales, M. René Schwaeblé vient d'écrire
une brochure intitulée : la *Biologie minérale* (H. Daragon, 2 fr.).

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

C. Rothe : *Die Ilias als Dichtung*, 8°, 366 pages, Paderborn, Schoeningk. 7 M. — 'ené Perrout : *Les Images d'Epinal*, Nancy, 5, rue des Carmes (en cours de publi-ation). — *La Revue de Savoie*, historique, archéologique, économique, artistique, ttéraire, ethnographique et folklorique ; Paris, 5 *bis*, place du Panthéon ; abon-ement, 17 fr. — Memento.

M. Carl Rothe s'est spécialisé depuis plus de trente-cinq ans dans étude de la question homérique ; et comme cette question est d'une omplexité étonnante, c'est là une spécialité qui nécessite des con-aissances étendues dans un grand nombre de directions. Chaque nnée, M. Rothe publie un rapport critique sur tout ce qui paraît oncernant l'Iliade, l'Odyssée, les hymnes homériques et les problè-nes connexes : et voici des années que presque seul en Allemagne, il oppose aux « séparatistes », et lutte pour la théorie « unitaire ». On ait que les dernières découvertes dans la mer Egée ont redonné gain e cause aux partisans de cette dernière théorie, en rendant clairs et ntelligibles des passages homériques jusque-là obscurs, bien qu'elles 'aient pas encore fourni la solution du problème fondamental : où, uand et comment ont été créés les poèmes homériques ?

Dans son **Iliade comme poème**, M. Rothe a considéré à nou-eau, point par point et détail par détail, toutes les théories successi-ement proposées pour interpréter l'Iliade. Il apparaît maintenant, près de nombreuses tentatives, que ni l'étude du vocabulaire, ni elle de la grammaire, ni celle de la métrique homériques n'aident n aucune façon à déterminer le lieu et la date d'origine de chaque oème, de chaque chant ni même de chaque développement ; de nême les répétitions n'ont pas de valeur discriminative (pp. 22-55 ; urieuse utilisation des cas « d'emprunt » entre Schiller et Gœthe our montrer l'impossibilité de raisonner par induction en matière ttéraire) ; l'âge possible des thèmes populaires ayant servi de pro-otypes à Homère ne peut être fixé, et le pourrait-on, cela ne précise-ait pas l'âge relatif des diverses parties de l'Iliade et de l'Odyssée. e même, les contradictions découvertes par les critiques sont consi-érées comme telles le plus souvent en vertu de principes subjectifs t personnels ; M. Rothe cite des cas curieux de contradiction, à quel-ues pages de distance, chez l'Arioste, Shakespeare, Thackeray, etc. ; uant aux contradictions psychologiques des héros, peut-être étaient-lles voulues de la part d'Homère ; en tout cas, la critique n'en peut rer d'arguments contre l'unité d'auteur et de création littéraire. Le

Faust de Gœthe et le *Wallenstein* de Schiller, si on leur appliquait la « critique homérique », devraient êtres attribués à bien des auteurs répartis en plusieurs générations ; dans ma *Question d'Homère*, j'ai utilisé cet argument à propos de *Faust ;* mais les passages de *Wallenstein* cités par M. Rothe sont encore plus frappants. Je suis enchanté que M. Rothe conseille aux savants de moins user — ou abuser — de la « logique scientifique ».

Dans le chapitre suivant sont passés en revue les arguments d'ordre culturel : manières de combattre et armement, conceptions religieuses, organisation politique et sociale, etc. Pour le détail, je renvoie à ma *Question d'Homère ;* M. Rothe discute surtout l'opinion de Robert, qui a voulu découvrir dans les poèmes homériques des « couches de civilisation » par rapport auxquelles il classe chronologiquement les « couches littéraires » des poèmes. (Voir en outre pour une étude comparative des éléments de la civilisation chez Homère, A. Lang, *The World of Homer*, Londres, 1910.) La conclusion de ce chapitre est que les « disharmonies culturelles » sont souvent le fait du poète, qui veut varier ses effets, et ne sont jamais en faveur de la théorie séparatiste ou polygénétique.

Mais les coups les plus violents, M. Rothe les a gardés en réserve pour les asséner aux partisans de la « méthode analytique », à ceux qu'après M. Bréal j'ai appelés les dissecteurs. C'est à examiner point par point leurs résultats partiels, et à montrer l'inanité de leurs conclusions générales qu'est consacré le reste de ce livre simplement écrit, clair, très mesuré de ton, très ferme de fond et que caractérise un bon sens raisonné fondé sur une érudition considérable. Il serait bon d'en publier une traduction française, pour les professeurs de nos lycées et les étudiants de nos universités. Ils verraient que la *vraie science allemande* n'est nullement caractérisée par l'abus de l'érudition, l'horreur des idées générales et la lourdeur du raisonnement. Ces défauts se rencontrent, certes, aussi dans la science en Allemagne, guère plus d'ailleurs qu'en France ou en Angleterre ; mais ils ne sont pas germaniques, ni celtiques ; ils sont la transposition à la science moderne des procédés scolastiques, eux-mêmes d'origine orientale, et plus précisément palestinienne.

§

Depuis le 1er numéro de 1910, la *Revue Lorraine illustrée*, qui paraît tous les trois mois, publie une monographie des **Images d'Epinal** due à M. René Perrout. Cinq chapitres sont déjà parus qui traitent, les quatre premiers de l'historique de cette production d'abord un peu partout en France, puis spécialement à Epinal, le cinquième de l'image militaire. Un grand nombre de reproductions réduites en couleurs (il y en a déjà 152) et des tirages en couleurs

randeur nature, sur imitation de papier ancien et les bois originaux y en a déjà 32) illustrent le texte. L'exécution typographique est aiment admirable et les couleurs utilisées correspondent assez exac-ment aux couleurs anciennes. Le texte, j'y reviendrai quand la ublication sera complète ; des renseignements souvent inédits, en ut cas très détaillés et très précis que nous fournit M. Perrout sur volution de l'imagerie spinaloise on pourra tirer quelques formules nérales sur la nature et les facteurs de l'art dit populaire. Pour le oment, je me contente de signaler l'intérêt de cette publication. Il ra mis ensuite en vente un tirage à part de 300 exemplaires, auquel peut souscrire dès maintenant, je crois. L'imagerie chartraine ait la monographie de Garnier ; celle de la Belgique la monogra-ie de Van Heurck ; celle de la Russie la monographie de Rovinski ; la plus importante de toutes semblait dédaignée ! On remerciera nc M. Perrout, et le directeur de la *Revue*, M. Sadoul, ainsi que la aison Pellerin et divers collectionneurs, comme M. B. Puton, d'a-ir consenti les sacrifices nécessaires et d'avoir fait en sorte que, der-ère venue, la monographie sur l'image d'Epinal soit la plus belle toutes.

§

Le premier numéro de la **Revue de Savoie** vient de paraître ; contient un article de critique « rosse » sur Henry Bordeaux mme écrivain savoyard, par Jean Héritier, des vers de J. Désor-aux (avec un rappel de Samain), un grand article de J. Orsier, le recteur de la revue, sur les très anciens noëls, les sentiments et rt religieux jusqu'à l'époque de Nicolas Martin, poète-musicien voyard, un autre, avec documents à l'appui, du même auteur sur istache Chapuys, d'Annecy, ambassadeur de Charles-Quint, et une ronique. Dans le deuxième numéro, il y aura un article de moi, ec 14 figures, sur le décor peint des poteries populaires savoyardes ; Revue publiera aussi une excellente monographie de la commune Gruffy, en Haute-Savoie, par M. Rassat. Bref, la copie prévue sera, crois, intéressante, et il convient que tous les amis de la Savoie dent à faire vivre cette jeune revue, conçue sur un plan nouveau, destinée non pas à faire concurrence aux périodiques locaux, ais à leur servir de lien. Ce mouvement de centralisation et de centralisation alternatives, comparable à celui de la circulation du ng, est normal et naturel ; il faut dire, d'ailleurs, que *Lemouzi* ue déjà pour les Limousins le rôle que nous voudrions voir assumer r la *Revue de Savoie* pour les Savoyards.

§

Memento. — A signaler dans les derniers numéros de *le Pays Lorrain* *le Pays Messin* : Georges Turpin, Contes du couaraille : le charlatan ;

Jean-Julien, Notes sur les serruriers messins aux XVIIIe et XIXe siècles ; A. Vertel, Devinettes en patois ; E. Moselly, la Baratte ; J. Valentin, Contes de la montagne ; F. Esmey, les Rites de l'Epiphanie en Lorraine ; et plus loin des renseignements intéressants sur la fête des Rois dans les Vosges ; il y a souvent des glanes de folklore dans la Chronique. — Le no 12 de 1911 de *Wallonia* est entièrement consacré à une curieuse étude, bien illustrée, de A. Deitz, sur les marionnettes liégeoises et leur théâtre ; une pièce, la Naissance de Jésus-Christ et le Massacre des Innocents, est reproduite tout entière, sténographiée par M. Deitz. — Dans les numéros 10 et 11 de *la Veillée d'Auvergne* (il n'y a pas eu de no 12), lire la nouvelle folklorique de L. Achalme, le Diable au rocher, une bonne étude de M. C. Gandilhac-Gens d'Armes sur le préhistorien Pagès Allary, bien connu pour ses belles fouilles à Chastel-sur-Murat ; un poème en patois de R. Michalias, des Films auvergnats de J. L'Olagne et H. Pourrat, une étude sur le jeu de l'arc à Clermont au XVIIIe siècle, par L. Le Pelletier d'Aunay. Le no 1 de 1912 a perdu la jolie couverture où l'on voyait une famille auvergnate à la veillée, autour de l'âtre. C'est dommage ; ainsi la revue se confond avec 150 ou 200 autres de mêmes format et papier. Mais comme ce changement est le résultat d'un référendum, « bien des gens craignant de ne trouver dans la revue que des récits de veillées, des légendes, du folklore, des contes enfantins... », j'admets que maintenant la revue a un aspect tout à fait sérieux et pompier. Réédition, pp. 38 et suiv., d'un noël auvergnat ancien ; suite des Films auvergnats, etc.— Dans *Lemouzi*, nos 174 à 177, des renseignements sur le Musée Ernest Rupin, sur la place qu'occupe le folklore dans les périodiques de la région (pp. 319-320), article sur les rites et croyances funéraires, par P. l'Escurol, la suite du recueil de chansons populaires avec musique notée, le début d'une étude sur les ostensions, etc.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

J. Jaurès : *L'Armée nouvelle*, in-18, Stock.— Cap. d'Arbeux : *L'Officier contemporain*, in-18, Grasset. — Général H. Bonnal : *Vie militaire du Maréchal Ney*, Tome II, in-8, Chapelot ; *Les grandes marches d'Armée*, in-8, Chapelot ; *Voyage d'Histoire militaire de Mgr le Duc d'Orléans en Bohème*, in-8, nouvelle Librairie Nationale. — Cap. Linarès : *La Tyrannie de l'arme à feu*, in-8, Chapelot. — Lt-col. Sauzey : *De Munich à Vilna*, in-8, Chapelot. — Col. Camon : *Clausewitz*, in-8, Chapelot.— Cap. Loir : *La Cavalerie*, avec une préface du général Langlois, in-8, Chapelot. — Memento.

La grandiloquente dissertation de M. Jaurès sur **l'Armée Nouvelle** a eu dans le monde de la critique assise, si je puis dire, des fortunes diverses : railleries, interprétations malicieuses, enfin éloges mitigés de prudentes réserves, empreints tout au plus d'une sympathie discrète. Personne n'a osé se déclarer franchement. M. Jaurès doit être le dernier à s'en étonner. Je pense avoir lu la plus grande partie des articles écrits à ce sujet ; il m'en reste que les hommes qui ont le moins déguisé leur sympathie sont des militaires qualifiés. Le jugement que j'apporte si tardivement à mon tour, et dont je m'ex

se, présentera quelque intérêt. On verra pourquoi tout à l'heure. tout cas, il apparaîtra dégagé des heurts et des froissements d'une emière impression. Nos préjugés nous rendent en effet difficile de cerner si un ordre nouveau ne semble pas apporter avec lui une piration démoniaque simplement parce qu'il tend à se substituer à que notre indolence avait pris l'habitude de considérer comme n et utile. Mais passons. Il est, à propos de ce livre, une rentre curieuse que je tiens à signaler. Cette rencontre, la voici : Jaurès propose aujourd'hui la même refonte de nos institutions litaires que réclamait, il y a près d'un demi-siècle, un officier de rmée impériale à la veille de la guerre de 1870. Cette rencontre, 'ai faite en flânant, et le hasard seul a voulu que dans une boîte quais, cette fosse commune des livres, je mis se la main, quelques rs après la publication de l'ouvrage de M. Jaurès, sur une broıre, portant, chose curieuse, à quarante ans de distance, le même re : *l'Armée nouvelle*. Cette brochure, éditée chez Dentu en 1871, porte aucun nom d'auteur ; mais celui-ci est indubitablement un cier, qui date son manuscrit de Poitiers, en mai 1870. L'éditeur, le publiant une année plus tard, déclarait dans son *Avertissement*.

Nous étions sur le point de publier cet écrit, lorsque sont survenus les nements dont la déclaration de guerre a été la conséquence ; le moment t mal choisi pour désillusionner le public sur la valeur de l'organisation itaire de la France. La guerre allait d'ailleurs fournir une expérience isive... Aujourd'hui le public, avide de connaître les véritables causes nos désastres, sera frappé du caractère prophétique de cet écrit... Les mes de tous les partis, préoccupés du grand problème de la réorganion de l'armée, seront satisfaits de rencontrer une solution hardie, simnette et logique...

Cette solution de l'écrivain anonyme de 1870 ne semble pas avoir ré l'attention des législateurs, qui, trois ans plus tard, reconstiient nos institutions militaires sans oser s'écarter trop de la vieille rte de 1832. Elle était malheureusement dans l'oubli, malgré son ontestable valeur ; sa nouveauté avait sans doute paru effrayante. jourd'hui, les propositions de M. Jaurès semblent produire un t analogue ; elles effraient. Elles ne font cependant que reproduire es réclamées, il y a quarante ans, par un professionnel : encadrent de toutes les forces vives de la nation, capable de donner une mée active de 2 millions de combattants ; recrutement exclusivent régional ; école de recrues, pendant huit mois pour l'écrivain nyme de 1870, pendant six mois pour M. Jaurès, complétée par atre périodes de trois mois dans les camps d'instruction pendant années suivantes ; formation à peu près identique chez l'un et z l'autre du corps d'officiers, etc., etc.

Ainsi, il est curieux de constater que, placés en présence du même

problème, à un demi-siècle de distance, deux esprits aussi différents que M. Jaurès et l'officier anonyme de 1870 aboutissent à des conclusions identiques. Il n'est pas permis de douter que M. Jaurès ne soit profondément attaché à la paix ; il n'est pas plus permis de penser que l'anonyme de 1870 n'ait pas appartenu à cette race d'officiers qui avaient coutume de dire : la chasse plaisir des rois, la guerre plaisir des Dieux, car il qualifie simplement la paix de « peste universelle ». Cette rencontre de deux esprits aussi dissemblables ne constitue-t-elle donc pas une sorte de critérium en faveur de la réforme qu'on nous propose aujourd'hui ?

Il est hors de doute, d'autre part, que M. Jaurès n'a pas eu connaissance de l'étude de l'autenr de 1870. On lui a reproché, avec raison, de n'avoir tracé qu'une large esquisse des institutions militaires qu'il veut donner à la France, et d'avoir négligé de montrer leurs agencements et leurs rouages. Il ne fût pas tombé dans ce défaut, s'il s'était étroitement inspiré du réformateur de l'armée impériale, qui entre dans les détails les plus minutieux, sans cesser d'apporter la clarté et la précision partout où elles sont nécessaires. Il est temps de conclure. On a raillé le stratège improvisé, qui se donnait l'apparence de manœuvrer une masse de deux millions de combattants. C'est bien à tort, je crois, car M. Jaurès n'a traité que d'une organisation générale de notre armée. Il ne se préoccupe nulle part d'élaborer des plans de campagne, et il s'est gardé de révéler, comme tant d'autres, dans un chapitre final, la recette infaillible pour battre nos voisins à plate couture. On a pu relever enfin, non sans malice, certaines contradictions dans son argumentation abondante et pressée. N'importe ; M. Jaurès, plus heureux que son devancier, a forcé son public, bien que nul ne l'avoue. Il se peut que son projet de loi, qu'il entend donner comme base à l'organisation socialiste de la France, ne soit jamais voté tel quel. Il est certain même qu'il ne le sera jamais. Il en reste toutefois une suggestion impressionnante, grâce à l'éloquence de son verbe, que les réformateurs de demain reprendront à leur compte. Sous un autre nom, le magnifique plan de refonte de nos institutions militaires, qui fera s'écrouler l'édifice paradoxal et caduc de nos jours, deviendra, après de légères retouches tout au plus, la charte de notre armée.

Il n'est pas possible qu'il en soit autrement. Notre organisation actuelle ne satisfait plus personne ; elle ne répond plus aux fins qu'elle se propose. Elle survit comme un anachronisme monstrueux aux débâcles du passé. Qu'on me permette de citer cet avertissement d'un spécialiste, le capitaine d'Arbeux, dans un livre récent, dont il me reste à parler : « L'armée a l'aspect de force et de calme d'un beau vieillard, qui se contente de manger et de se promener, mais qui tombera d'une seule pièce le jour où il sera obligé de fournir un

gros effort. » Prédiction terrible qui se fait entendre à l'heure précise ou des espérances nouvelles, dans un sursaut de dignité nationale, semblaient vouloir grandir. Qu'on se rassure ! La décrépitude n'a pas atteint seulement les institutions militaires de ce pays, elle est la même partout où le législateur a négligé de les assouplir et de les approprier aux conditions nouvelles de la vie (1).

§

Le général Langlois disait, il y a quelques mois, dans son discours de réception à l'Académie française : « Notre armée se recueille, travaille et se prépare en silence... » Or, le capitaine d'Arbeux, dans une étude sur **l'Officier contemporain**, nous révèle que notre « jeune armée, impatiente ou irritée, se groupe de plus en plus autour de trois journaux, fondés et rédigés par des officiers, pour exposer leurs revendications. Le premier de ces journaux, *Armée et Démocratie*, compterait 1400 abonnés ; le second, *l'Armée moderne*, 1600 ; le troisième, *le Journal des Officiers*, plus de 4.000. Le premier a été fondé en 1905 ; les deux derniers en 1907 et 1908. Enfin, un quatrième a été créé en 1910 : *la Gazette de l'Armée* (2). C'est un joli début pour une armée qui se recueille et « se prépare en silence ». L'étude du Cap. d'Arbeux donne une idée assez forte du degré d'irritation qui règne dans les rangs de l'armée. Bien que publiée, si je ne me trompe, avant le livre de Jaurès, elle apporte à sa thèse des arguments d'une force singulière. Il n'y est cependant nullement question d'une organisation nouvelle de l'armée ; le Cap. d'Arbeux n'envisage que la position actuelle de l'Officier dans le milieu contemporain. Il n'a aucune peine à montrer que seul, au milieu de l'activité fébrile de son époque, il n'accomplit plus la fonction pour laquelle il a été créé. Dès lors, il s'atrophie ; ou, détourné du but vers lequel toutes ses énergies se tendent, il s'irrite, il s'aigrit, ses facultés primesautières s'émoussent. Les officiers sont devenus « de petits fonctionnaires appliqués à des besognes pacifiques ». Ils n'ont jamais eu l'argent ; mais ils avaient autrefois la considération, qui suffit à consoler la vanité humaine des petites privations. Ils ont perdu jusqu'à celle-ci. Alors, l'officier se tourne vers le peuple, d'où il provient le plus souvent. « L'emploi continu de l'armée dans les conflits sociaux, écrit le capitaine d'Arbeux, ancre de plus en plus dans les esprits l'idée que l'officier est le plus ferme soutien de la société bourgeoise en même temps que l'ennemi du peuple, cependant que la question sociale travaille la hiérarchie militaire et que de

(1) On lira avec profit, à ce sujet, une brochure récente d'un anonyme, intitulée : *Derrière la façade allemande* (Chapelot).

(2) Le Cap. d'Arbeux ne cite que pour mémoire le plus répandu des journaux militaires, *la France militaire*, dont le caractère officieux est bien connu, mais dont l'évolution se dessine chaque jour davantage.

nombreux officiers évoluent vers les partis extrêmes. » Il conclut : « Toute une dislocation se prépare de notre édifice militaire... L'effondrement sera couronné un soir de défaite, dans une guerre européenne, ou après des troubles, par la révolution. » Un pareil avertissement n'est pas négligeable. Il nous reste cependant de fortes raisons d'espérer un meilleur avenir, et nous voudrions communiquer un peu de notre foi au capitaine d'Arbeux. C'est déjà beaucoup d'avoir une conscience claire de la gravité du mal ; il reste à acquérir le ferme vouloir d'en triompher. Ne se trouvera-t-il pas dans notre armée un faisceau de jeunes volontés, ayant pour seuls adjuvants la patience, la dignité et l'esprit d'indépendance?

§

Le général H. Bonnal continue, dans la retraite, une vie laborieuse et féconde. On avait eu l'intention de contester, il y a peu de temps, qu'il eût retrouvé, au cours de son enseignement à l'Ecole de guerre, le célèbre « principe de Napoléon des grandes marches d'armée en fonction de la profondeur des stationnements de la veille ». Le général a ruiné cette contestation en publiant **les Grandes marches d'Armée**. Il a achevé, dans le même temps, le second volume de la **Vie militaire du Maréchal Ney**, dont j'ai eu l'occasion de parler longuement ici même après la publication du premier tome. Le choix du général Bonnal, en prenant Ney comme figure centrale de l'épopée militaire du début du XIXe siècle, est particulièrement heureux. Ney est un soldat admirable ; il resta tel tant qu'il ne fut qu'un soldat. Il vida les étriers le jour où il voulut être autre chose. Mais ce second volume, qui va jusqu'à la fin de la campagne de 1807, vous garde en pleine épopée. Les jours sombres sont encore éloignés. Enfin, dans le **Voyage d'histoire militaire de Mgr le duc d'Orléans en Bohême**, le général Bonnal joue, auprès du prétendant au trône de France, le rôle que tint autrefois Clausewitz aux côtés du Prince héritier de Prusse. Les temps, à certains égards, ne sont pas si changés qu'on pourrait le croire ; il ne faut pas en sourire. En tout cas, ce voyage a fourni l'occasion à l'auteur de la magistrale étude sur *Sadowa* de donner à nouveau, sous une forme schématique, une vision lumineuse de cette célèbre journée.

Je tiens à dire, avant de terminer, le plaisir que j'ai pris à l'étude du Cap. Linarès sur **la Tyrannie de l'arme à feu**. La chimère de la recherche de la supériorité du feu sans le mouvement en avant, est le signe le plus certain de l'oblitération des qualités militaires. Le préjugé de la puissance du feu est tenace et coriace. A chaque perfectionnement de l'arme à feu, il reprend vie et plonge des racines nouvelles. Il y a des morts qu'il faut qu'on tue.

Memento. — Je ne peux que citer aujourd'hui le grand ouvrage du lieutenant colonel Sauzey : *De Munich à Vilna*, d'après les papiers du général d'Albignac, le chef d'Etat-major de Gouvion Saint-Çyr au 6e corps de la Grande-armée en 1812, ainsi que l'étude du colonel breveté Camon sur *Clausewitz* et le livre du capitaine Loir sur *la Cavalerie*, préfacé d'une manière si élogieuse par le général Langlois. — *Revue Napoléonienne* (octobre) : Le général Lasalle. — Autour du maréchal Clarke, etc. — *Revue d'Histoire* (janvier) : La Campagne de 1794 dans les Pays-Bas. — L'Armée d'Orient sous Kléber. — Méthodes de commandement de Napoléon pendant les guerres d'Espagne, etc. — *Revue militaire des armées étrangères* (janvier) : Réorganisation de l'intendance russe. — Les Grandes manœuvres hollandaises en 1911. — Les Manœuvres du 1er corps suisse en 1911. — *Journal des sciences militaires* (1er février) : L'intervention militaire anglaise sur le continent. — Les Manœuvres impériales allemandes en 1911. — La Campagne du Haut-Guir en 1908, etc.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Grande Revue : M. Elias Altiar : Pro Armenia. — *Neuf revues* qui viennent de naître, présentées dans leur fraîche nouveauté. — *Revue hebdomadaire :* Vers de Mme de Noailles. — *La Phalange :* Versiculets et sur-vers de M. de Souza, d'après l'actualité. — Memento.

Ce sera notre manière de rendre hommage, ici, à Pierre Quillard, — ce noble, ce haut poète, qui fut un modèle parmi les hommes, — de reproduire un fragment de l'article où M. Elias Altiar, dans les « pages libres » de **la Grande Revue** (25 janvier), dénonce les procédés de la police et de la bureaucratie russes à l'égard des Arméniens. Ceux-ci ont perdu leur défenseur opiniâtre qui en appelait à la raison et au cœur de l'Occident, des crimes du Turc et du Russe contre un peuple cultivé que leur barbarie harcèle.

Ne nous lassons pas d'aider à répandre l'infamie des faits protégés par un gouvernement ignominieux. A la longue, il faut espérer que le soulèvement de quelques consciences éveillera d'autres consciences et qu'enfin des représentations imposantes seront faites aux massacreurs, aux faussaires qui, au xxe siècle, veulent anéantir une race et s'y emploient par les moyens d'une férocité et d'une fourbe qui eussent confondu même l'Italie du xvie.

M. Elias Altiar dénonce ces crimes au moment que s'accomplit leur somme, dans la forme légale d'un procès préparé par le meurtre, le faux témoignage, les longs emprisonnements préventifs, dès l'automne de 1908 !

Et de quoi, en somme, accuse-t-on les Arméniens ?

Car, nous ne le dirons jamais assez, c'est bien à la nation arménienne tout entière que l'on en veut, dans toutes ses classes. C'est le peuple arménien tout entier qui, sous le nom de la *Daschnakzoutioun* (*Fédération*

révolutionnaire arménienne), est accusé d'être *révolutionnaire dangereux* et qui, représenté par 169 innocents (1), va prendre place, le 30 janvier, sur le banc des accusés.

Ils vont avoir à répondre du seul crime d'être, avant tout, des Arméniens ! Et, certes, il semble que ce soit là un bien grand crime pour le gouvernement dont un ministre des Affaires étrangères, le prince Lobanof-Rostowsky, désirait, déjà en 1895, « l'Arménie sans les Arméniens ».

Ont-ils commis d'autres fautes, ces Arméniens, pour mériter une si inqualifiable persécution, des arrestations si arbitraires, eux qui, bien qu'écrasés depuis des siècles sous le talon du despotisme oriental, ont toujours été les pionniers de la civilisation de la Russie, et son ferme rempart, sur deux frontières, contre la tyrannie mahométane ? C'est à Saint-Pétersbourg qu'il faut demander une réponse.

Et Saint-Pétersbourg, continuant la politique de fraude et de persécution avec laquelle il a répondu aux cris et aux besoins du peuple, nous dira que la *Daschnakzoutioun* est « révolutionnaire » ; que, toutes les nationalités sujettes étant « séparatistes », les Arméniens sont « séparatistes ».

La *Daschnakzoutioun*, en effet, a soutenu la cause de la liberté. Dans les révolutions de Turquie, de Perse, de Russie même, on retrouve son influence libérale.

Au Caucase, les Arméniens ! En Perse, les Arméniens ! En Turquie, les Arméniens ! Ils sont devenus le cauchemar diplomatique de ce déplorable gouvernement, qui désire *se venger*, en détruisant les Arméniens, en crucifiant le cœur et l'esprit de l'Arménie.

C'est ainsi qu'il a été permis, à un Ligine, de dire : « Si j'étais ministre, je détruirais la langue arménienne, sa littérature, son théâtre, son église. Je disperserais les Arméniens par toute la Russie, et cela mettrait fin au mouvement arménien, qui est un grand danger pour l'Etat. »

Et voilà le résumé de son accusation contre un membre de la *Dasçhnakzoutioun :*

> Vous avez acheté des armes, illégalement. Vous avez armé le peuple et vous avez envoyé des bandes en Arménie turque. Vous avez fondé une imprimerie secrète. Vous avez publié des journaux interdits, au nom de votre société secrète. Enfin, vous êtes coupable d'un certain nombre d'attentats « terroristes » dirigés contre des membres du gouvernement.

Le gouvernement russe a atteint son but. Il a créé l'impossible, en écrivant cette histoire dont chaque page est plus triste que la précédente, et dont les bases ne reposent sur rien de réel.

Ce gouvernement accuse la *Daschnakzoutioun* d'avoir soutenu la cause de l'Eglise, et, sous cette accusation, il a emprisonné, en 1908, et gardé, depuis lors, en prison, de nombreux Arméniens. Pourtant, en rendant, en 1905, les propriétés confisquées aux églises en 1903, n'affirmait-il pas la justesse des réclamations des Arméniens ?

(1) Beaucoup se sont enfuis, sans attendre leur arrestation, sachant bien ce qu'il fallait anticiper d'une justice dont le verdict était déjà prêt, dès le début, dans l'esprit des ministres Stolypine et Schteglovitof. — Il faut dire, aussi, que sur les milliers d'arrestations des premiers jours, quelques centaines ne purent être maintenues au-delà de *un ou deux ans* (!) tant elles étaient ridicules. — *Note de l'auteur.*

Le procès se sera jugé quand ces lignes auront paru, — par une Haute-Cour siégeant à Saint-Pétersbourg.

C'est parce que les preuves manquent que le gouvernement a renvoyé, sans cesse, le procès, afin de pouvoir, dans les cellules des prisons, étouffer la conscience des révoltés, afin de terrifier le peuple arménien tout entier.

C'est pour cette raison encore qu'il a prononcé le *huis clos*, afin que les yeux attentifs du peuple, afin, surtout, que les yeux des nations étrangères ne puissent pénétrer jusque-là, et découvrir les preuves convaincantes du désordre de sa justice.

Et c'est parce que nous savons qu'on essayera de l'envelopper d'un voile de mystère que nous avons tenu à exposer cette malheureuse affaire, qui n'est, nous le répétons, qu'un épisode dans le régime d'inquisition sous lequel suffoque toute la Russie pensante, depuis l'échec de la Révolution de 1905.

Nous souhaitons ardemment que justice soit rendue enfin aux pauvres prisonniers qui ont été transférés, en déplacement forcé, des prisons de Tiflis ou de Bakou à celles de Rostof-sur-le-Don, Ekaterinodar, Novotcherkassk et Elisavetograd.

A l'heure où ces lignes sont écrites, ils sont conduits vers la capitale septentrionale...

Il n'est pas difficile de deviner les raisons qui ont fait choisir Saint-Pétersbourg : de cette façon, et d'un seul coup, les détenus seront privés de la déposition des témoins à décharge (déjà si rares !) qui, la plupart du temps, gens peu aisés, ne pourront s'offrir le luxe d'un voyage du Caucase à Pétersbourg. On sait, en effet, qu'une disposition de la loi russe laisse les témoins libres de ne pas comparaître devant un tribunal qui tient ses assises hors du gouvernement où se sont passés les faits incriminés. Dans le cas contraire, ils sont tenus d'assister aux débats.

. . . .

Nous sommes arrivés à une époque où une injustice, dans quelque pays qu'elle soit commise, ne reste plus, ne doit plus rester sans écho, dans les pays civilisés. L'humanité ne tolère plus des procédés de tyrannie semblables à ceux que nous venons de dévoiler ici. L'Affaire Dreyfus, l'assassinat de Ferrer, le procès d'Agram, les persécutions finlandaises ont montré combien l'élite pensante, parmi tous les peuples, se sentait solidaire, et combien sa conscience savait se révolter devant l'iniquité. C'est une protestation que nous lui demandons ici...

§

La saison est remarquablement propice à l'éclosion des revues. Je compte, sur ma table, *neuf* nouvelles-nées. Souffrez qu'on vous les présente. L'ordre alphabétique nous permettra d'assurer leurs fondateurs de notre impartiale bonne volonté à les accueillir également.

L'Assaut, « gazette hebdomadaire », naît le 28 janvier, juste une semaine après l'anniversaire de la décollation de Louis XVI, et le cri de sa direction est : « Vive le Roi ! » — Un cri peut, à la rigueur, être un programme. Un dessin, très peu classique, montre

le descendant d'Egalité le Régicide entraînant la foule à l'assaut d'une bastille où l'on voit réunis : l'honorable M. Henri Brisson portant les insignes maçonniques ; un monsieur chauve, à lunettes, nanti d'une bible, à quoi l'on reconnaît le protestant ; un monsieur, les bras croisés, et qui a ce nez charnu et courbe qui désignerait tous les Juifs du monde, si M. Drumont n'avait le pareil ; un monsieur à monocle qui pourrait bien être un bonapartiste...

Dessous cette image, nous lisons :

Vive le Roi ! C'est ce cri d'espérance, cette aspiration ardente au salut de la Patrie, que nous voulons lancer au début de l'œuvre que nous entreprenons aujourd'hui. Vive le Roi, pour que vive la France ! Vive Philippe VIII, descendant, successeur, héritier et représentant légitime de la glorieuse dynastie nationale qui a « rassemblé » la Terre de France, et qui saura méthodiquement refaire la Patrie, que la République, méthodiquement, défait.

Vive le Roi ! En ces trois mots se résument tout notre programme et la ferme volonté de le réaliser.

Le premier article traite de « la Fonction Royale ». Il est de M. H. de Rauville et se termine par le cri loyaliste ci-dessus. Une chronique le suit, qui est de M. George Malet. On y voit que : « au moment de l' « assaut », le roi nous apparaît sous la figure de Mars ». Une page est consacrée à des caricatures de M. Arya. « Çà et là » réunit des entrefilets de combat. M. Jean Drault, dans « Un nouveau parti », écrit : « Le bleu désigne enfin le soldat novice et un peu andouille, sauf votre respect. » M. Georges Stévenin esquisse un portrait de M. Païva Coûceiro, le « Monk portugais ». M. Armand Hubert signe un papier sur la politique étrangère : « Notre Rançon. »

Aux pages 9, 19 et 27 de la revue, qui en compte 40, nous lisons cet appel :

L'abonnement est l'élément essentiel du succès et même de l'existence d'une publication comme la nôtre.

Abonnez-vous, faites abonner vos amis.

Cahiers alsaciens (n° 1, janvier) ou **Elsaesser Hefte**, publiés en français et en allemand, à Strasbourg, — pour paraître « au moins six fois l'an ». Cette publication est vouée à « tout ce qui constitue la *culture* de l'Alsace », sans « préférence confessionnelle », « à l'écart de tout parti politique ».

La « culture » alsacienne, telle que nous la voulons concevoir et servir, est faite des apports successifs ou simultanés du génie allemand et du génie français. Ce n'est pas à dire qu'elle soit une *double* « culture ». Elle s'alimente de deux substances, mais, de cette nourriture mixte, l'organisme alsacien a su et saura faire une matière homogène. Retrancher l'un ou

l'autre de ces éléments, en empêcher le renouvellement, équivaudrait à dénaturer, à détruire notre essence alsacienne. Nous connaissons fort bien ce qui est dû à la pensée et à la sensibilité allemandes, et ne songeons point à en dissimuler ou contrarier les effets. Si notre sollicitude se porte, en premier lieu, vers la « culture » française, si nos efforts tendent, surtout, à lui assurer la persistance dans notre pays, la raison en apparaît clairement à quiconque connaît les choses d'Alsace. La partie allemande de notre patrimoine est gérée par d'innombrables régisseurs et garantie par des institutions puissantes. Les apports français, par contre, seraient compromis par des préventions ou des défaillances, s'ils n'avaient pour sauvegarde le dévouement de ceux qu'animent l'instinct de la conservation et la conscience de leurs responsabilités.

M. Maurice Wilmotte et Mlle Elsa Kœberlé collaborent à *Cahiers alsaciens.*

Comme il vous plaira (janvier-février) est une nouvelle série de *l'Audace littéraire* défunte. M. Manoel Darius dirige cette revue mensuelle.

« Nous avions un instant songé à écrire une docte présentation de principes pour cette revue d'écrivains idéalistes, mais nulle préface ne vaudra ces vers d'un poète », lisons-nous en note. Ce poète est M. André Romane et voici quelques vers de son *Floréal :*

Jeune arbre de notre art, grandis sans fin,
Etreins tout l'or du jour aux bras de tes ramures,
Emplis tes frondaisons de notes, de murmures,
Bois la lumière, exhale ton âme en parfum,
Enfonce dans le sol des racines profondes,
Nourris-toi de l'humus opulent du réel,
Puis, fais qu'en toi tout se transforme et tout se fonde,
Et nourrisse tes fruits des songes éternels.

M. Darius donne un généreux poème : *Septième symphonie en la majeur.* M. Brunnarius raisonne : *Art moderne et Idéalisme.* M. Jean Daury écrit des poèmes en prose sous une épigraphe d'Oscar Wilde. M. Ambroise Orose adresse une Ode à Leconte de Lisle, et tout cela dénote un effort très intéressant.

La jeune Revue (n° 1, février) est lyonnaise. « Probe, puissante et forte », ainsi la veulent ses rédacteurs : MM. E. Delys, G. Drient, G.-J. Gros, R. Séjourné, J. Toussaint, A. de la Tour, A. Véral, V. Villers. — Périodicité mensuelle.

La Revue que nous présentons au public ne prétend rien innover. Bien que rédigée par des jeunes, elle n'apporte ni formules retentissantes, ni dogmes souverains. Elle ne se réclame d'aucune école ; elle ne cherche pas à grandir dans l'ombre puissante d'un Maître : elle n'est ni l'instrument d'une coterie littéraire, ni l'organe d'une chapelle.

Il serait vain d'affirmer qu'elle répond à un besoin.

Les Marches de Provence (février, n° 1) débutent par un hommage à F. Mistral. MM. Paul Fort, J. Thogorma, G. Apollinaire, Fagus, H. Strentz, Prouille, J.-M. Bernard, etc., contribuent à faire de ce recueil une anthologie très recommandable.

L'Œil de Veau, revue mensuelle, « encyclopédique à l'usage des gens d'esprit », date de janvier son premier numéro.

Sa direction s'exprime avec désinvolture.

Bien entendu les imbéciles pourront lire *l'Œil de Veau*. L'abonnement même leur est permis.

Cet abonnement est de trois francs. Envoyez-nous cette somme considérable par mandat ou bon de poste, et vous recevrez *l'Œil de Veau*. Il paraîtra une fois le mois, et très régulièrement.

Nous y publierons des études musicographiques et des études littéraires, des fantaisies, une revue des livres nouveaux et des partitions nouvelles; enfin potins et informations.

Des poèmes aussi. Comment ne pas publier de poèmes? Mais ne nous en adressez pas. Le premier n° de *l'Œil de Veau* paraît aujourd'hui, que déjà nous avons dix caisses pleines de cette sorte de production.

MM. Gaston Picard, René Maran, Marcel Hervieu, G. Lemoine, A. Terrien, R. Manuel, Mlle H. Sauret, etc., écrivent dès maintenant à *l'Œil de Veau*.

L'Olivier, *revue de Nice* (n° 1, janvier), paraît sous les auspices de Joachim du Bellay. De très bons essais de M. Bernard Barbery : « Sur la tombe de Mme Ackermann », et de M. L. Baudoin sur « Remy de Gourmont ».

Le Parvis (n° 1, janvier) reproduit un discours de M. S.-C. Leconte. A part cela M. Jacques Noir est l'unique rédacteur du *Parvis*. Il se réclame de M. Léon Bloy, il pose des « questions à la lune », « chante au travail ». Il a un programme.

« Il faut arriver vite pour arriver vraiment », dit M. J. Noir.

« Nous venons donc mendier de la Gloire », écrit M. J. Noir.

« Et nous mendions seul, pour nous seul », ajoute M. J. Noir.

Voilà un terrible jeune homme !

Les Soirées de Paris (février, n° 1), rédigées par MM. G. Apollinaire, A. Billy, R. Dalige. A. Salmon, A. Tudesq, débutent par un fascicule qui vaut le meilleur manifeste.

§

La Revue hebdomadaire (27 janvier) contient de beaux poèmes de Mme de Noailles. Voici la péroraison d'une forte pièce écrite sur « les champs » de bataille d'Alsace-Lorraine :

> Le Rhin, paisible et sûr comme un large avenir
> Où s'avancent les pas de la France éternelle,

Verse à ces endormis un puissant élixir,
Qui, dans toute saison, les fait s'épanouir
Comme un rose matin sur la molle Moselle !

— Les blés roux et liés sont aux ruches pareils,
De tous les chauds vallons monte un parfum d'enfance,
Mais, embusqué, le soir, sur le coteau vermeil,
Comme un pourpre boulet, le rapide soleil
Semble prêt à venger quelque indicible offense.

Ni le doux ciel coulant sur les fruits verts et bleus,
Ni l'eau pâle qui dort dans le cercle des saules,
En ces graves pays ne nous penchent vers eux.
En vain l'été répand ses baumes vaporeux,
Un plus fort compagnon s'appuie à notre épaule :

C'est vous, ange irrité, taciturne, anxieux,
Par qui le sang jaillit et l'ardeur se délivre.
Honneur secret et fier, qui marchez dans les cieux,
Par qui l'agonie est un vin délicieux,
Quand, pour vous obtenir, il faut cesser de vivre !

Exaltants souvenirs ! O splendeur de l'affront
Par qui chaque être, ainsi qu'une foule qui prie,
Se délaisse soi-même, et, la lumière au front,
Vif comme le soleil qu'un fleuve ardent charrie,
Préfère aux voluptés, qui toujours se défont,
Le grand embrassement du mort à sa patrie !

§

Dans **la Phalange** (20 janvier), M. Robert de Souza met en vers l'actualité.

1° Il célèbre la victoire du merveilleux Georges Carpentier, boxeur, le « gosse lensois », sur l'américain Harry Lewis.

Voici le décor :

Clairière dans la nuit !
Sous les lunes électriques,
l'arène de planches
est blanche
comme un drap de fête
étalé ;
l'arène est haute
dressée, comme un trône
pour la gloire de l'athlète.

Voici le combat :

On frappe le cuivre ; le juge crie.
La lutte commence.
Prends garde, jeune athlète, ton ennemi
est le lion qui se ramasse
dans sa puissance trapue,
comme un roc se tasse

en terre sous les pas,
qui tout à coup, roulé
du sol effrondré,
vous écrase...
Arrondis-toi;
arrête le bloc de ton poids,
repousse la masse,
cogne du gauche, cogne du droit,
et de tes jambes agiles danse, danse,
mène la danse...

Après la victoire, M. Robert de Souza chante :

Héros !
ton corps dressé,
qu'ils nous soit un drapeau
victori-eux !

2° Le poète s'inspire d'une sépulture violée au Père-Lachaise :

Ah ah, les Blancs, vous avez jeté vos bras en l'air,
Les mains comme un voile vous vous êtes couvert le visage d'horreur,
La mère est accourue épouvantée pour prier et hurler.
L'époux barbe-bleue, du pays de l'or, lui, pour quoi faire ?
Il n'y a plus ici de chair fraîche pour se repaître,
La bière crevée n'est plus qu'une auge de boue fétide,
Et les malandrins ont tout laissé là du saccage.
Le miasme affreux de la morte infecte toute la ville.

L'Actualité, c'est la même Muse qui parle à un Raoul Ponchon, à un Hugues Delorme, à un Georges Docquois. Qu'elle est dure à qui n'est point son favori ! M. de Souza lui aura fait peur, avec sa science de la prosodie. Une Muse ne tolère pas l'ennui. Elle jette ses voiles en point d'esprit au nez des poètes à système et ils n'y voient plus clair, juste le temps qu'ils écrivent...

§

Memento. — *La Revue de Paris* (1er janvier). — « Frédéric II musicien », par M. Romain Rolland. — « M. H. de Régnier »,par M. C. Photiadès.

La Revue (1er février). — Lettres inédites de Desbordes-Valmore.

La Nouvelle Revue (1er février).— M. Pierre Harispe : « Les Parias du Sacerdoce et le Cardinal Mathieu. »

Le Feu (février). — « Films », par M. E. Sicard. — » Poèmes » de M. de Magallon.

Les Marches de l'Est (février).— « Le Sentiment et l'appétit alsaciens », par M. C. Fischer.

Revue des Français (25 janvier).— Enquête nationale confiée à M. Mazel : « Nos enfants. A quoi rêvent-ils ? Que rêvons-nous pour eux ? »

La Plume (1er février). — « La Crise de la Critique », par M. Paul Brulat.

La Renaissance contemporaine (10 février). — Enquête sur la Critique.

La Revue du Temps Présent (2 février). — Très curieux article de M. P. Leguay sur « Gringoire ». — Poèmes de MM. L. Mercier, A. Delacour, R. Audouin.

Le Pays lorrain et le pays messin (20 janvier). — M. J. Valentin : « Le Rendez-vous de Jean Kio-L'Œil. »

Les Bandeaux d'Or (février). — M. Théo Varlet : « Poème » et « Notes de Haschich ». — Vers de MM. Duhamel, Castiaux, Dewailly, etc.

Le Correspondant (25 janvier). — M. Bremond : « Le Triomphe de Dickens. »

Revue bleue (3 février). — M. Paul Flat : « Le Relèvement de la Morale .»

La Phalange (20 janvier). — « Leçon de sagesse », par M. F. Vielé-Griffin. — « Hymnes » de M. L.-P. Fargue. — « Le Numérisme et l'égalité numérique des vers », par M. Georges Lote.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le théâtre de Bernard Shaw (*L'Opinion*, 10 février). — Les Papiers de Molière (*L'Intermédiaire*, 30 janvier). — Les bons livres (*La Dépêche*, 12 février).

Il y a en France des opinions diverses sur Bernard Shaw et son théâtre. Il n'y en a guère qui soient motivées, car ce théâtre est tenu soigneusement sous clef et nul n'en peut prendre connaissance, s'il ne sait excellemment l'anglais, plus la langue particulière de M. Shaw qui n'est point facile. On joue ou on a joué une de ses pièces. C'est insuffisant. Et puis, est-ce à l'audition qu'on peut juger de la valeur vraie d'une œuvre? Cela peut-il ou non être lu ? Voilà la pierre de touche. Elle nous manque. En attendant, **l'Opinion** nous donne une opinion. Elle rappelle peut-être les premières opinions de la presse sur Ibsen. On le saura plus tard. L'auteur est d'accord avec les autres critiques de Shaw pour constater qu'il a du moins essayé de renouveler la forme dramatique, ce dont les dramaturges français se soucient évidemment moins que de gagner de l'argent, beaucoup d'argent. Mais chacun a son idéal. Celui d'une industrie ne peut être que le succès :

On parle beaucoup de l'originalité du théâtre de Shaw. Elle est plus apparente que réelle, et le peu qu'elle contient d'originalité repose sur des éléments fâcheux. Celle-ci dépend moins des idées qu'il professe que de leur expression brutale, parfois triviale, qui les fait paraître osées. Le fond de la pensée de M. Shaw, trois mots du théâtre latin le résument intégralement, c'est l'*homo homini lupus* et cette formule pourrait servir d'épigraphe à son œuvre. Mais M. Shaw ne se contente pas d'être un misanthrope, il est aussi un misogyne. Le fait que M. Shaw est un féministe avancé ne dément pas son misogynisme, le domaine des idées n'étant pas

sur le même plan que celui du sentiment. La plupart des femmes que l'on rencontre dans son œuvre sont plus femelles que féministes. On se demande comment un pays où la femme est le plus souvent « l'associée » de l'homme accueillera les pièces d'un auteur qui a adopté la définition un peu courte : *in utero mulier.*

Les Français apprécieront peu ce genre d'héroïnes; ils veulent que l'amour soit accompagné de sentiment. Chez M. Shaw les conflits de sentiments sont nuls. Dans la plupart des cas, le désir en tient lieu et les questions d'intérêt passent trop au premier plan. Ses personnages font preuve d'une sensibilité élémentaire. Ils répondent exactement à l'idée assez inexacte que certains continentaux se font encore de l'anglo-saxon : actif, calculateur, brutal, de gros instincts, court d'idées et ne perdant jamais la tête. Tout laisse supposer que ce théâtre froid sera froidement accueilli.

Mais, à défaut de sympathie humaine, ces pièces révèlent-elles le sens d'humour qu'on prête en France à leur auteur ? Les grosses saillies, les lourdes plaisanteries et les jeux de mots à répétition dont M. Shaw a cru bon de parsemer ces pièces n'ont rien de commun avec l'humour. Même en invoquant la plus complaisante « optique du théâtre », ses meilleurs mots ne valent pas cher. M. Shaw ne fait rien sans le faire exprès. Le poulailler trouve sans doute fort drôle que Jules César se trompe chaque fois qu'il prononce le nom de la nourrice de Cléopâtre. Un lapsus qui dure pendant quatre actes agit moins activement sur les fauteuils d'orchestre.

En somme, les thèses de M. Shaw passent au-dessus du vulgaire, tandis que le fatras dont il les encombre en détourne les gens d'esprit.

M. Shaw croit au réalisme en art, mais pour lui réalisme signifie vulgarité, et sa distinction est à la mesure de son esprit. Dans toute son œuvre on trouverait avec peine un homme propre, un gentleman, et encore ne faudrait-il pas y regarder de trop près. Comme il est naturellement vulgaire, il considère la distinction comme une sorte d'affectation qu'il faut abandonner aux snobs.

Dans ces conditions, M. Shaw est-il assez armé pour « dévorer », ainsi qu'il a bien voulu le faire savoir, ses confrères parisiens !

On se permettra d'en douter.

Cela est signé Muriel Ciolkowska.

§

M. Arthur Pougin examine, dans l'**Intermédiaire**, la question jamais résolue de la disparition totale des papiers de Molière. On a dit que c'était le fait de ses ennemis. N'est-ce pas plutôt le fait de l'indifférence ? On se fait de grandes illusions sur la qualité de la gloire de Molière sous Louis XIV. Ses lettres n'étaient aucunement des reliques. Cet homme peu communicatif ne dut guère en écrire en dehors des billets d'affaires, et les possesseurs n'y trouvèrent aucun intérêt, les affaires réglées. Quant à sa correspondance avec les comédiens, gens instables, quoi d'étonnant qu'elle ait disparu ? D'ailleurs, on n'a trouvé que récemment une lettre de Lully (que

publie dans ce numéro même *l'Intermédiaire*), et Lully était, de son temps, aussi célèbre que Molière. Voici les réflexions de M. Pougin :

Notre excellent directeur a fait connaître que nous avions, à la Société de *l'Histoire du Théâtre*, ouvert un concours sur cette question si intéressante. Si l'on voulait s'en tenir aux seules lettres de Molière, on pourrait justement s'étonner que pas une seule ne soit parvenue jusqu'à nous. Comment cela se peut-il faire? J'ai vu souvent une question soulevée entre confrères, et parfois émise cette opinion : ce sont les ennemis de l'auteur de *Tartuffe*, ce sont les catholiques excessifs qui les ont fait disparaître. L'argument manque de solidité, car, enfin, il n'est pas facile de faire disparaître ainsi toutes les lettres d'un grand homme. Mais si l'on met en avant les catholiques, qui n'avaient que faire, eux, de la correspondance de Lully, comment se fait-il que les lettres de celui-ci soient aussi introuvables que celles de son ami ? On ne peut pas les en rendre responsables ! Pourtant, à part une ou deux quittances qui ont passé dans les ventes d'autographes avec la seule signature de Lully, on ne connaît pas de lui une seule lettre, un seul billet.

Or, Molière et Lully ont collaboré fréquemment ensemble, et certainement ils ont dû s'écrire l'un l'autre. D'autre part, le premier était directeur de son théâtre, l'autre était directeur de l'Opéra, et à ce titre ils ont eu assurément une correspondance quotidienne et très active avec leur personnel, leurs artistes, leurs employés, leurs collaborateurs de toute sorte : peintres, dessinateurs, costumiers, fournisseurs, etc., sans compter les ministres et leurs mandataires. Si, comme quelques-uns l'ont pensé, les dévots s'étaient acharnés après la correspondance de Molière, je répète qu'ils n'avaient que faire de celle de Lully, qui a disparu d'une façon aussi complète. Que croire donc, et que penser ? Il y a là un mystère impénétrable relatif à deux hommes de génie qui appartiennent à l'histoire de l'art, à l'Histoire tout court, et dont, après plus de deux siècles écoulés, on n'a pu retrouver une seule ligne d'écriture.

§

Je trouve dans **la Dépêche** cet amusant brocart sur les ligues qui veulent propager les bons livres. Il est de l'irrévérencieux Cadet-Garguille :

Une ligue qui s'intéresse au livre français et qui le veut « meilleur » s'est préoccupée de savoir quelles œuvres sont principalement demandées dans les bibliothèques municipales.

L'enquête a répondu : les œuvres d'imagination, — depuis le père Dumas jusqu'à Jules Verne.

Et la ligue a frémi d'horreur.

Pour combattre des goûts aussi pernicieux, elle a donc nommé tout de suite un comité de dames « exerçant une heureuse influence sur l'opinion publique » et qui chercheront des moyens de propagande en faveur d'une littérature plus « morale », plus bienfaisante ..

Les romans de M. René Bazin, j'imagine...

Ne pourrait-on pas ficher un peu la paix aux pauvres gens qui, les rudes

travaux de la journée finis, éprouvent le besoin de se délasser le soir à des récréations faciles?

Ne pourrait-on pas laisser lire tranquillement « le Capitaine Hatteras » ou « Monte-Christo »

Je crois que l'histoire ne fera pas grande différence entre l'état d'esprit des présentes années et celui de la Restauration. Sans doute nous avons la liberté de nous moquer de toutes ces malfaisantes ligues pour l'abrutissement, mais c'est tout juste; elles gagnent du terrain. La morale est en marche.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

VAUDEVILLE : *Rue de la Paix*, comédie en 3 actes, de M. Marc de Toledo (22 janvier). — ODÉON : *Esther, Princesse d'Israël*, pièce en 4 actes, en vers, de MM. André Dumas et Sébastien-Charles Leconte. Adaptation musicale de M. Léon Jéhin (8 février). — BOUFFES-PARISIENS (première à ce théâtre) : *les Maris de Léontine*, comédie en 3 actes, de M. Alfred Capus (16 février). — Une nouvelle revue : *Flora* — Memento,

Ce n'est rien, à première vue, cette nouvelle comédie qu'on joue au Vaudeville : **Rue de la Paix**, par M. Marc de Toledo. C'est pourtant une chose très neuve et un spectacle très original. Dieu sait si un grand couturier est un personnage à notre époque. Nous en connaissons qui ont été décorés comme de grands artistes, d'autres qui sont célèbres pour leurs collections d'œuvres d'art. Ce sont eux qui donnent leur plumage à ces créatures si prodigieuses de charme et de bêtise que sont les femmes. Etre habillées par un Paquin, par un Doucet, par un Redfern! Les plus bornées en prennent quelque esprit, l'esprit de leur toilette. Je me dépêche d'ajouter qu'elles en prennent surtout, le plus souvent, un assez bon comique, attiffées de la façon la plus effarante, la moins appropriée à leur genre de beauté. Suivre la mode, tout est là, pour elles. La mode! Combien de femmes, pourtant, se rendent insupportables à voir pour vouloir la suivre, au lieu de se contenter de porter ce qui leur irait! Suivre la mode, d'ailleurs, n'est-ce pas, pour les hommes comme pour les femmes, témoigner du manque le plus complet de personnalité dans le goût et même de l'absence de tout goût, puisque c'est volontairement ressembler à tout le monde et adopter le goût de tout le monde? Mais allez donc essayer de faire entendre cela aux femmes? Il faudrait qu'elles fussent capables de comprendre quelque chose, alors qu'il est de toute évidence qu'elles ne comprennent rien à rien. Aussi devons-nous nous contenter de les regarder et de les admirer. C'est pour ma part un plaisir auquel je suis toujours sensible. Il y en a d'habillées en vestales, d'autres en hussards d'opérette, d'autres en bébés qu'on dirait sortis d'un almanach de Kate Greenway, d'autres en pèlerins auxquels ne manque

pas la gourde, certes! et d'autres encore en « femmes de Bo...bo... boticelli », comme disait Mariéton. Et toutes sous quels chapeaux! Nous avons eu les chapeaux grands comme des parapluies. Nous avons maintenant des coiffures en hauteur, sorte de bonnets de hussards, surmontés d'aigrettes de plumes des dimensions les plus folles. Aussi les coiffes brodées et perlées, genre moyen-âge, que portent les dames d'âge moyen, et qui les font ressembler à des sortes de nouveaux-nés un peu fripés. Ainsi coiffées et étoffées, toutes se trouvent jolies, et font leur petite bouche minaudeuse, en affectant de leur mieux des airs compréhensifs. Chères créatures! Je regarde quelquefois mes poules, dans mon jardin, quand je leur parle pour m'amuser. Je n'exagère pas : ce sont les mêmes physionomies... intelligentes. Ai-je besoin de dire que la ressemblance est encore plus frappante s'il s'agit de dames qui écrivent? Question de plumes, sans doute? Je fais d'ailleurs là une distinction bien inutile. Est-ce qu'à notre époque toutes les femmes ne sont pas un peu auteur? Cela aussi est devenu une mode. Il n'y a même plus moyen de trouver de femmes de ménage : elles écrivent toutes. Le moindre petit écrivailleur ne peut plus se marier sans que sa jeune épouse, après trois mois de conjungo, — le temps de se dégrossir (singulier effet du mariage!) — arrachant quelques plumes à son mari, se mette aussi à écrire, et vous publie qui son petit roman, qui son volume de vers, qui encore on ne sait quoi sans nom ni forme. Car elles n'y regardent pas de si près. Tout sujet leur est bon. Qu'elles écrivent, c'est l'essentiel. On pourra dire de notre temps : le temps des bas-bleus. Il l'aura bien mérité. Ce pauvre Molière! Moi qui l'aimais tant! Aujourd'hui, ses *Précieuses ridicules* me paraissent fades, insignifiantes, auprès des Cathos et des Madelons qu'on rencontre partout. Car on en rencontre partout, et le moindre salon qui se respecte un peu a les siennes. Quelle jolie galerie on en pourrait composer! L'énumération complète ferait de belles pages, un bon document sur la bêtise contemporaine. Les lire n'est rien, d'ailleurs, et personne n'y pense beaucoup. C'est les entendre qui est le plus beau. Car écrire sans se montrer, vous ne le voudriez pas, et encore moins se montrer sans parler. Toutes cherchent les endroits où l'on est vue, se rencontrent, s'exhibent, échangent des propos, donnent des spectacles, récitent leurs vers ou débitent leurs conférences, au milieu des Mascarilles et des Jodelets, — notre belle époque n'en manque pas non plus, — qui les flattent et leur servent de public. Dieu me garde d'ailleurs de médire d'elles! Avant de me fâcher, elles m'amusent. Par elles, les bornes du ridicule et de la sottise auront été reculées. Elles nous vengent des mauvais écrivains, dont elles sont les caricatures encore déformées. Notre temps leur devra un nouveau comique, qui aura peut-être un jour son romancier ou son auteur drama-

tique : le comique littéraire féminin. Tout ce qu'elles écrivent et disent est du reste moins gênant que leurs chapeaux Je reviens à cela parce que c'est une question qui a son intérêt pour les gens comme moi qui vont souvent au théâtre. Le règlement des salles de spectacle à ce sujet n'est pas, en effet, toujours observé. J'en avais encore la preuve récemment à l'Odéon, où une dame placée devant moi arborait un chapeau des plus remarquables. Certes, je sais me rendre compte des choses, et il ne m'échappait pas qu'elle était venue là uniquement pour montrer ce chapeau, mais comme j'y étais venu, moi, pour voir la pièce, cela créait entre nous une certaine incompatibilité. J'osai donc prier cette dame de vouloir bien enlever ce monument, lui assurant qu'elle aurait tout loisir, aux entr'actes, d'en faire apprécier les vastes proportions. Ce fut en vain. Je ne pus rien obtenir, non plus que mes voisins. Me fâcher, vous le reconnaîtrez, n'eût pas été d'un galant homme. Je n'insistai donc pas. « Madame, lui dis-je seulement, je tiens à vous faire un compliment. Il n'y a vraiment que les femmes pour prendre soin de si bien couvrir ce dans quoi justement il n'y a rien. »

Que me voilà loin de mon sujet! Je ne me corrigerai jamais. Ou bien je tombe en plein dedans, pour l'examiner jusqu'à la fatigue, ou bien je m'en éloigne abusivement. Voilà ce que c'est que de se mêler d'écrire quand on n'a rien pour cela. Il va sans dire que *la Rue de la Paix* n'est nullement une pièce sur les perruches littéraires. Ce serait dépasser son titre. Celles de la toilette lui suffisent, et je le répète, c'est déjà une jolie originalité que de nous avoir montré, sur la scène, ce côté qui n'est pas le moindre de notre société : la mode, l'élégance, le « High life » des femmes. Dans les salons du grand couturier Laurent Baudry, nous voyons défiler les élégantes, venant examiner les nouvelles créations du maître, que font valoir de jolis « mannequins ». Une intrigue intéressante, qui nous change des intrigues habituelles à nos œuvres dramatiques, conduit le spectateur, pendant ces trois actes, au milieu de ce monde chic, un peu équivoque, où l'amour de paraître n'est pas loin de tenir lieu de tous sentiments. C'est notre époque, un coin de notre époque, tout au moins, un des décors de notre temps, qui sont dessinés là avec fidélité. Il y a de jolies scènes, fines, d'un vrai charme, nullement trop littéraires, au contraire, simples et vraies. Le premier acte, entre autres, qui nous montre le salon du grand couturier, avec sa troupe de « mannequins » gaminant et cancanant, est la réalité même. C'est un peu superficiel, a-t-on dit. Tant-il est vrai que les pièces de MM. Bataille, Porto-Riche et Bernstein nous ont donné le goût des hauts problèmes philosophiques et fait de tout spectateur un penseur enragé. Pour ma part, je ne vois que le sujet qu'avait choisi l'auteur et qu'il l'a assez bien réalisé. Ajoutez que *la Rue de la Paix* était

mise en scène de façon parfaite et fort bien jouée par les artistes du Vaudeville, MM. Duquesne, Jean Dax et Lefaur, et Mmes Roggers et Iribe, pour ne citer que les principaux. Mais à quoi bon vous en parler davantage. Je viens de recevoir mon service pour le nouveau spectacle du Vaudeville. *La Rue de la Paix* aura certainement quitté l'affiche quand cette chronique paraîtra. Cette jolie pièce n'aura pas eu de succès. Les femmes pouvaient s'y plaire, cependant, et les hommes en goûter l'esprit et la couleur. C'est moins la délicatesse, sans doute, que la force et le bruit, qui satisfait le public.

J'allais l'oublier : il paraît que M. Abel Hermant a un peu collaboré à *la Rue de la Paix*, avec quelques virgules çà et là.

A l'Odéon, on a joué **Esther, princesse d'Israël**. C'est la tragédie à laquelle je faisais allusion en terminant ma dernière chronique. Comme j'exagérais mon besoin de prendre des forces! C'est un spectacle de tout repos. J'en exprime tous mes regrets à M. Sébastien-Charles Leconte, qui est un homme charmant et que j'ai le plaisir de rencontrer quelquefois. Je n'ai trouvé dans sa pièce aucune idée, aucune émotion, aucun intérêt, rien. J'ai bien entendu des vers, les vers pendant quatre actes, mais de la poésie, pas l'ombre. Les auteurs d'*Esther* me paraissent être de l'école de ces écrivains qui appellent Ulysse Odysseus, Hippolyte Hippolutos, et qui croient par là nous restituer la couleur locale, quand ils ne font que faire montre du plus plat pédantisme. C'est très beau, tout ce vocabulaire oriental qu'ils ont étalé dans *Esther*. Il faut même reconnaître qu'on ne trouve pas cela dans Racine. Mais voyez à quoi cela les a menés. Ils n'ont atteint dans les passages dramatiques qu'à la grandiloquence, dans les autres qu'aux couplets les plus fades. En un mot, — je me confonds encore en excuses, — il n'y a rien dans toute leur œuvre qui méritât la peine qu'ils ont prise de l'écrire. Leur *Esther* a d'ailleurs trouvé l'interprète qui lui convenait en Mlle Ventura. Ce n'est pas trop dire que cette jeune personne n'a absolument aucun talent. Elle y ajoute le ridicule de ces actrices qui se figurent que les vers, — même les mauvais, — demandent une voix spéciale, un ton de mélopée, et qu'on ne peut les dire sans prendre des attitudes aussi niaises que prétentieuses.

Aux Bouffes-Parisiens, une excellente reprise, jouée avec beaucoup d'entrain, des **Maris de Léontine**, une comédie de M. Alfred Capus.

Une nouvelle qui tombe bien avec ce que j'ai écrit plus haut. Vous savez qu'il vient de se fonder une nouvelle revue, très féminine : **Flora**. On annonce qu'elle va publier le fameux *Examen*, corrigé et mis à jour par les dames de la rédaction.

Memento. — Comédie Royale : *Un coup de canif*, comédie en un acte de M. Lahovary. *Pompette*, comédie en 2 actes, de MM. Pierre Veber

et Pierre Montrel. *Zubiri*, pièce en un acte, de M. de Porto-Riche, tirée d'une nouvelle de Victor Hugo. *Champion de boxe*, comédie en un acte, de M. Yves Mirande (1er février). — Ambigu : *Le Mystère de la Chambre jaune*, drame en cinq actes, de M. Gaston Leroux (14 février). — Renaissance : *Le Docteur Amour*, comédie en un acte, de M. Lucien Gleize (15 février).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *la Lépreuse*, tragédie légendaire de M. Henri Bataille, musique de M. Sylvio Lazzari. — THÉATRE DES ARTS : *ma Mère l'Oye*, ballet de M. Maurice Ravel, décors et costumes de M. Dresa.

Il semble que *la Lépreuse* ait été prédestinée par le Ciel à une carrière mouvementée. Peut-être n'a-t-on pas oublié les dissentiments qu'elle entraîna, il y a quelque sept années, entre M. Albert Carré et les auteurs. M. Sylvio Lazzari en récolta l'ennui et le dommage de voir son œuvre musicale repoussée du seul endroit où il la pût produire et d'être matériellement obligé de la garder en portefeuille. Comme tout s'arrange avec le temps en ce monde, il bénéficie aujourd'hui de sa patience inéluctable. Mais voici qu'un incident nouveau surgit, affectant son collaborateur, M. Henry Bataille. Représentée en 1898, à la Comédie-Parisienne, sous sa forme purement littéraire originale, *la Lépreuse* avait alors attiré l'attention bienveillante de M. Jules Lemaître, qui louait M. H. Bataille, encore très jeune homme, d'avoir, « du premier coup, fait un poème plus naïf que les plus naïves ballades anonymes, avec des personnages à passions intactes, à sautes d'idées ingénument lyriques,... avec des trouvailles de mots candides et saisissantes, des images courtes et quelquefois bizarres, bref, tout ce que comporte la poésie primitive, populaire et spontanée ». « C'est prodigieux », concluait-il enthousiaste. Et, dans une interview d'avant-première, M. Bataille déclarait récemment : « J'ai une prédilection pour *la Lépreuse*. Je bénis la vie de m'avoir inspiré, à vingt ans,... une œuvre qui prend sa source dans la grande vie originelle, dans la grande beauté de l'âme primitive. » Or, un groupe de compositeurs bretons, composé de MM. Louis Vuillemin, Paul Ladmirault, Maurice Duhamel, Jean Laporte et Paul Le Flem, en rendant hommage à la perspicacité de M. Jules Lemaître, expliqua de façon assez inopinée, dans *Comœdia* du 8 février, le prodige qui déconcertait un tantinet l'admiration du fin critique. Le poème de *la Lépreuse* n'aurait pas été seulement « inspiré » à M. Bataille plutôt par de vieux chants celtiques que par « la vie », il ne serait en réalité qu'un démarquage exagérément fidèle d'une *Gwerz* intitulée *Iannik Kokard*, traduite par feu F.-M. Luzel, publiée en 1868 et devenue, paraît-il, introuvable. A vrai dire, dès, le lendemain, M. Bataille

protesta à la même place contre l'accusation de plagiat subreptice en s'appuyant sur la préface dont il fit précéder sa pièce, éditée par *le Mercure de France* en 1899. Dans cette préface, en effet, il proclame et magnifie ses sources populaires , s'autorise des travaux de Luzel, Le Braz et la Villemarqué, et parle même de « beaux fragments du *Gwerz*, qu'il a religieusement transcrits ». Toutefois, on n'eût guère imaginé, de ces indications générales, que ces transcriptions ne fussent que la copie textuelle, littérale, de la traduction de Luzel, par le canal duquel les compliments de M. Jules Lemaître devraient être équitablement restitués à la légende originelle. Des citations imprimées vis-à-vis, dans *Comœdia*, sur deux colonnes, il appert qu'on ne sait plus bien ce qui, dans *la Lépreuse*, appartient à M. Henry Bataille, et même si, action, sentiments ou mots, il lui en revient quelque chose. Les susdits Bretons bretonnants ne semblent disposés à lui accorder en propre que certaine interpolation libertine contraire aux mœurs et coutumes des pèlerinages armoricains et quelques solécismes dans l'emploi des termes locaux. Quoi qu'il en soit et telle qu'elle est, *la Lépreuse* constitue un drame un peu monotone peut-être, un peu longuet, un peu pénible, mais humain et parfois poignant, quoique pourtant non dépourvu de quelques invraisemblances de détail. On conçoit mal comment Ervoanik peut ignorer qu'Aliette est lépreuse, alors qu'elle a déjà contaminé plusieurs amants, ce qui, voire entre hameaux plus ou moins distants, mais gouvernés par le même Sénéchal, passerait difficilement inaperçu ; que nonobstant il la croie suffisamment saine et pure pour vouloir l'épouser, abandonnant ses parents désespérés qui l'avertissent. On ne comprend pas beaucoup mieux pourquoi la vieille et ignoble Tili, mère d'une aussi contagieuse Aliette, n'est cependant que soupçonnée de la terrible maladie parce qu'elle n'en porte pas les stigmates et, pour cette unique raison, se trouve protégée contre l'internement et simplement soumise à l'intermittente visite d'un Sénéchal qui se contente de grogner. En Bretagne et au XVe siècle, un tel respect de la liberté individuelle a vraiment des allures d'anachronisme. Mais, sans l'enchaînement de ces à priori arbitraires, le drame n'existerait pas. C'est au secret si invraisemblablement gardé des deux lépreuses que ce drame doit exclusivement ce qu'il contient d'intrigue un peu angoissante, autant que de psychologie profondément et certes affreusement humaine. Au fond, auprès des deux maudites, dont les lèvres tuent d'un baiser ou par le bord effleuré d'un verre, et qui se plaisent à tuer ainsi autour d'elles pour se venger de leur destin, les autres personnages apparaissent plutôt d'assez insignifiants comparses. La candeur d'Ervoanik même frise à ce point la niaiserie, qu'il n'est pas très commode de s'intéresser énormément à son sort. Lorsqu'il arrive tranquillement chez celle

dont il va devenir le gendre, ne connaissant, par une grâce d'état singulière, pas même la réputation de l'immonde et haineuse femelle, haïe, méprisée et redoutée pourtant de tous et à qui jusqu'aux gamins lancent des pierres et des injures, on éprouve qu'il n'aurait pas besoin d'être grisé de vin par elle pour s'en laisser si bêtement berner, et on se sent à peine le courage de le plaindre quand il boit la lèpre au pichet que lui offre sa bien-aimée trompée comme lui-même par l'implacable Tili. La scène est cependant capitale et, encore que l'inconsistance d'une aussi falote victime lui enlève fâcheusement de sa force, tout le reste à côté ne serait que du remplissage, sans la figure âprement émouvante de la malheureuse Aliette. Fille perdue, damnée déjà sur terre par la fatalité congénitale, ulcérée dans son âme et sa chair, enamourée pour la première fois et rêvant avec Ervoanik, une sorte de mariage blanc défendu des étreintes mortelles ; puis, abusée par le mensonge impitoyable du monstre qui, par aventure, fut sa mère, infestant par une injuste jalousie celui qu'elle aime, l'infortunée traverse et soutient l'action qui hors elle tomberait aisément au niveau d'un banal et languissant livret, n'était la poésie savoureuse de la traduction de Luzel. En somme, sous cette parure, *la Lépreuse* fournissait au musicien un tableau dramatique, encadré de deux actes de disputes ou jérémiades, et le tout couronné par une cérémonie liturgique. Sans réussir toujours à en éviter les défauts de longueur apparente et de monotonie, M. Sylvio Lazzari a heureusement tiré parti des qualités de ce naïf et douloureux poème. Après une si longue attente, sa partition serait excusable de trahir quelque peu sa date. De fait, au point de vue purement musical, elle ne nous révèle rien de neuf, bien au contraire. Elle gagne néanmoins étrangement à la transposition scénique. A la lecture, on est frappé du germanisme évident d'une écriture assez lourde, d'une polyphonie de tout repos évoquant l'Edition Peters ; on est gêné par quelque abus de ces imitations simplistes, dont M. Humperdinck cultiva volontiers le clément emberlificotage. L'harmonie et la mélodie de M. Lazzari sont sereinement, candidement wagnériennes, souvent jusqu'à la réminiscence, et on serait bien embarrassé de découvrir chez lui les plus vagues indices d'une originalité proprement musicale. Au théâtre, pourtant, tout cela se transforme, se vivifie, s'éclaire. M. Lazzari fut très naturellement induit à emprunter pour sa *Lépreuse* quelques airs populaires bretons, dont le charme compense, varie ou dissimule le wagnérisme épigone ou l'éventuelle insignifiance de son inspiration personnelle. Une orchestration, rien moins que novatrice, mais harmonieuse et colorée, allège l'entrelacs polyphonique et prête assez fréquemment aux thèmes une saveur parfois inattendue de leur musicalité intrinsèque. Enfin la déclamation est d'une immuable et de la plus sincère justesse, sans que, là comme ailleurs, la pro-

bité du musicien apparaisse jamais tentée par un effet grossier ou consente à fausser de pathos la vérace expression du sentiment. En résumé, *la Lépreuse* est une œuvre des plus honorables pour celui qui en écrivit la musique, et nullement dénuée d'attrait et d'émotion pour celui qui l'écoute. Elle est en outre admirablement montée et mise en scène, et interprétée par une troupe dont l'homogénéité exceptionnelle obtient des résultats qui atteignent bien près, dans le genre, de la perfection absolue. On ne peut que féliciter tout le monde : à tous égards, le toujours excellent M. Vieuille; pour sa voix de ténor M. Beyle, Ervoanik auprès de qui Mlle Brohly, sa maman, montre la fraîche vénusté d'un visage inaccessible aux outrages des ans. Mme Delna, en revanche, poussa jusqu'au renoncement le plus stoïque la vériste hideur de son maquillage. Mais au milieu de tous, Mme Marguerite Carré fit du rôle d'Aliette une création profondément saisissante, paraissant incarner quasiment l'inflexible Destin dans sa gracile, troublante et énigmatique silhouette, avec la raideur névrosée de ses gestes, l'incisive âpreté de ses accents, et certes aussi une un peu morbide joliesse capable d'inciter bien d'autres qu'Ervoanik à braver toutes contagions.

§

On n'a peut-être pas eu tort de reprocher à M. Maurice Ravel de se plaire, à son âge, un peu trop volontiers à arranger ses œuvres anciennes au lieu d'en produire de nouvelles. Il eût été pourtant vraiment dommage qu'il ne le fît pas pour les cinq petites pièces de piano, parues il y a deux ans, qui, augmentées d'un prologue inédit et amplifiées de quelques transitions ou reprises, forment le ravissant ballet de **Ma Mère l'Oye** qu'a joué le Théâtre des Arts. Sans doute, même ainsi transposé et remanié, tout cela demeure menu, et on peut regretter que l'auteur semble de plus en plus se vouer joyeusement à l'art des miniatures. Mais peut-être est-ce là son tempérament véritable, et on ne saurait guère s'en plaindre ici, car cette miniature est un menu chef-d'œuvre d'invention originale, où la prestigieuse fantaisie orchestrale et l'impeccable maîtrise du métier aboutissent à une simplicité exquise de grâce enjouée, de délicatesse et d'émotion pénétrante. L'argument du ballet est d'une naïveté charmante. Mme Jeanne Hugard régla habilement des danses aimables et discrètes, et, dans les décors savoureux qu'imagina M. Dresa, *Ma Mère l'Oye* constitue, en vérité, un délicieux spectacle d'une qualité artistique unanime assurément des plus rares. Le Théâtre des Arts peut décidément se targuer de mériter le titre ambitieux qu'il s'est donné.

JEAN MARNOLD.

L'ART

Exposition de la *Société Moderne* (Durand-Ruel).— Les *Aquarellistes* (Georges Petit). — M. de Laverd (Georges Petit). — M. Rigaud (Georges Petit). — Mlle Blanche Odin (Georges Petit). — M. Truffaut (Marcel Bernheim). — Altmann (Devambez). — *2e groupe* (Druet). — Deltombe (Blot). — Torent (Manuel). — Jan et Tadé Styka (Galerie La Boetie). — *Les Artistes Lyonnais* (Galerie Moleux). — M. J.-J. Gabriel (Eitlinger). — *Le Rameau* (Danthon). — MM. Charles Guilloux, Augustin, Mme Beaubois de Montoriol (Hessèle). — *American Art Association*. — *Les Futuristes Italiens* (Bernheim-Jeune).

L'exposition de la **Société moderne** affronte le redoutable voisinage des chefs-d'œuvre impressionnistes parmi lesquels M. Durand-Ruel éparpille ses employés. On ne perd jamais son temps, en allant visiter une exposition chez M. Durand-Ruel. Si l'exposition est bonne, tout ce que l'on voit dans les salles adjacentes fortifie le plaisir éprouvé, et l'on s'en va sous l'impression que toutes les recherches différentes n'infirment point la magnificence du bel impressionnisme.

Si elle est médiocre, on se nettoie le regard en la quittant. Ce n'est point le cas de l'Exposition de la Société moderne, qui a un grand air distingué, un aspect d'éclectisme intelligent sans trop de timidité. Pourtant, elle est peut-être cette année moins audacieuse que l'année précédente, tout en contenant de bonnes séries.

Et d'abord, un grand panneau de Louis Legrand, des pastels avec des *Soireuses*, des poupées parisiennes des bazars de luxure, d'une vérité de mouvement absolue, et des eaux-fortes assez récentes et déjà célèbres, comme *le Bedeau de Mée*. Manzana-Pissarro a des pages délicieuses, des vignettes d'un conte oriental qui serait tout moderne, avec des Schéhérazades menues et délicates, enfantines et sensuelles, qui, lasses de conter des histoires, fument de l'opium, regardent nager les cygnes ou voleter les pigeons. C'est d'un art très libéré, qui n'a rien de littéraire et plaira beaucoup aux poètes. Orientaliste du réel, puissant, fougueux, véridique, M. André Suréda campe des Mauresques assez vraies pour illustrer une ethnographie du Moghreb et assez artistes pour affronter le souvenir des plus belles pages d'orientalistes plus anciens. Ce sont ici de simples études de types, mais on sait que M. Suréda sait les disposer en grandes toiles bien composées.

M. Maurice Chabas est trop calme, trop mélancolique ; ce coloriste ardent et harmonieux a donné mieux que ces vespéralités et ces sérénités. Un bon portrait relève son exposition. Il y a de la belle couleur dans les *Iles Provençales* de M. Carrera, de l'esprit, de l'esprit pictural dans les amusements légers, mais très solides, de M. Drésa. M. Gustave Jaulmes, dont l'éloquence décorative s'affirme dans une belle toile, le *Repos à la fontaine*, chevaux qui boivent, femmes drapées, ciel pâle et ardent, trouve pour des études *Sur la Terrasse*,

Ronde de jeunes filles, des harmonies délicates et neuves. On se plaira à des impressionnismes francs et larges de M. René Juste, à des paysages d'été de M. de La Villéon, supérieurs, je crois, à tout ce qu'avait donné cet excellent artiste, surtout ses nocturnes si expressifs, si symphoniques. M. Jeanès est maître d'une technique toute personnelle de l'aquarelle qui lui permet les effets les plus rares. Des vaisseaux s'avancent dans une brume rose et dorée, des collines s'estompent dans des brouillards du matin. On voudrait disposer de plus de place pour analyser avec détail cet art captivant et volontaire d'un artiste difficile pour lui-même et qui demande tant de choses à son métier. Une étude de nu de M. Morisset est savoureuse, et un carton pour le tableau « Maternité », tout à fait intéressant. M. Henry Ottmann continue à apparaître comme un des bons peintres de ce moment. M. Claude Rameau sait baigner d'air des paysages très bien construits ; c'est alerte et ressenti. Un beau torse de femme certifie le talent croissant de M. Sue. Je voudrais insister sur l'exposition de MM. Francis Auburtin, Eliot, Guillonnet, du Gardier, toujours agile et curieux, Francis Jourdain, très bien inspiré ici, Lemordant, Paul Madeline, toujours très harmonieux et plus près de la nature cette fois-ci, Marret, dont un paysage de soir, *Dans les Dunes* est une belle toile, Louis Périnet, Alfred Smith, Vauthrin, avec d'agréables impressions de Hollande, Alluaud (Creuse et Pyrénées vues d'un œil artiste), sur de bons tableaux de Mme Galtier-Boissière, sur les sculptures de MM. Bouchard et Quilivic ; mais les autres expositions sont là, pressantes, nombreuses, et en ne donnant que quelques lignes à chacune, on risquerait déjà de déborder.

Mais déjà les **Aquarellistes** nous facilitent la tâche en n'offrant qu'une somme très restreinte d'efforts artistes. Mettons à part Henri Paillard, dont la technique solide et multiple de peintre, de graveur, de pastelliste se plie aussi étonnamment à la belle aquarelle, et ses motifs sont admirablement variés, ce qui réjouit le critique las d'avoir vu quinze fois dans la quinzaine le même moulin de Hollande, les rivages de Veere, le Grand Canal, sans compter le Pont-Neuf. Mettons à part Henri Duhem et son *Berger dans la Dune*, d'une belle mélancolie sans romance, et des *Lacs de Genève*, productions d'artiste ému et émouvant. Il y a aussi M. Jeanniot, très solide, très varié, notamment ses *Brûleurs de goëmons*, M. Luigi Loir dont les soirs de Paris, patiemment observés, vivement rendus, prendront place dans le document historique, tout en étant de l'art agréable.

Notons Mlle Carpentier et son Versailles, M. Claude, Espagnes et Baléares, M. Courant, Hollande, M. Doigneau, M. Le Mains. Il y a aussi des tas de petits soldats de M. Detaille et de M. George Scott, soldats de toutes nos époques, d'un Epinal raffiné, bien propre à for-

tifier les pacifistes dans leurs opinions. M. Maxence et Mlle Sonrel sont excessivement moyen âge, et quand ils font du moderne, leur aujourd'hui prend un air d'avant-hier.

Restons chez Georges Petit et regardons parmi les annexes d'autres aquarellistes qui semblent s'être blottis autour de l'Exposition des aquarellistes comme pour dire timidement : moi aussi je fais de l'aquarelle. M. **Leverd** ensoleille d'une façon un peu monotone des aspects d'Algérie, mais dans cette clarté sans nuances, des tons vifs éclatent bien, à des coins de marché, près de la noria, au cimetière, au café maure. Mlle **Blanche Odin** nous offre à peu près quatre-vingts tableaux de fleurs, d'une grande habileté courante ; c'est de la fleur en demi-relief, de la fleur en désordre ordonné, amoncelée parmi les étains, les cuivres. On n'a rien de mieux en ce genre au Salon. M. **Rigaud** est un artiste. Des nefs de cathédrale où le soleil flambe aux verrières sont intéressantes, mais plus encore des silhouettes des grandes cathédrales entrevues aux fins de journées cherchées, au crépuscule, parmi de pittoresques quartiers pauvres ou vieillots. A voir de bons dessins rehaussés ainsi compris sur les cathédrales de Chartres, Troyes, Alençon, de bonnes études sur le Béguinage de Bruges.

Encore des aquarelles, cette fois chez Marcel Bernheim, et très vivantes, jolies de lumière et bien localisées, œuvres de M. **Truffaut**, qui aime et connaît Marseille et en remporte des impressions très vives.

Une exposition nombreuse d'œuvres d'**Alexandre Altmann** permet d'applaudir à un bel effort. Stylisant juste assez pour que le charme des éléments naturels ne soit point altéré, M. Altmann paraît chanter la louange des décors qu'il peint. Ce sont de belles minutes de soleil d'Ile-de-France; les motifs connus sont renouvelés dans une sorte de bonheur de la mise en page, sans caprice, mais non sans une fantaisie qui obéit à une volonté décorative. M. Altmann présente d'ailleurs une belle page décorative.

Chez Druet, de la très belle peinture, une série de Charles Guérin : dames roses et bleues dans des jardins de fête, portraits tout emplis d'un sentiment très vif de modernité, modelé parfait, de larges paysages synthétisés de Jules Flandrin, et des paysages nerveux et séduisants de Dufrenoy ; des études de Desvallières, une odalisque de Mme Marval qui garde ses qualités de couleurs et déraidit légèrement son dessin, et encore Piot, Rouault, La Fresnaye et Mainssieux, puis des études sculptées très curieuses de Marque. Tous ces artistes reviennent assez souvent dans ces chroniques pour que j'abrège en parlant d'eux, parmi cette averse d'expositions.

Chez Blot, exposition des œuvres de M. **Deltombe**, dont les envois réguliers aux Indépendants éveillaient de la sympathie. Le

groupement de toute une série d'œuvres nouvelles le montre épris d'une ornementation pleine et chargée, abondante et symétrique, bien dessinée, bien disposée et bien chantante de ton. On suivra désormais avec attention l'effort de M. Deltombe, qui se range parmi les bons impressionnistes dans les régions de M. d'Espagnat.

M. **Evelio Torent** a joint à de nouvelles études rapportées de l'Argentine d'anciennes toiles et dessins : églises espagnoles mangées de soleils et d'ombre verte, fêtes de gitanes, campagnes d'Andalousie. Revues après quelques années, ces toiles gardent un joli aspect d'élégance et de fraîcheur. Les œuvres rapportées d'Argentine fournissent un document intéressant sur ce pays plat et nu et c'est aussi de l'art précis et vigoureux.

La formule de M. **Jan Styka** et celle de M. **Tadé Styka**, très semblables, relèvent de l'Académisme pur. Tout ce que peut donner d'intérêt la convention et le métier élégant et honnête, mais fidèle à tous les modèles bons et mauvais, ils le donnent. Les tableaux tirés de *Quo Vadis ?* par M. Styka ont certainement influé sur la mise en scène de *Quo Vadis ?* au théâtre, à moins que ce ne soit le contraire. Il y a des portraits assez bien venus notamment des Tolstoï d'une intention excellente à cette exposition, d'un ton si fortement éloigné de la belle peinture audacieuse.

Un groupe d'artistes Lyonnais sollicitent les suffrages parisiens, et s'intitule **les Artistes Lyonnais**, exagérément. Les Lyonnais vivant à Paris n'y sont point et je n'y rencontre ni M. Jacques Martin, ni M. Sénart. Etant réservé que nous voyons là les plus classiques d'intention des peintres Lyonnais et qu'ils ne représentent pas l'art à Lyon, mais seulement leur tendance propre, on peut regarder avec intérêt les envois de MM. Bégule, bon paysagiste, de M. Fargeot, qui a des qualités d'humoriste, de M. Terraire, etc... A l'Exposition de M. J.-J. **Gabriel**, d'excellentes eaux-fortes curieusement travaillées, menues, énergiques, pleines de jolis détails, du très bon travail ; des aquarelles très poussées, avec une précision intéressante, de la bonne peinture ; une œuvre qui dénote un réel artiste. A l'Exposition du **Rameau**, des œuvres déjà vues aux Salons ou qui n'apprennent rien de neuf sur leurs auteurs : MM. Gustave Besson, Adler, Desbois, Tkatchenko, Zo.

Chez Hessèle, trois expositions. M. **Charles Guilloux**, qui donna jadis des formes d'arborescences curieuses lors des temps glorieux de le Barc de Boutteville, accroche des aquarelles et des peintures d'Ile de France, de Normandie, de Bretagne, assez solides, sans éclat, consciencieuses.

M. **Anquetin** apparaît dans sa diversité coutumière, avec son beau métier trop classique ; il y a là des dessins très intéressants, *l'Orage*, par exemple, des esquisses en camaïeu fougueuses des corps

de femmes robustes et d'un beau mouvement, mais les peintures attirent moins.

Mme **Beaubois de Montoriol**, qui sait être un coloriste vigoureux, s'est plu, dans sa série de danseuses, à des harmonies très calmes, très douces dans la gamme des gris très nuancés, des mouvements rythmiquement cadencés d'une plastique presque immobile. Ces danseuses aux souples mouvements, aux allures nobles passant dans des jardins aux lignes sobres et douces sont d'un grand charme. Une décoration qui utiliserait ces éléments de plastique très distinguée et très classique par sa simplicité, de coloration à la fois riche et discrète, pourrait être une très belle chose, c'est de la grâce vraie.

A l'American Art Association, des œuvres colorées, élégantes, très à la dernière mode de la Société nationale, mais bien portée, avec infiniment d'aisance et un peu de cachet particulier par MM. Miller Richard, Barlow Myron, Griffin Walter, Dougherty Parke, Niemeyer, Burnside Cameron, Herter, etc....

Les Futuristes italiens.—L'animation n'a point cessé, galerie Bernheim-Jeune, devant les toiles des futuristes italiens. Elle a même été contradictoire et même vivement. Depuis les premiers jours du pointillisme on n'avait vu pareille émotion, et pareil empressement à venir ressentir devant de la peinture audacieuse les saintes colères académiques. Cette fois-ci, il faut bien dire qu'il n'y a point que les académiques qui se fâchent, mais même des gens assez accoutumés aux plus vigoureuses nouveautés. La chose se conçoit et les détracteurs de cette technique ont pour eux deux ordres de raisons.

D'abord les futuristes abordent hardiment la peinture littéraire et la plus complexe, deuxièmement leur peinture ne considère ni les corps comme opaques, ni les plans comme résistants. C'est bien la première fois qu'on apporte ces tendances-là. Les futuristes ont pour eux, encore que cet argument tiré du passé puisse leur déplaire, que les primitifs n'ont jamais hésité à retracer plusieurs épisodes de la même anecdote sur la même toile, tout en les isolant davantage ; puis de ce que jusqu'aujourd'hui on n'a pas encore envisagé la peinture comme devant donner des impressions simultanées d'états d'esprit successifs sur une seule toile, ce n'est pas une raison pour ne point commencer. Il semble que l'influence de Rodin et sa théorie des volumes aient atteint les futuristes qui naturellement connaissent Rosso. Ils connaissent les cubistes français et ont quelque point de contact avec eux, pour le dessin ; il s'en sépareraient pour la couleur que les cubistes veulent sobre et les futuristes ardente et exaltée. Autre point : les futuristes veulent introduire dans leur toile des harmoniques rappelant les rythmes principaux, harmoniques qui sont de deux sortes, linéaires, comme dans le tableau des *Funérailles de l'anarchiste Galli*, ou le peintre Carra, montrant comme des fais-

ceaux de triques zébrant le tableau, indiquent la lutte qui s'y passe, ou bien, comme dans les portraits de Séverini, prennent l'aspect de simples mosaïques de tons clairs aménagés pour passer d'un ton à un autre.

Il faut naturellement donner quelqne patience à la lecture de leurs tableaux qui, au premier abord, étonnent par leur extraordinaire complexité de lignes. Le premier moment d'étude accordé, on lit très bien et on voit qu'on a affaire à des artistes très coloristes, très volontaires, et qui ont du talent, ce qui est l'essentiel.

Il faut considérer que *la Ville qui monte*, de Boccioni, avec le mouvement furieux et verveux des chevaux et des ouvriers du premier plan, l'avenue de lumière pressée et de force laborieuse qu'il ouvre en perspective, avec son apaisement dans les verticales des échafaudages qui couvrent le fond et le haut de la toile, est une belle œuvre. Regardez aussi *la Sortie de Théâtre* de Carra, il y aurait parti-pris à ne pas reconnaître la beauté lumineuse de cette toile, la fermeté si nuancée des formes de femmes encapuchonnées, le mouvement vigoureux, ardent de tous ces personnages. Devant *la Danse du Pan-Pan à Monico*, il est impossible de ne point admettre le bel élan des corps des danseuses qui forment le groupe central, la joliesse de l'épisode de gauche, l'entrée d'une femme par l'escalier (à la mode futuriste amalgamés dans l'ensemble) et la vie de toute cette foule. Ici il faut comprendre que ce n'est qu'artificiellement que les peintres représentent une foule à l'aide d'une série de croquis présentés dans une perspective arbitraire qui permet de voir tous les détails de toutes les physionomies ; la vérité serait plutôt dans l'amalgame des formes et des visages que présente M. Severini et où se trouvent d'ailleurs d'excellents morceaux.

La *Révolte* de M. Russolo n'exciterait aucune surprise si ce tableau était présenté comme une affiche, car il a des qualités linéaires qui, par leur mélange de certitude et d'imprévu, lui donnent l'intérêt d'une belle affiche, et pour admettre son *Train en vitesse*, il n'y a vraiment qu'à se souvenir d'un voyage en chemin de fer la nuit et de l'aspect des trains dans le lointain.

Voilà donc quatre peintres qu'on peut juger de bons peintres, si on se donne la peine de regarder attentivement leur œuvre, et dont on peut attendre un vigoureux développement. Leurs simplifications et leurs schématisations sont la preuve qu'à la connaissance du métier de leur art ils ajoutent de l'audace et souvent une audace heureuse.

S'ensuit-il qu'ils ont raison de vouloir donner des états d'âme par des choix de lignes horizontales ou verticales ? Il semble que non, mais l'esthétique scientifique dit oui ; il n'y a peut-être là qu'une question de mise au point, une nouvelle trouvaille de style à rechercher.

Leur manière de portrait psychique, où le modèle n'est point présenté tel qu'il est et d'une seule surface, mais fragmenté, ou plutôt évoqué par détails, à mesure que dans le souvenir du peintre se présente une des expressions de physionomie du modèle patiemment regardé, cette méthode du portrait est-elle viable? Sans doute non. C'est trop de précision pour une arabesque, pas assez pour un portrait. Mais sans admettre ni toutes les théories ni toutes les applications actuelles des futuristes, on peut leur accorder une confiance fortifiée d'un sentiment de juste sympathie; car chacun d'eux montre au moins une toile douée de grandes qualités et dès à présent très perceptibles.

J'eusse voulu pouvoir détailler la théorie des futuristes et leur dire mes objections, confronter leur esthétique à celle des cubistes français, dont les futuristes ne diminuent point l'importance singulière, et j'ai déjà de beaucoup dépassé les bornes qui me sont permises. A une quinzaine où les expositions seront moins drues, après les Salons, si je ne le puis auparavant, je reviendrai à ces esthétiques neuves, aux cubistes et aux futuristes.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Les anathèmes du « Futurisme ». — Au Musée du Louvre : la nouvelle galerie Mollien; trois nouveaux dessins de maîtres ; un vase chinois. — La loi sur la conservation des monuments et objets historiques et artistiques. — L'affaire de la navette de Soudeilles. — A l'étranger : la nouvelle salle des Luini au Musée Brera; le Musée Rembrandt à Amsterdam; mort de Hugo von Tschudi. — Memento bibliographique.

Ainsi donc, — le fougueux chef de ces « Futuristes », que l'Italie vient de lâcher sur nous, M. Marinetti, nous l'a signifié l'autre jour, avec de terribles roulements de voix précurseurs de catastrophes, — nos bibliothèques et nos musées, asiles de « traditions moisies », de « morts qui encombrent les chemins », doivent être voués à la torche ou à l'inondation afin de libérer de l'influence du passé les artistes en mal de chefs-d'œuvre nouveaux inspirés uniquement des spectacles de notre admirable civilisation contemporaine. A ces théories charmantes, tout à fait dignes, certes, des œuvres qu'elles appuient, s'associeront peu à peu, n'en doutons pas, les gentils esprits d'aujourd'hui acquis d'avance à toute cause anarchiste et que hante perpétuellement la crainte de paraître trop peu « modernes ». Avant que soient arrivés les temps prédits par les nouveaux Barbares, hâtons-nous, pauvres « passéistes », d'aller revoir les œuvres des maîtres d'autrefois, non certes pour en souhaiter l'imitation stérile, mais pour oublier devant elles, évocatrices toujours vivantes des souveraines et belles époques, l'orgueilleuse sottise et la laideur de la nôtre.

Au **Musée du Louvre**, — où l'on vient enfin de rétablir l'ancien horaire d'ouverture des salles, et où des sergents de ville sont maintenant adjoints aux gardiens, — nous avons eu, à la fin de janvier, l'agréable surprise de voir enfin rouverte, après une fermeture qui dura cinq ans, la galerie Mollien qui, à droite de l'entrée donnant sur les jardins du Carrousel, fait face à la galerie Denon. M. Michon, conservateur adjoint du département des antiques, à qui on en avait confié l'aménagement, s'est appliqué à en faire le pendant symétrique de cette dernière galerie, qui, avec son alignement de sarcophages et de fontes d'après des antiques célèbres, forme comme une allée triomphale conduisant au grand escalier de la *Victoire de Samothrace*. Il a fait alterner de même façon, dans la galerie Mollien, les sarcophages, les bronzes et les belles colonnes de marbre polychrome. Les premiers sont constitués par la réunion de fragments de sarcophages antiques, dont les plus importants proviennent des collections acquises en 1808, par Napoléon Ier, du prince Borghèse. Nombre de ces fragments avaient été encastrés par Percier et Fontaine dans les revêtements de marbre des salles conduisant à la *Vénus de Milo*, et c'est là qu'on a été les chercher pour les remonter de façon à leur rendre, autant que possible, leur aspect primitif. Parmi les plus intéressants, citons ceux des sarcophages de Médée et d'Adonis, qui donnaient jadis leur nom à deux salles de la galerie des antiques, les épisodes de Bacchus et Ariane, Phaéton, Diane et Endymion, des bas-reliefs représentant dans un groupement extrêmement décoratif, des Tritons et des Néréides, etc. On leur a adjoint, au fond de la galerie, deux sarcophages gréco-phéniciens découverts à Carthage par le R. P. Delattre sur lesquels se voient couchés, à la façon des « gisants » du Moyen Age, sur l'un un homme en costume sacerdotal, sur l'autre une femme voilée. Sur les magnifiques fontes de statues antiques d'après les « creux » apportés en France par le Primatice, deux seulement restaient disponibles : le *Laocoon* et l'*Ariane;* elles ont été installées, à droite et à gauche, devant les deux fenêtres du milieu, et des bustes d'empereurs ou de philosophes dont quelques-uns étaient conservés à Fontainebleau ou à Ecouen, s'alignent à la suite. Au centre de la galerie, est restée encastrée dans le dallage la superbe mosaïque de Kabr-Hiram, aux tons si doux, rapportée en 1863 par Renan de sa mission en Phénicie et qui avait été malheureusement découpée; les autres fragments décorent quelques-unes des parois de la salle. Enfin, à l'extrémité de la galerie, sur le palier où s'ouvrira, en pendant de l'escalier Daru, l'escalier monumental à la réfection duquel on travaille depuis tant d'années et que nos arrière-petits-neveux auront peut-être la chance de gravir un jour, on a placé provisoirement une reproduction en bronze de la *Victoire* trouvée à

Brescia dans les ruines du temple de Vespasien, et dont un moulage avait été offert à Napoléon III par le roi d'Italie.

Au premier étage, sur les « épines » qui, dans la salle des portraits d'artistes, servent à exposer les nouvelles acquisitions du département de la peinture, on vient d'accrocher trois dessins que M. Bonnat, à l'occasion de sa réélection comme président du Conseil des Musées nationaux, a tirés de sa belle collection pour les offrir au Louvre comme un témoignage de sa confiante affection. Ce sont trois pièces hors ligne, dues à trois des plus grands maîtres de l'art : Dürer, Michel-Ange, Ingres. L'œuvre de Dürer est le célèbre portrait qu'il fit d'Érasme lors de sa rencontre avec l'illustre philosophe à Anvers en 1520. C'est une effigie extrêmement vivante, tracée d'un crayon gras, à larges traits, comme le grand artiste en exécuta souvent au cours de son voyage dans les Pays-Bas et comme le Louvre n'en possédait pas encore ; Erasme y apparaît pris sur le vif, avec sa physionomie pensive, légèrement narquoise. La seconde de ces feuilles offre, sur ses deux faces, une série d'études de *Madones* tracées d'une main fiévreuse dans divers sens et accompagnées de strophes dues aussi à Michel-Ange. Elle fut conservée pendant longtemps dans les collections du petit-neveu même du maître, Michel-Ange Buonarroti le jeune. Enfin, le troisième dessin est la composition justement célèbre d'Ingres, admirée encore l'an dernier à l'exposition de la galerie Georges Petit : *la Famille Stamaty*.

D'autre part, la Société des Amis du Louvre a offert au musée un magnifique vase chinois en bronze, d'une haute antiquité ; il passe pour être antérieur à l'ère chrétienne, et des pièces aussi anciennes sont très rares. D'une simplicité et d'une élégance de forme toute classiques, il est orné de deux registres de grecques en assez fort relief et est muni de deux petites anses en forme de têtes d'animaux ; la patine est d'une tonalité claire très douce. Ce précieux spécimen de l'art chinois sera exposé prochainement dans les nouvelles salles d'Extrême-Orient que le conservateur de ce département organise dans la galerie du bord de l'eau, au-dessus des anciens appartements du directeur des Musées nationaux.

Deux bonnes nouvelles faites pour réjouir ceux qui ont à cœur la sauvegarde de notre partrimoine artistique. Dans sa séance du 30 décembre dernier, le Sénat a adopté le projet de loi voté par la Chambre des députés au mois d'avril 1911 en vue d'assurer la **conservation des monuments et objets ayant un caractère historique et artistique** (1). — D'autre part, un jugement du tribunal correctionnel d'Ussel, que vient confirmer la Cour d'appel de Limoges, a condamné les auteurs du brocantage éhonté

(1) *Mercure de France*, 1er septembre 1911, p. 196.

du **trésor de Soudeilles** (1), les sieurs Delmas, député, Granchamp dit de Cueille et Chazonet, maire de la localité, le premier à 1000 francs, le deuxième à 500, le dernier à 16 francs d'amende pour vente à M. Dubyck, antiquaire à Bruxelles, d'une navette à encens émaillée classée comme monument historique. A l'exemple de M. Pierpont-Morgan, qui restitua, il y a quelques mois, le chef de saint Martin du même trésor, parvenu en sa possession, M. Dubyck vient de rendre à l'Etat français la navette objet de ce jugement; mais il assigne à son tour les vendeurs devant le tribunal correctionnel de Paris pour leur réclamer le remboursement de la somme qu'il avait versée pour le faux chef de saint Martin. Saurons-nous enfin, à cette occasion, quand et par qui fut brocanté le reliquaire authentique rendu par M. Pierpont-Morgan? Ce serait un point intéressant à fixer ; mais on ne semble pas pressé de le faire.

§

Un des ensembles artistiques les plus célèbres est la série des fresques dont Luini avait décoré la villa Rabia dite «la Pelucca», près de Monza. Une légende extrêmement romanesque s'attache à ce cycle de peintures : Luini, accusé à la cour de Milan du meurtre du curé de San Giorgio, tué en tombant de l'échafaudage où il était monté pour examiner le travail du peintre, aurait fui, déguisé en meunier, et aurait passé deux ans caché dans la demeure des Pelucchi ; et c'est durant cette réclusion forcée qu'il aurait décoré la chapelle et les appartements de la villa de quantité de fresques : scènes bibliques ou religieuses (notamment le délicieux *Ensevelisement de sainte Catherine par les anges*), compositions mythologiques, scènes de la vie réelle, etc. Ce merveilleux ensemble décoratif fut malheureusement dispersé en 1821 : des trente-sept fresques qui existaient encore, seize allèrent au palais royal de Monza, neuf entrèrent au Musée Brera à Milan ; d'autres fragments sont au Louvre (deux lunettes acquises en 1863, et la charmante tête de femme qui pose un doigt sur sa bouche, provenant de la donation His de la Salle), au Musée Condé à Chantilly, au musée de Pavie, à la collection Wallace à Londres, dans des collections privées à Milan ; d'autres firent partie naguère de la galerie Rodolphe Kann et de la collection Sedelmeyer à Paris : lamentable éparpillement comme l'histoire de l'art en connaît trop et dont le caractère criminel n'apparaît, en somme, qu'à bien peu de personnes. On a essayé, ces dernières années, d'atténuer ce vandalisme : le roi d'Italie a généreusement offert à la ville de Milan, pour le **Musée Brera**, les fresques de Monza, et sous l'intelligente direction du conservateur, le comte Fr. Malaguzzi-Valeri (2), une salle nouvelle

(1) *Ibid. Mercure de France*, 16 mars 1911, p. 429, et 1er septembre 1911, p. 196.
(2) Auquel on doit un excellent catalogue des collections de Brera (Bergame, Institut italien des arts graphiques, in-8 avec planches et introd. historique par

a été créée et inaugurée il y a quelques mois, qui réunit dans un arrangement extrêmement heureux et avec un goût parfait les vingt-cinq fresques que possède maintenant le musée. A cette occasion, un autre historien d'art milanais bien connu, qui s'est particulièrement occupé de Luini, M. Luca Beltrami, a publié une jolie et savante brochure (1) qui retrace en détail l'histoire des fresques de la Pelucca et leurs vicissitudes. Il identifie tous les fragments qui nous en restent et en donne la reproduction en d'excellentes photogravures, nous faisant ainsi goûter pleinement le charme de cet ensemble extrêmement varié où Luini s'est montré si bien le « *pittore delicatissimo e molto vago* » qu'a loué Vasari.

La place nous a manqué jusqu'à présent pour mentionner l'inauguration, qui a eu lieu le 10 juin de l'an dernier à Amsterdam, du **Musée Rembrandt** dont nous avons annoncé en 1907 la création. Comme nous l'avons dit, la ville d'Amsterdam avait acheté la maison de la Jodenbreestraat où le grand artiste passa les plus belles années de sa vie. Après l'avoir restaurée à l'extérieur et rétablie à l'intérieur à peu près telle qu'elle était lorsque Rembrandt l'habita, on y a placé — à défaut de tableaux qui y virent le jour et qui sont exilés maintenant dans toutes les galeries de l'univers — la série des eaux-fortes du maître. Le chevalier P. Hartsen, qui a contribué pour une somme de 100.000 florins à cette restauration et à cette installation, a offert récemment au comité de l'établissement une nouvelle somme de 20.000 florins pour permettre d'accroître ces collections. Il est à souhaiter que tous les amis de Rembrandt suivent cet exemple, et que leurs cotisations permettent de faire rentrer dans cette demeure d'où ils sortirent et où ils prendraient plus d'éloquence, des dessins et même des peintures de maître. Souhaitons aussi qu'on leur adjoigne une bibliothèque de tout ce qui a été publié sur Rembrandt : ce serait un hommage non moins précieux à sa mémoire (2).

Nous ne devons pas laisser partir sans un mot d'adieu un homme d'une rare valeur dont nous avons eu fréquemment l'occasion de parler il y a quelques années : **Hugo von Tschudi**, décédé le 24 novembre, à l'âge de soixante ans. On se rappelle que, pendant de

M. Corrado Ricci), véritable modèle du genre, par sa méthode scientifique, l'abondance et la précision des renseignements de toute nature qu'il renferme sur les œuvres, la beauté de ses reproductions. — Signalons aussi la publication récente du catalogue du Musée Poldi-Pezzoli, qui voisine avec la belle collection Brera dans le même palais, précieuse collection de tableaux, sculptures et objets d'art réunis par le chevalier Gian Giacomo Poldi-Pezzoli, et légués par lui à la ville de Milan (in-16, 112 p., avec 1 planche).

(1) *I dipinti di Bernardino Luini alla Villa Rabia La Pelucca* (Milan, s. n. d'éditeur, 109 p., avec 50 illust.) Consulter également sur ces fresques et leur histoire la monographie si pénétrante de *Luini* par M. Pierre-Gauthiez dans la collection des « Grands artistes » (Paris, Laurens, in-8, avec 24 pl.).

(2) V. sur ce musée un article signé S. C., et accompagné de 3 illustrations, dans le supplément (*A travers le monde*) du *Tour du monde* du 11 novembre dernier.

longues années, M. H. von Tschudi fut directeur de la Nationalgalerie de Berlin et que la réorganisation dans un sens moderne de cette galerie, où il fit circuler la vie et entrer notamment les principaux représentants de notre école impressionniste, lui attira avec l'empereur Guillaume II et les représentants de l'art officiel à Berlin des démêlés à la suite desquels il fut mis en congé, puis démissionna (1). Le gouvernement bavarois le nomma alors directeur général des musées de ce pays, et, bien qu'il n'ait présidé que pendant deux ans à leurs destinées, nous avons dit ici même (2) quels heureux remaniements il avait opérés à l'Ancienne Pinacothèque de Munich. H. von Tschudi était un directeur d'une haute compétence, d'une très vive intelligence, d'un goût très sûr dans son éclectisme. Il disait du directeur idéal : « Il n'est pas tant le paisible gardien d'une collection formée de documents qu'un pourvoyeur des valeurs artistiques auxquelles notre époque est devenue sensible. Il ne vise pas à isoler, mais à relier. » Ecrivain d'art érudit, on lui doit un grand nombre d'ouvrages, entre autres une monographie de Manet, de précieux catalogues descriptifs et historiques, tels celui de l'œuvre de Menzel, celui de l'Exposition centennale de l'art allemand en 1906, et, quelques mois avant sa mort, le nouveau catalogue de la Pinacothèque de Munich, dont il a été parlé ici dernièrement (3).

Memento. — L'éditeur D.-A. Longuet vient d'ajouter à la série des beaux albums consacrés aux collections du Musée des Arts décoratifs un nouveau volume qui inaugure le groupe des *Dessins originaux des maîtres dessinateurs* appartenant à ce musée et à sa bibliothèque. Il en a confié à juste titre la publication à l'érudit bibliothécaire de l'Union centrale des Arts décoratifs, M. Léon Deshairs, qui a mis dans ce premier volume toute son érudition sûre et avenante. Cet album est consacré à deux maîtres du xviiie siècle : *Epoque de Louis XV : Nicolas et Dominique Pineau* (in-folio, 100 planches contenant 208 dessins av. 39 p. de texte). L'architecte Nicolas Pineau fut un des premiers créateurs du style Louis XV : on assiste avec lui à la mise en honneur, dans les motifs de l'architecture et du mobilier, des lignes sinueuses qui vont peu à peu supplanter les lignes un peu rigides du style Louis XIV et aboutir à la brillante floraison du rococo. Artiste extrêmement fécond, son œuvre fut des plus varié : décoration extérieure d'édifices, meubles et objets usuels, motifs ornementaux, surgissent sous son crayon avec une verve extraordinaire, souvent très heureuse. Dominique Pineau, son fils et son collaborateur, commença à travailler seul au moment où se faisaient jour la réaction contre la fantaisie excessive des rocailleurs et le retour au style Louix XIV ; il s'associa lui-même à ce mouvement, comme en témoignent des dessins de sa main pleins de carrure et de vigueur. Deux « moments » de l'évolution

(1) V. *Mercure de France*, 1er mai 1908, p. 155 ; 16 janvier et 1er août 1909, p.p. 347 et 546.
(2) *Ibid.*, 16 juin 1910, p. 742.
(3) *Ibid.*, 1er février 1912, p. 654.

de notre art décoratif français revivent ainsi dans ce recueil, qui constitue en outre un répertoire très utile à l'usage de nos artisans.

Nous sommes toujours heureux d'annoncer l'apparition d'un catalogue de musée de province ; tant de ces galeries en sont encore dépourvues! Celui qui nous arrive, consacré au *Musée de Chambéry* dont nous parlions récemment (1) (Chambéry, Imp. nouvelle; in-18, 196 p. av. 14 planches et 1 plan) mérite d'être d'autant mieux accueilli qu'il est excellent de tous points. Il a pour auteur un érudit qui a fait ses preuves : M. J. Carotti, professeur d'histoire de l'art à l'Académie des Beaux Arts de Milan, mais attaché à la Savoie par ses origines. Une première partie est consacrée aux antiquités préhistoriques et romaines, très nombreuses ; vient ensuite une série d'objets d'art de diverses époques; puis la sculpture, où l'on remarque un beau *Saint Crépin* de l'école bourguignonne du XVe siècle, un masque de jeune fille, œuvre florentine de la même époque, des fontes d'Andrea Riccio, etc.; enfin les peintures, où presque toutes les écoles sont représentées, et où l'on doit tirer hors de pair un très beau triptyque d'un maître florentin du XVe siècle, des effigies de ducs et de duchesses de Savoie par un artiste flamand du XVIe siècle fixé à leur cour : Jean Carrachyo, un délicieux portrait de jeune homme (peut-être Philippe d'Orléans) par le peintre Ferdinand Elle, un portrait de femme attribuée à Velazquez, etc.

On n'ignore pas combien sont rares les ouvrages documentaires sur les collections artistiques, sur les objets qu'elles renferment et les endroits où elles se trouvent. Aussi accueillera-t-on avec plaisir l'ouvrage publié par M. Renart sous le titre de *Répertoire des Collectionneurs* (Maisons-Alfort, 2, rue de Lorraine; in-8, 831 p., 6 francs), qui constitue un véritable Bottin de la Curiosité. Ce travail contient, à côté des noms et des adresses des amateurs, la mention du genre d'objets qu'ils collectionnent : tableaux anciens et modernes, gravures, livres, autographes, affiches, timbres-poste, numismatique, monnaies, médailles, céramique, ivoires, armes, armures, émaux, tapisseries, curiosités de toute nature. Ces listes, fort précieuses, sont, pour la France, divisées en deux sections : collectionneurs parisiens et provinciaux, après quoi viennent les collectionneurs étrangers. Des tables de classement par spécialité rendent l'ouvrage pratique et facile à consulter.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Charles de Coster : *La Légende d'Ulenspiegel*, avec préface de M. Camille Lemonnier (P. Lacomblez, édit. Bruxelles). — Pierre Bautier : *Juste Suttermans* (G. Van Oest ed., Bruxelles). — Au théâtre de la Monnaie : *Rhéna*, drame lyrique de M. Jean Van den Eeden. Reprise de *Fidélio*. — Mort du peintre Léon Dardenne. — Les expositions — Les Revues.

M. Paul Lacomblez a eu l'excellente idée de publier une nouvelle édition de la *Légende* d'Ulenspiegel, le chef-d'œuvre de Charles De Coster, un des plus beaux livres qui aient paru en Belgique et qui mériterait d'être lu en dehors de nos frontières. Quelques poètes

(1) *Mercure de France*, 16 novembre 1911, p. 421.

français et non des moindres, pour ne citer que Stuart Merrill, m'ont dit leur profonde admiration pour cette magnifique et vivante synthèse des énergies, du génie, de l'esprit et des décors de nos contrées. Il n'existe même guère d'œuvre aussi complètement représentative de nos terroirs et de notre nation. En me parlant de De Coster et de son œuvre, M. Merrill comme aussi M. Camille Mauclair me faisaient part de leur étonnement que la *Légende d'Ulenspiegel* ne fût pas un livre populaire, lu par tous les Belges. Ils ne s'expliquaient vraiment pas notre indifférence. Pensez qu'il aura fallu près de vingt ans pour écouler l'édition que M. Lacomblez en publia à l'occasion de l'inauguration du monument élevé à Charles de Coster le 22 juillet 1894! Une seule édition! Et dire que la cérémonie en question avait eu grand retentissement. Que, de toutes parts, dans la presse et par des discours, on avait célébré la mémoire et le génie du grand méconnu! Comme préface à la nouvelle édition de l'*Ulenspiegel*, l'éditeur a reproduit les paroles prononcées à cette occasion par Camille Lemonnier devant le monument de De Coster. Pas de meilleure introduction. J'en détache cette page suggestive : « Tout est symbole dans ce grand livre des peuples, dans ce livre du Peuple qu'il faudrait enseigner aux petits comme un credo, comme l'essence de toute force et de toute grandeur morale. Qui oserait encore parler de roman là où la fiction n'est plus que la parabole merveilleuse de l'humanité entière? Ulenspiegel est flamand des Flandres; il est surtout le peuple en marche dès le matin des temps, pauvre et nu sous les dominations, luttant de ses bras et de son rire dans ses sillons de misères, salant de gaîté son dur pain d'héroïsme. Par quel miracle, quelles secrètes et profondes alluvions un homme ainsi s'égale à un large Escaut charriant toutes les parcelles de la race, mirant en ses eaux de songe et de vie les ciels et les cités? J'admire et reste confondu. Nul doute qu'un tel fleuve ne descende des âges mêmes; il est fait d'affluents sans nombre, de sources infinies, de la distillation de plusieurs siècles. Il est toute la patrie, toute la terre natale dans ses ondes vives, dans le flux jaillissant de ses renaissances, dans ses siècles de grâce et de force... Et les rives se peuplent de visions charmantes, les fables naissent, les paysages, les mythes. Tout ainsi s'anime, vit à travers le symbole d'une vie prodigieuse en prismes mouvants, en reliefs intenses, car le poète est évocateur de formes non moins que d'âmes, car il est de la lignée des grands peintres qui peignirent le rire et les larmes. La douce malice, l'archaïsme d'un Breughel s'allie en lui au goût de la frairie, à la sage et riante philosophie d'un Jordaens, à l'âme forcenée d'un Rubens.

« Le Rire, d'un bout à l'autre de la *Légende*, passe comme un vent, comme un tocsin, le rire si humain d'un Cats, le large rire satirique

de Rabelais et de Marnix de Sainte-Aldegonde; Ulenspiegel embouche le rire comme un clairon,quand ce n'est pas la flûte railleuse,les légers et folâtres pipeaux. Le livre demeure épique dans la farce comme dans le drame. Il est l'Iliade et l'Odyssée d'une race ; il est le reliquaire vivant des vertus, de la haute indépendance d'un grand peuple. Et ce n'est pas assez dire, il est ce peuple lui-même. Les kermesses s'y mêlent aux combats,le sang et la bière coulent à longs jets et les âmes sont à la fois héroïques et enfants. Au bout de la vie n'y a-t-il pas d'ailleurs l'idylle gourmande, la joie de se délecter en paradis de fruits sucrés, de fines purées, aux côtés du Seigneur buvant du vin de la fontaine de Saphir? Et les beffrois bourdonnent les glas coptent, le mélodieux sanglot des carillons expire et recommence, les grands ciels chargés de nuées roulent sur les plaines, la terre germe, l'humus des races fructifie... et toujours plane, s'enten très haut l'alouette,la chanson d'amour et d'espoir. »

Lorsqu'on parle des grands peintres du XVIIe siècle flamand on cite d'abord Rubens, Van Dyck et Jordaens, ensuite Teniers.

Et cependant, il en est un que l'on ignore presque, surtout en son pays natal, un maître dont quelques portraits soutiennent la comparaison avec les plus beaux du *pittore cavalieresco*, un Anversois comme celui-ci, pourtant, et son ami : **Juste Suttemans.** Je n'oublierai jamais mon émerveillement devant le délicieux *Christian de Danemark* du Palais Pitti, à Florence. C'était là un chef-d'œuvre de mérite égal aux portraits des plus beaux jeunes lords anglais par Van Dyck. Et dire que Suttemans en peignit nombre de tout aussi empoignants tant par la beauté des modèles que par le parti qu'il tira de cette beauté, pour ne citer que ceux des jeunes princes Gian Carlo et Mathias de Médicis, fils de Cosme II,l'un qui fait partie de la collection Holford à Londres et l'autre qui se trouve avec toute une galerie de portraits de la même famille à Poggio a Caïano, une des villas favorites des ducs de Florence et de Toscane. M. Pierre Bautier vient de publier,chez van Œ est, un joli livre,très documenté,sur ce Juste Suttermans, peintre attitré des Médicis, qui passa presque toute sa vie à Florence. Cet ouvrage est copieusement illustré, on y trouvera entre autres des reproductions des portraits cités plus haut.

Le théâtre de la Monnaie vient de nous donner la première de *Rhéna*, drame lyrique de M. Jean Van den Eeden, un compositeur belge de grand talent dont nous n'avions plus rien entendu, voilà bien des années. Avec cette œuvre il a fait une rentrée très opportune. La partition de **Rhéna** peut soutenir la comparaison avec les meilleures de la jeune école française, pour ne pas parler de notre école belge,dont nous n'avons que trop rarement l'occasion d'apprécier les productions. M. Van den Eeden y a fait preuve non seulement d'une technique très sûre, d'un métier probe et opulent, mais

il y a mis aussi du souffle, de l'émotion, du pittoresque, du charme et par moments même, par exemple dans les trois derniers tableaux, son inspiration, sa faculté créatrice s'est élevée très haut. M. Van den Eeden a d'ailleurs été avantageusement servi par son librettiste, M. Michel Carré. L'interprétation fut excellente de la part de l'orchestre, conduit par M. Corneilh de Thoran, et aussi des acteurs. Citons Mme Béral, MM. Bouilliez, Audouain et Billot. L'action se passe dans de ravissants décors, intérieurs ou paysages de l'Italie du Sud, brossés par M. Delescluze. *Rhéna* a obtenu le plus franc succès.

A l'actif de la direction Kufferath et Guidé il faut ajouter une admirable restitution de **Fidélio**, conduite par M. Lohse, avec, comme chanteurs, MMmes Claire Friché et Berelly, MM. Darmel, Ghasne, Billot, Dua et Bouilliez.

Le monde artistique a été éprouvé par la mort de **M. Léon Dardenne**. Ce charmant peintre n'avait que quarante-sept ans. Il fut l'ami et l'illustrateur favori des écrivains du groupe dit de la *Jeune Belgique*. Non seulement leurs œuvres lui inspiraient de jolis dessins, mais, par sa verve, sa bonne grâce, ses attitudes gracieuses et son ingéniosité quasi bergamasque, il leur fournit à son tour plus d'un sujet de poème. Ainsi, il fut le héros, le modèle de plusieurs des « pierroteries » les plus plastiques de la délicieuse plaquette de début d'Albert Giraud, les *Rondels Lunaires*. Léon Dardenne avait aussi fait partie de notre *Diable au corps*, joyeuse compagnie de jeunes gens dont la verve, digne de leur enseigne, nous valut un cabaret artistique et une revue frondeuse, pouvant rivaliser avec votre fameux *Chat Noir*. A la revue de ce groupe, Dardenne donnait des lithographies très appréciées. Comme peintre il rapporta d'un séjour au Congo des paysages qui lui valurent un commencement de réputation et de succès. Malheureusement ce succès lui vint tardivement ! Le pauvre artiste était déjà miné par la maladie qui devait l'emporter. C'était une exquise, une vraie nature d'artiste, un e essentiellement bon, incapable de la moindre vilenie, ayant gardé, à travers les vicissitudes et les embûches de la vie, cette candeur et cette bonté qui nous l'avaient fait assimiler, non seulement au physique, mais aussi au moral, au héros à la fois puéril et magnanime de la comédie italienne !

Parmi les récentes expositions au Cercle Artistique, on remarqua beaucoup celle de M. Alfred Madoux, un paysagiste délicat, au métier sûr, ne prenant conseil que de sa propre sensibilité, n'ayant aucun parti pris, et nous offrant, pour ces motifs, des œuvres d'un accent et d'un charme auxquels n'atteint jamais la production de la plupart de nos broyeurs de couleurs.

Quelques bons articles dans nos **Revues** d'ici. Ainsi, dans la

Revue Intellectuelle de janvier, le commencement d'une nouvelle du poète Grégoire Le Roy ; dans *la Belgique Artistique et Littéraire*, un article de M. L. Maeterlinck sur *les Echos d'Autrefois ;* dans *la Revue Générale*, un excellent article de M. Godefroid Kurth sur *la Question Flamande ;* dans *le Thyrse*, une enquête sur la personnalité littéraire de Maurice Maeterlinck ; dans *le Guide Musical*, une magistrale étude de Maurice Kufferath sur *Fidélio*.

GEORGE EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Maurice Muret : *Les Contemporains étrangers ;* Paris, Fontemoing et Cie, fr 3,50. — W. Fred : *Lebensformen ;* Munich, Georg Müller, M. 5. — Balzac *Physiologie des eleganten Lebens*, eingeleitet und herausgegeben von W. Fred Munich, id., id. M. 4. — Raoul Auernheim : *Der Gusseiserne Herrgott ;* Berlin Egon Fleischel u. Co M. 3. — *Der lose Vogel*, eine Monatsschrift ; Leipzig, Demeter (nos 1 et 2) à M. 1. — Memento.

Les Contemporains étrangers. — M. Maurice Muret, à qui nous devons de substantiels volumes sur la *Littérature italienne d'aujourd'hui* et sur la *Littérature allemande d'aujourd'hui*, est un des hommes les plus avertis des choses de ce temps. Il a eu l'excellente idée d'inaugurer une série d'ouvrages, où il réunira des études littéraires « écrites au gré de l'*actualité* » et qui portera ce titre général : *les Contemporains étrangers*. La première série, qui vient de paraître, groupe dix écrivains, « très différents par la nationalité, le talent et les idées » et que l'auteur nous présente avec une parfaite indépendance de jugement.

Dans sa préface il insiste sur le goût du public à s'intéresser depuis quelques années « à ce qui se passe hors de France » :

Les Français du XXe siècle ont pris l'habitude et le goût des voyages. Mieux instruits que leurs aînés de ce qui se passe dans le vaste monde et plus familiarisés avec les idiomes qui s'y parlent, ils s'intéressent naturellement davantage à la pensée étrangère et à la littérature qui est l'expression de cette pensée. Les auteurs non français vraiment dignes d'une notoriété européenne sont assurés, à l'heure qu'il est, d'être traduits tôt ou tard, dans notre langue. On peut même soutenir que nos traducteurs, par crainte qu'on les puisse accuser de nous laisser ignorer des chefs-d'œuvre, nous rendent accessibles bien des œuvres qui supportent mal d'être traduites.

Il ne nous appartient pas ici de juger l'ensemble du volume de M. Maurice Muret. Mais toute la dernière partie est consacrée à des écrivains de langue allemande qui, sauf un, sont encore à peu près des inconnus chez nous. Des quatre portraits qu'il nous trace, seuls des traits de M. Gerhart Hauptmann nous sont familiers. Et encore ne s'est-il pas attaché, cette fois-ci, au dramaturge qu'il avait déjà analysé dans sa *Littérature allemande*. Gerhart Hauptmann

« romancier » s'acclimatera en France bien plus difficilement que l'homme de théâtre. Le succès qui accueillit *les Tisserands* fut celui d'un gros mélodrame social et la note mystique de cette jolie *Assomption de Hannele Mattern* séduisit d'une façon toute passagère un public exclusivement intellectuel.

Il serait difficile de nous faire avaler en français des récits incohérents comme ceux que nous offre *le Fou en Christ Emmanuel Qunit* — M. Muret, par sa lumineuse analyse, s'est appliqué à nous le montrer — et il est fort douteux qu'*Atlantis*, dont *le Temps* nous donne en ce moment la primeur, concurremment avec deux journaux allemands, l'un de Berlin, l'autre de Vienne, rencontre jamais la faveur de notre grand public. Le style rocailleux, les interminables dissertations, le « flou » des personnages en rendent la lecture extrêmement difficile. Si M. Hauptmann doit à sa réputation d'auteur dramatique d'être pris au sérieux comme romancier ; il est cependant fort à craindre qu'à lire ses œuvres de prose, écrites sous forme de romans, on ne s'aperçoive enfin que cet écrivain, si surfait par ses compatriotes, ne mérite pas la place qu'on lui a assignée dans la littérature européenne.

Il faut louer M. Muret de nous avoir fait connaître en détail l'œuvre de son compatriote M. Carl Spittler, dont il a plusieurs fois été question ici même. Enfin deux écrivains autrichiens, Mlle E. de Handel-Mazzetti et M. K. Schœnherr, complètent la part qui revient dans ce volume aux lettres allemandes.

§

Lebensformen. — M. W. Fred est une des sensibilités les mieux organisées de ce temps. Cet écrivain viennois s'est appliqué depuis quinze ans à l'étude des civilisations les plus diverses. Les préraphaëlites anglais ont retenu son attention autant que l'art espagnol et notre XVIIIe siècle. Récemment, il poussa jusqu'aux Indes ses investigations. Mais dans la diversité des tempéraments qu'il étudia, ce fut toujours l'homme européen d'aujourd'hui qui l'intéressa le plus. Les formes de la vie contemporaines sont extrêmement variées. L'art du costume séduisit tout d'abord M. Fred et, il y a sept ans, il rédigea une *Psychologie de la mode* où il présentait déjà quelques-unes des idées qu'il reprend aujourd'hui pour les amplifier davantage. L'aspect extérieur des êtres, l'art qu'ils mettent à se parer, le ramène, degré par degré, à l'origine même de la culture.

Un Allemand qui voulait expliquer pourquoi ses compatriotes, malgré certains raffinements intellectuels et une civilisation très avancée, restent dans la vie sociale des êtres sans grâce, inaptes aussi bien à se vêtir d'une façon seyante qu'à se comporter avec délicatesse, avait imaginé de séparer la culture en deux domaines

absolument séparés : la culture intellectuelle, faite de savoir, d'érudition, d'un goût naturel pour les belles-lettres et les beaux-arts, mais dont l'expression ne se manifestait jamais par les dehors, et ce qu'il appelait *la sinnliche Kultur*. Cette « culture des sens » comprenait la politesse, les bonnes manières, l'art de manger et de se vêtir, bref tous les domaines de la civilité.

Il y a plus de dix ans que le professeur Wittich lança cette théorie d'une culture bilatérale. Depuis, tous les Allemands se sont mis à étudier de plus près les formes de la civilisation européenne et ils ont bien été obligés d'avouer que leur prétendue *Bildung* était quelque chose de monstrueusement barbare et que seul l'acquit de plusieurs siècles de civilisation que leur apportaient les autres nations de l'Europe occidentale pouvait créer l'unité de culture qu'ils avaient vainement cherchée.

Dans ses *Lebensformen*, M. Fred a repris sous une forme très originale cette théorie de la vie sociale, basée sur les relations des êtres civilisés entre eux. C'est un code de politesse à l'usage de ses compatriotes qu'il a écrit, un peu malgré lui, et en tous les cas sans insister sur le mérite qui lui revient. M. Zweig l'a indiqué avec beaucoup de précision dans le *Litterarisches Echo :*

> Il a montré aux Allemands... comment on peut être léger sans devenir superficiel, paraître avoir des théories, sans étouffer sous une accumulation de papiers, et avant tout qu'il convient à un grand artiste de n'être parfois pas complètement sérieux et de jouer avec les objets dont il connaît d'autre part la valeur morale et qu'il est habitué à placer dans des contrastes passionnés.

M. Fred a voulu sauver les Allemands de la lourdeur et de l'ennui. Il l'a fait dans son essai sur *les Formes de la Vie*, en leur parlant des modes, de la cuisine, des usages du monde et en leur expliquant que ces sujets frivoles ont une profonde origine psychologique. Mais il fallait à ce beau livre un complément pour démontrer, en quelque sorte, sur l'homme même, la valeur de la théorie. M. Fred l'a trouvé dans Balzac et c'est à propos d'un ouvrage de l'auteur de *la Comédie humaine*, qu'il a « reconstitué » à sa manière, que M. Zweig écrit la phrase citée plus haut.

Balzac écrivit pour une foule de journaux et de revues de son époque des articles qui n'ont jamais été recueillis. On en trouve bien quelques-uns dans ses *Œuvres diverses*, mais des coupures ont été faites au texte original, alors que d'autres pages et des plus importantes sont actuellement à peu près tombées dans l'oubli. M. Fred a recherché dans *l'Europe littéraire*, *la Mode*, *le Rénovateur*, *la Caricature*, *le Voleur*, *la Biographie Michaud* et d'autres recueils, une série d'articles de Balzac qu'il traduits sous le titre de **Physio-**

logie der eleganten Welt et qu'il livre au public allemand accompagnés de gravures de l'époque.

A vrai dire, cette *Physiologie du Monde élégant* ne nous donne pas un Balzac nouveau, mais, pour l'Allemagne, elle sera certainement une révélation et elle montrera que l'homme qui travaille, qui progresse, qui gagne de l'argent, soit comme savant, soit comme commerçant et industriel, peut avoir lui aussi une conception de la vie élégante et qu'il est temps pour les Allemands de cesser d'être des philistins. Déjà ils s'y appliquent du reste, et non sans succès.

§

Der gusseiserne Herrgott. — Nouvelliste de talent, M. Raoul Auernheim s'était appliqué jusqu'à présent à choisir ses sujets dans la société viennoise. Le monde des oisifs qui fréquentent les salons, les théâtres et les cafés avait joui auprès de lui d'une faveur particulière et il nous avait relaté, non sans agrément, les petites aventures qui y prennent tour à tour un aspect tragique ou plaisant. Cette fois-ci son imagination s'est mise à voyager et c'est surtout la province autrichienne qu'il s'applique à nous dépeindre. Mais, à côté des descriptions de la vie rurale, d'où se dégage un humour tout particulier, il y a encore, dans ce volume, quelques nouvelles qui sont empruntées à ces milieux cosmopolites, où des « histoires de femmes » sont le principal divertissement. *Sphinx*, *Un prince*, *la Compagnie galante* appartiennent à la catégorie de ces récits spirituels, avec une « pointe » imprévue, où excellait Maupassant et que ses continuateurs n'ont jamais surpassés.

§

Une nouvelle revue mensuelle paraît depuis le commencement de l'année chez l'éditeur P.-A. Demeter, de Leipzig. Elle s'intitule **Der lose Vogel**, ce que l'on pourrait à peu près traduire par « l'oiseau en liberté ». Tous les articles qui s'y publient sont anonymes et nous n'apprendrions rien sur le « milieu » auquel appartiennent les collaborateurs si, dès le second fascicule, nous ne trouvions, à la fin du texte, le nom du gérant responsable, qui n'est autre que M. Franz Blei. En voilà assez pour nous orienter et pour nous bien disposer en faveur d'une entreprise qui se recommanderait du reste, par elle-même, à notre attention, à la fois par la sobriété de son aspect, la correction de sa typographie et les excellentes choses qui y sont dites.

Les rédacteurs du *Loser Vogel* sont un « tout petit groupe d'écrivains qui voudraient affirmer l'importance des sujets qu'ils traitent », en face d'une trop grande « accentuation de la personnalité » dont on se targue aujourd'hui. Ils entendent avant tout protester contre l'art populaire et contre la manie d'aller porter l'instruction aux masses.

« Nous sommes tellement réactionnaires que nous considérons comme néfaste, aussi bien pour l'art et la civilisation que pour le peuple lui-même, ce flot bourbeux de prétendue culture et de la popularisation de l'art que des cerveaux sans consistance déversent sur le peuple ». Mais ils se disent aussi « révolutionnaires », parce qu'ils s'élèvent contre la vaine phraséologie de certains cénacles.

Les jugements que le *Loser Vogel* porte sur les événements du présent et du passé sont en effet de la plus grande originalité et témoignent d'une parfaite indépendance. La forme qu'ils revêtent nous est du reste familière. Voici de « Nouvelles Conversations de Goethe avec Eckermann » où l'on fait dire au sage de Weimar son opinion sur Hugo von Hofmannsthal, de même que M. Léon Blum l'avait fait « causer » il y a deux ans sur Anatole France et sur Jean Jaurès. Voici aussi des « Divagations » et des interviews truquées prises chez Bismarck à Friedrichsruhe. Mais tout cela a beaucoup d'allure et ne peut que plaire à notre goût du paradoxe.

Memento. — La *Revue germanique* publie en tête de son premier fascicule de la nouvelle année une étude de M. Ch. Joret, de l'Institut, sur la *Religion du jeune Goethe* (1755-1775), laquelle possède cette qualité un peu paradoxale qu'elle fut écrite il y a trente-quatre ans, à une époque où les études goethiennes n'étaient pas encore aussi avancées que maintenant. L'auteur remarque très justement que l'on a un peu négligé les premiers écrits de Goethe qui pouvaient pourtant aider grandement à comprendre l'inspiration qu'il suivit à ses débuts.

Das litterarische Echo (1er février) consacre ses deux articles de tête à défendre l'Institution Schiller de Weimar, qui fut récemment attaquée par la *Neue Rundschau*. M. Ernest Heilborn découvre en Gaston Freussen un écrivain essentiellement allemand, avec tous les défauts de la nature allemande.

Hochland (février) débute par une étude de M. H. Loeffler sur l'historien catholique Louis Pastor, qui consacra sa vie à étudier la papauté. M. Weiss présente l'œuvre du bon peintre Léopold von Kalckreuth, dont le fascicule contient de fort belles reproductions.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

L'Art dramatique anglais. — H. M. Walbrook : *Nights at the Play*, 6 s., Ham Smith. — Edward Gordon Craig : *On the Art of the Theatre*, 6 s., Heinemann. — T. H. S. Escott : *Masters of English Journalism, A Study of Personal Forces*, 12 s. 6 d., T. Fisher Unwin. — Charles Edward Stowe et Lyman Beecher Stowe : *Harriet Beecher Stowe, The Story of her Life*, 6 s., Nisbet. — Stephen Reynolds, Bob et Tom Woolley : *Seems so, A Working-class View of Politics*, 5 s., Macmillan.

Ce n'est que dans les toutes dernières années du xixe siècle qu'on remarque une tendance à l'originalité dans la production dramatique anglaise. Auparavant, le théâtre avait été complètement délaissé;

les grands écrivains de l'ère victorienne s'étaient bornés à écrire des romans, et le public se délectait inlassablement à des pièces sans aucune valeur, à des vaudevilles et des mélodrames adaptés en grande partie de nos productions françaises. Oscar Wilde, Pinero et quelques autres tentèrent enfin de représenter sur la scène des personnages anglais et de dépeindre ou de satiriser les mœurs britanniques. Ils furent soutenus par quelques critiques dramatiques intelligents, et par un petit nombre de *playgoers* doués de discernement et de bon goût. Il y eut des campagnes mémorables : dans la *Saturday Review*, dirigée alors par Frank Harris, Mr Bernard Shaw mène la bataille avec une verve et un entrain endiablés ; puis, il descendit dans l'arène et, à présent, il a réussi à intéresser le public à ses tentatives. Il faut avouer, pourtant, qu'avec son théâtre il a fait surtout œuvre de démolisseur ; c'est une erreur de voir en lui un « Molière anglais » ; certes, il est un novateur, mais on constatera plus tard qu'il a surtout contribué puissamment à débarrasser le terrain, pour ainsi dire ; ses outrances auront préparé les esprits à des productions moins fantaisistes ; elles permettront à des auteurs nouveaux d'imposer des œuvres plus solides, n'ayant pas ce caractère agressif qui fera rapidement *dater* les pièces de Shaw, et leur enlève, pour les spectateurs français, la majeure partie de l'intérêt qu'elles présentent pour le public britannique.

A l'heure actuelle, donc, **l'Art dramatique anglais** est au début d'une période de renaissance. Le théâtre d'idées commence à être accueilli sans réprobation ni risées. Un grand nombre d'auteurs se tournent vers la scène pour y trouver un moyen d'expression, une forme d'art plus accessible qu'autrefois. Des poètes et des romanciers, comme Mr John Galsworthy, Mr John Masefield, Mr Arnold Bennett ont abordé les planches avec succès. Mr H.-G. Wells, plus versatile encore qu'il ne l'a prouvé jusqu'ici, fait représenter une pièce tirée d'un de ses romans. Les directeurs de scènes en vogue ont suivi le mouvement avec plus ou moins d'entrain ; les jeunes auteurs rencontrent auprès d'eux un accueil favorable, et la critique appuie de toute son influence leurs louables efforts. Une curieuse décentralisation s'est produite ; dans les grandes villes de province, on ne joue plus uniquement les « succès londoniens » plus ou moins ineptes : les troupes en tournée se risquent à emporter des œuvres nouvelles ; à Dublin, à Manchester, à Glasgow, à Birmingham, il s'est fondé des théâtres indépendants qui se créent un répertoire de pièces originales. Ces heureux symptômes permettent de pronostiquer un développement intéressant de l'art dramatique anglais.

Pour se rendre compte du point auquel il est parvenu, on s'aidera utilement d'un tout récent livre : **Nights at the Play** : l'auteur

est Mr H. M. Walbrook, critique dramatique de la *Pall Mall Gazette*, journal où ont passé les articles réunis ici, et dans lesquels il est question, tour à tour, de G. B. Shaw, de sir Arthur Pinero, de John Galsworthy, d'Alfred Sutro, de G. Meredith, de J.-M. Barrie, de J. K. Jerome, de lady Gregory, de J. M. Synge, d'Henry James, de John Masefield, de Gerhardt Hauptmann, de Maurice Maeterlinck, de d'Annunzio et de Shakespeare.

On a vu au théâtre des Arts, grâce à l'énergique et généreuse impulsion de M. Jacques Rouché, d'admirables réalisations de décor artistique, et ces tentatives, destinées à remplacer le trompe-l'œil du machiniste, ont rencontré un excellent accueil, non seulement de la part des artistes et des critiques, mais aussi de la part du public. De pareils efforts ont été tentés à Moscou, à Saint-Pétersbourg, à Amsterdam, à Francfort, à Munich, à Berlin, à Buda-Pesth, à Cracovie, à Londres. Et l'un des initiateurs fut Mr Edward Gordon Craig, qui expose ses idées dans un volume: **On the Art of the Theatre**, où les dissertations sont entremêlées de fort curieux dessins relatifs à des décors entiers, à des costumes ou des détails de mise en scène. Sans entrer dans la discussion des opinions formulées par Mr Ed. Gordon Craig, nous signalerons l'intérêt de son ouvrage à tous ceux, de plus en plus nombreux, qui désirent voir l'art du théâtre reprendre son ancienne place parmi les Beaux-Arts.

§

Il existe un bon nombre d'ouvrages historiques ou biographiques sur le journalisme en Angleterre, mais les auteurs ont, pour la plupart, évité de toucher à l'anonymat qu'on a longtemps observé par tradition, et auquel on semble moins tenir à l'heure actuelle. Jadis, à part la correspondance, un journal anglais ne portait aucune signature au bas des articles, quels qu'ils fussent ; il restait une entité abstraite, sans qu'il existât de contact entre les rédacteurs et les personnages politiques ou autres, les parlements et associations, les corps constitués ou les particuliers dont il fallait relater ou critiquer les faits et gestes. Mr T. H.-S. Escott, dans son copieux ouvrage : **Masters of English Journalism**, *A Study of Personal Forces*, révèle ce que cachaient ces abstractions, quelles forces personnelles dirigeaient l'activité de ces entités impersonnelles. A ce point de vue, son livre était nécessaire, et il reste indispensable à l'historien ; car l'auteur, journaliste éminent lui-même, a pu faire usage de sa longue expérience et il a eu recours aux souvenirs et aux renseignements que lui ont fournis ses aînés.

§

Parmi nos lectures enfantines, nous gardons un souvenir attendri à ce livre émouvant : *la Case de l'Oncle Tom*. Mais nous

n'avions guère souci, alors, de la vogue extraordinaire de cette histoire, du retentissement qu'elle eut et des conséquences qu'elle entraîna ; si elle n'avait pas été racontée, la lutte anti-esclavagiste risquait de se prolonger, de s'éterniser peut-être. Mais cela ne nous importait guère, non plus que de savoir qui était l'auteur, cette **Harriet Beecher Stowe**, vers qui plus tard alla notre reconnaissance de lecteurs plus avertis. Naturellement, on a rédigé plusieurs biographies de l'écrivain ; une, excellente, entre autres, par son amie Annie Fields (1898). Il y en avait une autre, plus complète, mais mal ordonnée et mal composée, due à Charles Edward Stowe, fils de l'authoress ; c'est cette biographie qui reparaît à présent, remaniée, récrite, recomposée par le petit-fils d'Harriet, Lyman Beecher Stowe, et c'est l'ouvrage qu'il faudra désormais consulter, et lire, de bout en bout, pour connaître intimement la femme remarquable qui, en écrivant ce livre sentimental et plein de pitié : *Uncle Tom's Cabin*, précipita la guerre civile, la guerre de Sécession, et aussi l'abolition définitive de l'esclavage.

§

L'organisation sociale est, à notre époque, violemment attaquée de toutes parts, et elle n'est guère moins violemment défendue. D'où il résulte que la lutte engagée sur un pareil ton risque fort de rendre impossible la solution du conflit. Quelques hommes savent garder devant ces extravagances la maîtrise de leur raison et s'efforcent de démêler la confusion. Suivant le conseil de H.-G. Wells, ils appliquent leur discernement à préparer une compréhension des causes qui perpétuent ce fâcheux et redoutable antagonisme des classes sociales. Les sociologues de profession dissertent avec plus ou moins d'impartialité et d'intelligence sur le mal, mais il est rare qu'ils proposent des remèdes réellement efficaces. C'est qu'il ne s'agit pas là seulement d'une question de théories et de doctrine, que les intellectuels prennent plaisir à discuter ou se passionnent à soutenir. Il y a aussi le point de vue de l'homme qui travaille et dont les convictions sont plus enracinées que celles des théoriciens. Ce ne sont pas, dans ce cas, les opinions, les sympathies intellectuelles qui font l'individu ce qu'il est et le dirigent dans ses actions ; ce sont ses émotions, sa sensibilité. L'ouvrier ne prend, dans le pullulement d'opinions qu'on lui expose, que celles qui s'accordent avec ses goûts et ses sentiments. Mais on ne se préoccupe guère de savoir quels sont ces sentiments et, partant, ces opinions. Cette connaissance ne s'acquiert qu'au prix d'une intimité, difficile à établir, avec des représentants des diverses classes et catégories de travailleurs. Un livre, paru récemment à Londres, ouvre, à ce sujet, des aperçus singulièrement intéressants; ils s'intitule **Seems so**, *a Working-class View of Poli-*

tics, et il est rédigé par Mr Stephen Reynolds, en collaboration avec deux pêcheurs des côtes sud du Devonshire, Bob et Tom Woolley. Une impression très vive de sincérité s'en dégage, en même temps qu'on y goûte un tour humoristique fort plaisant. Cet ouvrage mériterait un examen attentif et prolongé ; nous nous contenterons d'en signaler l'intérêt extrême à tous ceux qui étudient les problèmes économiques et sociaux de l'heure actuelle. Il faut louer aussi la profonde intelligence de Mr Reynolds et la sagacité de ses collaborateurs. Ces hommes de bonne volonté ont fait œuvre plus utile que de clamer avec colère et véhémence des revendications de droits plus ou moins accessibles, comme se contentent de le faire les politiciens aux étiquettes socialistes.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Mort de Jean Maragall (1861-1911). — Xenius (Eugèni d'Ors) : *La ben plantada*. Barcelone, Verdaguer, 1912.

J'ai une ode commencée — que jamais je n'achèverai ; — jour et nuit me l'ont dictée — tous les cris de la rafale, — tous les atômes de l'espace... Je ne sais comment elle commençait, — je ne sais comment elle finira.

En apprenant la fin soudaine et si prématurée du plus grand parmi les poètes catalans, j'ai songé naturellement à cette « Ode infinie » parue dans son premier recueil *Poésies* (1895), et où déjà se représentait tout son destin tourmenté par une tragique dualité. Nul plus que **Jean Maragall** n'aimait la vie avec toutes ses joies : culte aussi pur que fervent de la femme, contemplation extasiée des terrestres paysages... Mais nul aussi ne nourrissait si pieusement en lui l'inquiétude constante du mystère : angoisse de perfectionnement moral, recherche douloureuse de l'absolu dans son art, héroïque méditation de la mort, pressentiment de Dieu vers qui, lentement, obstinément il s'acheminait dans la souffrance. Maragall disparaît en pleine maturité, avant d'avoir parachevé cette ode où s'est usée sa vie. Lumineuse et très sainte, son agonie aura été son dernier poème, prophétiquement annoncé quelques mois plus tôt, dans le volume des *Séquences* (1911), par l'admirable « Chant spirituel » si déchirant dans sa sérénité, adieux du poète à sa terre, à son ciel catalan, avant l'entrée dans cet *Enllà* aux portes de ténèbres, cet autre ciel où il sait devoir trouver enfin l'autre Lumière, mais où pourtant il voudrait emporter avec lui un peu, au moins, des horizons humains. Et il part, à l'heure même où, de l'aveu de M. Père Corominas, « la Catalogne est malade », lasse de combats, lasse de défaites ou de leurres, et toute désorientée par la division du parti nationaliste en deux groupes ennemis ; à l'heure où certains même, trop pessimistes, j'en

conviens, vont jusqu'à parler de décadence littéraire. Qui, maintenant, va prêcher l'apaisement et l'amour, le sacrifice des rancunes politiques ou des intérêts au commun idéal patriotique ; qui sera le conseil respectueusement entendu de tous les Catalans ? Dans le noble « Chant terrestre » qu'il lui dédie, Corominas exprime bien l'universel regret qui suivra le poète : « A quel magnanime confesseur lirons-nous désormais nos œuvres ? Je veux les lire encore à votre mémoire, dans la solitude. Vous nous avez laissés seuls, père. » Et Xenius, de son côté, déclare qu'il ne saurait parler de ce mort qu'après un très pur silence. Du moins Maragall laisse-t-il dans la lettre adressée à Corominas le 23 avril 1910, appel à l'union des partis publié par le *Poble Catala*, et dans « l'Eglise incendiée », poignante confession d'évangélique miséricorde, parue au lendemain de la révolution barcelonaise de 1909, un véritable testament politique. Puisse-t-il être respecté !

La mort de Juan Maragall, par-delà la Catalogne, aura ému l'Espagne entière. N'est-ce pas Unamuno, le seul à pouvoir lui disputer le sceptre, qui vient, d'un geste généreux, le déposer sur sa tombe : « L'Espagne est en deuil de son meilleur poète. Vive Maragall ! » télégraphie-t-il à Barcelone, au lendemain de la mort du glorieux inspiré. Vive Maragall ! A-t-on bien compris le sens de ce cri, cri d'appel, me semble-t-il ? Ce n'est point seulement, en effet, l'ami toute bonté, toute suavité d'âme, le poète tout rayonnement spirituel, tout amour de l'humain et du divin ensemble, toute pureté, que pleure Miquel de Unamuno ; c'est aussi l'homme qui concilia en lui et s'efforça de concilier chez ses frères de race le patriotisme catalan et l'espagnol. Fait curieux qu'en cette chronique je ne puis qu'indiquer, mais où je me refuse pourtant à ne voir qu'une coïncidence, les deux plus grands lyriques de Catalogne, les plus troublants, les plus humains, Jacinto Verdaguer et Juan Maragall, sont ceux-là même qui ont le mieux compris et vénéré cette grande Espagne aux tristes destinées. Plus méditerranéen dans ses poèmes épiques, dont tant de pages déjà s'effeuillent, Verdaguer, prêtre, rejoint la tradition castillane dans son œuvre lyrique — la meilleure, — *Fleurs du Calvaire, Idylles et Chants mystiques*. Et de son côté Maragall fut toujours un chrétien convaincu et agissant, au cœur embrasé de l'ineffable charité des temps apostoliques. Faut-il donc voir dans le catholicisme le principal lien, sinon le seul, qui puisse unir deux races par ailleurs si diverses d'origine et d'aspirations, de génie comme de langue, et si souvent ennemies ?

Quoi qu'il en soit, Maragall, qui incarnait si vivement la sensibilité catalane, la dépassa singulièrement aussi, et l'enrichit, et lui trouva d'inattendus prolongements. De bonne heure, il avait été chercher au delà des frontières de sa petite patrie des parentés spirituelles. Son amour de la clarté, des affinités d'intelligence et de

goût, lui faisaient chérir « la douce France », qu'il évoquait récemment encore, en des strophes radieuses, lors du banquet offert au sculpteur Clara par ses amis de Barcelone ; et on lui doit une version castillane des « Physionomies de Saints », d'Ernest Hello (1900). D'autre part, ses théories esthétiques, l'idée même qu'il se faisait de la nature de l'émotion poétique, l'avaient d'instinct guidé vers l'Allemagne ; adorateur de la beauté plastique (mais dans le sens précis que nous indiquerons tout à l'heure), il s'éprend de Goethe, dont il traduit en catalan dès 1891 les Elégies romaines (rééditées en 1904 dans *les Disperses*), l'Iphigénie en Tauride (1898), quelques scènes de Faust (1904), des Pensées (1910) ; notons que jusqu'alors rien de Goethe n'était passé en Espagne, que le Faust. Mais il admirait la sérénité classique de l'Olympien de Weimar plus qu'il ne la pouvait partager ; il fallait à son âme éternellement travaillée par l'inquiétude métaphysique d'autres aliments, et ce poète de l'intuition devait se sentir naturellement attiré par le lyrisme quasi théosophique de l'école romantique allemande : dès 1907, précédant d'une année les premiers traducteurs français, MM. Paul Morisse et G. Polti, il ose entreprendre le périlleux déchiffrement de l'*Henri d'Ofterdingen*, de Novalis ; il traduit aussi, toujours en catalan, plusieurs parties du *Zarathoustra*, de Nietzsche (1898). Ce sont là des indices bien significatifs des directions de la pensée de Maragall ; et, comme si ce n'était pas assez, M. de Montoliu, dans un curieux article du *Poble Catala* d'il y a environ un an, signale de rares analogies entre les orientations esthétiques du maître, et l'ésotérique doctrine de l'Incarnation dans l'Art de l'illustre poète-philosophe, Kurt Piper, un des lyriques les mieux doués de la jeune Allemagne. Ainsi donc, s'il reste bien catalan par d'externes qualités, clarté d'expression, vision directe des choses, admirable simplicité des lignes, fermeté de touche, si, par là, sa poésie demeure bien méditerranéenne, elle est aussi, et avant tout, tout intérieure ; plus que d'un artiste, elle est d'un inspiré. Maragall communie pleinement avec l'âme nordique ; nous le pouvons comprendre ; il est nôtre. A l'encontre de tant d'autres parmi ses compatriotes, l'illustre Mossen Costa par exemple, il doit fort peu aux classiques latins, moins encore à la moderne Italie, celle de Carducci ; il ne s'est guère non plus soucié, je crois, de l'essai de renaissance provençale ; il a laissé à d'autres Catalans le soin de traduire Mistral ; et nous pouvons en croire Alomar, le cérébral, le parnassien de *la Colonne de feu*, placé à l'autre pôle de l'art et de la pensée, lorsqu'il définit le maître barcelonais « un poète chrétien ; un poète barbare, au sens historique du mot ».

Mais, s'il se plaît à la fréquentation d'un Novalis ou d'un Emerson, c'est naturellement dans l'Espagne même, l'Espagne mystique du centre et du nord, l'Espagne berbère, dirait Unamuno, aussi l'Espa-

gne occidentale et celtique, le Portugal, que Maragall, poète barbare, poète chrétien, qui donnera au mysticisme péninsulaire sa nuance proprement catalane, caractérisée par l'impossibilité de se départir entièrement des joies terrestres, trouve à satisfaire le mieux ses affinités idéalistes. Comme Verdaguer, et plus que lui, il a vécu dans une intime fraternité avec Sainte Thérèse, Saint Jean de la Croix : ce sont les grands mystiques castillans qui lui ouvrent le chemin d'Espagne; de même que plus tard, c'est le lyrisme désolé de Quental, de Nobre, de Joâo de Deus, qui lui révélera l'âme portugaise. Alors il acheva de prendre conscience de cette intégrité de la patrie ibérique qu'il a si passionnément définie (*La integridad de la patria*, la *Lectura* de septembre 1908) ; il comprit que la fédération des trois nations sœurs n'était possible que par l'oubli réciproque des fatalités historiques et des vieilles rancœurs, par l'amour. Et il aimait ; sans rien sacrifier d'ailleurs des légitimes aspirations de la race dont il fut le chantre et, aux moments les plus critiques ou les plus solennels de la renaissance catalaniste, le verbe. Poète épris de silence, il s'arrache, chaque fois qu'il est besoin, à ses solitudes intérieures, et parle ; il parle castillan, pour que sa voix retentisse mieux dans toute la péninsule : c'est à lui qu'en 1902, lors de la première visite du jeune roi à Barcelone, est confié le soin de rédiger le Message des corporations barcelonaises à Alphonse XIII, où se trouvent exposées les principales revendications catalanes ; quelques années plus tard, lorsqu'éclate, formidable, le mouvement de la Solidarité catalane auquel adhère, seul en Espagne, Salmeron, c'est lui qui réplique au président du conseil, M. Maura, mal éclairé sur la portée de ce mouvement ; tout récemment enfin, il combat victorieusement la thèse spécieuse d'Unamuno, selon laquelle la Catalogne doit adopter et s'approprier la langue castillane pour exercer son impérialisme sur l'Espagne. Mais, en même temps, il lutte contre les exagérations de doctrine d'un catalanisme parfois trop agressif, cherche à lui donner une orientation plus généreuse et plus féconde, apaise les intransigeants, et parvient ainsi à dissiper les appréhensions de l'Espagne. D'un mot, il joue, dans le conflit qui divise la péninsule, le même role de conciliateur qu'il avait assumé pour clore les luttes intestines qui déchiraient la Catalogne. Et c'est en ce sens qu'il fut, dans le meilleur sens du mot, un politique, le frère catalan du grand Costa, mort lui aussi, un an plus tôt, dans la déroute de ses nobles illusions.

L'œuvre poétique de Maragall tient en six courts volumes. Infiniment riche de substance, d'essence toujours pure et profonde, comment est-elle donc si peu abondante ? Cela tient à une très haute et presque austère conception de la poésie. Maragall a le sens de la sainteté de la parole :

La chose la plus merveilleuse de ce monde, parce qu'en elle s'embrassent et se confondent toute la merveille corporelle et toute la merveille spirituelle de notre nature... parce qu'il n'y a pas de parole, quelque infime objet qu'elle nous représente, qui ne soit née dans une lumière d'inspiration, qui ne reflète un peu de la lumière infinie qui engendra le monde. Comment pourrons-nous donc parler froidement et avec tant d'abondance ?... Mais, fréquemment oublieux de la divinité du monde, et par suite d'apparentes nécessités du contingent, nous méprisons le poète grand ou petit qu'il y a en chacun de nous, et nous parlons interminablement, sans inspiration, sans rythme, sans lumière, sans musique... Et vous-mêmes, renommés entre tous les poètes, quand donc entrerez-vous assez profond dans vos âmes pour n'entendre rien autre que leur rythme divin lorsqu'elles vibrent de l'amour des choses de la terre? Quand mépriserez-vous tout autre rythme, et ne parlerez-vous qu'en paroles vives ?... (*Eloge de la parole*, 1903.)

Voilà esquissée la doctrine esthétique que Maragall va pleinement dégager plus tard, avec une magnifique ampleur, dans son *Eloge de la poésie* (1898). On voit déjà que, la parole étant chose sacrée, le poète doit ne la point prodiguer, dans une vaine ivresse verbale ; point de développements qui ne soient commandés par le rythme intérieur, contemporains de l'état de grâce qu'est l'inspiration. Par suite aussi de ce respect de l'émotion poétique, génératrice de la parole sacrée, les corrections comme les reprises sont interdites : « Vous avez dit des paroles sacrées, écrit-il ailleurs encore, dans la préface du recueil d'un jeune poète : ne les touchez pas ! Une fois passée la fièvre divine, vous les relirez et vous les trouverez incomplètes et peut-être pas assez bien chantées. N'y touchez point. C'est tout ce qui vous a été donné et tout ce que vous pouviez donner : soyez reconnaissants, et, s'il convient, humbles. Ceux qui les entendront du dehors vous diront peut-être qu'elles pourraient être paroles plus claires et jolies et mieux chantées. Ne le niez point : soyez humbles ; dites-leur que oui, qu'elles pourraient être meilleures ; mais que, telles qu'elles sont, elles sont sacrées. » Il y aurait beaucoup à dire sur cette théorie, dont le point de départ seul est juste ; à peine admissible chez les maîtres tels que lui, elle devient fort dangereuse lorsqu'on la recommande, comme faisait Maragall, à des poètes moins bien doués. Mais nous ne pouvons exposer ici toute la pensée contenue dans l'Eloge de la Poésie, et presque toujours si juste et si profonde, encore moins la critiquer : nous ne l'indiquons, pour aujourd'hui, qu'en ce quelle donne raison de la spontanéité et de la concision souveraines qui furent la marque de notre poète. Ennemi de toute rhétorique, incurieux d'une plasticité voulue — jeu de patience à la portée de tout architecte appliqué, — Maragall, en son art, n'aspire à rien tant qu'à respecter, grâce à la fixation immédiate, en son jaillissement, de la parole

vive, grâce à la suprême transparence de la vision, la simplicité nue de l'émotion, à rien tant qu'à revêtir de l'expression consciente ce que nous n'avions su réveiller en nous de conscient. Art d'un poète enfant tout près de sa naissance et de sa mort, les deux moments de plus intime communion en Dieu, d'un poète qui sait nous ramener à l'humble sincérité de l'être primitif, tout en restant bien maître de l'opulente et complexe orchestration de sentiments d'une civilisation fatiguée. De qui le rapprocherais-je parmi nous ? De Francis Jammes, point du tout. Mais du César Franck des Béatitudes, dont il rappelle la haute spiritualité sereine ; et de Debussy même, peut-être un peu, car il a su rendre, comme ce dernier, avec une précision presque inquiétante, les impressions les plus aiguës et les plus rares.

Il nous faudrait maintenant montrer, par des citations, comment des *Poésies* aux *Séquences* et à *La fin du Comte Arnaud*, Maragall se révèle tel que nous avons cherché à le représenter dans cet essai trop incomplet, mais que nous espérons élargir quelque jour ; il nous faudrait faire ressortir la surprenante continuité de cette œuvre, magnifique affirmation de vie qu'accompagne, sourdement, l'éternel lamento des détresses humaines ; dire le chantre très pur de l'amour, l'incomparable peintre de cette Méditerranée et de cette montagne pyrénéenne dont le génie catalan est en partie la résultante et qu'il a évoquées ou plutôt suggérées, beaucoup mieux que Verdaguer, en tous cas plus sobrement et plus exactement, en des vers d'adorable simplicité; le poète national enfin, auteur de La Sardane, des Trois Chants de la guerre, de l'Ode nouvelle à Barcelone, du Comte Arnaud surtout, ce thème légendaire dont à plusieurs reprises il a tiré un saisissant parti ; poète national mais d'un esprit si compréhensif, si humain qu'il spiritualise jusqu'au sentiment de la race. Ainsi Maragall s'impose-t-il à l'attention de l'élite universelle. Si d'un Téodoro Llorente, mort l'été dernier, on peut dire qu'il fut le poète de Valence, où il restera, de Maragall nous osons affirmer qu'il est le grand poète humain que doit l'Europe à Barcelone.

La ben Plantada.— C'est pour fêter le septième anniversaire de l'entrée à *La Veu de Catalunya* du plus extraordinaire collaborateur que journal ait sans doute jamais eu, que les admirateurs du subtil Xenius ont réuni dans un élégant volume celles de ses gloses quotidiennes qu'il dédia à la vraie Catalane, parfaite en sa simplicité native, bien plantée dans la terre par ses racines, dans le ciel par ses branches, fruit robuste du terroir préservé des malsaines approches des modes étrangères. Pour nous représenter à notre tour ce type, symbole féminin du génie d'une race, il nous faudrait d'abord en définir l'auteur, et, à cette fin, feuilleter à peu près tout ce prodigieux glossaire. Mais le glossaire n'est rien moins qu'une

Somme des temps nouveaux, mais Xénius est un protée presque insaisissable... Comment emprisonner, en quelques lignes d'une fin de chronique, cette multiple activité de philosophe et d'artiste, d'universel amateur, à qui la jeune Catalogne est redevable de tant de bienfaits spirituels? Nous nous y essayerons bientôt, avec une joie mêlée, je le pressens, d'un respectueux et très sincère effroi. En attendant, nous signalons volontiers, dans le *Poble Catalá* du 5 février 1912, l'excellente étude que M. Alexandre Plana, un des plus pénétrants critiques que je sache, consacre à *La ben plantada*, et à l'auteur.

MARCEL ROBIN.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Dictionnaire néo-grec. — Athanase Boutouras : *Prolegomena is to Neohellenikon Lexikon* ; Athènes, 1911. — Hatzidakis : *Neohellenikai Meletai*, Edition d'« Athina », Athènes, 1911. — A. Andreadis : *Emm. Roïdis*, essai biographique Impr. Nicolas Christis, Athènes. — Emm. Roïdis : *Syriana Diyimata*, Bibliothèque Fexis, Athènes. — A. Andreadis : *Démétrius Bikélas*, Conférence ; Impr Troussopoulos, Athènes. — G. Marcoras : *Mikra Taxidia*. — F. de Simone Brouwer : *Un poeta italo-greco*, Roma, 1911.

Plusieurs fois à cette place nous eûmes l'occasion de prononcer le nom de Mistral, soit comme référence pure, soit comme exemple. Mistral, en effet, ne s'est pas contenté d'être poète ; il fut aussi grammairien et lexicologue. Il n'est pas seulement le chantre de *Mireille* et de *Calendal* ; il est l'auteur de ce monument d'érudition : *le Trésor du Felibrige*, qui est comme le livre d'or de la langue d'oc ressuscitée. Et lorsque nous exprimions récemment notre opinion touchant la fondation d'une Académie hellénique, lorsque nous faisions nos réserves sur l'efficacité agissante d'un tel groupement, à cause de son hétérogénéité fatale, une autre idée nous venait à l'esprit.

Nous songions à un félibrige romaïque ayant son consistoire et son capoulié comme celui d'Oc et se donnant pour mission préalable d'étudier la mise au point d'un véritable **Dictionnaire néo-grec**, d'un Trésor de la langue hellénique, où prendraient place tous les vocables populaires accompagnés d'un commentaire historique, chaque fois que les investigations scientifiques réalisées à ce jour le permettraient. Bien des griefs, bien des arguments portés contre les écrivains vulgaristes de l'heure présente tomberaient d'eux-mêmes, si l'œuvre grandiose de ce Dictionnaire était enfin réalisée. Grâce aux travaux des Krumbacher, des Legrand, des Psichari, etc., les matériaux les plus importants sont dès maintenant arrivés à pied d'œuvre. L'auteur du *Taxidi*, des *Pommes et Roses* nous promet pour bientôt sa *Grammaire Romaïque*, et voici que M. Athanase Boutouras met toute sa perspicacité scientifique à étudier les conditions d'établissement de l'indispensable Dictionnaire. Ses **Prolégomènes** au

Dictionnaire néo-grec seront une utile préparation; ils répondent à l'initiative du ministre Staïs, qui prescrivit naguère un rapport sur la question, d'accord avec l'éminent linguiste, auteur des **Etudes néo-grecques** M. Hatzidakis. M. Boutouras tient à montrer toutes les difficultés de la tâche, et c'est ainsi qu'à force de sincérité il trouve moyen de dénoncer le côté tendancieux de certains des travaux de son maître, M. Hatzidakis lui-même. C'est que M. Hatzidakis garde au fond de soi pour la *càtharévoussa* d'indestructibles préférences, et cela ne va pas sans influencer ses conclusions. A notre humble avis, il partage l'erreur très humaine de beaucoup de savants, celle de faire servir les découvertes de la science historique et critique à des fins immédiates et intéressées.

De là les discussions interminables sur l'orthographe de tel ou tel vocable, en conformité de filiations étymologiques qui ne sont pas toujours nettement établies. Et comment ne pas rester indéfectiblement défiant en matière étymologique, quand on constate, avec Auguste Callet, combien d'éléments encore ignorés interviennent dans la formation des langues et portent le peuple à déformer, dans tel ou tel sens, tel ou tel vocable inconsciemment choisi par ressemblance avec quelque autre ? Dirons-nous que les patois français sont pleins de termes que les puristes latinisants de l'Académie française se sont toujours refusés à cataloguer, et qui se rattachent aux plus vieux idiomes de la Gaule ou à ceux des envahisseurs barbares ? Il y a mieux : leur syntaxe elle-même n'est presque jamais canonique; elle s'apparie aux idiomes voisins d'outre-frontières.

Ces patois sont-ils moins français pour cela ?

Certes, M. Hatzidakis dépense beaucoup de science à démontrer, dans son dernier fascicule des *Etudes néo-grecques*, que l'on doit écrire καλύτερος et non pas, comme le prétend M. Vernardakis, καλλίτερος ; il nous permettra toutefois de penser que la chose a bien peu d'importance, au point de vue de la langue parlée, puisque la sonorité est exactement la même. Mais le culte de l'orthographe fait partie de la religion puriste, que la Renaissance importa en France également et qui est peut-être un produit d'Orient, si l'on songe à la langue savante des Chinois, des Arabes, des Turcs. C'est à se demander si Byzance n'est pas la coupable, puisque ce sont justement les représentants de son esprit que nous trouvons agenouillés de place en place à l'autel du scolasticisme.

Nous ne saurions, du reste, partager l'opinion d'Emmanuel Roïdis, quand il déclare que « l'antagonisme entre la langue maternelle et celle qu'on enseigne à l'école est un fait sans précédent dans l'histoire du langage humain ». Partout où l'écriture fut un monopole de caste, il y eut effort méthodique pour maintenir, à l'encontre de l'évolution naturelle, certaines formules de langage réputées nobles,

et l'enseignement du style s'inspira de cette fausse esthétique, qui délaisse l'expressivité vivante pour cultiver l'amplification. Ainsi le mot fut considéré comme ayant une beauté propre en dehors de ce qu'il exprime ou de sa sonorité particulière, mais en vertu de ses filiations linguistiques plus souvent supposées que réelles. Comme on atticise dans l'Athènes moderne, on latinisa en France, on arabisa à Téhéran. Ainsi se forment les idiomes savants ou didactiques, impropres à la poésie, mais d'acception universaliste, parce qu'incolores et soustraits aux influences directes de la vie. Celles-ci luttent pour reprendre leurs droits, mais ne peuvent agir que loin de l'Ecole. Et il arrive que le peuple subit sans protester, comme le dit Roïdis, « la violation de sa phonétique et de sa morphologie naturelles ». Il oublie *moutier* pour dire *monastère*, accepte *rictus* et *speculum* voire *meeting* ou *leader*. Cependant, le fonds de la langue parlée ne saurait être modifié, en dépit de cette invasion inesthétique de termes artificiels.

Certes, M. Jean Psichari et ses adeptes tentèrent une expérience originale en essayant de substituer à l'anarchie grammaticale des puristes une méthode empruntée aux plus récentes découvertes de la science linguistique et basée sur l'évolution elle-même ; mais, en dépit d'œuvres de valeur, en dépit d'un recul certain du préjugé, l'Ecole et la Presse continuent de déverser dans la langue parlée un nombre croissant de vocables hétérogènes, en sorte que les vulgaristes eux-mêmes restent à certaine distance de la réalité pure, sans l'épouser complètement.

Nul mieux qu'**Emmanuel Roïdis**, dont M. Andréadis, dans un récent *essai biographique*, nous dit minutieusement les origines, la vie, l'esprit, le talent, les tendances, ne sut envisager le problème sous toutes ses faces. Les *Idoles* sont un monument de fine pénétration, de justesse érudite et de bon sens ; son éloge du *Taxidi*, ses polémiques spirituelles, ses controverses à l'encontre de MM. Condos et Hatzidakis ont largement favorisé l'essor du vulgarisme. Par la grâce de son verbe, par les ressources inépuisables de son invention satirique, cet héritier naturel du vieux Lucien s'est affirmé original à côté de Swift, de Voltaire ou d'Anatole France. Qu'une émotion directe fasse vibrer la délicate sensibilité de ce sceptique et il devient inimitable. Tel il s'offre parfait styliste et psychologue averti dans les **Contes de Syra** que vient de réunir M. Andreadis, et dont la librairie Fexis publie la précieuse glane. Dans ces récits nuancés, alertes, plein d'humour, qui s'intitulent : *Psychologie conjugale*, *Syra*, *Histoire d'un chien*, *Histoire d'une chatte*, *la Plainte du Fossoyeur*, etc. Emmanuel Roïdis est bien le précurseur des maîtres contemporains, qui ont conçu de puiser à même la vie la matière de leur art. Cependant, c'est à la *catharévoussa* qu'il demanda son i

trument, et il s'y affirma virtuose en la combattant. Ainsi fit cet autre grand Hellène **Démétrius Bikélas**, que biographie également M. Andreadis dans sa remarquable conférence prononcée à l'Alliance française. Comme Roïdis, Bikélas était de Syra; les deux compatriotes avaient fait leurs débuts sous les auspices du scolarque Evangelidis, d'origine macédonienne et patriote ardent, qui avait fondé une revue, *Melissa*, à l'usage de ses élèves enclins à cultiver les lettres. L'auteur de *Louki Laras* fut un autre précurseur; il inaugura proprement le conte régional néo-grec basé sur une conception réaliste de l'art, et s'engagea le premier dans la voie que devaient triomphalement suivre les Pappadiamandis, les Ephtaliotis, les Carcavitsas. Comme Roïdis, il vanta les mérites de la langue populaire, qu'il considérait comme sans égale pour la poésie. Cependant, il garda la *catharevoussa*. Il semble que son amour pour la démotique fût un reflet de son ardent patriotisme et comme un rappel de son vieux sang macédonien. Depuis l'Indépendance, en effet, la Grèce de l'ouest et du nord (l'Heptanésie et l'Epire) s'est manifestée la plus féconde en hommes de talent et la plus spontanée en matière de langue.

A ce propos, il ne faut point se lasser de vitupérer l'injustice de l'Europe à l'égard de l'Epire, comme il ne faut point cesser de rendre hommage aux poètes de l'Ecole Ionienne, dont Gérasimos Marcoras était le dernier représentant. Beau vieillard que vit mourir Corfou, il y a quelques mois, et qui était né à Céphalonie en 1826, l'auteur du *Serment* et des **Petits Voyages** mérite mieux qu'un simple éloge mortuaire. A défaut de passion véhémente ou d'originalité rythmique, il possède l'harmonie et la fraîcheur; il sait peindre avec élégance, et l'émotion ne lui fait pas défaut. Comme tous les heptanésiens de son époque, il avait fait ses études en Italie et ne se mêla guère aux luttes d'école. Ce lamartinien cultivait sans bruit son parterre poétique, et il se trouve qu'il a produit, dans le genre romantique, une sorte de chef-d'œuvre, le poème épico-lyrique du *Serment*, où l'on voit une héroïne retourner vers la terre crétoise, sa patrie dévastée par la guerre, pour y retrouver l'ombre de son fiancé et bénir en pleurant les braves tombés parmi les ruines. Thème simpliste, mais autour duquel le poète a brodé les arabesques les plus touchantes, avec charme et noblesse. La poésie heptanésienne n'a plus guère aujourd'hui pour la représenter parmi les aînés que Stephanos Martzokis. Dans un remarquable essai critique et biographique intitulé **Un poète italo-grec**, l'éminent philhellène F. de Simone Brouwer, qui manie lui-même avec dextérité le beau langage hellénique, nous montre quel poète complet se manifeste l'auteur de la *Vision du Dante*, du *Dernier chant de Leopardi*, du *Songe de Byron*, de la *Titnanomachie*, des *Vers Barbares* et des *Sonnets*, quelle variété est la sienne

dans l'union de la pensée et du sentiment, de la fantaisie et de la vigueur. Tour à tour âpre et doux, sarcastique et tendre, son réalisme pessimiste aspire éperdûment aux effusions de l'Idéal. Il a la haine de tout ce qui rampe ; mais parfois ses images échappent au pur génie hellénique, et ce qu'il gagne en force explosive il le perd en sérénité. Cette étude de l'éminent critique napolitain sera consultée avec fruit, d'autant qu'elle est consciencieuse et dictée par l'esprit de justice.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES NÉERLANDAISES

M. Scharten-Antink : *Sprotje's verder leven*. Nederlandsche Bibliotheek. — Arthur van Schendel : *Shakespeare*. Amsterdam, W. Wersluys. — Is. Querido : *Vanden Akker*. Amsterdam, Scheltens en Giltay. — Henriette Roland Holst : *De Opstandelingen*. Nederlandsche Bibliotheek. — H. Heyermans : *Glück auf*. — P. C. Boutens : *Vergeten Liedjes*. Bussum, Van Dishoeck. — J. Everts : *Proza*. Bussum, Van Dishoeck. — Gœthe : *Faust*, *1re Partie*, traduit par Adama van Scheltema. Wereldbibliotheek. — J.-J. Rousseau : *Emile*, adapté par Is. Querido. Wereldbibliotheek. — Memento.

Faisons aujourd'hui la part aux écrivains hollandais. Messieurs les Flamands m'excuseront de les faire attendre à la prochaine fois.

Sprotje's verder leven, par M. Scharten-Antink. — Cette *Vie ultérieure de Sprotje* forme la dernière partie d'une trilogie dont les deux premières parties, parues de 1906 à 1909, s'appellent *Sprotje* et *Sprotje heeft een dienst* (Sprotje en service). En faisant quelques légères réserves pour la 1re partie, laquelle n'a pas encore tout à fait le pur éclat et la haute simplicité des deux autres, je crois bien que nous avons là tout bonnement un chef-d'œuvre. Cette histoire complète d'une humble et vaillante fille du peuple est d'une sobriété, d'une tendresse et d'une vérité sublimes. C'est navrant et exquis. Que d'émotion contenue il y a dans ces trois minces volumes ! Comme observation et comme expression, c'est un des plus beaux livres de notre langue. Cela vaut un *Cœur simple* de votre admirable Flaubert, avec cette différence que le conte de Mme M. Scharten-Antink a pris les proportions d'un roman. Sprotje, l'héroïne (héroïne dans le sens le plus humain du mot), est tellement vivante qu'il suffit de l'avoir vue une fois pour ne plus jamais l'oublier et l'aimer toujours.

Shakespeare, par Arthur van Schendel. — Doué d'une belle fantaisie et d'une rare intuition, M. van Schendel a tenté, après beaucoup d'autres, de déchirer le voile mystérieux qui nous cache toujours la vie de Shakespeare. Il a visité pour cela les lieux où s'écoula l'enfance du poète, Stratford-upon-Avon et ses environs ; il a avi-

dement étudié les mœurs du temps ; il a puisé à pleines mains, mais avec beaucoup de discernement, dans les nombreuses biographies (?) de Shakespeare ; il a surtout approfondi, avec combien d'amour et dedévotion, l'œuvre du prodigieux dramaturge ; et à l'aide de tout cela il a essayé, à son tour, de nous donner une image claire et logique de l'*homme* Shakespeare et de nous reconstruire sa vie. A-t-il réussi ? Je n'oserais le dire. Même je me permets tout bas d'en douter. Tout ce que peuvent l'intuition et la fantaisie, secondées par l'amour et l'admiration, a été mis en œuvre ici, et le résultat définitif ? Mystère insondable, comme devant. C'est que le théâtre de Sh., la plus puissante synthèse de la vie humaine qui soit, est si formidablement — je dirais presque : si fatalement — objectif qu'on ne saurait en distiller une idée à peu près exacte, vraie pour tous, de l'homme tel qu'il a vécu. Quant aux données historiques que nous avons à notre disposition, elles sont la plupart tellement vagues ou basées sur de pures hypothèses, mêlées de tant de fantaisie et de si peu de réalité, qu'elles peuvent prêter matière à un joli roman, non à une biographie. Mais, au fond, qu'importe ? Du moment que c'est un poète de la valeur de M. van Schendel qui écrit ce roman, il n'y a que bénéfice. Son Shakespeare est un beau livre et très sympathique ; et s'il n'est pas *vrai* au point de vue historique, il l'est bien au point de vue poétique ; et, ma foi, je ne sais pas trop ce qui vaut mieux. Parmi les belles pages qui, d'ailleurs, abondent dans ce petit livre, j'aimerais surtout à citer celles vouées à la jeunesse du poète ou encore la magnifique évocation du vieux Londres déployant de plus en plus, au temps de Shakespeare, sa vie bruyante et tumultueuse.

L'ouvrage a un autre mérite encore, et ce n'est pas le moindre. Je veux dire que, s'il ne nous donne pas une idée plus nette de l'homme, en revanche il aidera certainement le lecteur attentif à mieux comprendre le poète. Or, de l'homme ou du poète, n'est-ce pas le dernier, en définitive, qui demeure le plus intéressant ?

Van den Akker, par Is. Querido. — Ce volume de 272 pages comprend trois essais, le premier sur le pianiste *Dirk Schäfer*, à propos de son interprétation de la troisième sonate pour piano de Chopin, le second sur *Baudelaire*, le poète et l'artiste, et le troisième, qui est aussi le plus long, sur notre peintre *Jan Toorop*. Ces essais ont soulevé de vrais enthousiasmes, tant parmi nos musiciens et nos peintres que parmi nos critiques littéraires. Pour moi, j'ignore vraiment ce que j'y admire le plus : l'analyse subtile autant que puissante du jeu de M. Schäfer, ainsi que de l'art du piano en général ; la prodigieuse évocation du génie visionnaire qui s'appelle Baudelaire, mais qui pourrait tout aussi bien s'appeler Querido ; ou la façon merveilleuse dont l'auteur pénètre, caractérise et synthétise l'œuvre de M. Toorop. Quoi qu'il en soit, M. Querido se montre de nouveau l'é-

crivain le plus universel et le plus génial prosateur que nous ayons jamais eu. Son style n'est pas des plus simples et sa prose manque souvent de sobriété, c'est convenu, et nos Faguets l'ont assez répété. Mais quel tempérament s'y révèle et quelle passion, et combien cette langue, d'une richesse inouïe, a d'éclat, de souplesse, de grandeur, de force suggestive ! Je ne sais plus quel critique l'a comparée à la musique de Bach.

Nul autre, du reste, n'excelle, comme M. Querido, à exprimer d'une manière frappante toutes les nuances, jusqu'aux plus délicates et aux plus compliquées, du sentiment et de la sensation. Quand on les rapproche de lui, la sobriété tant vantée de nos meilleurs écrivains fait l'effet de pauvreté. On a pu dire de lui qu'il accomplit à lui seul pour la prose néerlandaise ce que les poètes de 1880 ont fait à eux tous pour notre langue poétique.

Nous retrouverons bientôt cet auteur, car les journaux annoncent la publication très prochaine d'un nouveau roman de sa main, le premier de toute une série qui sera l'épopée du « Jordaan », ce vaste et grouillant quartier populaire d'Amsterdam, vivant une vie absolument à part, monstrueuse et pittoresque, que personne n'avait pénétrée jusqu'ici.

De Opstandelingen (*les Révolutionnaires*), par Henriette Roland Holst. — Le sujet de cette *tragédie lyrique*, en 3 actes, est la révolte du prolétariat russe contre ses oppresseurs, la lutte héroïque du travail contre le capital : sujet émouvant et grandiose qui devait passionner l'ardente révolutionnaire qu'est Mme Roland Holst. Toutefois, elle n'a pas réussi à en faire une *tragédie*, malgré ce que ses vers ont de puissamment dramatique çà et là. Tout y est subjectif, l'action est presque nulle, les personnages ne vivent pas d'une vie individuelle et sont bien plus des abstractions et des idéalisations, des symboles, si l'on veut, que des hommes en chair et en os.

Par contre, si l'on excepte un certain nombre de passages plutôt didactiques, où les vers font l'effet d'assez médiocre prose, la poésie *lyrique* est d'une rare beauté. Je sais peu de poèmes, ailleurs comme chez nous, d'un rythme plus entraînant et d'un accent plus profond. Mme Roland Holst n'eût-elle jamais écrit autre chose, cela suffirait à la classer au premier rang parmi les poètes modernes.

Glück auf, par H. Heyermans. —Mieux réussie, comme drame, me paraît cette pièce en 4 actes, la dernière en date, de M Heyermans. C'est une peinture très réaliste de la vie misérable, étudiée sur les lieux, des mineurs westphaliens, avec, comme point culminant au 3e acte, l'horrible catastrophe de Radbod, survenue vers la fin de 1908, si je ne me trompe.

Ce drame sombre et amer, touchant parfois au mélodrame, mais plein d'humour aussi, de jolies trouvailles et de vives saillies, et

offrant en outre des situations d'un irrésistible effet comique, m'a semblé, à la représentation, un des meilleurs de notre plus grand auteur dramatique. J'attendrai, pous me former un jugement définitif, qu'il me soit donné de le lire.

Joué pour la première fois en décembre dernier, *Glück auf* obtint un vif succès qui se répète à chaque nouvelle représentation.

Vergeten Liedjes, par P.-C. Boutens. — Voilà plusieurs années déjà que je vous désignais M. Boutens comme un des poètes les plus délicats de langue hollandaise. Le présent recueil de *Chansonnettes oubliées* l'élève au rang des grands poètes. Ce qu'il y avait encore d'obscur, de contourné ou de trop raffiné dans ses autres recueils a presque entièrement disparu cette fois, pour faire place à une simplicité merveilleuse, parfois un peu hautaine. Le vers y a gagné en beauté et en profondeur. Cette poésie, essentiellement aristocratique, respire un calme parfait, une joie auguste et sereine. A lire les strophes mélodieuses de ce sage, combien l'on se sent élevé au-dessus de la vie bruyante et banale de tous les jours; mais peut-être bien qu'on n'en voit que mieux la Vie.

L'influence de M. Boutens sur nos jeunes poètes, dont nous aurons à parler un jour, est incontestable.

Proza, par J. Everts. — Une douzaine de courtes nouvelles, très vivantes presque toutes et d'une vérité poignante. M. Everts, dont la réputation artistique ne date pas d'aujourd'hui, s'y montre, en même temps qu'un observateur attentif et profond, un admirable écrivain doublé d'un peintre ému de la nature. Cette *prose* vaut la meilleure poésie. Le conte qui, dans ce joli volume, m'a le plus frappé est celui intitulé *l'Enfant*. C'est un pur chef-d'œuvre de composition et de fine psychologie.

Pour clore cet article signalons deux traductions.

M. Adama van Scheltema a traduit en vers, avec observation des rythmes de Gœthe, la première partie de **Faust**. Quiconque a étudié le fameux drame dans l'original sait combien la tâche est difficile, pour ne pas dire insurmontable. Cependant, tout en faisant la part aux défauts et aux infidélités, notamment dans certains passages lyriques, on peut dire que notre poète a très bien réussi. Son *Faust* ne vaut pas le *Faust* allemand, bien sûr, mais je ne serais pas étonné que ce fût, après celui de Gœthe, le meilleur qui existe. C'est en tout cas l'œuvre d'un merveilleux poète.

La traduction est précédée d'une introduction et d'un commentaire d'une lecture d'autant plus recommandable qu'ils n'ont rien de prétentieux.

Une autre traduction très originale et qui vaut surtout par de grandes qualités de style, est celle de l'**Emile**, par Is. Querido. C'est

d'ailleurs moins une traduction qu'une adaptation, ainsi que le traducteur lui-même nous en prévient. Mais attendu que nous n'avons encore que les deux premiers livres, je préfère y revenir quand l'ouvrage sera complet. Toutefois je constate dès maintenant que M. Querido, partant du principe que le style de Jean-Jacques est plutôt quelconque dans son « roman de l'éducation », fait tout le contraire d'une version littérale et se soucie uniquement de garder intactes les idées pédagogiques. C'est à peine si on y reconnaîtra Rousseau, tant le style est changé ; mais je crois que son bonhomme d'Emile s'en trouvera singulièrement rajeuni.

Memento. — A titre de curiosité notons que le professeur de philosophie à l'université de Leyde, M. G.-J.-P.-J. Bolland, a plaidé le 18 décembre dernier à Bruxelles, devant un nombreux public composé de toute l'élite intellectuelle flamande, la supériorité de notre langue sur la langue française en tant qu'instrument d'expression scientifique et philosophique. D'après le compte-rendu que donne de son discours la *Vlaamsche Gazet*, il a dit entre autres que « la langue française est, au point de vue psychologique et philosophique, une langue pauvre » ; que son œuvre, à lui Bolland, est tout simplement « intraduisible en français, cette langue manquant des mots nécessaires à cet effet » ; que « le néerlandais, si riche, si souple, si hautement développé, permet d'exprimer ce qu'on ne peut même pas dire en allemand, donc bien moins en français » ; et encore : « Notre douce langue maternelle n'est point ordinaire ; aucune langue romane n'a autant de distinction. A regarder les choses d'un point de vue plus élevé, ce sont les langues romanes plutôt qu'il faut qualifier de barbares, pour la simple raison qu'elles n'ont pas la faculté d'expression nécessaire et que, sans un apport constant de mots étrangers, elles finiraient bientôt par s'éteindre ». Tenez-le-vous pour dit ! M. Bolland a cité à l'appui de ce qu'il avançait une foule de termes, scientifiques et autres, que le français ignore ou qu'il ne peut rendre qu'à l'aide du grec et du latin. Tout cela est fort bien et les Flamands, M. Auguste Vermeylen en tête, y ont furieusement applaudi, flattés d'ailleurs de s'entendre traiter de « bâtards » et de « mulets bilingues », toujours « aux trousses de la donzelle étrangère », c'est-à-dire de la langue ou de la civilisation française. J'ajoute qu'on ne saurait envier à M. Bolland, qui lui-même a fait faire d'immenses progrès à notre langue philosophique, le plaisir de constater en public que le néerlandais est un merveilleux instrument d'expression, qui ne le cède à aucun autre. Mais je me demande où ce monsieur a pris le droit de juger de si haut et avec tant de suffisance une langue dont il ignore nécessairement les multiples et inépuisables ressources.

H. MESSET.

VARIÉTÉS

L'Art à Monte-Carlo. — A l'exposition des Beaux-Arts de Monte Carlo nous retrouvons, cette année comme les précédentes, les fidèles habitués de la Principauté. M. Gabriel Ferrier nous pré-

sente un portrait d'apparat d'une belle dame; M. Spiridon a mis son talent classique à peindre Mgr de Curel, évêque de Monaco. C'est une œuvre vivante, élégante, trop mondaine même. Je ne sais pas si l'évêque de Monaco est coutumier de ce port et de cette attitude de conquérant, mais je regrette qu'un artiste peignant un prélat éveille l'idée de Chantecler plutôt que d'un saint.

La Jeune fille au ruban bleu, de M. Gustave Courtois, tirée en réduction, ferait merveille sur des boîtes de dragées. M. Léon Comerre, avec *Psyché* et *Poésie*, continue sa série de jeunes filles blondes et innocentes. Les sirènes de M. La Lyre voudraient rappeler le génie de Rubens en ajoutant la grâce à la force. M. Zwiller fait penser à Henner moins beaucoup de... choses. Voudrait-on que M. Bail Joseph se lassât de ses intérieurs de cuisine, M. Didier-Pouget de ses bruyères, M. Le Roy de ses chats, M. Brunery de ses cardinaux se contant des choses grivoises, M. Rigolot de ses couchers de soleil?

J'aurais voulu aimer *Une villa à Pompéï, autrefois*, et rêver longuement sur des souvenirs anciens. Mais c'est bien plutôt une jeune femme de Paris qu'une adolescente de Pompéï que M. Georges Clairin a mise dans son tableau. En outre, les fleurs y sont trop abondantes et trop artificielles. Le *Tolstoï*, de Jean Styka, a l'air d'un vieil aveugle ou du roi Lear. Son œuvre est nue et maigre. Devant une personnalité comme celle de Tolstoï on aurait voulu éprouver une impression vigoureuse et profonde. M. Tadé Styka a vu dans Henri Rochefort un homme plutôt grave et triste. Ce n'est pas là l'image que conservent du célèbre polémiste ceux qui le connaissent. Avec un *Pardon dans le Finistère*, M. Henri Guinier nous donne de la Bretagne une impression classique. M. Henry Jacquier a campé un superbe spahi *Sur le chemin de Mélassine*. Les marines de M. Chabaniau ne changent pas : elles restent... bonnes.

Evidemment, le salon de Monte-Carlo n'a pas et ne peut pas avoir la prétention de bouleverser les conceptions de l'art généralement admises. Ses préférences vont à ce qui est reposant, élégant, séduisant. Aussi faut-il s'estimer heureux lorsque se rencontrent des œuvres qui donnent cette note et qui y ajoutent cette maîtrise et cette originalité sans lesquelles il y a des peintres, mais point d'artistes.

J'ai donc passé un moment agréable devant le *Portrait de Mme Olga Demidoff-Duquesne*, par M. Jules Dubois-Menant. Ce petit tableau est plein de charmes. Mme Demidoff-Duquesne est assise en robe rose avec guimpe jaune moulant la poitrine, une écharpe noire tombant des épaules le long du corps. Dans les cheveux noirs, presque bleus, étagés en boucles, tranche un ruban jaune. Le personnage montre beaucoup de naturel et de simplicité. Le dessin ne laisse rien à reprendre, la composition est savante, le coloris plaisant et l'ensemble raffiné.

C'est aussi un tableautin qu'expose M. Alexandre Chantron. Son *Trimardeur* mérite de retenir l'attention. Le fond du tableau rappelle un peu trop les paysages de Frédéric Boudin. En revanche, son bonhomme a du caractère avec sa tête barbue, ridée, creusée, que l'artiste a fouillée avec patience dans tous ses détails.

Soir d'Automne, de M. Théo Mayan, dénote de précieuses qualités de perspective et de coloris. Dans ses *Sables bretons*, peints avec une rare science du relief des choses, M. Alexandre Harrisson a exprimé une mélancolie qui nous gagne. Par sa connaissance du plein air, par la finesse de son pinceau, M. Gaston Guignard fait songer à Corot. On aime la lumière et la douceur de ses *Bouleaux en Sologne*. Grâce à ses couleurs gaies et bien harmonieuses, comment le *Cap Martin*, de M. Laurent Gsell, ne tenterait-il pas l'acheteur ?

Dans la sculpture, j'ai remarqué un joli buste, Mme X..., par M. Jacques Boero, un nu gracieux de M. Fossé, un autre nu de M. Marcel Leduc, modelé avec art. Le plâtre de M. Marius Sain, *Aziza*, est digne d'intérêt.

En somme, une heure passée à l'exposition des Beaux-Arts de Monte-Carlo n'est pas une heure perdue.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

G. de Fontenay : *La Photographie et l'étude des phénomènes psychiques* ; Gauthier-Villars. » »

Histoire

Baron de Baye : *Smolensk. Les Origines de l'épopée de Smolensk en 1812* ; Perrin. 5 »

F. Castanié : *Reine et favorites* ; Tallandier. » »

H. Daragon et A. Burrus de Dangeran : *S. M. Pierre Ier de Serbie* ; Daragon. 3 »

N. Leven : *Cinquante ans d'histoire*, I ; Alcan. » »

Arthur Meyer : *Ce que je peux dire* ; Plon. 3 50

Littérature

F. Baldensperger : *Alfred de Vigny* ; Hachette. 3 50

Henry Bataille : *Le Règne intérieur* ; Sansot.

Léon Bloy : *Le Sang du Pauvre* ; nouv. édit., Mercure de France. 3 50

Batisto Bonnet : *Un paysan du Midi. Le Baïle Alphonse Daudet* ; souvenirs. trad. par J. Loubet ; Flammarion. 3 50

Edm. Thiaudière : *L'Ecole du Bonisme* ; Fischbacher. 2 50

Floris Delattre : *Robert Herrick* ; Alcan. 12 »

Max Fuchs : *Théodore de Banville* ; Cornély. 10 »

Gustave Jakob : *L'Illusion et la Désillusion dans le roman réaliste français 1851-1890* ; Jouve. 3 50

Pierre Mille : *Anthologie des Humoristes Français contemporains* ; Delagrave. 3 50

Jacques Rivière : *Etudes* ; Nouvelle Revue française. 3 50

Musique

R. de Castéra : *Sonate en mi mineur pour violon et piano ;* Ed. Mutuelle. 7 »
Liszt : *Pages romantiques ; Alcan.* 3 50
Léon Ponzio : *Il s'en est allé* et *Madrigal*, poésies de J.-F. Merlet, Flammarion et Vaillant 1 50
Léon Ponzio : *Repentir*, poésie de Ant. Baud ; Flammarion et Vaillant 1 50
Léon Ponzio : *Chanson triste*, poème de T. Klingsor ; Flammarion et Vaillant 1 50
D. de Séverac : Etudes pour piano : Ed. mutuelle. 8 »

Philosophie

Jacques Brieu : *La Méthode générale et scientifique ;* Sansot. 3 50
Emerson : *Les Forces éternelles :* trad. par K. Johnston ; Mercure de France 3 50

Poésie

P. de Cossé-Brissac : *Confitebor Tibi in Cithara ;* Plon. 3 50
Marie Dauguet : *L'Essor Victorieux ;* Sansot. 3 50
J.-B. Girod : *Petits Poèmes doux et cruels ;* Roanne, chez l'auteur, 14, rue Pasteur. » »
Paul Granotier : *Dans le Silence des Rêves ;* Jouve. 3 50
Emile Henrick : *Vignettes romantiques et turqueries ;* Le « Divan ». » »
Adrienne de Lautrec : *La Révolte ;* Fasquelle. 3 50
A. de Nesselrode : *Vers à chanter, rimes à dire ;* Ed. des Escholiers. 2 »
Pierre Tournier : *Les Yeux fermés ;* Grasset. 3 50

Psychologie

Jean Finot : *Préjugé et problème des sexes ;* Alcan. 5 »
Dr Binet-Sanglé : *La Folie de Jésus*, III ; Maloine. 5 »

Questions coloniales

J. de Lécussan : *Notre Droit histor. au Maroc ;* Daragon. 1 »

Questions juridiques

E. Chevalley : *Essai sur le Droit des gens napoléonien ;* Delagrave. » »

Roman

Paul Arène : *Domnine ;* Flammarion. » »
Yniold-René Bertrand : *La Môme Cauchy ;* Sansot. 2 50
Cécile Cassot : *Dompteuse ;* Libr. Universelle. 3 50
Marguerite Comert : *La Puissance des autres ;* Stock. 3 50
Fernand Dacre : *L'Heure Critique ;* Daragon. 3 50
Lucie Delarue-Mardrus : *La Monnaie de singe ;* Fasquelle. 3 50
Charles Derennes : *Le Béguin des Muses ;* Ed. de la Vie Parisienne. 3 50
E. Gaillard : *Portraits ;* Sansot. 3 50
Paul de Gisors : *Myrto dansante ;* Messein. 3 50
Emile Henriot : *L'Instant et le Souvenir ;* Calmann-Lévy. 3 50
Victor Margueritte : *Les Frontières du cœur ;* Fasquelle. 3 50
Jean Nesmy : *La Graine au vent ;* Grasset. 3 50
Georges Ohnet : *La Serre de l'Aigle ;* Ollendorf. 3 50
Ch. de Pomairols : *Le Repentir ;* Plon. 3 50
Fernand Rivet : *Le Prince des Riches ;* Stock. 3 50
G. et Reine Saint-Edme : *Sillage d'Azur ;* Grasset. 3 50
H.-J. Sansterre : *Contes du Bled et du Fondouk ;* Sansot. 3 50
G. Soulié : *Lotus d'or ;* Fasquelle. 3 50
J. Steele : *Un Mari par procuration*, trad. par R. d'Ages ; Hachette. 1 »
Léon de Tinsau : *Du Mouron pour les petits oiseaux ;* Calmann-Lévy. 3 50
Charles Val : *L'Essai ;* Sansot. 3 50

Sciences

L. Fournier : *La Télégraphie sans fil ;* Garnier. 2 »

Sociologie

Paul Boyaval : *La Lutte contre le Sweating-System* ; Alcan. » »
M. Dhano : *La Vieille et la nouvelle Alsace* ; Messager d'Alsace-Lorraine. 2 »
Arthur de Horwatt : *Nouveau projet de Réforme sociale* ; Genève, A. Eggimann et Cie. » »
R. Marchand : *Les Grands Problèmes de la Politique intérieure russe* ; Alcan. 3 50
J. Vaujany : *L'Ecole Primaire en France sous la 3e république* ; Perrin. 3 50
J. Weill : *Zadoc Kahn ; 1839-1905* ; Alcan. » »

Théâtre

Salvator Delaville : *La Faunesse* ; Leymarie. 3 50

Voyages

Maurice Vitrac : *La France, histoire et géographie économiques*, I, *Les Frontières méridionales*. Direction et administration, 46, rue de Londres. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Champion. — Une lettre de M. Henri Mazel. — Une lettre de M.-J. Roger Charbonnel. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Champion.

Paris, 17 février 1912.

Monsieur A. Vallette, directeur du *Mercure de France*.

Monsieur,

Le *Mercure de France* a publié dans son numéro du 16 courant aux pages 700 et suivantes, sous le titre : « *Lettres inédites* (de Chateaubriand) *sur la guerre d'Espagne* », une communication de M. Louis Thomas. Sans discuter ici le droit qu'avait ou non cet auteur de publier d'abord dans le *Mercure* ces lettres inédites de Chateaubriand que j'avais trouvées, obtenues et fait copier sous mes yeux, avant qu'elles parussent à leur place dans mon édition de la *Correspondance générale de Chateaubriand*, veuillez me permettre de rectifier ainsi le dernier alinéa de la courte notice de M. L. Thomas. Au lieu de « Ces lettres nous ont été communiquées par la famille de M. de Marcellus », etc., il faut lire : « *Ces lettres ont été communiquées à M. M. Champion, grâce à l'amabilité de M. le baron de Carayon la Tour, par M. le comte Adrien de Montbron. Elles proviennent des Archives du château de Marcellus* », etc...

Je compte que vous voudrez bien accueillir cette rectification dans le prochain n° du *Mercure* et vous prie de me croire, Monsieur, votre dévoué confrère.

CHAMPION.

Une lettre de M. Henri Mazel.

Mon cher Vallette,

Ayant lu ma phrase : « Cet étonnant Bouglé, qui trouve, en un style plus étonnant encore, que la Ligue de M. Jean Richepin pue à plein nez le réactionnaire, ne se doute pas que c'est lui et ses amis qui infectent nauséeusement la politiquaillerie », M. Bouglé s'étonne à son tour, car, vous confie-t-il,

il ne retrouve, dans la phrase que je parais lui prêter, ni les expressions qu'il a employées, ni les opinions qu'il a défendues.

Voici pourtant la phrase extraite d'un article de *la Dépêche*, telle que la cite Agathon dans *l'Esprit de la Nouvelle Sorbonne*, page 18, note: «Tout cela sent à plein nez la campagne politique... C'est la peur bourgeoise qui remonte aujourd'hui et s'en prend aux Facultés après s'en être prise à l'Ecole primaire puis au Lycée. »

Ce qui fait dire, très justement, à Agathon : « Car c'est ainsi qu'on s'exprime à la Faculté des lettres en 1910 ; le procédé et le jargon de la lutte électorale ont envahi le sanctuaire de la science désintéressée et de la haute culture. »

Je suis donc au regret de ne pas pouvoir reconnaître que j'ai été mal informé, ce que j'eusse fait, de très bonne grâce, en effet, si je m'étais sérieusement mépris.

J'ajoute, puisque mon néologisme « politiquaillerie » choque votre correspondant, qu'il peut laisser à mon compte le mot, mais qu'il a vraiment tort de garder au sien la chose.

Croyez, etc.

HENRI MAZEL.

§

Une lettre de M. J.-Roger Charbonnel.

Rome, le 7 février 1912.

Mon cher Directeur,

Sans m'arrêter à quelques légères erreurs d'impression, que les lecteurs du *Mercure* auront rectifiées d'eux-mêmes, je vous serais très reconnaissant de rétablir, dans un prochain numéro, le texte exact de la citation de M. Abt (p. 524), dont une fâcheuse transposition de mots a singulièrement obscurci le sens ; il convient de lire :

Ce qui engendre le panthéisme, c'est la contradiction du fait de la dualité et du besoin de l'unité. Cette *contradiction*, au fond, n'est résolue que par une distinction de points de vue. Dans l'être, la dualité n'est jamais *supprimée*, mais elle est conçue de telle manière que, dans le sentiment et l'intuition, l'unité puisse se réaliser.

Dois-je faire observer qu'en son essence ma thèse consiste, d'ailleurs, à expliquer la nature spéciale du pseudo-panthéisme de Lamartine par l'influence de la tradition néo-platonicienne ? Je crois en avoir demontré, avec M. Picavet, la durée et la transmission presque continue. Pour le début du xixe siècle, je renvoie aussi aux premiers chapitres de l'*Histoire de la Philosophie moderne* (tome II), par Hœffding : on y verra surtout à quel point le génie allemand s'est assimilé certaines idées de la métaphysique gréco-alexandrine.

Et cette constatation donnera peut-être à réfléchir à quelques polémistes bien sévères...

Agréez, etc.

J.-ROGER CHARBONNEL.

§

Le VIIe Salon de la Société des Artistes Décorateurs a été inauguré en présence de M. le Président de la République, au Musée des

Arts Décoratifs, Pavillon de Marsan, Palais du Louvre, le 28 février. Le vernissage eut lieu le lendemain. Le Salon restera ouvert jusqu'au 1er avril.

§

A Monte-Carlo. — M. Henri Cain a tiré de *Rome vaincue,* la tragédie d'Alexandre Parodi, un livret dont M. Massenet a écrit la musique. L'œuvre transformée de Parodi s'appelle *Roma.* C'est un opéra fort dramatique dont la première représentation vient d'avoir lieu à Monte-Carlo, et qui certainement sera monté un jour prochain à Paris. Le succès a été très grand. Il faut dire d'ailleurs que M. Raoul Gunsbourg, directeur de l'Opéra de Monte-Carlo, apporte les soins les plus patients et les plus minutieux dans la préparation des œuvres qu'il offre à ses habitués. L'interprétation de *Roma* réunissait les artistes les plus notoires : Mmes Kousnetzoff, Lucy Arbell, Julia Guiraudon, et MM. Delmas, Muratore, Noté et Clauzure.

§

Publications du « Mercure de France » :

LE SANG DU PAUVRE, par Léon Bloy. Nouvelle édition. Vol. in-18, 3,50.
LES FORCES ÉTERNELLES ET AUTRES ESSAIS d'Emerson. Traduit de l'anglais par K. Johnston. Avec une préface de Mr Bliss Perry. Vol. in-18, 3,50.

§

Le Sottisier universel.

Avis aux peintres de volatiles [titre]. — Hier a été ouverte par la Société des Aviculteurs l'Exposition annuelle de coqs, poules, canards, lapins, oies, dindons, pintades et autres volatiles. — *Journal des Arts*, 27 janvier.

... C'est à Fontenoy. La journée a été rude [1745]. Louis XV adolescent [né en 1710] a montré qu'il était le digne descendant d'une race illustre... Après la victoire, les hommes ont encore la force de s'aligner sur le passage de l'enfant qui est leur roi. — *Gaulois du Dimanche*, 3-4 février, p. 7.

Polybe naquit à Mégalopolis de l'an 212 à 204. — M. E. Nageotte, *Histoire de la Littérature grecque*, p. 434.

A la fin de sa conférence, M. Neymarck répète que travailler à protéger l'épargne française, c'est travailler à lui conserver une force précieuse. — *Le Temps*, 30 janvier.

... un voyage de deux jours était pour eux un événement banal, presque quotidien. — *Lectures pour tous*, 1er février.

JOURDAIN (Frantz). Le Jardin des Caresses, traduit de l'arabe. — Catalogue Lucien Gougy, janvier.

Coquilles

C'était le poème symphonique *Thamar* de Dalakiren. Ce musicien russe est, comme on sait, l'un des cinq, le moins « amateur » de ces cinq prodigieux « amateurs » : Mousserzsky, Dorodine, César Lui, Dalakini et Rimsteg-Korsakof, qui firent de la musique par délassement... Deiakirew, dans son *Jolamey* comme dans son *Thamar*, etc... Dans *Thamar*, il commente strophe par strophe le poème de Lermotow. — *Journal de Genève*, 6 février.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. Roy), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Après le vote par le Parlement français de l'accord franco-allemand, l'événemen portant de la politique extérieure au cours de la dernière quinzaine fut le voyage à B de Lord Haldane, ministre de la guerre de la Grande-Bretagne. Lord Haldane p pour un germanophile convaincu. Il avait reçu de ses collègues du cabinet la mis d'aller sonder le gouvernement allemand sur l'accueil qu'il réserverait à des pro tions d'entente anglo-allemande, propositions qui laisseraient intacts les accords fra anglais et anglo-russe, mais qui tendraient à une notable amélioration des rela anglo-allemandes. Cette mission semble n'avoir eu qu'un demi-succès. En tous ca n'en parle déjà plus.

Notons toutefois une grande accalmie dans la situation extérieure. La guerre i turque continue sans graves incidents; les négociations franco-espagnoles au su Maroc paraissent être en bonne voie et la République chinoise, après l'abdicatio cielle de l'empereur, commence à s'organiser.

Dans de telles conditions, le marché aurait dû prendre un élan vigoureux. Il est rien cependant, pour des raisons d'ailleurs particulières. M. Klotz, notre minis finances, dans un discours prononcé au banquet de la Presse Economique et Finan a dû déclarer que nous n'échapperions pas à l'impôt sur le revenu, mais que cet serait appliqué avec justice et prudence. Cette déclaration, au reste loyale, n'a pas d'impressionner quelques capitalistes. Cette impression sera passagère et il y a to de croire que, après une épuration nécessaire, le marché prendra de l'essor.

La rente française s'inscrit à 94,80 au lieu de 95,35. Au contraire, l'Extér Espagnole passe de 95,57 à 96,25. Le Turc Unifié passe également de 91,97 à tandis que l'Italien descend de 95,90 à 95,10. Les fonds russes conservent à pe leurs positions : le Consolidé 4 o/o cote 97,75; le 4 1/2 o/o 1909, 101,25; le 1906, 106,25.

Les chemins de fer français fléchissent légèrement. Nous trouvons l'Est à Lyon à 1255, le Nord à 1653, l'Orléans à 1310, le Midi à 1082.

Les établissements financiers ne présentent pas un changement sensible : le Foncier s'échange à 799, le Crédit Lyonnais à 1550, le Comptoir d'Escompte à Société Générale à 820, l'Union Parisienne à 1218, le Crédit Mobilier à 687, la Ban Paris à 1775.

Dans le compartiment des affaires, signalons la création au capital de 10 m de la *Compagnie Générale du Maroc*. La Banque de Paris, la Société Géné Comptoir d'Escompte sont les principaux participants à cette affaire. Ce sont égal ces banques qui viennent de patronner l'emprunt 5 o/o de la ville de Tokio, repr par 201.760 obligations de 500 francs offertes à 483 fr. 75. Le produit de cet em doit être affecté au développement des entreprises de tramways et d'éclairage élec dans la ville de Tokio. L'administration de ces entreprises a passé entre les mains municipalité depuis le mois d'août dernier.

Disons enfin que le ministre des finances a annoncé pour le 23 mars prochain l sion d'un emprunt de 300 millions destiné à refaire le réseau des chemins de l'Etat.

LE MASQUE D'OR.

P. S. — Le banquet de la Presse Economique et Financière a eu lieu le 18 f avec un grand succès. Le Président de l'Association, M. Edmond Théry, avait do présidence d'honneur à M. Klotz, ministre des Finances. Y assistaient égal MM. Jean Dupuy, ministre des Travaux publics; Pams, ministre de l'Agriculture nand David, ministre du Commerce.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.

